



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex Libris

Petri Adamoli

Regi à Consiliis, à portubus

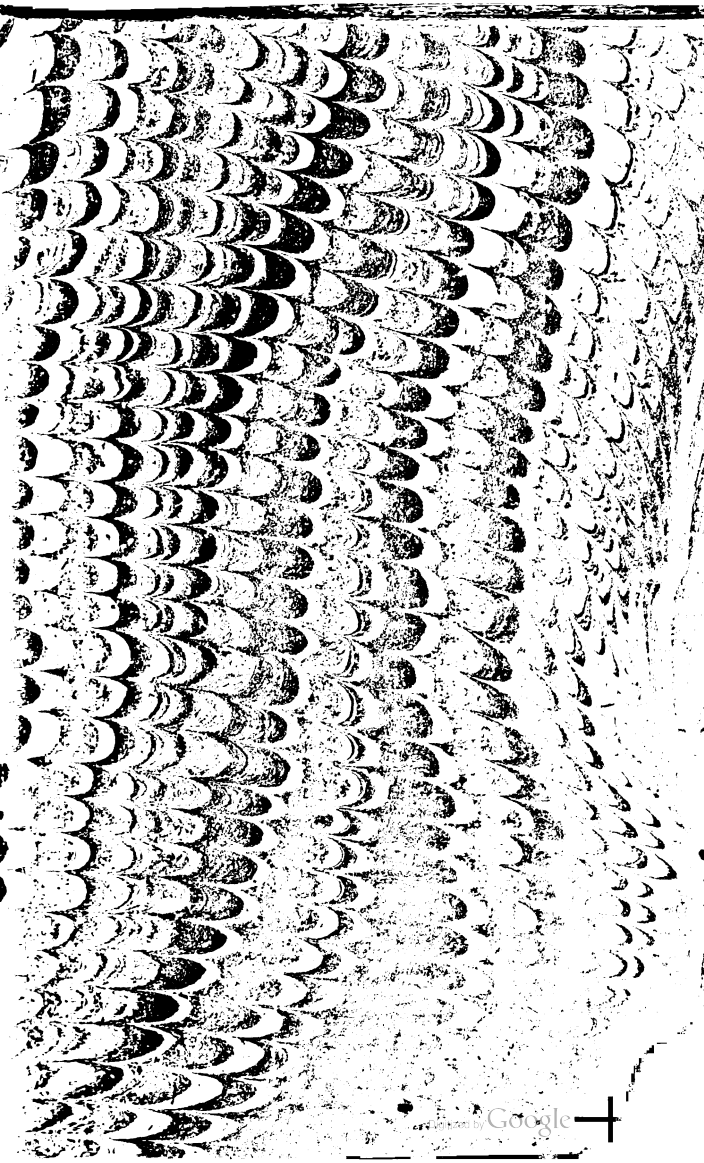
pontibus, transitibus que

urbis Lugdunensis ac

veteris Provinciae, Summi

17

33



809023

1000000

LETTRES CABALISTIQUES,

O U

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

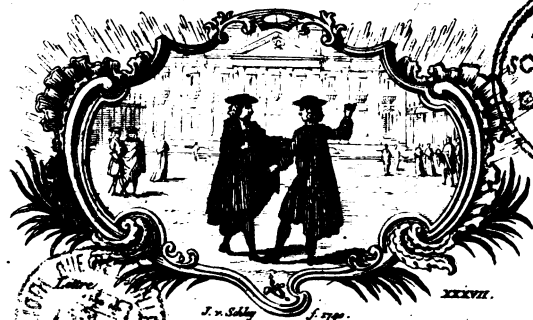
*Entre deux Cabalistes, divers Esprits Eleme-
ntaires, & le Seigneur Astaroth.*

NOUVELLE EDITION, AUGMENTÉE

de LXXX. Nouvelles Lettres, de Quantité
de Remarques, & de plusieurs Figures.

TOME SECOND,

DEPUIS LA XXXI. JUSQU'À LA LXV.



À LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XLI.



A U

S E I G N E U R
ASTAROTH.

 *E ne crois pas que jus-*
ques à ce jour, personne
se soit jamais avisé de
dédier un Livre à un
Diabie, pas même au fameux As-
modée, votre Confrere le Diabie
Boiteux. Mais je vous ai de si
grandes obligations, Seigneur
ASTAROTH, qu'en vérité je se-
rois le plus ingrat des hommes,
si je ne vous témoignoïis ma recon-
Tome II. nois-

E P I T R E.

noissance. Vous m'avez servi si utilement, & vous avez si bien figuré dans mon Ouvrage, que beaucoup de gens prétendent que vous en êtes le personnage le plus intéressant.

Vous voyez sans doute qu'il ne faut pas mettre dans ce nombre ceux, sur le compte desquels vous vous êtes tant soit peu égaïé. Loin d'être contents de vous, je vous assure qu'ils voudroient vous voir, ainsi que moi, à tous les Diables; & que s'ils pouvoient vous forcer à demeurer tranquille dans votre ancien Séjour, ils n'épargneroient rien pour cela. Au reste, je vous avertis de prendre garde de ne tomber jamais dans leurs mains; vous pouvez compter qu'ils agiroient avec vous de Turc à Maure, & qu'ils vous noïeroient dans un seau d'Eau benite. Je
ne

E P I T R E.

ne pense pas qu'on puisse faire mourir plus cruellement un Diable. Quant à moi, ils me traiteroient encore plus mal; & si j'étois malheureusement au pouvoir du plus petit Inquisiteur, il vaudroit cent fois mieux que je fusse à celui du plus méchant de vos Confre-
res.

TENEZ-vous donc sur vos gardes, Seigneur ASTAROTH, & défiez-vous sans cesse des pièges & des ruses du Saint Office. Imitiez mon exemple, fuiez les païs où tout Moine caffard est revêtu d'une autorité despotique; & à l'abri de toutes les attaques de vos Ennemis, moquez-vous, ainsi que moi, de leurs vaines clameurs. Laissez-les crier, clabauder, & allez votre chemin. Soions toujours, vous un fort honnête Diable, & moi un
* 2 *ga-*

E P I T R E.

galant homme. Conservons le respect que nous devons aux Princes & aux Magistrats , ne publions jamais aucune maxime pernicieuse aux bonnes mœurs & à la Société. Appliquons-nous à démasquer l'hypocrisie , à couvrir les vicioux de confusion , & rions de l'impuissante haine de tous les Inquisiteurs de l'Univers , & des impertinentes Critiques de quelques fades Barbouilleurs de papier.

JE suis entièrement à vous , Seigneur ASTAROTH. Je m'explique ; à vous , pour travailler en commun à faire des Lettres Cabalistiques ; mais pour autre chose , non. Cette distinction me paroît nécessaire ; car quelqu'un pourroit bien dire , sans cela , que je me suis donné au Diable.

CETTE accusation seroit aussi

E P I T R E.

*si fondée que le reproche de
Déisme que m'ont fait les
Journalistes de Trevoux. En
vérité, Seigneur ASTAROTH,
ne trouvez-vous pas plaisant
que les Jésuites veuillent que
dorénavant le Christianisme con-
siste dans la croiance aux ver-
tus de la pantoufle du Pape,
& à celles du croupion de Saint
Ignace? Quiconque refuse de re-
cevoir ces deux points de doc-
trine, est un Déiste, au juge-
ment de ces Réverends Peres.
Vous connoissez mieux qu'un au-
tre, Seigneur ASTAROTH, com-
bien cette décision est fausse,
voiant arriver tous les jours
dans les Enfers beaucoup plus
de Chrétiens qui se sont fiés aux
vertus des Indulgences & des
Agnus, que de ceux, qui, comme
moi, ont pensé que les meilleurs
passeports pour l'autre Monde étoient*

E P I T R E.

*toient la probité, & l'obéissance
aux ordres de la Divinité.*

*Serviteur, Seigneur ASTAROTH,
Je suis,*

Votre Valet,

Le Traducteur des

LETTRES CABALISTIQUES.

PRE-



PREFACE

D U

TRADUCTEUR.

LE sort des *Lettres Cabalistiques* est en quelque manière si conforme à celui des *Lettres Juives*, & ces deux Ouvrages ont eu jusques ici un sort si ressemblant, que je dois esperer que les Volumes suivans de cet Ouvrage, (si tant est que ma santé qui est excessivement affoiblie, me permette de le continuer,) seront également bien reçus du Public.

LORSQUE je publiai le pre-
* 4 mier

P R E F A C E.

mier Tome des *Lettres Juives*, on fit de vains efforts pour les décrier. Elles ont été chaque jour reçues plus favorablement , & le Public a eu la complaisance d'approuver les soins que j'avois pris pour lui plaire. La même chose est arrivée aux *Lettres Cabalistiques*. Le débit du second Volume a été beaucoup plus prompt que celui du premier. La Cabale de quelques envieux n'a servi qu'à me persuader que les gens de goût ne se laissent jamais prévenir ; aussi n'oublierai-je rien pour continuer à mériter leur estime.

SELON toutes les apparences, je serai forcé de renoncer bientôt à continuer d'écrire ; mon état foible , & ma complexion délicate & usée de trop d'ap-
plica-

P R E F A C E.

plication, demandent absolument du repos & de la tranquillité. Je tâcherai cependant d'achever & de perfectionner les Ouvrages que j'ai entrepris. Le Public les a reçus jusqu'ici avec trop de bonté, & j'ose dire avec trop d'empressement, pour vouloir les laisser imparfaits; mais je doute que de quelques années j'en commence de nouveaux, du moins jusques à ce que ma santé soit entièrement rétablie. Ceux que je continue actuellement, & qui dureront encore quelques mois, ne me donnent que trop d'occupation. Plus on a plû, & plus on veut plaire; on n'obtient pas l'accomplissement de ce souhait sans peine & sans travaux.

COMME j'ai résolu de ne plus
* 5 fai-

P R E F A C E.

faire aucune attention à toutes les attaques réitérées d'une foule de grimauds Littéraires, je ne dirai rien ici d'un grand nombre de Pièces qui journalièrement paroissent contre moi de tous côtés. J'aurois tort de me plaindre d'avoir le même sort que tous les grands hommes, je ne parle même qu'en passant, dans la Préface de la *nouvelle Edition* des *Lettres Juives*, de tous ces Ecrits morts-nés; ce seroit en vérité leur faire trop d'honneur, & le Public me venge assez hautement.

Au reste, un de ces Ecrivains m'accuse de ne louer les Nations que selon le besoin que j'ai d'elles; il cite les Hollandois pour exemple. Comme je serois au désespoir qu'on pût
m'ac-

P R E F A C E.

m'accuser d'une flatterie aussi déplacée dans un Philosophe, & que je serois encore plus fâché que le portrait véritable & sincère que j'ai fait d'une des plus respectables Nations de l'Europe, passât pour fardé & pour déguisé, je déclare que je n'ai jamais eu aucune obligation personnelle aux Hollandois. J'ai resté, il est vrai, deux ans dans leur país, renfermé dans une solitude, au milieu de mes Livres; mais pourquoi m'auroient-ils refusé de demeurer chez eux? Parce que j'ai joui du même privilège que deux mille Moines échappés de leurs Couvens, moi, qui sortois de France librement & sans aucun sujet, ai-je dû louer mal-à-propos les
Hol-

P R E F A C E

Hollandois ? J'ai rendu justice à leur mérite , à leur sagesse , à leur prudence , & aux grands hommes qu'ils ont parmi eux. J'ai fait ce que la probité exigeoit de moi. Avois-je besoin des Anglois & des Allemands ? Ils ont été si contents des *Lettres Juives* , qu'elles ont déjà été imprimées deux ou trois fois chez chacun d'eux.

JE le repete encore , & le repete hautement , j'ai loué , & je louerai toute ma vie les Hollandois , parce que leurs vertus surpassent infiniment leurs défauts. Dans un tems où j'étois encore en France , n'avois-je pas dit que la Hollande étoit la patrie des Philosophes ? N'avois-je pas relevé toutes les excellen-
tes

P R E F A C E.

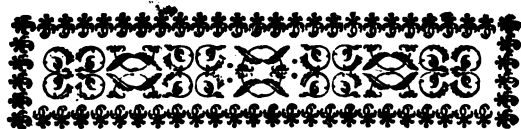
tes qualités de ses habitans? Je suis charmé de trouver une occasion de montrer une fois pour toutes que je n'ai jamais loué, ou blâmé personne par aucune vûe d'intérêt. Je passerai mes jours deormais dans un país bien éloigné de la Hollande : mais comme en vivant loin autrefois des Anglois, des Allemands & des François, j'ai toujours rendu justice à leurs vertus en condamnant leurs défauts; de même je louerai éternellement les excellentes qualités des Hollandois, sans adopter pourtant les fautes qu'ils peuvent commettre. Ils sont hommes, & ont, comme les autres, leurs imperfections; mais dût-on m'accuser de flatterie, je

P R E F A C E.

je soutiendrai toujours qu'elles
sont bien légères, eu égard à
celles de certains peuples.



LET.



LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes , divers Esprits Eleme-
ntaires , & le Seigneur Astaroth.*



LETTRE TRENTE-UNIEME.

Le Cabaliste Abukibak , à ben Kiber.

J'AVOIS prévu depuis quelque
tems , infortuné ben Kiber ,
que tu te dégouterois bien-tôt
des recherches Chimiques. Tes
doutes , tes incertitudes , tes
impatiences , tout cela me faisoit connoître

Tome II.

A

tre

tre combien peu tu étois attaché à l'étude de la pierre Philosophale. Est-il permis, mon cher Enfant, que tu n'aies point assez de constance pour perfectionner ce que tu avois commencé, & que tu aies mieux aimé perdre les soins que tu as pris, que de les voir récompensés dignement après un peu de peine ?

J'E suis aussi étonné que tu oses dire que tu regardes l'existence des Esprits élémentaires comme une chimère, que de te voir abandonner tes fourneaux. Hé quoi ! ne t'ai-je pas montré vingt fois les Lettres que je reçois du Silphe Oromasis & du Gnome Salmankar ? Penses-tu que ce soit moi qui compose ces Lettres, & que je m'en serve à vouloir te tromper ? Serois-tu assez injuste & assez prévenu pour croire une chose aussi éloignée de ma probité & de ma sincérité ? Non, je ne puis me figurer que tu me rendes si peu de justice. Je vois ce qui te fait prendre le parti que tu viens d'embrasser. La Nature t'a donné un tempérament enclin à l'amour. Tu ne peus te passer du commerce des femmes, & dans la crainte de n'avoir que très tard le bonheur d'épouser une Silphide, tu aimes mieux te persuader que les peuples élémentaires n'existent point, que d'avoir à te reprocher d'avoir perdu pour toujours un bonheur qui t'attendoit par trop d'impatience. Mais enfin, mon cher ben Kiber, de quelque manière que tu penses, je te chéris toujours tendrement.

ment. J'aurois voulu te rendre un parfait Cabaliste, un Philosophe heureux : tu refuses de te prêter à mes dessein ; tu veux te contenter des Sciences ordinaires, suivre le train du commun des Savans, & bien, mon Fils, je consens que tu contentes tes desirs. Je ne veux point violenter ton inclination, pourvu que tu sois toujours vertueux, que tu sois fermement attaché à l'honneur & à la probité. Je t'aimois Cabaliste, je t'aimerai simple Physicien. Je ne désapprouve pas même ton mariage, & dès que ton tempérament exige que tu sois uni à une femme, je croirois faire un crime de t'empêcher de te mettre à l'abri des tentations impudiques.

Les Philosophes & les plus grands Saints ont prescrit le mariage; ils l'ont même ordonné comme le plus grand remède qu'il y eût pour éteindre la concupiscence, & pour éviter la fornication. Puisque ce n'est que dans une sainte union qu'il est permis de goûter les plaisirs de l'amour, & que les plaisirs font, à ce que tu dis, si nécessaires à ta santé & à ton contentement, maries-toi, mon cher ben Kiber. J'aime beaucoup mieux ne pas te voir Cabaliste, & que tu sois dans un état sain & tranquille : mais en attendant le jour de ton mariage, puisque tu me parois si échauffé & si enclin à l'amour, observes les sages préceptes d'Avicenne ;

ne manges ni raisin , ni veau , ni œufs *. Ces alimens disposent & incitent les hommes à la concupiscence. La chair de chevreuil est aussi sévèrement défendue à ceux qui veulent vivre chastement. Prends donc garde qu'avant la consommation de ton mariage , pressé par ta passion , tu ne t'abandonnes à des actions criminelles. Lors même que tu seras uni par des nœuds légitimes à ton épouse , il faut dans tes embrassemens avoir grand soin de diriger ton intention , & te souvenir toujours , au milieu des plaisirs de la jouissance , que le mariage n'est pas fait pour se satisfaire ; mais pour procréer des enfans †.

UN savant Médecin a eu grand soin d'insérer cet avis utile dans ses Ouvrages. Il en est d'autant plus louable , que rarement les Médecins s'érigent en scrupuleux
Ca-

* *Ex adjuvantibus ad coitum sunt quæcunque sumuntur ex cibis calidis , acutis , aut inflativis , sicut sunt cicera & uræ , & vitellus ovi , & alia quæ aggregant utramque rem , sicut eruca & vinum novum , in quo est proprietas generandi sperma. Et meliores ad sperma cibi sunt , qui fiunt ex carne hædi pinguis masculi , & carne ovina , cicera & cepe. Avicenna , XX. Tertii , Cap. XXI.*

† *Majori parti hominum in appetendo coitu delectationis causa proponitur , paucorum vero finis & propositum est liberorum productio. Hali , VI. Theoria , Cap. XX.*

Casuiſtes ; cependant celui-ci l'eſt preſque autant que Saint Auguſtin. Il eſt vrai qu'il ne décide pas formellement, comme ce Pere , que le manque d'intention eſt un péché *. Je fais , ben Kiber , que le ſentiment de Saint Auguſtin te paroîtra bien rigide , que tu trouveras qu'il eſt très incommode d'être obligé de ſonger à faire des enfans dans des momens où l'on ſ'oublie ſouvent dans l'excès des plaiſirs , & où l'on doute ſi l'on eſt encore au nombre des mortels : mais enfin tel eſt le ſort des humains , il leur eſt défendu de ſe livrer entièrement à leurs plaiſirs , & ceux qu'on prend dans les bras d'une chere épouſe , doivent être diminués par une pénible direction d'intention. Saint Auguſtin l'a décidé de même. Qui ſera le téméraire , qui oſera ſoutenir le contraire ? *Quis hoc propugnet , niſi gens impia & ignara ?*

SOUVIENS - toi donc , mon cher ben Kiber , d'avoir toujours dans ton imagination l'idée de la procréation des enfans profondément gravée : & de crainte qu'elle ne ſ'efface , ou qu'elle ne ſ'éclipse la première nuit des nœces , mets quelque marque dans quelques parties eſſentielles à

* *Conjugalis concubitus generandi gratia non habet culpam , concupiſcentiæ vero ſatiandæ , ſed tamen cum conjuge , propter fidem tori venialem habet culpam.* Auguſt. *Lib. de Bono Conjugali , Cap. VI.*

à la conclusion du mariage ; en sorte que dans les transports les plus vifs tu sois nécessairement averti que tu dois songer que tu ne travailles que pour avoir, ou des garçons, ou des filles, car les Peres de l'Eglise n'ont pas décidé si l'on devoit précisément diriger son intention à la formation des mâles. Je pense qu'on peut également l'appliquer à celle des femelles, & que la volonté est libre, *actus ad libitum*, jusques à ce que le cas ait été décidé autrement par quelque savant Théologien moderne. Or, je ne sache pas qu'aucun Réverend Pere Jésuite Espagnol ait jamais agité cette matière. C'est dommage que Sanchès, l'illustre Sanchès, dans son *Traité du Mariage*, n'ait pas voulu prononcer définitivement sur une question aussi belle & aussi importante. Il l'eût fait sans doute avec la même sagesse & la même prudence, qu'il décide qu'un homme marié ne pèche point en se servant de la voie Florentine, s'il ne peut en suivant l'autre route, se mettre en état de procréer des enfans *. Cet habile Théologien permet donc

* La raison qu'il apporte est précisément la même. Quoique j'aie moins de pudeur que le chaste Sanchès, je n'ose cependant traduire ce passage. *Rogabis forsan qualis culpa sit, si vir volens legitime uxori copulari, quo se excitet, vel majoris voluptatis captandæ gratia inchoet copulam cum ea sodomiticam, non animo consummandi, nisi intra*

donc qu'on prélude à l'Italienne, pourvu qu'on finisse à la Françoisë, & qu'après s'être égaré du bon chemin, on le reprenne avant la fin du voïage, *licet modo ejaculatio fiat in vase licito.*

IL

intra vas legitimum, nec cum periculo effusionis extra illud. Quæstionem hanc tetigit Navar. L. 5. Conf. in utraque Editione, tit. de Pœnit & Remiss. Conf. 7. Et facile se ab ea expedit, dicens tantum reperiri peccatum tactus cujusdam illiciti, nec teneri virum confiteri circumstantiam Sodomie. Quare aperte solam venialem culpam in eo actu agnoscit, nullamque reddit rationem. Et huic sent. favere videtur Ovandus 4. d. 31. q. un. propos. 3. ubi ait omnem coitum libidinosum excusari inter conjuges, modo non sit periculum extraordinariæ pollutionis, atque probari potest, quia quidquid conjuges efficiunt servato ordine legitimo, non excedit veniale crimen (ut diximus Disp. præc. p. 4.). Vas autem servari dicitur, quoties extra illud non effunditur semen, ut contingit in præsentî. Secundo, quia tactus hic, instar tactuum membri virilis cum manibus, aut uxoris cruribus, reliquisque partibus potest ad copulam conjugalem referri, nimirum, ut vir ea delectatione excitetur, aptiorque ad eam efficiatur; Et esto ad solam voluptatem referretur, esset culpa venialis, quales sunt cæteri tactus ita relati ad voluptatem. R. Patris Thomæ Sanchez, Cordubensis, e Societate Jesu, de Sancto Matrimonii Sacramento, Disputationum Tomi tres Et c. de Debito Conjugali, Disputat. XVII. Tom. 3. Lib. IX. pag. 217. Edit. Norimberg., MDCC. VI.

IL faut avouer, mon cher ben Kiber, que des Docteurs qui ont le mérite & la pénétration de Sanchès, sont bien utiles à la Société ! Combien de gens n'y a-t-il pas qui sont redevables à la sage décision de ce Casuiste d'une nombreuse famille, qu'ils n'auroient peut-être jamais eue sans la prudente permission qu'ils ont reçue de se provoquer *ad actum finalem* ? Il est vrai, mon cher ben Kiber, qu'il reste encore une difficulté, qui doit faire de la peine à bien des gens ; c'est qu'il peut arriver qu'un homme, qui ne sera pas accoutumé à faire les changemens de main ordonnés par Sanchès, & qui sera fort mauvais écuyer, fournira entièrement la carrière, sans pouvoir détourner son coursier. En ce cas, je ne fais s'il y a quelque autre Réverend Pere Jésuite qui ait décidé que la volonté suffit, & que l'intention justifie. Puisque la Société est si attentive à tranquilliser les consciences, & à prévenir toutes les difficultés qui peuvent les troubler par des scrupules, elle devrait donner quelque décision sur un cas qui a autant de rapport avec celui que Sanchès a éclairci d'une manière si prudente & si édifiante.

JE fais, mon cher ben Kiber, que de mauvais plaisans, qui condamnent tout ce qui n'est pas de leur goût, ont voulu critiquer le sentiment de cet habile Jésuite : ils ont tâché de le rendre ridicule, & ils n'ont

n'ont pû en venir à bout ; car enfin la procréation des enfans étant le seul but & la fin unique du mariage , de quelque manière qu'un mari s'y prenne pour parvenir à cette fin , il est toujours loüable.

Mais , dit-on , pourquoi agiter une question pareille , & propre à scandaliser les esprits foibles ? A cela je reponds que Sanchès n'a écrit que pour des Confesseurs , sur-tout pour des Jésuites qui doivent posséder à fond ces matières-là , & en connoître le fort & le foible. Sans cela , lorsqu'un pénitent viendra se confesser de certaines fautes , comment pourront-ils en juger , & les punir selon qu'elles sont plus ou moins considérables ? Feront-ils comme cet ignorant Janséniste , qui refusoit nettement l'absolution pour une chose qui n'est pas même un péché veniel ? Cette histoire , que je vais te rapporter , te convaincra entièrement , mon cher ben Kiber , de la nécessité où sont les Casuistes d'éclaircir tous les cas qui peuvent embarrasser les Directeurs , & justifiera pleinement Sanchès des reproches qu'on lui fait.

UN fort honnête bourgeois de Florence , se trouvant à Paris , voulut y prendre femme. Il choisit une jeune Beauté , qui jusqu'alors avoit été élevée dans le fond d'un Couvent ; elle étoit aussi novice que belle. Le vicieux Italien fut tenté de profiter de son innocence. Il avoit lû plusieurs fois la sage décision du Jésuite Sanchès. *Je puis disoit-il , en sûreté de con-*

science allier le goût Florentin à celui du pays que j'habite. Le grand desir que j'ai d'avoir des enfans est une excuse légitime. J'ai pris dans mon pays une coutume, qui ne me permet point de changer tout-à-coup entièrement de méthode. Aiant raisonné sur des principes aussi sensés, le Florentin commençoit toujours son travail matrimonial à l'Italienne, & le finissoit à la Françoisë. Cela dura pendant plus de deux ans ; mais enfin il lui vint certains scrupules qui lui faisoient de la peine. Il entendoit dire à Paris que de Chaufour avoit été bien & dûement brulé en Place de Greve, malgré les décisions de Sanchès ; il apprenoit tous les jours que les Hollandois punissoient sévèrement & sans espoir de pardon, les gens qui étoient convaincus de suivre les coutumes & les maximes Gomorriennes. Il se pourroit bien faire, dit-il, que je fusse dans l'erreur, que le Casuiste Espagnol se fût trompé, & qu'il ne seroit jamais permis, sous quelque prétexte que ce soit, de s'écarter de la voie commune. Je veux, pour tranquilliser ma conscience, m'éclaircir du fait. Que sait-on ? Peut-être ce qui n'est regardé en Italie que comme une pécadille, devient en France un péché mortel, & très-mortel. Un homme de sens doit s'accoutumer aux coutumes & aux loix des pays qu'il habite, Quando eris Romæ, Romano vivito more. Si je suis jamais à Rome, je reprendrai mon ancien train ; mais je veux savoir ce que je dois faire à Paris.

L E

LE sensé Florentin crut ne pouvoir pas mieux choisir , pour éclaircir ses doutes , qu'un Pere de l'Oratoire de ses amis & des parens de sa femme. Il va le trouver , & le prie de l'écouter en confession. A peine a-t-il expliqué son cas au rigide Janséniste, que celui-ci, entrant en convulsion, s'écrie d'un ton colère: *Allez, Tison d'Enfer ! Retirez-vous. Fuyez loin de ces lieux. Je crains que vous n'empoistiez l'air que je respire. Il n'est aucun espoir pour votre salut, si par des torrens de larmes vous n'expiez vos crimes. N'attendez pas que je vous donne l'absolution, il faut auparavant des années entières de pénitence & de repentir.*

LE pauvre Italien fut excessivement surpris du courroux de l'Oratorien; peu s'en fallut qu'il n'entrât dans le désespoir, & ne se précipitât dans l'impénitence finale. Considérés, mon cher ben Kiber, combien un Casuiste, qui n'est pas au fait de certaines matières, peut causer de maux. Heureusement l'Italien s'avisa d'aller consulter un habile Jésuite, qui possédoit son Sanchès sur le bout du doigt. Il confessa sa faute en tremblant, le Confesseur l'écouta d'une manière tranquille, & comme il convient à un Directeur d'entendre un pénitent. *Mon Fils*, lui dit-il ensuite d'un ton doux & pieux, *je crains que vous n'aiez commis un grand péché; car vous ne me dites point si la fin de votre action s'est terminée ad actum generationis.* Re-
B 2
pon-

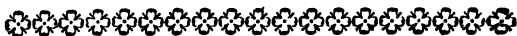
pondez sincèrement. En commençant illicitement, avez-vous fini licitement, & de façon à espérer de procréer des enfans? Oui, mon très Réverend Pere, répondit le Florentin. A telles enseignes que mon épouse est enceinte. Ho, bo! repliqua le Jésuite. Cela commence à prendre une autre face. Dites-moi. La coutume, dont vous usez, vous est-elle absolument nécessaire pour accomplir les fonctions du mariage? Est-ce une habitude, dont vous ne puissiez vous défaire? Elle m'est aussi commune, repartit le Florentin, que le vin aux Allemands, & le genevre aux Hollandois. Cela étant ainsi, dit le Casuiste, continuez toujours de même. Mais, mon Pere, repliqua l'Italien, le Pere St. Sarnin de l'Oratoire, auquel j'ai été me confesser l'autre jour, m'assura que je serois damné, si je persistois dans cette habitude. Ha, vraiment! reprit le Jésuite, voilà une décision à l'Oratorienne! Allez, allez: dites au Pere St. Sarnin qu'il lise Sanchez, & qu'il apprenne à faire des enfans, avant de vouloir se mêler de confesser. Ego te absolvo, tantum quantum possum, & tu indiges.

Le Florentin, comme tu le juges bien, mon cher ben Kiber, remercia le Jésuite dans les termes les plus vifs & les plus expressifs. Je vous dois mon salut, lui dit-il, mon Pere, & ma tranquillité: sans vous, je serois tombé dans le désespoir. Puisse naître dans votre Société une foule de Casuistes, dont les décisions soient aussi utiles & aussi profitables

bles au bien de la Société & à la tranquillité des consciences !

JE pense de la même manière que ce Florentin. Je ne trouve rien de plus respectable qu'un Casuiste, qui mesure d'une manière juste & exacte les bornes du crime & ceux de la vertu. Que les Jansénistes & les Protestans, ennemis mortels des Jésuites, disent tout ce qu'ils voudront de la prétendue indécence qu'ils reprochent à certains Théologiens de la Société; l'expérience nous apprend qu'il est très utile, pour le bonheur des hommes, qu'ils bravent cette scrupuleuse retenue qu'on exige d'eux. Que seroit devenu le pauvre Florentin, si Sanchès n'eût pas fait la sage distinction qui mit sa conscience en sûreté? Peut-être auroit-il resté dix ans de suite sans se confesser, peut-être aussi auroit-il fait pis, & n'eût plus dit tous les jours, ni l'*Angelus*, ni le Rosaire. O *Tempora* ! O *Mores* ! On se déchaine tous les jours contre les gens qu'on devoit le plus respecter.

JE te salue, mon cher ben Kiber,



LETTRE TRENTÉ-DEUXIÈME.

Ben Kiber *au sage Cabaliste* Abukibak.

LA Lettre que tu m'as écrite, sage & savant Abukibak, m'a fait un plaisir infini. J'ai vû avec beaucoup de satisfaction que tu ne me jugeois point indigne de ton amitié, quoique j'aie abandonné l'étude des Sciences Cabalistiques. Quant aux doutes que je t'ai témoignés sur leur utilité, l'exemple des plus grands hommes justifie ma défiance; ils ont presque tous été incertains, & ils ont cru qu'on ne pouvoit s'assurer de la réalité que de bien peu de choses.

PHÉRECIDÉ, le pere des Philosophes, écrivoit peu de tems avant sa mort, à Thalès son disciple, qu'il y avoit peu de connoissances certaines, & qu'il n'avoit jamais pû s'assurer de rien *.

P Y-

* *Bene moriaris cum tibi fatalis dies supervenerit. Morbus me invaserat cum tuas accepi literas, pediculis operiebar, & febri quatiebar totus. Mandavi itaque quibusdam ex familiaribus, ut cum me sepelierint, ad te perferant quæ scripsi: tu autem, si quidem ea probaveris cum sapientibus reliquis, ita*
legen-

PYTHAGORE étoit presque aussi incertain que Phérecide ; il ne voulut jamais prendre le fastueux titre de Sage , il soutint avec raison qu'il n'y avoit que Dieu qui le fût véritablement *.

EM-

legenda demum trades ; sin autem improbaveris , nolito edere. Mibi certe necdum satis placebant , est ibi quidem non certa rerum fides , neque enim id recepi , nec quid sit verum me scire professus sum. Laert. Diogen. , de Vita & Moribus Philosophorum , Libri X. &c. Lib. I. Vita. Pherec. pag. 5. 9. Edit. Antwerp. , ex officina Christ. Plantin. c15. 16. LXVI.

* Dans un long entretien qu'il eut avec le Prince Léon , il lui parla avec tant d'éloquence & de sagesse , que Léon , étonné & ravi , lui demanda enfin quel étoit son art ? Pythagore lui répondit qu'il n'avoit aucun art , mais qu'il étoit Philosophe. Le Prince fut surpris de la nouveauté de ce nom , qu'il n'avoit jamais entendu ; car c'étoit Pythagore lui-même , qui , choqué de l'arrogance du titre que ceux de cette profession se donnoient avant lui en s'appellant Sages , & sachant qu'il n'y a de Sage que Dieu , changea ce nom trop superbe en un nom plus doux , plus humble , en s'appellant Philosophe , c'est-à-dire amateur de la sagesse. *La Vie de Pythagore , ses Simboles , ses Vers dorés , & la Vie d'Hiérocles , par Mr. Dacier. &c. Tom. I. pag. 103.* C'est à l'occasion de cette réponse que Cicéron a dit que les Philosophes étoient plutôt dévoués par leurs mœurs , que par leur savoir , à la souveraine Directrice de l'art de bien vivre, *Hanc amplissim omnium ar-*

EMPEDOCLE avoua naturellement que les voies qui conduisoient à la vérité, étoient si étroites, qu'il étoit, pour ainsi dire, impossible de parvenir jusqu'à elle *.

XENOPHANE poussa l'incertitude encore plus loin. Il prétendit que toutes les choses ne dépendoient que de l'opinion, & qu'elles n'étoient point sujettes à aucune règle, ni déterminées par une vérité fixe & stable †.

PARMENIDE disoit qu'il n'y avoit que des gens insensés, ou enivrés par l'amour propre, qui pussent se figurer de connoître parfaitement quelque chose, les hommes ne pouvant jamais acquérir aucune science parfaite ‡.

X R-

tium bene vivendi disciplinam, vita magis quam literis persecuti sunt. Cicer. Tusc. Quæst. Lib. IV. Cap. 3.

* *Accepit id Empedocles à Doctore Pythagora, & tenuit, & angustas esse ad veritatem percipiendam sensuum semitas conquestus est. Huetius de Imbecillitate Mentis Humanæ, Libr. I. Cap. XIV. pag. 72.*

† *Acute quoque vidit eadem Xenophanes, qui inter Pythagoricos ponitur, firme comprehendendi animo nihil posse, veritatis regulam esse nullam, non rationem, non sensus, ex opinione omnia pendere; atque hæc tam aperte prædicavit, ut primus doctrinæ hujus, falso licet, auctor creditus sit. Huetius, ibid. pag. 73.*

‡ *Parmenides ille, qui magnus cognomento perhibetur*

XENIADE le Corinthien soutenoit que tout ce qu'on voioit n'étoit que des illusions, & qu'il n'y avoit aucune réalité dans les opinions qui paroissoient les plus probables *.

ANAXAGORAS avoüoit que tout étoit enveloppé de ténèbres †.

DE'MOCRITE feignoit que la vérité étoit dans le fond d'un puits, & nioit qu'on pût prouver qu'il y eût rien de véritable; ou que s'il y avoit quelque chose, on pût le démontrer ‡.

PROTAGORAS, disciple de Démocrite, n'admettoit aucune réalité dans toutes les sciences, & disputoit également pour, ou contre les questions qu'on lui proposoit §.

So-

betur a Platone, temerarios appellabat & arrogantes qui tribuerent sibi scientiam, quam homo consequi non possit. Huet. ibid. pag. 74.

* *Omne detraxit criterium Xenia des Corinthius, falsa que dixit esse omnia, falsa visa, opiniones falsas. Huet. ibid. pag. 75.*

† *Anaxagoras circumfusa tenebris esse omnia definivit. Huet. ibid.*

‡ *Ignorari rerum causas statuebat Democritus; negabat esse veri quicquam, aut si verum esset aliquid, negabat id nobis notum esse, negabat se scire sciret ne aliquid, an nihil sciret, esset ne aliquid, an nihil esset. Tollebat omnem demonstrandi rationem; ac fertur illud ejus imprimis, veritatem in profundo esse demersam. Huet. ibid. pag. 76.*

§ *Democriti auditor Protagoras, cognomine Sa-*

B §

pien-

SOCRATE, le sage Socrate, disoit qu'il ne favoit qu'une seule chose; c'est qu'il ne favoit rien *.

PLATON, disciple de ce grand homme, fut aussi incertain que lui; il suivit les maximes modestes de son maître. Ciceron l'accuse d'avoir vacillé sans cesse sur la nature des Dieux †.

PYRRHON poussa ses doutes jusqu'à l'excès. Il fut incertain de son existence, & n'admit aucune distinction réelle entre le bien & le mal ‡.

Ci-

pientia dictus, nullam esse dixit veritatis regulam, nihil verum aut falsum: hominem homini plurimum interesse; neque quod huic videatur, idem alteri videri; neque rem ullam esse magis talem quam talem: cumque de rebus singulis contraria & pugnancia differi posse deprehendisset, ac de ipsa quoque re, an utrimque esset disputabilis, illum in utramque partem disputandi modum primus invexit. Huet. ibid. pag. 76.

* *Nihil se scire dicebat, nisi id ipsum. Cicer. Acad. Quæst. Lib. I. Cap. IV.*

† *De Platonis inconstantia longum est dicere, qui in Timæo, Patrem hujus Mundi nominari neget posse, in Legum autem Libris quid sit omnino Deus inquiri oportere non censeat. . . . Idem & in Timæo dicit & in Legibus, & Mundum Deum, esse, & Cælum, & Astra, & Terram, & Animos, & eos, quos majorum Institutis accepimus. Cicero, de Nat. Deorum, Lib. I. Cap. XII.*

‡ *Unde & nobilissime Philosophiam tractare videtur,*

CICERON, ainsi que tous les Académiciens de la Secte, desquels il étoit, pouffoit également les objections contraires en agitant une question, & la laissoit très souvent indécise *.

PLUTARQUE soutient alternativement dans différens de ses Ouvrages, les sentimens de presque tous les Philosophes †.

SENEQUE, quoiqu'attaché à la Secte
des

detur, commentus modum quo de omnibus nihil decerneret, neque quicquam comprehendendi posse diceret, ut Scanius Abderites auctor est. Negabat enim quicquam turpe esse, aut honestum, justum vel injustum, eadem ratione & in omnibus nihil veri esse, ceterum lege atque consuetudine cuncta homines facere. Diogen. Laert. de Vita & Moribus Philosophorum Libri X. in Vita Pyrrh. Lib. IX. pag. 385.

* *Omnes pene Veteres nihil cognosci, nihil sciri posse discerunt, angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ. Cicer. Quæst. Acad. Lib. I.* Ce grand homme ne croioit pas être plus éclairé que les Anciens; car dans un autre endroit il avertit qu'on ne doit exiger de lui que des choses probables & vraisemblables. *Ut si probabilia dicantur, nihil ultra requiratis. Cicer. Tusc. Quæst. Lib. I.* Cicéron pensoit n'être point assez instruit pour décider de la nature des choses: aujourd'hui le plus simple pedant se vante de résoudre les plus épineuses difficultés.

† Voiez les Oeuvres Philosophiques de Plutarque.

des Stoïciens, doute souvent de bien de leurs opinions.

ST. AUGUSTIN a cru que le desir de savoir n'étoit qu'une vaine curiosité *.

ST. THOMAS a été vacillant dans plusieurs choses.

ALBERT LE GRAND, son maître, laissa bien des questions indéterminées.

SCOT n'a pas adopté plusieurs sentimens parce qu'il en étoit persuadé; mais pour avoir le plaisir de contrarier St. Thomas, & d'être d'une opinion différente de la sienne.

MONTAGNE, ce sage & éloquent Ecrivain, a soutenu presque hautement le Pyrrhonisme. *Je conseillois, dit-il, en Italie à quelqu'un qui étoit en peine de parler Italien, que pourvu qu'il ne cherchât qu'à se faire entendre sans y vouloir autrement exceller, qu'il employât seulement les premiers mots qui lui viendroient à la bouche, Latins, François, Espagnols, ou Gascons; & qu'en y adjoutant la terminaison Italienne, il ne faudroit jamais*

* *Garriebam plane quasi peritus, & nisi in Christo Salvatore nostro viam tuam quærerem, non peritus, sed periturus essem. Jam enim cæperam velle videri sapiens, plenus pœna mea; & non flebam insuper, & inflabar scientia. August. Confess. Lib. VII. Cap. XX.*

à rencontrer quelque idiome du païs , ou Toscan , ou Romain , ou Vénitien , ou Piémontois , ou Napolitain , & de se joindre à quelque une de tant de formes. Je dis de même de la Philosophie. Elle a tant de visages & de variétés , que tous nos songes & rêveries s'y trouvent. L'humaine fantaisie ne peut rien concevoir en bien & en mal , qui n'y soit. Nihil tam absurde dici potest , quod non dicatur ab aliquo Philosophorum. Et j'en laisse plus librement aller mes caprices en public , d'autant que bien qu'ils soient nés chez moi & sans patron , je sais qu'ils trouveront leur relation à quelque bumeur ancienne , & ne faudra quelqu'un de dire , Voilà d'où il le print *.

GASSENDI n'a pas soutenu le Pyrrhonisme aussi ouvertement que Montagne ; mais il n'a pas laissé que de lui fournir des armes redoutables dans la plupart de ses Ouvrages †. Ce Savant ne pouvoit souffrir

* Essais de Michel de Montagne , *Liv. II. Chap. XII.*

† Gassendi reproche avec raison à Descartes d'avoir eu recours à la supposition d'un Esprit malin , qui pouvoit l'avoir trompé dans tout ce qu'il avoit apperçu. Pourquoi , dit-il à ce Philosophe , avoir fait intervenir une Divinité trompeuse ? La faiblesse de l'esprit humain & les ténèbres dont la Nature l'a entouré , suffisoient assez pour fonder tous vos doutes , Et vide ut necesse fuerit quo tibi ipsi faceres fidem , fingere Deum

frir qu'on voulût décider hardiment ; il croioit que l'on devoit toujours proposer les questions d'une manière modeste , & qui montrât qu'on sentoît que les choses qu'on soutenoit , étoient vraisemblables , & non pas évidentes *.

BERNIER, disciple de ce grand homme , après avoir philosophé pendant quarante ans , avouoit qu'il doutoit de bien de choses , & qu'il y en avoit plusieurs dont il ne doutoit plus , parce qu'il désespéroit de pouvoir jamais y rien comprendre †.

LE fameux Huet , Evêque d'Avranches , Prélat aussi illustre par sa science que par sa

Deum deceptorem , aut nescio quem malum genium delusorem , cum visum fuisset sufficere humanæ mentis caliginem , solamve Naturæ imbecillitatem causari. *Object. quint. in Medit. Renat. Cartes. p. pet. Gassend. pag. 4. Edit. Amstelodam. ex typographia Blaviana , M. DC. LXXXV.*

* Gassendi, *Operum Tom. I. pag. 4. & varia alia loca.*

† Plus on spécule sur les choses naturelles , plus on découvre qu'on y est ignorant. Il y a trente à quarante ans que je philosophe , fort persuadé de certaines choses ; & voilà que je commence d'en douter. Bien pis , il y en a dont je ne doute plus , désespéré de pouvoir y rien comprendre. Abrégé de la Philosophie de Gassendi, &c. par Mr. Bernier , *Tom. 7. pag. 1.* Ce dernier Tome contient les doutes de Bernier.

sa piété , a fait un Ouvrage excellent pour prouver uniquement l'incertitude des connoissances humaines *. Il l'a divisé en trois parties. Dans la I. il soutient qu'il est impossible que l'esprit humain puisse être assuré d'une manière évidente, de la vérité. Dans la II. il examine quelle est la façon la plus saine d'étudier & de s'appliquer à la Philosophie. Dans la III. il réfute les Savans qui ont voulu décider avec trop de hauteur.

LA MOTHE-LE-VAYER a adopté ouvertement le Pyrrhonisme. Il n'est rien de si sensé que les raisons qu'il apporte pour autoriser son sentiment, il les fonde même sur les principes du Christianisme. „ La Sceptique Chrétienne, dit-il, „ me donne des défiances de tout ce qui „ se propose en Physique , & tant s'en „ faut que j'y veuille passer pour un grand „ maître ès arts, que rien ne me paroît „ plus vain que ce titre , quand je confi- „ dére qu'à peine se trouve-t-il un hom- „ me qu'on puisse justement nommer mas- „ tre

* *Ne temere vagaretur hæc Disputatio , certis- que concludatur terminis , trifaria distribuenda est , ac probandum ante omnia veritatem ab humana mente firmissime , clarissime , cognosci posse , accurate deinde explicandum quænam tutissima videatur ac legitima philosophandi ratio , refellenda demum argumenta Adversariorum. Huet. de Imbecillitate Mentis Humanæ , Præf. pag. 8.*

„ tre en une seule profession. La mien-
„ ne est de tâcher à m'instruire en propo-
„ sant mes doutes, & non pas mes réso-
„ lutions. Vous savez que l'inscription
„ du Temple, consacré au Dieu de la Scien-
„ ce, étoit toute Sceptique, puisque cet
„ . . . , qu'on y lisoit, est une particule
„ qui nourrit nos défiances, qui marque
„ notre incertitude, & qui ne conclut
„ jamais avec détermination. C'étoit sans
„ doute pour nous apprendre que rien ne
„ peut être plus agréable au Ciel de la
„ part des hommes, que leurs doutes
„ Philosophiques, leur ignorance raison-
„ née, & leur modestie à ne rien déci-
„ der de ce que l'esprit humain a droit de
„ contester. En effet, y a-t-il chose aucu-
„ ne si appertement fausse, qu'on ne puis-
„ se revêtir de quelque vraisemblance ?
„ Je viens de considérer avec horreur un
„ lieu de Plutarque, rempli de blasphème,
„ où il s'est imaginé avoir fort bien démon-
„ tré que toute la Religion des Juifs n'é-
„ toit rien que des Bacchanales. Avoüons-
„ le franchement, il n'y a que les vérités
„ révélées, comme sont celles de notre
„ Croiance, qui doivent captiver notre
„ esprit, & que nous devons embrasser
„ inébranlablement. Tout le reste est su-
„ jet à tromperie, & notre raison, ajou-
„ tant à l'erreur des sens sur lesquels el-
„ le se fonde, sa mauvaise façon de dis-
„ courir & de tirer des conséquences, ne
„ nous

„ nous peut rien donner de bien constant.
 „ Mais puisque j'ai touché ce mot de l'in-
 „ fidélité & du mauvais rapport de nos
 „ sens , qui composent les principaux
 „ moïens de l'époque , permettez-moi
 „ que je vous récite en riant ce que j'ai
 „ lû de même dernièrement dans le se-
 „ cond des Livres que Pétrarque a faits
 „ touchant les *Remèdes contre l'une & l'autre Fortune*. Il assure qu'un homme de
 „ son tems , ne pouvant souffrir le chant
 „ des rossignols , se levoit la nuit pour
 „ les chasser avec des gaules & des pier-
 „ res. Il dit qu'il faisoit même attacher
 „ les arbres où se retiroient ces aimables
 „ oiseaux , pour les éloigner de sa demeure ; & ce qui est encore plus extrava-
 „ gant & plus digne de considération , ce
 „ même homme , dit Pétrarque , ne trou-
 „ voit point de Musique si agréable que
 „ le chant des grenouilles , qu'il entendoit
 „ avec grand plaisir au bord d'un étang
 „ où il s'étoit logé. En vérité , cet exem-
 „ ple de la bizarrerie de nos sens & de la
 „ diversité de nos sentimens , dont nous
 „ sommes tous également jaloux & idolâ-
 „ tres , est trop illustre pour n'en pas
 „ orner notre Sceptique , & je crois même
 „ que je ne puis finir cette Lettre par
 „ un plus bel endroit. Il faut pourtant
 „ que j'y ajoute qu'en des sujets pareils
 „ à celui qui nous vient d'entretenir ,
 „ nous n'avoüons pas assez ingénûment
 „ notre foiblesse. Nous voulons paroître
 Tome II. C „ fa-

„ favans par-tout , & nous maintiendrions ,
 „ s'il nous étoit possible , que la Nature
 „ n'a point de plus grande étendue en ses
 „ effets , qu'est celle de notre petite con-
 „ noissance. O ! que le génie de Socrate
 „ étoit bien différent de celui qui nous
 „ possède ! Il le détournoit seulement ,
 „ disent tous les Anciens , & jamais ne
 „ l'incitoit à rien entreprendre ; c'est-à-
 „ dire qu'il lui donnoit assez de mouve-
 „ mens & de lumières pour nier à pro-
 „ pos , mais que jamais il ne lui inspiroit
 „ la hardiesse d'affûrer ses pensées , ni
 „ d'établir ses opinions avec trop d'affir-
 „ mation. Aussi dit-on que ce même gé-
 „ nie étoit Saturnien , & non pas Mar-
 „ tial ; ce qui signifie qu'il portoit vé-
 „ ritablement Socrate à la contemplation
 „ des choses , sans pourtant les lui faire
 „ défendre avec cette contestation & cet-
 „ te opiniâtreté qui accompagne toujours
 „ les Dogmatiques * . „

DESCARTES , le restaurateur de la
 bonne Philosophie , le destructeur des chi-
 mères scholastiques , a fondé toute sa Phi-
 losophie sur le doute. Il connoissoit si
 parfaitement combien de faussetés il avoit
 regardé pendant un tems comme des vé-
 rités évidentes , qu'il crut ne pouvoir ve-
 nir à bout de découvrir le vrai , qu'en
 com-

* La Mothe le Vayer , *Oeuvres* , Tom. II.
 pag. 666. de l'Edit. in fol.

commençant par douter de tout. Il poussa le Pyrrhonisme presque aussi loin que Pyrrhon même ; & si dans la suite il se détermina en faveur de certaines opinions avec un peu trop d'attachement , ce fut un défaut dans lequel le jetta l'esprit systématique qu'il avoit reçu du Ciel , & qui brille même dans les endroits où il a donné dans l'erreur *.

LOCKE, le plus grand , le plus sage & le plus modeste des Philosophes , conseille à ceux qui veulent faire quelque progrès dans les Sciences , de ne point chercher à connoître bien des choses , que l'on voit être , après les avoir examinées , au-dessus de la conception humaine. Si nous en usions de la sorte , dit-il , nous ne serions peut-être pas si empressés par un vain desir de connoître toutes choses , à exciter incessamment de nouvelles questions , à nous embarrasser nous-mêmes , & à engager les autres dans des disputes sur des sujets qui sont tout-à-fait disproportionnés à notre entendement , & dont nous ne saurions nous former des idées clai-

* *Animadverti jam ante aliquot annos quam multa ineunte ætate falsa pro veris admiserim , & quam dubia sint quæcunque istis postea super exstruxi , ac proinde funditus omnia semel invita esse evertenda , atque a primis fundamentis denuo inchoandum , si quid aliquando firmum & mansurum cupiam in scientiis stabilire ; sed ingens opus esse videbatur. Renati Descartes Meditat. de prima Philosophia , &c. Medit. I. pag. 5.*

claires & distinctes ; ou même (ce que peut-être n'est arrivé que trop souvent), dont nous n'avons absolument aucune idée *.

P U I S Q U E les plus grands génies que l'Univers ait produits, ont eu si peu de certitude & ont témoigné tant de doute, peux-tu me condamner, sage & savant Abukibak, de suspendre mon jugement, même dans les choses qui me paroissent les plus claires ? Le faux fait si bien prendre la figure du vrai, & le vrai la ressemblance du faux, qu'il est presque impossible d'être sûr de connoître la vérité. Les préjugés de l'éducation, les fausses préventions, l'amour propre, le zèle de la Religion, la superstition, la crainte, l'amitié, enfin toutes les passions, semblent à l'envi les unes des autres s'empresser à nous séduire.

F O I B L E S mortels que nous sommes, nous voulons décider hardiment les questions les plus épineuses, & nous ne réfléchissons pas que dans les actions les plus simples où nous croions être le plus autorisés, d'autres mortels, aussi vains que nous, nous condamnent hautement, & sont condamnés par d'autres à leur tour ! Quels sont ceux des trois qui ont
rai-

* Locke, *Essai Philosophique sur l'Entendement Humain*, Avant-Propos, pag. 3.

raison ? Tous également en appellent au bon sens , à la lumière naturelle , à la Tradition , & même à la Révélation. Un Jésuite à Rome encense une statue sur un Autel , un Protestant à Geneve brise & détruit toutes les images , un Luthérien à Strasbourg les condamne tous les deux , & il tient un milieu entre eux. Il a des images dans son Eglise ; mais il ne les encense pas. Un Anabaptiste de son côté , se moque de ces trois premiers. Et pourquoi ne croirois-je pas qu'ils se trompent peut-être tous les quatre , puisqu'ils prétendent avoir également pour eux la raison , la Révélation & la Tradition ? Est-ce que j'ai reçu des talens au-dessus des autres hommes , pour pouvoir distinguer les choses beaucoup plus clairement qu'eux ? Si je n'ai pas plus de lumières qu'eux , en vertu de quoi prétendrois-je être leur Juge ?

J^e te salue , sage & savant Abukibak.





LETTRE TRENTÉ-TROISIÈME.

* Ben Kiber, *au sage Cabaliste Abukibak.*

IL me paroît, sage & savant Abukibak, que les hommes abusent du nom de la fortune, & qu'ils l'emploient ordinairement mal à propos ; il semble qu'ils veuillent imputer au hazard la plupart des choses qui arrivent. Je crois qu'on devroit être très réservé à se servir de certaines expressions qui tendent à diminuer & à supprimer en quelque manière la liberté que Dieu a accordée à tous les hommes.

L'ERREUR qui établit la fortune comme *un être réel, qui pousse & détermine les événemens indépendamment d'aucune cause primitive & intelligente*, n'est pas nouvelle. Les Anciens croioient que le concours & la disposition des circonstances qui occasionnoient nécessairement certains accidens, étoient indépendans des ordres du Ciel ; c'est-là ce qu'ils appelloient *Fortune, Destin, Sort, &c.* Tous ces mots étoient synonymes, &

* Dans la Lettre suivante on verra la réfutation de celle-ci.

& signifioient à peu près la même chose. Virgile soumet Jupiter aux destinées. *Ne craignez rien **, dit ce Dieu à Vénus, *le sort de votre Fils & des Troïens est immuable.* Tout le pouvoir qu'avoit Jupiter, c'étoit de connoître la destinée des hommes, c'est-à-dire, s'ils feroient heureux ou malheureux ; mais il ne pouvoit changer leur sort : aussi n'offre-t-il à Vénus que de † *lui révéler les secrets des destinées.* Juvenal s'explique aussi clairement, & d'une manière encore plus forte au sujet de la fortune. *Si elle veut ‡, dit-il, elle fera un Consul d'un Rhéteur, & un Rhéteur d'un Consul.* Qu'étoit *Ventidius* ? *Tullius* qu'étoit-il devenu ? Peut-on s'empêcher après cela, de considérer avec étonnement les miracles cachés du destin ?

LES

* *Parce metu, Cytherea: manent immota tuorum
Fata tibi, cernes urbem & promissa Lavini
Mœnia, sublinemque feres ad sidera cœli
Magnanimum Æneam.*

Virgil. *Æneid.* Lib. I.

† *Hic tibi favor enim quando hæc te cura remordet:
Longius & volvens fatorum arcana movebò.*

Id. *ibid.*

‡ *Si fortuna volet, fies de Rhetore Consul;
Si volet hæc eadem, fies de Consule Rhetor.
Ventidius quid enim? Quid Tullius? anne aliud
quam*

Sidus & occulti miranda potentia fati.

Juven. Sat. VII.

LES Historiens les plus illustres n'avoient pas des idées plus saines & plus orthodoxes que les Poètes. Tacite dit * *que la fortune sert souvent autant que la prudence aux Généraux.* Dans un autre endroit il la représente comme indéterminée sur le parti qu'elle prendra entre Galba & Vitellius ; il semble qu'il veuille insinuer que le sort des plus grands Princes dépend de ses caprices. Paterculus va encore plus Loin. La prévoiance la plus sage est inutile , lorsqu'elle n'est pas secondée par la fortune ; elle aveugle ceux qu'elle veut rendre malheureux , & c'est vainement qu'on cherche à éviter le sort qu'elle nous réserve. Les Dévins , dit cet Historien † , *avoient averti César de se garantir des dangers qui le menaçoient le jour des Ides de Mars.* Son épouse Calpurnia ,
épou-

* *Vix quieto agmine nunc elusantibus patuit quantum discriminis ad eundum foret , ni Vitellium retro fortuna vertisset. Quæ Flavianis ducibus non minus sæpe quam ratio affuit.* Tacit. Histor. Lib. 3. Cap. LIX. pag. 370. Edit. Lips. 1715.

† Nam & Haruspices præmonuerant , ut diligentissime Iduum Martiarum caveret diem , & uxor Calpurnia , territa nocturno visu , ut ea die domi subsisteret , orabat , & libelli conjurationem nuntiantes dilati ab eo , neque protinus lecti erant. Sed profecto ineluctabilis fatorum vis cujuscumque fortunam mutare constituit , consilia corrumpit. Velletii Paterculi Hist. Roman. Lib. 2. pag. 262. & 263. Edit. Lips. 1712.

épouvantée par des songes, le prioit instamment de rester pendant cette journée renfermé chez lui. Tous ces avis furent inutiles, on ne sauroit résister au destin, ni changer la fortune ; elle prive du jugement les personnes qu'elle veut perdre.

PLUSIEURS Modernes ont adopté en partie les sentimens des Anciens ; ils ont regardé la fortune comme l'arbitre du bien & du mal qui arrive à tous les hommes. Les Spinosistes suivent tous cette opinion : selon eux, la volonté * ne peut point être appelée une cause libre, mais seulement nécessaire, parce que la volonté n'est qu'un mode de la pensée, qu'une pen-

* *Voluntas non potest vocari causa libera, sed tantum necessaria.*

Demonstratio.

Voluntas certus tantum cogitandi modus est, sicuti intellectus, adeoque (per prop. 28.) unaquæque volitio non potest existere, neque ad operandum determinari, nisi ab alia causa determinetur, & hæc rursus ab alia, & sic porro in infinitum. Quod si voluntas infinita supponatur, debet etiam ad existendum & operandum determinari a Deo, non quatenus substantia absolute infinita est, sed quatenus attributum habet, quod infinitam & æternam cogitationis essentiam exprimit (per prop. 23.). Quocumque igitur modo, sive finita, sive infinita concipiatur, causam requirit, a qua ad existendum & operandum determinetur; adeoque (per definit. 7.) non potest dici causa libera, sed tantum necessaria vel coacta.

pensée est toujours déterminée par une autre, & qu'il faut donc qu'une première cause détermine nécessairement toute la suite de nos idées.

LEIBNIZ n'a pas été fort éloigné de ce sentiment, & un savant Physicien de nos jours l'a soutenu fortement, quoiqu'il ait taché d'adoucir ses expressions le plus qu'il a pû. *Il est question, dit-il *, de choisir entre A. & B. & vous dites que toutes choses mises à part, vous êtes le maître de choisir l'un ou l'autre. Il vous plaît de choisir A. D'où vient ? C'est que je le veux, répondez-vous. Mais par quel-*
le

** Inter A. & B. tibi eligendum est. Dices te, sepositis omnibus, posse eligere unum aut alterum. Eligis A., quare? Quia volo, refers. Sed quare vis A. & non vis B.? Iterum respondes, quia volo; Deus mihi dedit facultatem banc. Sed quid hoc significat, volo me velle, aut volo quia volo? nihil præter hoc, volo A. Sed quæstioni nondum satisfactum est; quare non vis B? Quia habeo facultatem me determinandi ut libet. Sed facultas indeterminata est; quare tibi placet banc determinare ad A. non ad B.? an sine ulla ratione rejicis B? Si dicas mihi placet A. quia placet, aut omnino hoc nihil significat, aut ita intelligi debet, mihi placet, quia datur ratio me ita determinandi; aliter nihil esset causa effectus. Ad quam conclusionem reducuntur ii qui banc sententiam defendunt. G. J. 's Gravesande *Introductio ad Philosophiam, Metaphysicam & Logicam continens*, Cap. XII. pag. 58.*

le raison prenez - vous A. & non pas B. ? Vous répliquez : C'est que Dieu m'a accordé la faculté de choisir à ma volonté , & que je le veux ainsi. Mais apprenez - nous , je vous prie , ce que signifie Je veux parce que je veux. Ces mots ne disent autre chose , si ce n'est je veux A. Mais vous ne répondez point à ma demande. D'où vient ne voulez - vous point B. ? Parce que je suis libre de me déterminer pour A. & non point pour B. Est - ce sans raison que vous vous refusez B. ? Si à cette dernière question vous répondez , A. me plaît parce qu'il me plaît , cela ne signifiera rien. On doit dire certainement A. me plaît , à cause de quelque raison qui me le fait paroître préférable à B. Sans cela , le néant produiroit un effet , & votre détermination seroit causée par lui : cela est absurde , il faut que tout effet doive avoir sa cause ; vous n'avez donc point une liberté d'indifférence.

EN rapportant le sentiment de ce Physicien sur la liberté , je suis bien éloigné de soupçonner qu'il ait pensé à favoriser l'irréligion. Pour connoître sa probité & sa vertu , il ne faut que lire ses Ouvrages ; le caractère de l'honnête homme s'y découvre par-tout. Mais la matière de la fatalité , ou si l'on veut , de la détermination absolue , est si épineuse , que bien de grands hommes ont donné à ce sujet dans des opinions erronées , & n'ont pas examiné toutes les conséquences qu'on pou-

pouvoit tirer du principe qu'ils admettoient ; car enfin , si l'homme est absolument déterminé , si toute sa prudence doit céder à ce que lui réserve la fortune , si son sort dépend d'une cause primitive , s'il n'a pas la liberté entière , si malgré l'équilibre apparent dont il jouit , un poids dont il ignore la nature , le fait nécessairement pencher d'un côté , tous les crimes ne doivent plus être imputés qu'à la cause primitive de sa détermination. Son destin étoit d'être voleur , il fuit les ordres de sa prédestination , il ne sauroit surmonter la fortune qui lui étoit réservée ; & pour me servir des termes du savant Physicien que j'ai cité seulement , *dans chacune * de ces déterminations le contraire étoit impossible.* Ainsi , on ne doit point le punir d'un crime , qu'une force majeure l'a contraint de commettre ; ses forfaits sont ceux de la fortune , & non pas les siens.

QUELS desordres n'entraîne point une pareille opinion ? Outre qu'elle est contraire au bien de la Société , elle détruit entièrement la bonté de Dieu , elle fait un tyran de cet Etre miséricordieux ,
&

* *Necessitatem tamen in determinationibus voluntatis humanæ dari affirmo , non quidem absolutam aut fatalem , sed talem ut in singulis determinationibus contrarium impossibile sit.* 's Graves. *ibid.* pag. 59.

CABALISTIQUES, *Lettre XXXIII.* 37

& ravale les hommes jusqu'à les éga-
ler à de simples machines, déterminées dans
tous leurs mouvemens par le Moteur ab-
solu de leurs mécaniques ressorts. Per-
mets que je place ici, sage & savant
Abukibak, les magnifiques vers de Vol-
taire.

* *Ha! sans la liberté que seroient donc nos
ames?*

*Mobiles agités par d'invisibles flammes ,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos
dégouts,
De notre être en un mot rien ne seroit à
nous.*

*D'un Artisan suprême impuissantes ma-
chines,*

*Automates pensans, mis par des mains di-
vines,*

*Nous serions à jamais de mensonge oc-
cupés,*

*Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit
trompés.*

*Comment sans liberté serions-nous ses i-
mages?*

*Que lui reviendrait-il de ses brutes ou-
vrages?*

*On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'of-
fenser,*

Il n'a rien à punir, rien à récompenser.

Dans

* Voltaire, *Épître sur la Liberté*, pag. 15. Edit.
d'Amsterd. 1738.

Dans les cieux , sur la terre il n'est plus de justice ,

*Caton fut sans vertu , Catilina sans vice ,
Le destin nous entraine à nos débordemens ,*

Et ce cabos du Monde est fait pour les méchans.

*L'oppresser insolent , l'usurpateur avare ,
Cartouche , Mirivis , ou tel autre barbare ,
Plus coupable enfin qu'eux le calomniateur ,*

Dira : Je n'ai rien fait , Dieu seul en est l'auteur ;

Ce n'est pas moi , c'est lui qui manque à ma parole ,

Qui frappe par mes mains , pille , brule , viole.

C'est ainsi que le Dieu de justice & de paix

Seroit l'auteur du trouble & le Dieu des forfaits.

Les tristes partisans de ce dogme effroiable

Diroient - ils rien de pis , s'ils adoroient le Diable ?

LA connoissance que la Révélation nous a donnée de la nature de Dieu , rend le dogme de la fatalité , ou si l'on aime mieux , de la détermination absolue , encore plus odieux. Car enfin les Païens , en faisant la fortune auteur de tous les maux qui arrivoient dans le Monde , n'outrageoient qu'un Etre aveugle ; ils
n'im-

n'imputoient tant d'actions barbares & cruelles, tant de vols, tant de meurtres, tant de pillages, tant d'adultères, tant de mensonges, tant de folies & d'impiétés, qu'à un concours de circonstances déterminées par un principe sans connoissance. Mais, aujourd'hui que l'on convient qu'il n'y a point de fortune qui ne soit dirigée par quelque cause intelligente, on est obligé, malgré les faux fuyans qu'on apporte pour éviter d'avouer que Dieu est la cause du mal, de soutenir cette affreuse opinion : en niant qu'on veuille l'admettre, on ne se sauve qu'à la faveur d'un jeu de mots. Le dogme de la prédestination absolue conduit là, il attribue à l'Etre, souverainement bon & souverainement juste, les cruautés les plus grandes & les injustices les plus criantes.

CEUX qui combattent la liberté d'indifférence, sentent bien les difficultés insurmontables qu'on leur oppose : ils comprennent combien est contraire à la nature de Dieu d'être l'auteur du mal, ils cherchent tous les moyens possibles pour se mettre à l'abri des reproches qu'on peut leur faire sur une opinion aussi condamnable. Jovianus Pontanus, soutenant la détermination absolue & la fatalité des destins, crut trouver un moyen de se tirer d'affaire, en soutenant que la fortune * n'étoit pas Dieu, puisque Dieu étoit tou-

* *Quomodo enim Deus erit, si hæc (fortuna) sæpe,*

toujours stable, toujours juste, toujours bon; au lieu qu'elle étoit capricieuse, bizarre, injuste, faisant du bien aux méchans, accablant de maux les honnêtes gens. Il prétendoit que la fortune n'étoit point aussi la nature *, cette dernière conservant toujours l'ordre & l'arrangement,

sæpe, tam sæpe, tam inconsiderate, tam etiam inique, atque ex inopinato extollit ignavos, locupletat immeritos, vexat, atque affligit infontes, bonos in calamitatem adducit ac servitutem, pravos statuit in solio, liberat a periculis perversos, moderatos & honestos viros laboribus, periculis, ærumnis, ac miseriis conficit? Tyrannorum hæc sunt, non Dei, cujus est summa bonitas, absoluta justitia, rectissimum judicium, æquissima rerum omnium dispensatio. Jovian. Pontan. de Fortuna. Lib. I. fol. 129.

* *Naturam quoque non esse eam (fortunam) hæc ipsa liquido satis docent, quod fortuna ipsa quidem inconstans est, inordinata, varia, repentina, incerta, contra vero quid natura ipsa ordinatius, constantius, certius? Cujus is ordo, ea lex, ac regula, ut non nisi certis, constitutisque e principiis suo tempore, suis progressionibus, mensurisque tum universa proveniant, tum etiam singula quarumcunque ipsa rerum, effectuum, operum author est & causa. Pergit natura ordine suo, graditur suis passibus, dispensat actiones suas cum temporibus, viribus, opibusque suis utitur cum mensura & penso, non fluitat, non nutat, stabilis est in officio suo, sibi que semper constat. Id. ibid.*

ment, étant sans cesse asservie aux mêmes loix; l'autre au contraire, se plaisant dans le desordre & la confusion. Ces deux principes posés, Pontanus concluoit que la fortune étoit une certaine force naturelle * & irraisonnable. Cela est absurde; car c'est attribuer la décision de tout ce qui arrive dans l'Univers à un principe aveugle. Est-il probable que Dieu, ayant créé les hommes raisonnables, ait cependant voulu faire dépendre leur sort d'une force, ou d'un élanement irraisonnable? A quoi seroit-il donc qu'il leur donnât la raison? Il eût mieux fait d'en faire des bêtes, conduites par le seul instinct.

CONVENONS donc, sage & savant Abukibak, que l'opinion qui prive l'homme de la liberté d'indifférence, & qui l'assujettit au destin, ou à une détermination nécessaire, est insoutenable, quelque moïen qu'on cherche pour la rendre probable.

Je te salue, sage & savant Abukibak; donne-moi de tes chères nouvelles.

* *Non inquam defuere fortunam qui afferant irrationalem quandam esse naturam, nec aliud illam denique, quam naturæ impetum quemdam, hoc est ratione carentem agitationem naturæ quandam, in iis ipsis videlicet, quæ nec rationi subjiciantur naturæ, neque hominum electionibus ac consiliis. Id. ibid. fol. 150.*

LETTRE TRENTÉ-QUATRIÈME.

Abukibak, *au studieux ben Kiber.*

JE pense , ainsi que toi , studieux ben Kiber , que l'opinion de ceux qui prétendent que la fortune n'est qu'un concours aveugle de certaines circonstances inévitables , est absurde. Il est même contraire aux lumières naturelles de faire dépendre tous les biens & les maux qui arrivent dans l'Univers , d'une *force majeure & irraisonnable* ; c'est rendre l'ordre & l'arrangement la suite du hazard. Le principe des Epicuriens , qui prétendoient que le monde étoit une de ses productions , n'étoit guères plus faux que le sentiment des partisans de la fortune. Il est aussi impossible que le hazard soit chargé de l'entretien de l'ordre , qu'il l'est qu'il puisse produire ce qui demande absolument un Créateur intelligent. Je rejette avec toi l'erreur des Anciens & de certains Modernes , je ne donne rien au hazard , & je pense que rien n'arrive qui ne soit réglé & ordonné par la Providence divine. Je n'admets d'autre fortune que la volonté de Dieu. St. Augustin autorise mon sentiment ; il paroît même qu'il étoit fâché d'avoir

voir employé dans ses Ouvrages le terme de hazard *. Je me repens, dit-il dans ses rétractations au sujet des trois Livres qu'il avoit écrits contre les Académiciens, de m'être servi si souvent du mot de fortune, quoique je fusse bien éloigné de vouloir désigner par ce nom une Déesse. J'entendois seulement les cas fortuits qui nous arrivent, ou qui produisent des différens événemens qui nous sont étrangers. Quoiqu'il ne soit défendu dans aucune Religion de nommer le hazard, le destin, la fortune, le sort : cependant on doit ramener toutes ces expressions à la Providence divine ; c'est ce que j'ai dit formellement dans

ce

* *Sed in eisdem tribus Libris meis , non mihi placet toties me appellasse fortunam , quamvis non aliquam Deam voluerim hoc nomine intelligi , sed fortuitum rerum eventum , vel in rebus corporis nostri , vel in externis bonis aut malis , unde & illa verba sunt , quæ nulla Religio dicere prohibet , forte , forsan , forsitan , fortasse , fortuito ; quod tamen totum ad divinam Providentiam revocandum est , hoc etiam ibi non tacui , dicens : Etenim fortasse , quæ vulgo fortuna nominatur , occulto quodam ordine regitur , nihilque aliud in rebus casum vocamus , nisi cujus ratio & causa secreta est. Dixi quidem hoc , verumtamen penitet me sic illic nominasse fortunam , cum videam homines habere in pessima consuetudine , ubi dici debet , hoc Deus voluit , dicere hoc voluit fortuna. S. Aur. Aug. Hiponensis Episcopi Retractionum Lib. 1. Cap. I. num. 2. Edit. Paris. 1679.*

ce même Ouvrage. Voici les termes dont je me suis servi : Ce que l'on nomme fortune, est conduit & dirigé par un ordre secret, & nous ne donnons le nom de bazar d qu'aux événemens dont nous ignorons la cause cachée. Malgré cet éclaircissement, je suis mortifié de m'être servi du mot de fortune, sur-tout lorsque je songe que les hommes ont la mauvaise coutume de dire, la fortune a voulu une telle chose, au lieu de dire, Dieu l'a ainsi ordonné.

APRÈS avoir établi avec St. Augustin, studieux ben Kiber, non seulement que la fortune ne régle pas le sort des hommes, qu'il n'y a aucun hazard, & que le pouvoir des destins est une vision chimérique des Poètes, je suis bien éloigné de croire à cette liberté d'indifférence dont tu parois si fort le partisan. S'il est vrai, comme il l'est évidemment, qu'il n'arrive rien sans la volonté & la permission de Dieu, il s'ensuit nécessairement que nous sommes prédestinés, & qu'une détermination immuable régle toutes nos actions. Car la présience de Dieu ne peut être fautive; cela est impossible, contraire à la nature de Dieu : il faut que ce que l'Etre suprême a prévu arrive nécessairement. Or, il a prévu toutes les choses de toute éternité, tout lui ayant été également connu dans tous les tems, & son essence n'admettant aucun accroissement de connoissance & de perfection : donc toutes les choses deviennent absolument nécessaires,

CABALISTIQUES, *Lettre XXXIV.* 45

res, & les hommes sont déterminés au bien, au mal, suivant qu'il a plu à Dieu, en les créant, de les ranger dans le nombre des prédestinés, ou dans celui des damnés. St. Augustin ne cherche point à adoucir ses expressions dans une matière aussi délicate ; il dit * en termes précis *qu'avant la création du ciel & de la terre, Dieu avoit prédestiné par ses jugemens secrets un grand nombre d'hommes à la mort éternelle.* Le même Pere de l'Eglise examine dans plusieurs autres endroits les mystères de la prédestination absolue †. D'où vient, dit-

* *Attamen mors peccatorum pessima illorum, inquam, quos antequam faceres cælum & terram secundum abyssum judiciorum tuorum occultorum, semper autem iustorum, præscivisti ad mortem æternam: quorum dinumeratio nominum & meritorum pravorum apud te est.* August. Lib. Soliloq. Cap. XXVII. num. 4.

† *Cur ergo in regnum Cælorum, non accepto regenerationis lavacro, parvulus nullus intrabit? num quidnam ipse sibi parentes infideles, vel negligentes, de quibus nasceretur. Si parentum attenderis mala, sunt illa quorum filii repentinis mortibus sine Christi Baptismate perierunt, bona verum illa, quorum filii per Christianorum aliquam potestatem ad Sacramenta Ecclesiæ pervenerunt, & tamen providentia Dei, cui nostri capelli numerati sunt, sine cujus voluntate non cadit passer in terram, quæ nec fato premitur, nec fortuitis casibus impeditur, nec ulla iniquitate cor-*

dit-il, les enfans qui n'ont pas reçu le Baptême, n'entreront-ils pas dans le Royaume des Cieux? Dépendoit-il d'eux de naître d'un pere & d'une mere Chrétiens, plutôt qu'infidèles? D'ailleurs, si l'on fait attention aux parens, il arrive quelquefois que les enfans des Chrétiens sont privés du Baptême par des morts subites & imprévues, au lieu que quelques-uns des Païens sont appelés à la possession des plus grands biens, parce qu'une occasion favorable pour eux les fait passer sous la puissance de quelque Chrétien. La Providence de Dieu qui connoît le nombre de nos cheveux, sans la volonté duquel le plus petit oiseau de la terre ne meurt point, qui n'est pas sujette

aux

rumpitur, ut renascantur ad hæreditatem cælestem non consulit omnibus parvulis filiorum suorum, & nonnullis consulit etiam parvulis impiorum? Iste infans, de fidelibus conjugatis ortus, lætitia parentum susceptus, matris vel nutricis somnolentia suffocatus, fit extorris & expers fidei suorum: ille infans de sacrilego stupro nascitur, crudele timore matris exponitur, alienorum misericordie pietate colligitur, eorum Christiana sollicitudine baptizatur, fit æterni consors, & particeps regni. Ista cogitent, ista considerent, hic audeant dicere Deum vel acceptorem in sua gratia personarum, vel remuneratorem præcedentium meritorum. St. August. ad Sixtum, Edit. Paris 1679. opera & studio Monachorum Ordinis Sti. Benedicti à Congregatione Sti. Mauri, Epist. 194. Tom. II. pag. 725.

*aux loix du destin, qui n'est jamais conduite par la fortune, & qui ne sauroit commettre rien d'inique, n'a pas voulu que tous les enfans des justes fussent sauvés, & a voulu faire miséricorde à plusieurs de ceux des impies. Un jeune garçon, né d'un mariage légitime, qu'une mere ou qu'une nourrice étouffe malheureusement pendant la nuit, est réprouvé, & la foi de ses parens ne lui sert de rien. Un autre enfant, formé par l'adultère, exposé en naissant par la cruauté de sa mere, est élevé par des gens charitables qui ont pitié de son sort, & le font baptiser : quoiqu'étranger, il est reçu dans le Corps & devient citoyen du Royaume céleste. Que ceux, qui disent que Dieu est obligé de donner ses grâces à tout le monde, & de récompenser le mérite de toutes les bonnes actions, pensent à ces choses, & les considèrent attentivement ! Il faut avouer * qu'après les avoir mûrement examinées, ils seront bien*

** Nimia vanitatis & cecitatis sunt, si etiam his consideratis nondum dignantur exclamare nobiscum : O altitudo divitiarum, sapientiæ & scientiæ Dei ! quam inscrutabilia sunt judicia ejus & investigabiles viæ ejus ! Non itaque misericordiæ gratiæ Dei pertinacissima adversentur insania . . . nec de inscrutabilibus judiciis ejus audeant judicare, cur enim in una eademque causa super alium veniat misericordia ejus, super alium maneat ira ejus.*

Qui enim sunt isti qui respondeant Deo ? quando quidem ille Rebocæ habenti geminos ex uno concubitu Isaac patris nostri, cum illi nondum na-

bien aveugles ou bien orgueilleux, s'ils ne s'écrient avec nous : O ! grandeur des richesses de la science & de la sagesse divine ! Combien impénétrables ne sont pas ses jugemens ? Qu'ils cessent donc de combattre les miséricordes gratuites de Dieu & qu'ils n'aient plus la folie de vouloir trouver à redire à ses décisions, & de condamner sa conduite, parce que dans le même cas, dans la même occasion il sauve l'un, & damne l'autre. Que répondront les adversaires de la prédestination absolue, à l'exemple que l'Ecriture nous fournit dans Rébecca ? Elle étoit enceinte de deux enfans : l'aîné fut prédestiné dès le ventre de sa mère à être le serviteur du cadet. Ces deux enfans n'avoient pu avant leur naissance faire aucun bien ou aucun mal, & cependant Dieu répand sur l'un des grâces dont il prive l'autre.

CETTE dernière preuve de St. Augustin, studieux ben Kiber, est plus essentielle que la première, puisqu'elle est puisée dans le Livre qui règle la foi de toutes les différentes Sectes Chrétiennes, celle de la réprobation des enfans morts sans Baptême étant rejetée par les Protestans.

Ce Pere de l'Eglise est encore aussi précis

si nihil egissent boni vel mali, ut secundum electionem propositum ejus maneret; electionem scilicet gratia, non debiti, electionem qua eligendos facit ipse, non invenit, non ex operibus, sed ex vocante dicit, minori servitutum esse majorem. Id. ibid.

cis dans plusieurs autres endroits sur la prédestination absolue & sur la détermination nécessaire des hommes. Je pense que la raison & la bonne Philosophie se réunissent ensemble pour autoriser son sentiment : car enfin y a-t-il rien de si absurde, que d'admettre un Dieu qui apprend aujourd'hui ce qu'il ignoroit hier ? C'est pourtant là que conduit le dogme / de la liberté d'indifférence. Ou Dieu a prévu tout ce qui devoit arriver, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, sa nature parfaite ne permet pas qu'il se puisse tromper ; & s'il ne l'a pas prévu, il ne connoît donc pas l'avenir, il y a des choses qui lui sont cachées.

LA préscience, répondent les partisans de la liberté d'indifférence, ne contraint point la volonté ; Dieu connoît quel parti elle prendra, sans la forcer à le prendre. A cela je réponds, studieux ben Kiber, ce que dit le Physicien dont tu m'as parlé dans ta Lettre. * *Il n'est pas question de savoir si la préscience nous pousse*
indisf.

* *Respondent præscientiam banc non cogere voluntatem, neque esse causam determinationis ; sed de his non agitur , voluntas non cogitur. Sed ubi Deus quid prævidet , quomodocunque de divini præscientia ratiocinemur , contrarium esse non potest ; id est , est impossibile , & ideo necessarium illud est , quod fuit prævisum : hæc enim est ipsa necessarii definitio. G. J. 's Gravesande Introductio ad Philosophiam , Metaphysicam & Logicam continens , Cap. XII. pag. 60.*

indispensablement à une action malgré nous. Contraindre la volonté est une contradiction, il s'agit seulement de décider si le contraire de ce que Dieu a prévu, peut arriver. Or, comme cela est impossible, ce que Dieu a prévu, devient nécessaire, puisque sa prévoyance est infaillible.

Ce n'est pas Dieu qui nous pousse au mal, c'est nous qui nous y portons. Dieu a prévu que nous nous y porterions, cela arrivera sûrement; mais c'est notre faute qui fonde sa prévoyance infaillible, & non pas sa prévoyance infaillible qui cause notre faute. Je fais sûrement qu'un homme qui prendra de l'arsenic, s'empoisonnera; je vois certainement que ceux qui en mangeront mourront: suis-je la cause de leur mort? De même Dieu connoît de tout tems qu'un homme commettra une mauvaise action: il ne se trompe point; il ne sauroit se tromper. Cet homme la commettra certainement, mais ce n'est point la préscience de Dieu qui contraint sa volonté; il n'y a aucune fatalité qui influe sur sa conduite. Ceux qui admettent la fatalité, dit * le même Physicien, n'attribuent pas

* *Qui fatum admittunt, non ideis nostris, in quibus solis persuasio quærenda est, actiones nostras tribuunt, sed causæ mechanica; quæ eandem causâ etiam nostræ voluntatis determinationem secum trahit; ita ut non agamus, quia volumus, sed velimus, quia agimus: hæcque est distinctio inter liber-*

pas nos actions à nos idées, dans lesquelles seules réside la persuasion; mais à une cause mécanique, laquelle entraîne en même tems avec soi la détermination de notre volonté de manière que nous n'agissons pas parce que nous le voulons, mais que nous voulons parce que nous agissons. C'est-là la vraie différence entre la liberté & la fatalité. Je m'étonne, studieux ben Kiber, que tu n'aies pas pris garde à la distinction que fait ce Physicien: tu te serois apperçu que ceux qui nient la liberté d'indifférence, sont bien éloignés de croire que ce soit Dieu qui nous prédestine au mal, qui nous incite aux mauvaises actions. On peut reprocher ces erreurs aux partisans de la fatalité; mais les autres n'attribuent nos actions bonnes ou mauvaises qu'à nos idées, dans lesquelles seules réside la persuasion. St. Augustin pense la même chose que ce Philosophe, & l'on ne peut condamner le Moderne, sans faire le procès à l'Ancien. Quoique Dieu, dit ce Pere de l'Eglise, * prévoie quelles seront nos volontés, il ne s'en-
fuit

libertatem & fatum. G. J. 's Gravesande Introductio ad Philosophiam, Metaphysicam & Logicam continens, Cap. XII. pag. II.

* *Quamobrem quamvis præsciat Deus nostras voluntates futuras, non ex eo tamen conficitur ut non voluntate aliquid velimus, nam & de beatitudine quod dixisti, non abs reipso beatum fieri ita dixisti, quasi hoc ego negaverim; sed dico cum futurus ex*
bea-

suït pas de là que nous n'aïons plus de volonté ; car lorsque vous voulez devenir heureux & que vous travaillez pour cela, ce n'est pas malgré vous. Il étoit pourtant sûr que vous le deviendriez & que vous travailleriez à l'être, si Dieu avoit prévu que vous le feriez, puisqu'il la prévoiance de Dieu ne sauroit être fausse. Il seroit pourtant ridicule de conclure de là que c'est malgré vous que vous serez heureux : or, tout de même que la volonté d'être heureux ne vous est point enlevée par la préscience, de même l'inclination que vous avez au péché ne vous est point donnée, parce que Dieu a prévu que vous auriez cette mauvaise inclination.

VOILA', studieux ben Kiber, où il faut rapporter la distinction que fait's Gravesande entre la fatalité & la volonté. Ne condamnes

beatus, non te invitum, sed volentem futurum. Cum igitur præscius Deus sit futuræ beatitudinis tuæ, nec aliter aliquid fieri possit quam ille præscivit, alioquin nulla præscientia est, non tamen ex eo cogimur sentire, quod absurdissimum est & longe a veritate seclusum, non te volentem beatum futurum: sicut autem voluntatem beatitudinis, cum esse coeperis beatus, non tibi aufert præscientia Dei, quæ hodieque de tua futura beatitudine certa est; sic etiam voluntas culpabilis, si qua in te futura est, non propterea voluntas non erit, quoniam Deus eam futuram esse præscivit. St. Aug. de libero Arbitrio, Lib. 3. Tom. I. pag. 613. num. 7. Edit. Paris. 1679.

CABALISTIQUES , *Lettre XXXV. 53*
damnes donc plus aussi aisément ceux qui
soutiennent qu'il n'est point de liberté
d'indifférence, & penſes, ainſi que St. Au-
guſtin, que quoique Dieu ne ſoit pas l'au-
teur du mal, il eſt cependant certain
qu'il y a une prédeſtination abſolue qu'il
eſt impoſſible aux hommes d'éviter; l'ex-
périence confirme tous les jours la vérité
de cette opinion. Je te ſalue.

PORTE-toi bien.



LETTRE TRENTE-CINQUIEME.

Aſtaroth , *au ſage Cabaliſte Abukibak.*

IL arriva hier, ſage & ſavant Abuki-
bak, dans nos infernales demeures,
un Roi Indien; il étoit accompagné de
plus de deux cens de ſes ſujets, qu'on a-
voit immolés ſur ſon tombeau. Parmi ces
victimes infortunées, & dévouées à la gran-
deur & à la majeſté du Trône, il y avoit
des femmes, des enfans, des hommes
dans l'âge viril, & des vieillards. Le ſuc-
ceſſeur du Monarque mort avoit cru de-
voir lui compoſer une maiſon, dans la-
quelle ſe trouvaſſent tous les domeſtiques
qui le ſervoiént pendant ſa vie.

JUGES, ſage & ſavant Abukibak, de la
ſurpriſe de ce Roi, lorsqu'il arriva dans
ce ſéjour. Celle de ſes eſclaves fut beau-
coup

coup moindre : ils ne s'attendoient pas d'avoir dans ce Monde un sort plus heureux que dans l'autre ; ils pensoient d'être éternellement destinés à se soumettre aveuglément aux volontés d'un Tyran cruel, barbare, orgueilleux, insolent, & qui ne regardoit les hommes que comme des créatures que la Nature avoit produites uniquement pour le servir, & pour être le jouët de ses caprices. Dès que ce Monarque Indien eut passé la fatale porte de nos prisons, il devint aussi humble & aussi rampant, qu'il étoit vain & orgueilleux peu de tems auparavant. Il se jetta aux genoux de Belsébut, il le pria de vouloir ne point le placer dans le même endroit que les autres. *N'aurez-vous point d'égard*, lui disoit-il, *noble & puissant Belsébut, au rang que j'occupois dans le Monde ? Ne ferez-vous aucune distinction entre moi & ces misérables esclaves qu'on a immolés pour me servir ?* „ J'en ferai une très-„ considérable, répondit Belsébut, & je „ vais te mettre dans un lieu bien plus in-„ commode que celui que je destine pour „ ces Indiens, dont tu as causé la mort, „ & que tu as persécutés & traités inhu-„ mainement pendant toute ta vie. Dis-„ moi, misérable, est-ce que tu te figu-„ rois d'être d'une espèce différente de „ celle des autres hommes ? Remarquois-„ tu en toi quelque particularité, qui dût „ te faire croire que tu n'étois pas sem- „ bla-

„ blable en tout au dernier de tes sujets ?
 „ Avois-tu quatre yeux , six bras , huit
 „ jambes ? Ton corps étoit-il organisé
 „ d'une manière plus parfaite que le sien ?
 „ Ton esprit étoit-il plus pénétrant ? Dé-
 „ voilois-tu les mystères de la Nature ? Con-
 „ noissois-tu les secrets qui sont cachés
 „ aux autres mortels ? Parles. Tu ne ré-
 „ ponds point , la honte & la confusion
 „ te couvrent le visage. Il falloit être
 „ honteux , lorsque tu vivois , des excès
 „ où tu te portois ; cela t'auroit été uti-
 „ le. Dis-moi , Prince orgueilleux , d'où
 „ vient n'as-tu jamais daigné réfléchir sur
 „ toi-même ? Tu avois tous les moyens
 „ de connoître la vertu , il dépendoit de
 „ toi de la trouver , & tu n'as pas voulu
 „ la chercher. Tu t'es livré tout entier
 „ à ta vanité & à tes plaisirs. Tu te re-
 „ gardois comme une Divinité , tu insul-
 „ tois par ton faste les Dieux que tu ser-
 „ vois , & auxquels tu t'égalais dans le
 „ fond du cœur. Toute la Nature sem-
 „ bloit avoir été créée uniquement pour
 „ t'obéir. Un objet t'incommodoit-il ,
 „ on l'éloignoit de tes yeux ; un homme ,
 „ quelque vertueux qu'il fût , n'avoit-il
 „ pas le don de te plaire , on le chassoit ;
 „ croiois-tu avoir quelque léger sujet de
 „ te plaindre d'un de tes sujets , une mort
 „ prompte te délivroit d'un mortel odieux.
 „ Mais toi , en privant les autres de la
 „ vie , étoit-il possible que tu fusses assez
 „ in-

„ insensé pour te figurer que la tienne se-
 „ roit éternelle? Les maladies, auxquel-
 „ les la Nature t'avoit assujetti, ne te
 „ rappelloient-elles pas ton état naturel?
 „ La raison, le bon sens, si tu avois vou-
 „ lu les écouter, ne te crioient-ils pas
 „ sans cesse: Roi! La mort ne respecte point
 „ les Souverains, elle viendra un jour t'arra-
 „ cher de ton Trône; tout ton pouvoir & ta
 „ grandeur ne sauroient l'arrêter? Tu n'es,
 „ ainsi que les autres hommes, qu'un foible
 „ mortel, que le moindre dérangement peut
 „ détruire dans un instant. Une goutte d'eau
 „ qui tombe dans le cerveau; un peu d'air, ren-
 „ fermé dans les entrailles; une pierre presque
 „ insensible, placée dans les reins; cinquante
 „ autres maux menacent tes jours. Crois-tu
 „ que tu aies le pouvoir de t'en garantir? As-
 „ tu le moyen, lorsque tu en es atteint, d'y
 „ apporter des remèdes assurés? Sais-tu te ren-
 „ dre une santé plus vigoureuse, que celle que
 „ tu possédois avant ta maladie? Si tu n'as ni
 „ ce pouvoir, ni cette science, penses donc que
 „ tu es homme, & juges combien la vie doit
 „ être chère à un autre, par le cas que tu
 „ fais de la tienne. Quoi! tu sacrifies des gens,
 „ sur lesquels tu n'as d'autre avantage que
 „ ceux que t'a donnés le hasard; tandis
 „ qu'eux en ont plusieurs de bien plus respec-
 „ tables, & qu'ils ne doivent qu'à eux-mê-
 „ mes! Le sort te fit naître Roi; l'étude,
 „ l'application, la constance, la fermeté, le
 „ courage les rendit bons & vertueux. Au-
 „ tant

CABALISTIQUES, *Lettre XXXV.* 57

„ tant que la vertu est au-dessus de la naissance,
„ ce, autant un sujet, sage & rempli de probité,
„ est au-dessus d'un Roi qui n'a d'autre
„ mérite que sa grandeur.

„ VOILA les discours que te faisoient la
„ raison & la lumière naturelle; mais tu
„ fermois tes oreilles pour ne point les
„ ouïr. Tu étois aussi insensé qu'un homme,
„ qui, marchant dans un chemin raboteux & entouré de précipices, fermeroit les yeux, & craindroit d'être éclairé par le soleil. Tu n'es pas le seul Prince, qui ait agi d'une manière aussi absurde. L'amour propre aveugle aisément ceux qui sont sur le Trône, & dans le lieu où je vais t'envoyer, tu trouveras un grand nombre de ces Tyrans superbes & cruels. Mais avant d'aller te charger des fers qui te sont destinés, il faut que tu subisses le sort de ceux, qui, comme toi, ont méprisé les autres hommes. Tu dois répondre à toutes les questions qu'on te fera, & écouter les reproches de tous ceux qui ont droit de se plaindre de ta conduite. Vous, Esclaves, continua Belsébut, demandez à votre ancien maître, aujourd'hui votre égal, & même votre inférieur, tout ce que vous souhaiterez. „

Je profiterai, répondit un Vieillard, de la liberté que vous m'accordez. Dis-moi donc, poursuivit-il en s'adressant au Monarque Indien, pourquoi, après m'avoir disgracié deux ans avant ta mort, & banni de ta vil-

le capitale, n'as-tu ordonné qu'on me fît mourir que dans le moment que tu allois expirer ? Le Vieillard aiant cessé de parler, Belsébut dit au Souverain : „ Reponds sans men-
 „ tir ; car nous avons le droit de lire dans
 „ les cœurs. Et si tu déguises ta pensée,
 „ pour te punir de tes mensonges, j'or-
 „ donnerai qu'on te fasse avaler dix tas-
 „ ses de plomb fondu. „ *Je te bannis,*
 repartit le Roi, honteux de l'aveu qu'il étoit obligé de faire, *parce que ta vertu m'étoit à charge depuis long-tems.* Lorsque je te choisis pour mon Ministre, j'avois cru trouver un homme qui iroit toujours au-devant de mes souhaits ; cependant tu avois quelquefois la fermeté de me représenter les fautes dans lesquelles je tombois. Cette liberté, que je regardois comme une audace insupportable, t'attira ma haine. Je résolus de me défaire de toi ; mais je n'osai pourtant te faire mourir, parce que je craignois de déplaire à une de mes favorites qui te protégeoit. En faveur de l'amour que j'avois pour elle, je te laissai la vie, je t'exilai sous de vains prétextes, & tant que je vécus, je consentis que tu vécusses tranquille dans la retraite ; mais lorsque je sentis que ma mort approchoit, il me vint dans l'esprit qu'ayant été le témoin de toutes mes faiblesses, que m'ayant connu plus particulièrement qu'aucun autre de mes sujets, dès que je serois mort, tu ne manquerois pas de flétrir ma mémoire, & de découvrir ce que la crainte t'obligeoit à tenir caché pendant que je vivois. J'ordonnai qu'on t'immolât sur mon tom-
 beau,

CABALISTIQUES, *Lettre XXXV.* 59,

beau, pour me servir de premier Ministre dans ce Monde.

„ Tu n'avois donc point d'autre raison,
„ dit Belsébut, pour chasser de ton palais
„ le plus honnête homme qu'il y eût.
„ Hé quoi ! misérable, tu étois aussi mé-
„ chant que le plus mauvais des Diables
„ mes sujets. Tu ne te contentois pas d'ai-
„ mer le vice, tu haïssois la vertu, uni-
„ quement parce que tu n'en pouvois souf-
„ frir l'éclat. Regardes quel étoit ton ca-
„ ractère, tu persécutois & tu détestois
„ les gens de probité, non parce que tu
„ craignois que leurs bonnes qualités pus-
„ sent te nuire, mais à cause des repro-
„ ches secrets que ta conscience te fai-
„ soit, en te rappelant la différence qu'il
„ y avoit de ta façon de penser à la leur.
„ Tu connoissois si clairement que ta con-
„ duite étoit injuste, tyrannique, insup-
„ portable, que la crainte qu'on ne divul-
„ guât un jour toutes tes mauvaises actions,
„ te fit résoudre à donner la mort à ce
„ Vieillard. Il est vrai que tu dis que tu
„ ne lui avois laissé la vie que par com-
„ plaisance pour une de tes favorites; tu
„ faisois donc pour une maîtresse ce que tu
„ n'aurois pas fait par un principe d'hon-
„ neur & de probité. Je vais, pour te
„ combler de confusion, te faire connoî-
„ tre si celle que tu idolatrois aussi éper-
„ dûment, méritoit ta tendresse. Réponds-
„ moi, Fatime, continua Belsébut en s'a-

E 2 dref.

dressant à une des femmes qu'on avoit innu-
 „ molées. Aimois-tu ce Roi véritable-
 „ ment? „ Non, dit la favorite, je le baïs-
 sois au contraire. Et comment aurois-je pu
 avoir pour lui une véritable tendresse? Je con-
 noissois tous ses défauts, sa cruauté m'épou-
 vantoit, son orgueil m'étoit insupportable, sa
 mauvaise foi me faisoit horreur. Mais je me
 contraignois, je tâchois de surmonter ma hai-
 ne. La vanité d'être aimée du Souverain m'ai-
 doit à vaincre mon dégoût, le sceptre chez lui
 me tenoit lieu de toutes les vertus, j'aimois
 cette pompe vaine, qui suit toujours les Mo-
 narques, ce pouvoir absolu, dont il me faisoit
 la dépositaire, & cette foule de courtisans
 qui l'environnoit, & qui me respectoit par rap-
 port à lui. Si ces grandeurs, ces bonheurs &
 ces biens avoient pu lui manquer, je l'eusse
 abandonné dans l'instant. „ Tu lui jurois
 „ cependant, reprit Belsébut, un amour &
 „ une fidélité éternelle. „ Il falloit bien,
 repliqua Fatime, que j'e le trompasse. Je ne
 pouvois conserver sa tendresse que par ma dissi-
 mulation. Combien de fois, s'il avoit pu lire
 dans mon cœur, lorsque je l'accablois de ca-
 resses, y auroit-il vu le mépris le plus grand
 & l'aversion la plus forte? Quelquefois même
 j'avois peur de n'être point assez maîtresse de
 mes mouvemens, je craignois qu'il ne démé-
 lât la vérité à travers des artifices que j'em-
 ploiois; j'avois alors recours à une maladie ima-
 ginaire, j'attribuois ma tristesse & mon cha-
 grin à des maux que me causoit la haine que
 j'avois pour lui.

„ Si

„ Si tu haïssois autant le Roi que tu le
 „ dis, repliqua Belsébut, pourquoi as-tu
 „ voulu être mise au nombre des femmes
 „ qu'on a immolées sur son tombeau ? Il
 „ auroit dépendu de toi de conserver ta
 „ vie, puisqu'en mourant il avoit ordon-
 „ né qu'on te laissât maitresse de ton
 „ sort. „

Le même motif, répondit Fatime, qui
 m'avoit obligé à me contraindre lorsque je vi-
 vois, m'a déterminée à mourir. Un Bonze
 m'avoit persuadée qu'en m'immolant sur le tom-
 beau du Roi défunt, je redeviendrois encore
 sa favorite dans ce Monde. Cette idée s'étoit
 emparée de mon imagination. Je croiois d'é-
 tre encore servie après ma mort par une foule
 d'esclaves, de voir une Cour brillante s'em-
 presser à prévenir mes desirs. L'ambition &
 la vanité ne m'ont pas laissé balancer sur le
 choix du parti que j'avois à prendre, d'un côté
 persuadée de l'assurance que le Bonze me
 donnoit en mourant, je redeviens favorite
 d'un Souverain, de l'autre, en vivant j'étois
 réduite à l'état d'une simple particulière. J'a-
 vois la douleur de voir une autre femme occu-
 per auprès du nouveau Roi celui que j'avois
 eu auprès du défunt. Trouvez-vous extraor-
 dinaire que j'aie voulu être immolée ? Ab ! si
 j'avois su ce qui m'arrive, je me serois bien
 gardée de mourir.

Je suis charmé, dit le Monarque Indien,
 en jettant un regard terrible sur Fatime,
 que le Bonze dont tu te plains, t'ait séduite
 & trompée. Il m'a vengé de ta perfidie &

de ta dissimulation. Il a augmenté ton supplice, repartit Belshébut, au lieu de te servir; car cette femme, de la mort dont tu te félicites, fera le principal instrument de ta punition. J'ordonne qu'elle soit enchaînée avec toi dans le même cachot, afin qu'elle te reproche sans cesse tes crimes, & que tes peines & tes supplices soient accrus par ce que tu eus de plus cher autrefois. Quant à elle, elle trouvera dans ta compagnie & dans ta vûe la punition de son ambition démesurée. Abandonnée de ces grandeurs auxquelles elle imoloit toute sa haine, elle la rallumera à présent, & cette antipathie lui rongera éternellement le cœur. Détestez-vous donc mutuellement, & faites dans les Enfers ce que vous auriez fait sur la terre, si vous vous étiez mieux connus.

Le Vieillard sera condamné à une peine plus douce, en faveur des bonnes qualités qu'il eut; mais pour le punir d'avoir cherché à conserver sa faveur par le secours de la concubine de son Souverain, & d'avoir ravalé la vertu & la probité jusques à les faire ramper devant une orgueilleuse favorite, il sera obligé tous les huit jours d'aller vous voir pendant un quart d'heure dans votre cachot, & de considérer quel étoit le maître dont il s'estimoit heureux d'avoir la confiance, & quelle étoit la
,, créa-

„ créature qu'il avoit choisie pour l'aider
„ à la conserver. „

DE's que Belsébut eut prononcé cet arrêt, il fut mis en exécution.

Je te salue, sage & savant Abukibak,
en *Belsébut*.



LETTRE TRENTE-SIXIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE continue toujours, sage & savant Abukibak, à m'appliquer, le plus qu'il m'est possible, à la recherche de tout ce qui peut orner mon esprit. Je lis les Ouvrages des plus grands Philosophes, & pour délasser quelquefois mon imagination, fatiguée par trop d'application, je parcours les relations des plus célèbres voyageurs. Rempli d'idées Philosophiques, je m'en sers utilement à examiner les mœurs, les loix, les coutumes & les Religions des différens peuples.

IL y a quelques jours que je tombai, en ouvrant un Livre, sur la croiance de la Métempsychose, reçue chez tous les Indiens. Je vis avec plaisir que les hommes, à quelque chose près, pensent souvent de

la même manière, quoiqu'il paroisse d'abord qu'ils ont des sentimens très opposés. Ne semble-t-il pas qu'entre la façon de penser d'un Européen & celle d'un Indien, sur l'état des ames après la mort, il y ait une différence infinie ? Cependant, si l'on considère attentivement l'opinion de l'un & celle de l'autre, on verra qu'elles sont très ressemblantes, qu'elles admettent les mêmes principes, & qu'elles visent au même point.

LES Indiens prétendent que les ames, qui, en sortant de ce Monde, sont entièrement purgées de toutes les souillures, vont dans un séjour délicieux, où elles restent pendant toute l'éternité ; voilà le Paradis des Européens. Ils disent encore que celles à qui il reste quelques tâches, retournent animer d'autres corps, jusques à ce qu'elles soient parfaitement pures & nettes ; voilà le Purgatoire. Ils ajoutent que suivant les crimes qu'elles ont commis, elles passent dans des corps plus ou moins commodes & honorables ; voilà les différens degrés de souffrance qu'il y a dans le Purgatoire. Voions à présent si l'effet que produit la croiance des Indiens, est le même que celui qu'opère celle des Européens.

LA crainte d'une punition, momentanée à la vérité, mais cependant très rigoureuse, oblige beaucoup de gens à se contraindre. Elle est utile à la Société, à ce que

que prétendent les Européens. *Un homme, disent-ils, qui croit qu'une certaine faute ne sera point punie, ne craint guères de la commettre.* Les Indiens retirent la même utilité de la croiance de la Métempsychose. Un péché, qui met un Italien, ou un Espagnol pour deux ans en Purgatoire, oblige une ame Siamoise de passer dans le corps d'un perroquet, ou d'un canari. Une faute, qui est punie en Europe par mille ans de Purgatoire, force un Indien à devenir consécutivement deux ou trois fois cheval de poste, ou haridelle de Fiacre. Il reste à savoir si la crainte de ce dernier supplice ne doit point produire autant de frayeur, que celle du Purgatoire.

Un homme, qui décidera cette question du premier coup d'œil, prononcera sans doute en faveur du système Européen; mais s'il l'approfondit, s'il en pénètre toutes les parties, il verra que l'Indien est pour le moins aussi capable d'effraier l'imagination. Quand une ame est en Purgatoire, il est mille moyens pour la soulager; les prières des Moines, les aumônes qu'on leur fait, les Indulgences, &c. toutes ces choses diminuent, & même finissent le tourment qu'elle souffre. Pour dix ou douze écus, il est peu de Prêtres qui ne prennent sur eux de la délivrer de ses peines, ou du moins les rend-t-il si légères, que leur rigueur est très aisée à supporter.

SUPPOSONS qu'une ame soit condamnée à rester pendant dix ans au milieu des flammes, six Litanies, trois Pseaumes Pénitenciaux diminuent la moitié de l'ardeur de ses flammes. Le gain d'une ou deux Indulgences, appliquées à l'ame patiente, font encore un plus grand effet. Si à tous ces soulagemens on ajoute ceux que peuvent procurer une Grande-Messe, voilà une ame, qui au milieu des flammes n'en sentira presque point l'ardeur; elle sera dans le feu le plus violent, comme un poulet qu'on fait rechauffer au Bain-Marie, & qui n'est pénétré que d'une chaleur douce & humide. Cette punition devient alors bien légère, & n'est guères capable d'épouvanter par la crainte qu'elle doit inspirer.

MAIS l'ame d'un Indien, qui passe dans le corps d'un cheval de poste, ne peut espérer aucun soulagement. Les Brame prieroient en vain Samonocodom, ils offriroient inutilement dix moutons en sacrifice, l'impitoyable postillon n'en donneroît pas un coup de fouet de moins, & son éperon ne peut être émoussé par le chant de tous les Bonzes. Il faut que l'ame essuie dans son entier la peine où elle a été condamnée.

POUR être délivré du purgatoire Indien, il n'est qu'un seul moïen; c'est celui de vivre en honnête homme lorsqu'on est dans ce Monde. Un Européen, qui pen-

dant sa vie a mérité de bruler pendant dix mille ans, s'il est riche, s'embarrasse peu de son sort après sa mort: il prend seulement la précaution d'ordonner dans son testament un bon nombre de prières. Il faudra bien que le feu du Purgatoire s'éteigne pour lui, chaque Grande-Messe produit autant d'effet qu'une pompe, qui jette dans un quart-d'heure trois cents iceaux d'eau.

CONSIDERES, sage & savant Abukibak, que le sentiment des Indiens est cent fois plus utile au bien de la Société, puisqu'il soumet également les riches & les pauvres aux peines de la Métempsychose, & qu'en Europe le Purgatoire n'est à craindre que pour ceux qui sont dans l'indigence. On diroit qu'on a dans le lieu expiatoire les mêmes mœurs & les mêmes maximes qu'en France. Dans ce pays un homme, qui a des trésors considérables, est assuré d'être beaucoup plus respecté, chéri & recherché, qu'un autre qui n'a pour lui que la vertu & le mérite. Un pauvre misérable, qui n'a pas de quoi faire boire & chanter les Prêtres, effluie nécessairement les dix ans de peines auxquelles il a été condamné, pendant qu'un Fermier général pour la somme de mille livres, employées en Pseaumes, Messes & Antiennes, obtient une rémission pour dix mille ans. Cela est absurde, & je n'hésite pas à dire que si la croiance du Purg-

ga-

gatoire est utile au bien de la Société, il falloit l'établir à la manière des Indiens, & le placer dans le corps de certains animaux.

Si l'on introduisoit cette croiance en Europe, on verroit bientôt la tranquillité & la paix succéder aux troubles & à la discorde; les divisions qui agitent depuis si long-tems les Théologiens, cesseroient sans doute. Lorsqu'un Jésuite injurie, outrage, calomnie quelque adversaire de la Société, il regarde cela comme une peccadille; s'il commet cent fois la même faute, il est assuré après sa mort de n'en être point puni. Chacun de ses confreres lui fait présent de deux ou trois *Oremus* pour le moins; & le voilà en Paradis. Il traverse le feu du Purgatoire avec autant de vitesse, & avec aussi peu de dommage, que ces polissons qui sautent au travers de ces feux qu'on allume dans les jouts de réjouissance. Il faudroit qu'il fût bien timide, ou bien imbécille pour se contraindre & pour ne pas épancher sa bile, puisqu'il a si peu à craindre.

Si une ame, sortant du Collège de Louis le Grand, ou de la Maison Professe, alloit s'enfermer dans le corps de quelque misérable rosse; & si le même Réverend Pere, qui pendant trente années a persécuté nombre d'honnêtes gens à Paris, s'y promenoit pendant quinze, attelé avec

avec quelque autre de ses confreres au timon d'un Fiacre, on verroit alors les Jésuites plus modérés. Chaque fois que quelques-uns d'eux passeroient sur le Pont-neuf, & qu'ils verroient les cochers des Fiacres fouetter impitoyablement leurs rosses, ils ne manqueroient pas de dire : *Soions bonnêtes gens, évitons de médire, de déchirer à tort & à travers tous ceux que nous n'aimons point, de mentir effrontément. Peut-être que l'ame de notre Pere Caraffe est dans le corps de ce cheval blanc, & celle du Pere Maimbourg dans celui de ce gris pommelé. Qui sait si celle du cocher n'a pas autrefois animé le corps de quelque Janséniste. A la façon impitoyable dont il traite ces pauvres animaux, je serois tenté de le croire. Il agit sans doute par les mouvemens secrets & par les impressions d'une baine, dont il ignore la source & l'origine. C'est-là cette réminiscence, dont Platon a parlé si souvent. Evitons donc de devenir cheval de Fiacre, & craignons sur-tout de ne tomber entre les mains de quelques postillons ou cochers, dont les ames aient été autrefois Jansénistes. Songeons que le crédit, que les prières de toute notre Société ne pourroient nous garantir d'un seul coup de fouet, ni nous procurer une poignée d'avoine. Si nous voulons éviter la Métempsychose, soions bonnêtes gens. Il est vrai que cela semble être incompatible avec l'habit que nous portons ; mais enfin que ne doit-on pas tenter de faire pour éviter le sort qui nous menace ?*

La croiance de la Métempsychose ne feroit

roit pas moins utile aux Jansénistes qu'aux Jésuites ; elle produiroit sans doute sur les premiers le même effet que sur les derniers. Un *Appellant & Réappellant*, qui verroit un dogue enchaîné dans sa loge, à qui l'on donneroit des coups de verge dès qu'il voudroit abboïer pendant le jour, ne manqueroit pas de dire : Il y a sans doute dans le corps de ce dogue l'ame de quelque Janséniste outré. Je vois que les mouvemens de ce chien & les peines qu'il essuie, sont conformes au Purgatoire que les gens désintéressés établissent pour mes Confreres. Ce dogue a la permission d'abboïer pendant la nuit, parce qu'alors ses abboïemens mettent en sûreté la maison du maître ; mais il ne se contente pas de japper pendant les ténèbres, il hurle sans nécessité pendant le jour. Les Jansénistes font la même chose. On leur permet d'écrire, lorsqu'il s'agit de défendre les Droits de la Couronne & de l'Etat : sur ce prétexte ils attaquent souvent des gens qui ne pensent point à détruire les privilèges de la Nation, ils abusent de la bonne cause, & la font servir à leurs passions. On a beau leur défendre d'écrire, & les attacher comme ce dogue, ils conservent toujours leur humeur querelleuse, & il faut pour les faire taire, la verge à la main les punir & les châtier. Sans doute que la Divinité permet qu'ils soient traités après leur mort de la même manière. Et puisque par les règles de la Métempsycose une ame impure, en sortant d'un corps, va animer celui de l'animal

*mal auquel elle a le plus ressemblé, les Janfé-
nistes sont destinés à multiplier l'espèce dogui-
ne.* Un homme qui raisonne ainsi, tâche
certainement d'éviter le supplice qu'il ap-
préhende. Voilà donc encore la Métemp-
sychose plus utile aux Bénédictins, aux O-
ratoriens, aux Chanoines Réguliers, &c.
que le Purgatoire, & plus nécessaire à la
tranquillité publique. Voions à présent
si elle seroit moins profitable aux Prêtres
& aux Moines, qui vivent des revenus
qu'ils ont fondés sur la croiance du Pur-
gatoire.

LES Courtisans, les Magistrats, les
hommes d'affaire, les bourgeois, les paï-
sans même, laissent quelques legs dans
leurs testamens, pour faire prier Dieu
après leur mort. Ce feu expiatoire les
épouvantant, ils n'ont garde de mourir
avant d'avoir pris la précaution de consi-
gner une somme pour leur délivrance. Les
Européens agissent sur ce qui concerne
le Purgatoire, comme les Corsaires Espa-
gnols, ou Italiens, qui vont combattre
contre les Turcs. Pour prévenir tous les
accidens, ils mettent toujours en dépôt
une certaine somme pour servir à leur
rançon, au cas qu'ils soient faits esclaves.
Les Indiens agissent d'une manière
aussi prudente, ils vont même plus loin:
sans attendre après leur mort, ils don-
nent dès leur vivant aux Bonzes & aux
Brames des trésors considérables, pour les
er.

engager à prier les Dieux, pour qu'ils ne passent point dans le corps de quelque animal, obligé à supporter beaucoup de peines & de fatigues.

LA Métempfycofe seroit donc plus utile & plus lucrative aux Ecclésiastiques que le Purgatoire, puisqu'elle leur attireroit les dons & les présens d'un millier de personnes, dès le tems même qu'ils vivent ; au lieu qu'ils ne les reçoivent qu'après leur mort. Il n'y a pas de doute, sage & savant Abukibak, qu'un homme qui fait qu'après le trépas les prières des Moines sont aussi infructueuses qu'elles sont utiles pendant la vie, ne se repose point sur ses héritiers du soin de le délivrer des peines qui l'attendent dans l'autre Monde. Je me figure que s'il avoit plû aux Papes d'établir le dogme de la Métempfycofe, au lieu de celui du Purgatoire, on verroit un nombre de personnes partager régulièrement leur revenu avec des gens, qui, en échange des louis, des guinées & des ducats, leur rendroient des oraisons & des Antiennes.

CONVENONS donc, sage & savant Abukibak, que les Ecclésiastiques Européens ont mal connu leurs intérêts ; mais convenons aussi qu'ils ont visé au même but que les Prêtres Indiens. Les uns & les autres ont voulu se rendre respectables, en faisant croire aux hommes que leurs prières & leur médiation auprès de la
Di-

Divinité étoient très puissantes & très efficaces; ils ont prétendu s'enrichir, jugeant avec raison qu'il n'est point de revenu plus fixe & plus durable que celui qui est fondé sur la superstition & sur la crédulité des hommes. Ils ont également trouvé des dupes & des imbécilles, & ils sont parvenus à leurs fins.

PEUT-on demander des preuves plus fortes & plus visibles de la conformité & de la ressemblance de la façon de penser de la plupart des hommes? On peut en Europe les diviser en général en deux classes; la première contient les fourbes, la seconde renferme les dupes & les ignorans. Qu'on parcoure toutes les Nations des autres parties du Monde, il faudra toujours les ranger sous ces deux classes.

J E te salue, sage & savant Abukibak.



LETTRE TRENTE-SEPTIEME.

Le Silphe Oromafis, au Cabaliste Abukibak.

JE traversai, il y a quelques jours, la ville de Rome. J'appergus dans la place de St. Pierre deux Ecclésiastiques qui examinoient avec beaucoup d'attention les beautés de la colonnade dont cette place est presque entourée. Je ne doutai pas qu'ils ne fussent étrangers, je descendis légèrement auprès d'eux pour écouter leur conversation.

„ Les hommes, disoit l'un de ces Ab-
„ bés, sont bien bons & bien crédules.
„ S'ils s'avisoient jamais d'arracher le ban-
„ deau qui leur couvre les yeux, l'Etat
„ que nous avons embrassé vous & moi,
„ perdrait bien de son prix. Il en est des
„ Ecclésiastiques à peu près comme des
„ Juges, des Avocats & des Procureurs ;
„ ils vivent également, ainsi que les der-
„ niers, des sottises d'autrui. Les Parle-
„ mens, les Conseils de judicature ne ga-
„ gnent qu'à proportion des procès qu'ils
„ décident, & la Cour de Rome remplit
„ ses coffres plus ou moins, selon la quan-
„ tité

„ tité d'Indulgences , de dispenses & de
 „ permissions qu'elle négocie. Combien
 „ n'a-t-il pas fallu qu'elle ait profité pen-
 „ dant plusieurs siècles de l'imbécillité &
 „ de la superstition de tous les peuples
 „ de l'Europe , pour subvenir aux fraix
 „ qu'a coûté la bâtisse de l'édifice superbe
 „ que vous voyez ? Je crois que je puis
 „ encore pousser plus loin le parallèle des
 „ Ecclésiastiques & des Juges ; car de mê-
 „ me que les Magistrats subalternes se
 „ ressentent de la grande quantité des pro-
 „ cès, les simples Prêtres & les Moines
 „ trouvent leurs avantages particuliers
 „ dans ceux de la Cour de Rome.

„ J'AI acheté, depuis que je suis ici,
 „ une Bulle pour ériger deux Autels pri-
 „ vilégiés dans mon Eglise : je compte
 „ que dans six mois j'aurai regagné mon
 „ argent ; elle ne me coûte que cinquante
 „ écus. Il faudroit que je fusse bien mal-
 „ heureux , pour ne pas retirer trente
 „ pistoles par an de mes deux Autels. La
 „ Bulle leur octroie des Indulgences plé-
 „ nières trois fois par semaine. Mes Pa-
 „ roissiens sont de bonnes gens : je n'ai
 „ grâces à Dieu , parmi eux ni Hugue-
 „ nots , ni Jansénistes ; je suis assuré qu'il
 „ n'y en aura aucun , dont la générosité
 „ n'aille au-delà de mes esperances. J'ai
 „ pris de si sages précautions , qu'il est
 „ impossible que mes projets ne réussis-
 „ sent : j'ai fait accorder les privilèges à

„ l'Autel de Saint Eloi, & à celui de Saint
 „ Antoine; je suis certain par-là de toutes
 „ les femmes & de tous les laboureurs,
 „ messagers, voituriers, charetiers, co-
 „ chers; postillons, &c. Vous savez que
 „ St. Antoine de Padoüe a le pouvoir de
 „ faire retrouver les choses perdues; ju-
 „ gez si lorsque son Autel devient privi-
 „ légié, il y aura une seule femme qui
 „ n'y ait recours, dès qu'elle écartera la
 „ moindre bagatelle. Et pour St. Eloi,
 „ on l'a érigé dans presque toutes les vil-
 „ les de la France en protecteur & con-
 „ servateur de tous les ânes, mulets &
 „ chevaux du païs; il a presque autant de
 „ pouvoir sur ces animaux, que St. Hu-
 „ bert sur les dogues, les bracs, les le-
 „ vriers & les bassets. Je ne doute pas
 „ que mes Paroissiens, qui tous les pre-
 „ miers du mois de Novembre n'ont ja-
 „ mais manqué de m'amener leurs bêtes
 „ de charge pour les faire benir, ne veuil-
 „ lent à l'avenir leur faire gagner les In-
 „ dulgences trois fois la semaine. Je n'au-
 „ rai pas fait deux prônes sur leurs gran-
 „ des vertus & sur les miracles qu'on doit
 „ attendre de leur voir opérer, que je
 „ verrai leur crédit parfaitement établi.
 „ Des gens, qui sont assez bons pour
 „ faire entendre en cérémonie des priè-
 „ res à des ânes & des mulets, ne vont
 „ guères s'aviser d'agiter des matières de
 „ controverse sur l'étendue des Indulgen-
 „ ces. „

Vous

CABALISTIQUES, *Lettre XXXVII.* 77.

Vous devez , répondit l'autre Ecclésiastique , pensant comme vous faites , vous réjouir dans le fond du cœur de la foiblesse de ces pauvres gens , lorsqu'un cierge à la main & un aspervoir de l'autre , vous vous promenez gravement au milieu de tous leurs bestiaux , & répandant votre eau benite à grands flots , vous ordonnez au Démon , aux Esprits follets , aux Sorciers & à maints autres personnages de cette espèce d'avoir à les laisser tranquilles , sous peine d'essuier votre courroux. En vérité je ne comprends pas comment vous pouvez conserver votre gravité , en faisant des actions aussi ridicules. Quant à moi , je n'ai jamais voulu me mettre à une pareille épreuve , dans la crainte de n'éclater de rire.

LORSQUE je me promene dans l'Eglise , un encensoir à la main , & que non content d'encenser un nombre de figures de bois , je vais après cela offrir trois fois de l'encens à tous ces Prêtres qui me regardent avec autant de grandeur & de fierté que s'ils étoient des Divinités véritables , il me prend envie de me divertir à leurs dépens. Il est des momens , où , si la crainte de perdre mon Bénéfice ne m'arrêtoit , j'allongerois le bras un peu plus qu'il ne faut , & dérangerois d'un coup d'encensoir dans le nez , tout ce faste & cet orgueil , dont je ne puis m'empêcher de me moquer.

QUELQUE intérêt que je trouve à soutenir l'ostentation de l'Etat que j'ai embrassé , la

vérité, la raison, le bon sens, une honte qui me saisit malgré moi, me font gémir des outrages que nous faisons aux autres hommes. N'est-ce pas les regarder comme des créatures réduites au seul instinct, que de les rendre le jouet de notre orgueil, de notre fourbe, de notre hypocrisie & de notre avarice ? Nous les méprisons même si fort, que nous ne nous embarrassons pas des moïens que nous employons pour parvenir à nos fins. Nous abusons grossièrement des choses les plus respectables, nous défigurons la Religion par les changemens & les augmentations que nous y faisons ; & pour empêcher qu'on ne s'apperçoive de nos démarches criminelles, nous n'avons besoin que de l'expédient le plus comique & le plus absurde : c'est de feindre d'examiner nos fautes, & d'ordonner qu'on les regarde comme des articles essentiels à la Croiance. T a-t-il rien qui marque plus l'imbécillité & la superstition des hommes ? Nous leur disons de croire une chose ridicule, ils la croient ; nous leur commandons de ne point réfléchir sur les idées que le bon sens pourroit leur fournir, & ils éloignent ces idées comme des pensées criminelles. En vérité vous avez raison de dire que les hommes en général sont bien fous & bien ignorans, & que la plus grande gloire & les plus grands revenus de notre Etat ne sont fondés que sur leur imbécillité. Je crains cependant que tôt ou tard ils ne viennent à ouvrir les yeux, qu'ils ne reconnoissent enfin la honte de l'esclavage dans lequel ils gémissent depuis si long-tems.

„ V o-

„ VOTRE crainte est imaginaire, repli-
 „ qua l'autre Ecclésiastique. Tel est le
 „ sort des foibles humains, ils sont desti-
 „ nés à gémir éternellement sous le joug
 „ de la superstition. Tant qu'il y aura
 „ des gens qui sauront adroitement se
 „ servir de son secours, ils seront
 „ toujours assurés de duper l'imbécille
 „ Public. „

CEPENDANT, repartit le premier Ab-
 bé, nous voyons que notre siècle produit beau-
 coup plus de gens sensés que les précédens.
 Comparez la façon de penser d'aujourd'hui à
 celle du X. & du XI. siècle, il vous sera
 aisé d'appercevoir que si dans les suites les cho-
 ses vont toujours en augmentant, à la fin on
 sera entièrement désabusé des chimères qui nous
 rendent si respectables. Croiez-vous que si l'on
 vouloit actuellement commencer à bâtir ce su-
 perbe édifice *, il y est beaucoup de gens qui
 fussent d'humeur de se ruiner pour subvenir
 aux fraix & aux dépenses qu'il faudroit fai-
 re ? Ma foi, mon cher Monsieur, dès qu'une
 Indulgence aujourd'hui, ou une permission pour
 se dispenser de jeûner, de manger maigre, &c.
 coute plus de quinze ou seize francs, on trou-
 ve rarement à s'en défaire. Mais autrefois,
 quelque prix que la Cour de Rome mît aux
 marchandises spirituelles, elle avoit aisément
 le moïen de s'en défaire. La raison du rabais
 & du déchet du Commerce Ecclésiastique, c'est
 que

* L'Eglise de St. Pierre.

que presque tous les gens d'un certain rang se sont desabusés des préjugés qui nous étoient si favorables. Il ne nous reste presque plus que le bas peuple, & l'on ne peut guères débiter chez lui des marchandises d'un grand prix.

POUR connoître plus clairement le décrédit de la Cour de Rome, & par conséquent celui de tous les Ecclésiastiques qui lui sont attachés, songez pour un moment à ces fameuses Croisades. Il y a quatre ou cinq cens ans qu'un Pape n'avoit qu'à dire un seul mot, des millions d'hommes étoient prêts à s'aller faire assommer. Trop contents des assurances que leur donnoient ceux qui prêchoient les Croisades, ils quittoient leurs femmes & leurs enfans, ils vendoient tous leurs biens, laissant leurs familles très souvent dans la misère la plus cruelle. A présent, je suis persuadé que vous prêcheriez en vain depuis le matin jusques au soir dans votre Eglise, & que vos Paroissiens, bien loin de songer à quitter leurs femmes pour aller se faire échine en Egypte ou en Barbarie, ne voudroient pas même sacrifier pour l'avancement des Croisades les plus florissantes, & pour l'entière destruction de l'Empire Ottoman, un de ces mulets que vous benissez régulièrement toutes les années.

„ JE vois, repliqua l'autre Ecclésiasti-
 „ que, que vous n'avez pas encore une
 „ connoissance parfaite de tous les avan-
 „ tages de l'Etat que vous avez embrassé.
 „ Vous êtes jeune, & jusques ici les plai-
 „ sirs

CABALISTIQUES , *Lettre XXXVII.* 81.

„ sirs vous ont occupé. Elevé & nourri
„ dans le sein de votre famille , vous ne
„ vous êtes guères appliqué qu'à manger
„ le plus joieusement que vous avez pû ,
„ les revenus de votre Bénéfice. Depuis
„ deux mois que vous êtes à Rome , vous
„ ne fréquentez que des gens , dont le
„ caractère particulier ne décide point de
„ celui des hommes en général. Je veux
„ vous desabuser de votre erreur , & vous
„ démontrer évidemment que les mêmes
„ sottises qui ont été reçues autrefois a-
„ vec tant d'applaudissement , le feroient
„ encore aujourd'hui , pourvu qu'on fût
„ les offrir aux esprits sous la forme &
„ la figure que les situations exigent.

„ A quelque chose près , tous les hom-
„ mes sont dans tous les siècles également
„ fots & superstitieux. Je conviens qu'il
„ est des tems , où il y a un plus grand
„ nombre de gens éclairés que dans les
„ autres. Nous sommes aujourd'hui dans
„ le cas : les Belles-Lettres ont arraché
„ le bandeau à quelques particuliers , que
„ l'étude & la science a garantis des at-
„ taques de la superstition ; mais qu'est-
„ ce que le nombre de ces personnes ,
„ eu égard à celui qui pense d'une ma-
„ nière directement contraire à la leur ?
„ Vous disiez seulement que les trésors
„ Ecclésiastiques diminuoient par le peu
„ de zèle & de ferveur des Grands ; elle
„ regagne d'un côté ce qu'elle perd de
„ l'autre. Depuis qu'on a établi les Con-

„ frairies , dont les Jésuites sont direc-
„ teurs , combien de Bulles , d'Indulgences
„ & de permissions ne débite-t-elle pas ?
„ Par ce moïen , & dans les Congrèga-
„ tions différentes , il y a des personnes
„ de tous les états ; dans la plus petite ville
„ des provinces la Société en a souvent é-
„ tabli trois ou quatre , la *Congrégation des*
„ *Messieurs* , la *Congrégation des Dames* , la
„ *Congrégation des Bourgeois* , la *Congrégation*
„ *des Artisans* , la *Congrégation des Païsans* ,
„ dix autres encore , que je ne nomme
„ point , & qui toutes , par le canal des Jé-
„ suites , travaillent à augmenter sans cesse
„ les trésors , & sur-tout le pouvoir de la
„ Cour de Rome. Pensez-vous que si l'on
„ prêchoit les Croisades dans ces assem-
„ blées , & qu'on y fît valoir avec chaleur
„ l'agrandissement du Catholicisme , il ne se
„ trouvât pas beaucoup de gens qui se
„ laissent duper aujourd'hui , comme
„ on la dupé autrefois les premiers Croi-
„ sés ? Vous vous tromperiez , si vous
„ croyez le contraire ; & pour vous desa-
„ buiser de cette erreur , faites attention
„ à ce qui s'est passé en France sur la fin
„ du dernier siècle. La Cour de Rome ,
„ par le moïen des Jésuites , ne fit-elle pas
„ prêcher une Croisade en France con-
„ tre les Protestans ? Ne vit-on pas dans
„ ce tems-là le Pere abandonner son fils
„ & le deshériter , sous le prétexte de la
„ Religion ; le fils chasser son pere de ses
„ biens , s'emparer de ses terres , & l'o-
„ bli-

„ bliger d'aller en Hollande, ou en Angle-
 „ terre vivre de quelques aumônes ou de
 „ quelques bienfaits mandiés, tandis que
 „ lui, par le droit de Catholique, ou plu-
 „ tôt de Croisé contre le Protestantisme,
 „ étoit comblé d'honneurs, & au milieu
 „ de l'infamie & du crime, se regardoit
 „ comme un défenseur du Ciel outragé ?
 „ Hé quoi ! Ne trouvez-vous pas qu'il
 „ faut être cent fois plus fou, plus fana-
 „ tique, plus aveugle, pour détruire ses
 „ parens, ses concitoyens, ses amis, ses
 „ compatriotes, que pour aller combattre
 „ des Turcs & des Barbares ? C'est pour-
 „ tant ce qu'on a fait dans ces tems, où
 „ vous croiez que le crédit de la Cour de
 „ Rome, des Ecclésiastiques & des Prê-
 „ tres soit fort diminué. Je le repete en-
 „ core, tant qu'on saura faire agir adroi-
 „ tement les ressorts de la superstition,
 „ on conduira toujours les hommes où
 „ l'on voudra. Ils sont faits pour être
 „ les esclaves de ceux qui veulent leur
 „ commander, & personne n'a plus d'en-
 „ vie ni d'inclination à gouverner, que
 „ les Ecclésiastiques. Vous êtes jeune,
 „ lorsque vous aurez un peu plus d'expé-
 „ rience, vous serez parfaitement convain-
 „ cu de la vérité de mon opinion. Ce-
 „ pendant, souffrez que je vous dise que
 „ vous vous expliquez quelquefois trop
 „ librement, vous découvrez aisément le
 „ fond de votre cœur, cela peut nuire à
 „ VO-

„ votre fortune. Les Prélats, les Abbés,
 „ les Prêtres veulent bien dominer; mais
 „ ils sont fâchés qu'on découvre leur ma-
 „ nœuvre secrète. Ils ne pardonnent
 „ jamais à ceux qui tentent de les démas-
 „ quer; à plus forte raison à un de leurs
 „ Confreres, que son intérêt propre doit
 „ obliger au silence & à la retenue. Vous
 „ voiez que je vous parle naturellement,
 „ tachez de profiter de mes conseils. Ser-
 „ vez-vous habilement des sottises des
 „ hommes, mettez-les à profit; mais
 „ gardez-vous de divulguer devant des
 „ profanes l'usage que vous en fai-
 „ tes. „

A ces mots, sage & savant Abukibak,
 ces deux Ecclésiastiques prirent le chemin
 du Pont St. Ange, & moi, je continuai ma
 route.

Je te salue, en *Jabamiab*, & par *Jaba-
 miab*.

***** ❄ *****

LETTRE TRENTE-HUITIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

DEPUIS que mon esprit, sage & savant Abukibak, n'est plus occupé à la recherche des découvertes Chymiques, j'emploie mes momens de loisir à réfléchir sur les foiblesses humaines. Je contemple avec étonnement les erreurs & les égaremens où les plus grands génies sont tombés quelquefois, j'examine ce qui a pû les aveugler jusqu'à ne point appercevoir ce dont les plus simples & les plus grossiers ont été frappés, & je reconnois que les préjugés de l'esprit systématique sont les sources ordinaires, desquelles découlent les opinions les plus erronées.

QUELQUE génie qu'ait un homme de Lettres, rarement se dépouille-t-il entièrement de certaines préventions qu'il a sucées, pour ainsi dire, avec le lait; il lui reste toujours un penchant secret pour les premières impressions de l'enfance, & sans qu'il s'en apperceoive, il cherche ordinairement à se tromper lui-même. Il attribue à la raison & aux notions naturelles

ce

ce qui ne vient que des préjugés qui agissent comme imperceptiblement, & qui déterminent sa volonté, sans qu'il paroisse y avoir la moindre part.

LORSQU'IL arrive, par un cas assez rare, que les premières impressions de l'enfance sont entièrement effacées, qu'un homme est venu à bout de se dépouiller entièrement des préjugés, & que suivant la méthode de Descartes, après avoir longtems combattu contre l'impression que lui ont faite certaines idées, reconnoissant combien il y en avoit de fausses, il les a rejetées, il se livre aux mouvemens de l'esprit systématique. Aux premières erreurs dont il a eu tant de peine de se dépouiller, il en succède de nouvelles, qui ne sont ni moins fortes, ni moins grossières, & qui n'ont d'autre avantage sur les premières, que celui d'être cent fois plus difficiles à guérir, par la fausse ressemblance que leur donne avec la vérité un enchaînement subtil de raisons étudiées, compassées avec soin, & arrangées avec ordre.

C'EST à l'esprit systématique que les hommes doivent attribuer toutes les disputes, qui, pendant tous les tems & dans toutes les Religions, ont causé tant de divisions parmi les Théologiens, & c'est aux préjugés qu'ils doivent imputer les malheurs, les meurtres, les massacres qui suivent ces disputes. Le peuple s'égorge pour
des

des questions auxquelles il n'entend rien, parce qu'il est persuadé qu'il doit soutenir par le fer & par le feu les sentimens des Chefs de sa Religion.

Si tous les hommes, à qui le Ciel a accordé du génie, pouvoient en faire un assez bon usage pour connoître ces vérités, malgré le grand nombre de ceux qui seroient privés des mêmes secours, on pourroit espérer de voir tôt ou tard les peuples connoître leurs véritables intérêts, & détester enfin des maximes & des coutumes si pernicieuses. Le nombre des gens qui penseroient d'une manière sage & équitable, étant considérable, les instructions qu'ils donneroient à leurs compatriotes, serviroient à les éclairer. Mais combien se trouve-t-il de personnes, qui dans les choses qui regardent les disputes de Religion, puissent profiter des lumières qu'elles ont reçues, & ne point se laisser offusquer par leurs préjugés ? Pour deux ou trois Philosophes qui verront la vérité à découvert, il se trouvera trente personnes, qui, quoique dotées de beaucoup d'esprit, suivront le torrent de la superstition, ou adoptant avec feu un nouveau système dont la singularité leur plaira, le soutiendront avec toute l'opiniâtreté possible, dussent tous les hommes de l'Univers s'égorger mutuellement.

Lorsque je dis, savant Abukibak, que les gens qui ont beaucoup de génie, sont très souvent la dupe de leurs préjugés & de

de leurs faux raisonnemens, je suis autorisé par l'expérience & par des exemples que tous les siècles fournissent en abondance. Il n'en est aucun qui n'ait produit quelque grand homme, rempli d'esprit, & même de probité, qui cependant a donné dans les plus grands travers. Sans te citer une foule d'autorités, je me contenterai de celle que me fournit l'Empereur Julien. Ce Prince fut sobre, chaste, généreux & savant. Quelle passion ridicule n'eut-il pas pour les faux Dieux du Paganisme ? Il fut aussi zélé pour le culte de Junon, de Minerve & de Vénus la dévergondée, que l'Evêque de Montpellier l'est pour celui de Mr. Paris, & le Général des Jésuites pour la gloire de St. Ignace.

Je ne crois pas, sage & savant Abukibak, que tu voulusses, pour détruire cette objection, avoir recours à ce que certains Peres de l'Eglise ont dit de Julien, & le faire passer, ainsi qu'eux, pour un furieux, un lâche & un insensé. Rien n'est si faux que le portrait que ces Auteurs ont fait de ce Prince. On est étonné que St. Cyrille ait osé avancer une infinité de fois que Julien étoit un homme sans cœur. Un sage Ecrivain moderne a repris avec beaucoup de liberté ce Pere de l'Eglise du mensonge qu'il avoit publié. Après avoir justifié cet Empereur de tous les crimes imaginaires que beaucoup d'Auteurs Ecclésiastiques lui ont imputés par un faux zèle,

zèle, il dit en parlant de sa mort : Sa fin seule, quand le reste de ses actions n'y eût en rien contribué, lui pouvoit acquérir cette grande réputation. Car la façon douteuse dont en parle Saint Grégoire, fondé sur quelques bruits qu'on fit alors courir, & sur les raisons que nous avons dit qu'il avoit de le décrier même après sa mort, ne nous peut pas empêcher de déferer au témoignage de deux Historiens qui parlent de ce qu'ils ont vu. Ammian principalement, qui passe pour un Auteur digne d'être cru en tout le reste de ses Livres, qui n'a rien pardonné à Julien, comme nous avons fait voir, & qui l'a même taxé de sévérité contre les Chrétiens, ne doit pas être rejeté, ce me semble, en cette seule narration. Il le représente courant sans sa cuirasse à la première allarme des ennemis, parmi lesquels il reçut le coup dont on n'a jamais su le véritable auteur. Aussi-tôt qu'il eut repris un peu de force par le premier appareil de sa plaie, il demande son cheval & ses armes pour aller à la mêlée, & fait paroître un courage de Général, qu'Ammian ne peut s'empêcher de comparer à celui d'Epaminondas au combat de Mantinée. Les propos qu'il tint ensuite touchant le mépris de la mort, le regret seul qu'il témoigna de celle d'Anatolius, la véhémence avec laquelle il reprit ceux qui pleuroient autour de lui, & son dernier entretien avec Priscus & Maximus sur le sujet de l'immortalité de nos âmes, sont des preuves d'une vertu à qui il n'a man-

Tome II. G qué

qué que la foi pour être tenue bienheureuse *.

APRÈS qu'un homme d'un courage aussi mâle & d'un génie aussi grand, a été le protecteur, le soutien, le restaurateur des folies les plus évidentes, & a cru servir utilement le genre humain, en empêchant la ruine du Paganisme, peut-on refuser d'avouer que les personnes qui ont le plus d'esprit, sont la dupe de leurs préjugés & de leurs faux raisonnemens? Car enfin, je ne pense pas qu'on puisse rien inventer d'aussi extravagant que l'étoit la Religion que Julien soutenoit avec tant de zèle. Sans être Philosophe, il suffisoit de raisonner un instant sans prévention, pour en connoître le ridicule; cependant de grands hommes, des génies du premier ordre ne s'apperçoivent pas des choses qui pouvoient frapper, & qui frappoient même les personnes les plus simples.

Avouons donc de bonne foi, sage Abukibak, que dans bien des cas l'autorité des plus savans personnages doit être comptée pour peu de chose, & même pour rien, dès qu'elle est contraire à ce que nous dicte la droite raison. Si l'on établisoit ce principe, on détruiroit bien des

* La Mothe le Vayer, de la Vertu des Païens, dans ses Oeuvres, pag. 697. Tom. II. Edition in folio.

CABALISTIQUES, Lettre XXXVIII. 91
des erreurs, qui ne sont appuyées que sur le fondement qu'elles ont été adoptées, reçues & crues par de grands hommes.

QUELQUES gens se récrient en vain contre cette servile & aveugle subjection. On croit leur répondre d'une manière sans réplique, en leur disant : *Prétendez-vous savoir davantage que Saint Chrysostôme ? Croiez-vous être meilleur Philosophe qu'Aristote ? Pensez-vous plus sensément que le divin Platon ?* Après cela, c'est inutilement qu'on a la raison de son côté, il faut se taire : Aristote a parlé, Saint Chrysostôme a décidé ; le bon sens est un sot, & la raison une étourdie. Lorsque je trouve des personnes qui pensent d'une manière aussi absurde, je souhaiterois avoir autant de bouches qu'Argus avoit d'yeux, pour crier de toute ma force : *Les plus grands Ecrivains se sont trompés quelquefois ; ils étoient hommes, & sujets aux faiblesses de humanité. Plusieurs Philosophes ont cru, & ont adopté les plus grandes sottises : il y en a qui ont poussé leurs préjugés, jusqu'à se figurer qu'ils viendroient à bout d'autoriser toutes les folies du Paganisme, & de les faire regarder comme des choses très respectables.*

POUR connoître, sage Abukibak, quel a été l'aveuglement des grands génies qui ont défendu l'Idolatrie, il faut en considérer le ridicule dans les Ecrits des Sâvans qui l'ont combattue. Je ne pense pas
G 2 qu'on

qu'on puisse tourner en ridicule l'absurde Religion des Païens d'une manière plus spirituelle & plus forte, que l'a fait St. Augustin dans son Livre de la Cité de Dieu *

LORS-

* Voici ses propres termes. *Cum mas & femina junguntur, adhibetur Deus Fugalinus. Sit hoc ferendum. Sed domum est ducenda, quæ nubet, adhibetur Deus Domiducus. Ut maneat cum viro, additur Dea Manturna. Quid ultra queritur? Parcatur humanæ verecundiæ: peragat cætera concupiscentia carnis & sanguinis, procuratio secreto pudoris. Quid impletur cubiculum turba Numinum, quando & Paranympbi inde discedunt, & ad hoc impletur, non ut eorum præsentia cogitata, major sit cura pudicitiae, sed ut fæminæ, sexu infirmæ, novitate pavidæ, illis cooperatoribus, sine ulla difficultate virginitas auferatur. Adest enim Dea Virginensis, & Deus Pater Subigus, & Dea Mater Prema, & Dea Pertunda, & Venus, & Priapus. Quid est hoc? Si omnino laborantem in illo opere virum ab Diis adjuvari oportebat, non sufficiebat aliquis unus, aut aliqua una? Nunquid Venus sola parum esset, quæ ab hoc etiam dicitur nuncupata, quod sine ejus vi fæmina virgo esse non desinat? Si ulla est frons in hominibus, quæ non est in Numinibus? Nonne cum credunt conjugati tot Deos utriusque sexus præsentibus & huic operi instantibus, ita pudore afficiuntur, ut & ille minus moveatur, & illa plus reluctetur? Et certe si adest Virginensis Dea, ut virgini zona solvatur; si adest Deus Subigus, ut viro subigatur; si adest Dea Prema, ut subacta ne se commoveat, prematur, Dea Pertunda ibi quid fa-*

CABALISTIQUES, Lettre XXXVIII. 93

LORSQUE deux personnes se marient, dit ce Pere, elles demandent & implorent le secours du Dieu qui préside aux engagements. Passe encore pour ce premier Dieu; mais lorsqu'on conduit la mariée chez elle, on invoque le Dieu conducteur. Le mari appelle la Déesse de compagnie: ce n'est encore rien que ces premières Divinités, & la chambre de la nouvelle épouse est remplie de Dieux qui viennent, non pas dans le dessein de l'aider à conserver dans les premières actions du mariage la pudeur & la bienséance; mais pour l'empêcher de résister aux premières attaques. Cette foule de Divinités n'est occupée que du soin de la défloration d'une vierge, tout l'Olympe est en mouvement pour la perte d'un pucelage. La Déesse de la virginité, le Dieu qui préside au déduit, la bonne Junon, Vénus la dévergondée, & Priape n'ont garde de manquer

facit? Erubescat, eat foras, agat aliquid, & maritus. Valde inonestum est, ut quod vocatur illa, impleat quisquam, nisi ille. Sed forte ideo toleratur, quia Dea dicitur esse, non Deus; nam si masculinus crederetur & Pertundus vocaretur, majus contra eum pro uxoris pudicitia posceret maritus auxilium, quam Faeta contra Silvanum. Sed quid hoc dicam, cum ibi sit & Priapus nimis masculus, super cujus immanissimum & turpissimum fascinum sedere nova nupta jubebatur, more honestissimo & religiosissimo matronarum? Augustin, de Civitate Dei, Lib. VI. Cap. IX. Tom. VIII. Edit. Paris.

à cette cérémonie. Il faut que ce soit une chose bien pénible & bien difficile que de faire passer une fille de l'état de vierge à celui de femme, puisqu'on a besoin du secours de tant de Dieux & de Déeses, & qu'un seul de la troupe céleste ne peut suffire. Hé quoi ! *Vénus*, la puissante *Vénus*, sans la permission de laquelle une fille ne sauroit perdre sa virginité, ne pouvoit-elle pas elle seule venir à bout de cette entreprise. Comment est-il possible, s'il est vrai que les hommes ne soient point aussi effrontés que les Dieux, que les nouveaux mariés qui croient être regardés par tant d'augustes Divinités, n'aient pas honte de consommer leur mariage ? je crois que les attaques de l'époux doivent être moins pressantes, & les défenses de l'épouse plus fortes. Une autre chose m'embarrasse, c'est le rôle que joue la bonne Déesse de la jouissance ; car la Déesse de la virginité est occupée à délier la ceinture de la mariée, le Dieu du déduit l'étend sur le lit pour faciliter à l'époux sa victoire, la bonne *Junon* a soin de la tenir couchée, pour que l'action ne demeure pas imparfaite ; que fait donc la Déesse de la jouissance ? Elle doit rougir d'être aussi inutile, puisque c'est l'époux qui remplit ses fonctions. Je m'étonne comment elle peut se résoudre d'être témoin de cette auguste cérémonie ; peut-être comme elle n'est qu'une Déesse, elle souffre patiemment qu'un autre prenne sa place. Si sa divinité avoit été du genre masculin, le mari auroit eu pour le moins autant à craindre, que si le Dieu *Sylvain* eût assisté

CABALISTIQUES, Lettre XXXVIII. 95

à ses nœces. Peut-être aussi n'auroit-il rien eu à redouter, & que cette Déesse masculinisée jeroit aussi tranquille, que le redoutable Priape qui se trouve à la tête, & qui souffre paisiblement & sans donner des marques de concupiscence, que de sages & vertueuses matrones asséient les jeunes mariés sur ses genoux & sur son Sceptre prolifique.

QUELQUES bigots, ou quelques critiques ridicules, trouveront peut-être mauvais que St. Augustin ait parlé d'une manière aussi libre; mais les gens sensés qui réfléchiront qu'il écrivoit contre des erreurs grossières qu'on consacroit de son tems sous le nom de cérémonies religieuses, verront bien qu'il a été obligé d'entrer dans un détail circonstancié, & de réfuter par de sanglantes railleries des extravagances & des impiétés, qui ne méritoient pas d'autres réponses. D'ailleurs, des plaisanteries vives & piquantes étoient les seules armes avec lesquelles il convenoit d'attaquer une Croiance aussi absurde que celle, qui mettoit tout l'Olympe en mouvement pour une pareille affaire.

VOILA' pourtant des erreurs & des folies, dont les plus ignorans se moquent aujourd'hui, & qui ont été soutenues & défendues autrefois avec beaucoup de feu par de grands génies, & par des personnes douées d'une vertu, à laquelle, pour me servir des termes de la Mothe-le-Vayer, il n'a manqué que la Foi, pour être tenue bienheureuse. Dira-t-on après cela,

que les grands hommes doivent décider en dernier ressort de nos sentimens , & qu'il ne convient pas d'examiner ce qu'ils ont cru ? Faudra-t-il donc que j'honore la bonne Déesse Junon & la Gourgandine Vénus ? *Non sans doute* , me repondra un Jésuite. Hé pourquoi donc , mon Réverend Pere , puisque vous me dispensez de suivre le sentiment d'un Philosophe ancien , lorsqu'il est contraire à la raison , voulez-vous m'obliger d'encenser le croupion de Saint Ignace , l'os pubis de St. Regis , & le tibia de St. Stanislas ? Parce qu'un Théologien moderne veut rendre à ses os le même service que Julien tâcha de rendre autrefois au Dieu Priape & au Dieu Sylvain , avez-vous des preuves convaincantes à me donner que les Savans d'aujourd'hui se livrent moins aux préjugés & à l'esprit systématique , que ceux d'autrefois ? Je suis prêt à adopter vos sentimens ; mais jusques alors cessez d'exiger que je croie rien qui soit directement opposé à la lumière naturelle. C'est un présent que Dieu m'a donné lui-même pour me conduire. Je dois la consulter , ou je suis indigne d'avoir reçu un si grand bien , dont je ne fais aucun usage.

Je te salue , sage & savant Abukibak.



LETTRE TRENTE-NEUVIEME.

*Le Silphe Oromafis , au Cabaliste Abu-
kibak.*

JE voulus connoître par moi-même . il y a quelque tems , sage & savant Abukibak , la manière dont on parvenoit dans l'Eglise aux différentes dignités & aux grades que la vanité , plutôt que la piété y a établi depuis plusieurs siècles. Je volai à Paris , & descendis dans un des principaux Séminaires.

J'APERÇUS deux jeunes Abbés qui parloient avec beaucoup de feu , & cependant fort doucement. Je compris qu'ils craignoient que leurs discours ne pussent être oîis : leur défiance augmenta ma curiosité , je me plaçai au milieu d'eux pour entendre plus aisément toute leur conversation. „ J'espere , disoit celui qui „ me paroïsoit le plus âgé , qu'après bien „ des peines & des maux , je vais bien- „ tôt quitter cet affreux séjour. Depuis „ plus de six ans , je languis dans cette „ maudite prison , & si je n'avois pas eu „ le moyen de donner dix mille livres à „ une Dame qui fait conduire une af- „ faire dans la perfection , j'aurois ris-
G 5 „ que

„ qué de sortir du Séminaire, sans avoir
 „ été nommé par la Cour à aucun Bé-
 „ néfice. „

Vous êtes fort beureux, répondit l'autre Abbé, d'en avoir été quitte à si bon marché. En vérité, dix mille livres pour un Prioré Royal de six milles livres de rente, on ne sauroit rien acheter à si bon compte. Je voudrois bien pouvoir être aussi fortuné que vous; mais je n'ose l'espérer. J'ai fait parler, il y a quelque tems, à la femme de chambre d'une Princesse, je lui ai promis trois mille écus, si je pouvois être sur la liste à la première Nomination des Bénéfices. Je ne sais si cette tentative me réussira: si elle ne produit aucun effet, il faudra que j'aie recours à quelque autre expédient; car je ne suis pas moins ennuié que vous de rester dans ce maudit Séminaire. C'est une chose bien terrible que pour avoir aujourd'hui un Bénéfice, ce ne soit pas assez que d'avoir le moïen de l'acheter, & qu'il faille encore user de la plus fine & de la plus rusée hypocrisie.

„ Nous sommes, mon cher, repliqua
 „ le premier Abbé, dans un tems bien
 „ dur & bien difficile. Autrefois, pour
 „ obtenir des dignités dans l'Eglise, il
 „ suffisoit d'être parent de quelqu'un qui
 „ fût connu de la maitresse du Souve-
 „ rain; un Frere-Lai des Jésuites avoit le
 „ crédit de faire mettre son cousin sur la
 „ liste. On a vû des tems, où une Dan-
 „ seuse de l'Opéra pouvoit faire des E-
 „ vêques; aujourd'hui tout a changé de
 „ face.

„ face. Le Prince, véritablement pieux,
 „ entend qu'on ne nomme aux Bénéfices
 „ que des gens dignes de les posséder. Le
 „ Ministre, aussi soigneux de sa gloire que
 „ de celle de son Maître, fait ce qu'il
 „ peut pour qu'on ne surprenne pas sa
 „ candeur & sa probité; il apporte tous
 „ les soins possibles à n'être pas trompé.
 „ Il faut donc bien, malgré qu'on en ait,
 „ pour ne pas empêcher l'effet des res-
 „ sorts cachés qu'on fait jouer, dissimuler
 „ & feindre une dévotion dont on est bien
 „ éloigné. Sans cela, quand ceux, qu'on
 „ paie pour faire notre éloge au Ministre,
 „ voudroient entreprendre de le tromper,
 „ ils ne pourroient y réussir : au lieu qu'il
 „ n'est rien de plus persuasif, pour prou-
 „ ver la sagesse, la retenue, la modestie
 „ d'un jeune Ecclésiastique, que de mon-
 „ trer qu'il est depuis cinq ou six ans ren-
 „ fermé dans un Séminaire, uniquement
 „ occupé de ses exercices de piété. Tel
 „ est le malheur de ces tems, il faut ga-
 „ gner à la sueur de son front & aux dé-
 „ pens de son embonpoint, un Bénéfice
 „ que l'on paie, & qu'on n'obtient qu'à la
 „ faveur d'une ruse bien chère & bien
 „ couteuse. „

ON pourroit, si l'on vouloit, repartit l'au-
 tre Abbé, avec un peu de patience éviter de
 donner une somme pour acquérir ce qu'on au-
 roit, en persistant d'édifier les Supérieurs d'un
 Séminaire. „ Mais cela seroit peut-être

„ un



„ un peu long, & plus que long, repliqua
 „ l'Abbé qui avoit acheté le Bénéfice.
 „ Encore ne seroit-on pas certain, après
 „ avoir bien souffert, d'être récompensé;
 „ car enfin, quelque bonnes & pures que
 „ soient les intentions du Prince & de
 „ son Ministre, il est presque impossible
 „ qu'on ne leur en impose très souvent.
 „ On leur parle en faveur de plusieurs
 „ personnes qui paroissent être d'une gran-
 „ de piété, & qui donnent des marques
 „ de leur zèle pour la Religion. N'est-il
 „ pas naturel qu'ils pensent plutôt à ces
 „ personnes, qu'à celles pour lesquelles
 „ personne ne leur dit rien? Un Ministre
 „ peut-il descendre dans le détail de ce
 „ qui se passe dans des Communautés Ec-
 „ clésiastiques? Comprenez, mon Ami,
 „ qu'à mérite égal la recommandation dé-
 „ termine toujours les faveurs de la Cour.
 „ Et le meilleur moyen pour acquérir cet-
 „ te recommandation, c'est l'argent: a-
 „ vec ce métal précieux on trouve le se-
 „ cret de gagner le cœur des personnes
 „ les plus distinguées. Il n'y a que le plus
 „ ou le moins qu'on en offre, qui déter-
 „ mine le grade des personnes auxquelles
 „ on peut s'adresser.

„ Vous savez qu'un Roi de Macédoi-
 „ ne étoit assuré de prendre une ville,
 „ dès qu'il pouvoit faire parvenir jusqu'à
 „ la porte un âne chargé d'or. Il en est
 „ des courtisans & des femmes de la
 „ Cour,

„ Cour , comme des Gouverneurs des
 „ places fortes , qui vivoient du tems de
 „ Philippe. Les uns ont autant d'inclina-
 „ tion que les autres pour les richesses ,
 „ & dès qu'on a de l'or à donner , on doit
 „ être aussi assuré d'obtenir des Bénéfices ,
 „ que le Roi de Macédoine l'étoit de pren-
 „ dre des villes. „

Les Discours de ces deux Séminaristes ,
 sage & savant Abukibak , me firent naître
 l'envie de savoir si l'on obtenoit les Evê-
 chés par les mêmes moïens que les sim-
 ples Bénéfices. Je me transportai dans
 un Hôtel garni , j'entrai par le canon de
 la cheminée dans l'appartement d'un ri-
 che Abbé , arrivé depuis peu à Paris , de
 son Abbaye. Sa chambre étoit fermée ,
 il n'y avoit aucun de ses domestiques , il
 étoit seul avec un Notaire , qui s'occu-
 poit à compter des sacs d'argent. Après
 qu'on eut vû la somme qu'ils contenoient ,
 l'Abbé dit au Notaire : *Monsieur , il est*
bon que je prenne quelques précautions pour la
consignation que je fais dans vos mains ; car
enfin , quoique je consente que vous remettiez
à Madame la Maréchale les quarante mille
livres , dès que j'aurai été nommé à un Evê-
ché , je voudrois bien spécifier qu'elle se char-
gera de m'en faire donner un , qui ne sera tout
au plus éloigné que de cent lieues de Paris. Je
ne voudrois point être assez dupe pour ache-
ter quarante mille livres l'Evêché de Senès ,
ou celui de Vence. Le titre de Monseigneur

ne m'est pas assez cher, pour vouloir le paier aussi exorbitamment.

„ TRANQUILLISEZ-VOUS, Monsieur,
 „ repliqua le Notaire, vous aurez tout
 „ lieu d'être content de Madame la Ma-
 „ réchale. Personne jusques ici n'a eu
 „ lieu de se plaindre d'elle, & il n'est
 „ point de mois où je ne conclue quel-
 „ que marché en son nom. Vous aurez
 „ un excellent Evêché, & je vous en ré-
 „ ponds : cependant il ne seroit pas mal-
 „ à-propos que vous gardassiez un peu
 „ plus de mesures que vous ne faites ;
 „ vous allez tous les jours à l'Opéra,
 „ on vous voit souvent à la Comédie.
 „ Vous savez que tout le monde a des
 „ ennemis, les vôtres pourroient bien
 „ parler à votre desavantage au Cardi-
 „ nal-Ministre, & cela rendroit inutiles
 „ toutes les sollicitations de Madame la
 „ Maréchale. Il seroit fort fâcheux pour
 „ une aussi illustre Dame, qu'elle se fût
 „ donnée des peines & des soins inutile-
 „ ment. „

MA foi, reprit l'Abbé tout brusque-
 ment, *en ce cas-là, tant pis pour elle. Je
 serois aussi mortifié qu'elle, si elle ne réus-
 sisoit pas ; mais le Diable m'emporte, si je
 voudrois paier d'une obole tous ses soins
 perdus.*

„ MON Dieu ! repliqua doucereuse-
 „ ment le Notaire, je ne dis pas cela ;
 „ mais il est de la prudence de prévenir
 „ tous

„ tous les inconvéniens. Si nous étions
 „ encore sous le Ministère du Cardinal
 „ du Bois , non seulement je ne vous
 „ presserois pas de ne point aller à l'O-
 „ péra , je consentirois , si vous le vou-
 „ liez , que vous vous logeassiez chez
 „ quelque Danseuse. Quand vous auriez
 „ encore fait pis , cela ne vous auroit
 „ pas nui ; un homme , au sortir d'un
 „ lieu public , pouvoit alors aller sur le
 „ trône Episcopal. L'Abbé Tansin , le
 „ Cardinal du Bois lui-même , étoient des
 „ Exemples évidens qu'on bravoit impu-
 „ nément les règles les plus simples de
 „ la pudicité & de la bienséance , & qu'on
 „ n'en parvenoit pas moins aux premières
 „ dignités Ecclésiastiques ; mais aujour-
 „ d'hui tout a changé de face. Il semble
 „ qu'on veuille ramener les choses à la
 „ pureté de leur première institution.
 „ On demande dans les personnes qu'on
 „ nomme aux Evêchés , des mœurs pu-
 „ res & chastes.

„ JE fais , continua le Notaire , que de
 „ prétendre que tous les Prélats qu'on
 „ feroit dorénavant , aiant la bonne
 „ foi & la candeur de l'Evêque de Riès
 „ * , le desintéressement de celui de Mont-
 „ pellier † , la science de celui d'Auche ‡ ,
 „ la

* *Il est de la Maison de Phelipeaux.*

† *Mr. de Colbert.*

‡ *Le Cardinal de Polignac.*

„ la fermeté & le courage héroïque de
 „ celui de Marseille *, c'est demander
 „ l'impossible. Mais enfin , on veut à
 „ quelque prix que ce soit , tenter d'exé-
 „ cuter les choses les plus difficiles , &
 „ le Cardinal-Ministre se fait un point
 „ d'honneur de n'élever à l'Episcopat que
 „ ceux qu'il croit en être dignes. Il faut
 „ donc , mon cher Monsieur , vous accom-
 „ moder au tems & aux situations , faire
 „ comme font vos compétiteurs , affecter
 „ une grande sévérité , & jouer le rôle
 „ d'un cagot , jusques à ce que vous soiez
 „ venu à bout de vos desseins. Alors
 „ vous pourrez agir sans vous contrain-
 „ dre , vous imiterez le plus grand nom-
 „ bre de vos confreres qui font bonne-
 „ chere , ont des équipages magnifiques ,
 „ boivent d'excellent vin de Champagne ,
 „ & voient quelquefois la fille , sans user
 „ même de trop de précautions. „

*Les Conseils que vous me donnez , répon-
 dît l'Abbé , sont fort bons ; mais ils sont
 d'une exécution difficile. Voulez - vous que je
 m'en-*

* Mr. de Belsunce , Evêque de Marseille , a
 donné pendant la Peste des marques d'un zèle digne
 des Apôtres. Il alloit lui-même secourir les Pesté-
 ferés , & les assistoit de toutes les manières. Sa
 bourse étoit toujours ouverte pour le soulagement
 des pauvres. Quel dommage qu'un faux zèle pour
 les Jésuites fasse faire quelquefois les plus grandes
 beuvées à un aussi digne Prélat !

m'enterre au milieu de Paris, & que semblable à Tantale, je meure de soif, sans que je puisse me désaltérer ? Connoissez-vous rien d'aussi gênant, rien d'aussi dur, rien d'aussi pénible que d'être à portée de goûter tous les plaisirs de la vie, & d'être obligé de s'en priver ? Il le faut cependant, puisque cela peut me nuire. Oh ! Evêché, Evêché ! que tu vas me coûter cher de toutes les manières ! Oui, Monsieur Grifonet, je vous jure sur mon bonheur que je ne regretterois pas de donner mille écus de plus, & qu'il me fût permis d'être dispensé de la gêne & de la contrainte que je suis obligé de m'imposer. Mais puisque cela est absolument nécessaire, il faudra bien que je prenne patience.

„ Vous pensez sagement, repliqua le
 „ Notaire. Vous devez agir d'une ma-
 „ nière qui réponde aux bonnes inten-
 „ tions que Madame la Maréchale a pour
 „ vous. Je vous exhorte à vous obser-
 „ ver le plus que vous pourrez, & je
 „ vais avoir l'honneur de prendre congé
 „ de vous ; car je dois aller recevoir pour
 „ une Duchesse une consignation de quin-
 „ ze mille livres, qu'un Chanoine, à
 „ qui elle s'engage de faire donner une
 „ Abbaïe, doit me remettre ce matin.
 „ Vous voyez que je n'ai pas de temps à
 „ perdre. „

Vous servez donc, Monsieur Grifonet, plusieurs Dames de la Cour ? dit l'Abbé.

„ Oui, Monsieur, répartit le Notaire. J'ai
 „ Tome II. H „ assez

„ assez de pratiques , on a , graces à Dieu ,
 „ de la confiance à ma discrétion. Vous
 „ savez que dans le commerce des Béné-
 „ fices le silence est très essentiel. C'est
 „ en vérité quelque chose de bien néces-
 „ faire aux Dames de la Cour , que le
 „ trafic qu'elles ont trouvé le moïen de
 „ faire des dignités Ecclésiastiques : sans
 „ cet utile négoce , la plupart n'auroient
 „ pas pour suffire pendant six mois aux
 „ dépenses qu'elles font , & la pension
 „ qu'elles tirent de leurs époux , ne les
 „ conduiroit pas à la moitié de l'année.
 „ Il est vrai qu'elles se donnent bien de
 „ la peine pour faire réussir les affaires
 „ qu'elles entreprennent. Si vous saviez
 „ tous les ressorts qu'elles font mouvoir
 „ pour obtenir ce qu'elles demandent !
 „ Elles ont à leur disposition des gens de
 „ tous les différens Etats , des Prêtres ,
 „ des Courtisans , des Evêques , des Jé-
 „ suites , Monsieur l'Abbé , ouï des Jésui-
 „ tes ; & lorsqu'il faut répondre de la dé-
 „ votion & de la pureté des mœurs de
 „ certains Ecclésiastiques , pourvu qu'ils
 „ ne soient pas Jansénistes , la Duchesse ,
 „ chez qui je vais , a deux de ces Réve-
 „ rends Peres , toujours prêts à louer
 „ tous ceux qu'elle protege. Comment
 „ voulez-vous qu'avec tant de précautions
 „ & tant de peines on ne vienne enfin à
 „ bout d'obtenir ce qu'on demande ? Il
 „ faudroit qu'un Ministre fût un Dieu ,

„ &

„ & qu'il pût lire dans le fond de tous
 „ les cœurs , pour s'empêcher de tom-
 „ ber dans les pièges qu'on lui tend.
 „ De dix Prélats, il y en a neuf qui se
 „ sont faits par le canal des femmes , &
 „ un par le vrai mérite. N'est-ce pas
 „ assez que la vertu ait un dixième des
 „ Bénéfices & des Evêchés ? Ma foi, si
 „ ses droits étoient plus étendus , je me
 „ trouverois fort à plaindre , & je ne
 „ gagnerois pas trop ma vie. Mais je
 „ m'apperçois qu'il est près de midi,
 „ & je vais recevoir mes quinze mille
 „ livres. „

A ces mots , sage & savant Abukibak,
 le Notaire fortit de la chambre de l'Ab-
 bé , & moi , je retournai dans l'heureux
 séjour des Silphes.

JE te salue en *Jabamiab* , & par *Ja-
 bamiab*.





LETTRE QUARANTIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE réfléchis souvent, sage Abukibak, sur l'orgueil & la présomption des gens de Lettres, ou plutôt des demi-Savans, qui jugent avec tant de hardiesse du mérite des Auteurs anciens, & décident de la manière la plus haute & la plus absolue de bien des choses, dont il seroit aisé de prouver qu'ils n'ont qu'une très légère connoissance.

Pour prononcer sur la bonté d'un Ouvrage, il faut trois qualités essentielles: la première, connoître parfaitement le génie, les beautés & les finesses de la Langue de l'Auteur; la seconde, être instruit des mœurs, des usages, des loix & des maximes de son siècle & de son pays; la troisième, se dépouiller de tous les préjugés qui ne nous laissent regarder favorablement que les coutumes & les goûts qui regnent aujourd'hui. Or, il est certain, sage Abukibak, que bien des Savans ont rarement ces deux dernières qualités, elles ne sont guères le partage que

que d'un petit nombre d'hommes de Lettres choisis. Et quant à la première, il n'est personne au monde qui puisse, ni qui doive se flatter d'en être doüé.

Je soutiens qu'il est impossible qu'une personne puisse assez bien posséder les Langues mortes, pour connoître toutes les beautés qui sont répandues dans les Ouvrages des Ecrivains Grecs & Latins. Nous jugeons de leur diction & de la pureté de leur langage, comme un Anglois qui entend le François, mais qui le parle très-mal, juge des finesses de cette Langue. Il en est mille & mille qui lui échappent dans les bons Auteurs, & auxquelles il n'est point sensible.

MAIS, dira-t-on, *un Savant distingue parfaitement la douceur & l'harmonie du stile de Cicéron, de la dureté de celui de Valere Maxime; il sent les beautés de Virgile, & les défauts de Stace.* Je conviens qu'en gros il connoît que le stile de certains Auteurs est beaucoup plus correct que celui des autres; cependant il lui échappe toujours mille agrémens, que les contemporains de Cicéron trouvoient dans ses Ouvrages, & qui sont perdus pour nous autres.

UN Anglois, qui la plupart du tems écorche le François & qui estropie toutes ses phrases, sent pourtant la différence du stile de Voltaire & de celui de Chapelain; il goute une satisfaction en lisant les

Ouvrages du premier, que le second est bien éloigné de lui donner. Dira-t-on pour cela que cet Anglois est en état de juger parfaitement du mérite d'un Auteur François, & de sentir toute la finesse de son stile? Ce seroit-là une absurdité que l'expérience dément tous les jours. Il ne faut que consulter un Anglois, pour détruire un aussi faux raisonnement.

Je connois assez bien, sage & savant Abukibak, la Langue Italienne: je lis avec plaisir le Tasse & l'Arioste; mais je me garderois bien de croire que j'apperçois dans la diction de ces Poètes toutes les beautés qu'un Romain y sentira.

UN des plus habiles hommes que la France ait eus, a parfaitement compris le ridicule qu'il y avoit aux Modernes de vouloir décider sur le mérite de la diction des Auteurs anciens. „ Ceux, dit-il, „ qui entendent la seconde cause qui donne lieu aux jugemens téméraires dont nous nous plaignons, est que ceux-mêmes qui entendent aujourd'hui les Livres Grecs, ne peuvent pas connoître toutes les beautés du langage de Platon; non plus qu'un Allemand qui fait passablement le François, ne sent pas les délicatesses de ceux qui écrivent le mieux dans notre Langue. Et néanmoins nous nous mêlons de juger de son éloquence, tout ainsi que nous ferions de celle de quelque Auteur qui se „ se-

„ feroit servi d'un idiome vivant ; & que
 „ nous posséderions parfaitement. La Lan-
 „ gue Latine & la Grecque sont des Lan-
 „ gues mortes, comme on nomme celles
 „ qui ne se parlent plus, & il faut croire
 „ qu'elles tiennent enseveli avec elles ce
 „ qu'elles ont eu de plus exquis, de plus
 „ fin, de plus gentil, lorsqu'elles étoient
 „ en vigueur. C'est pourquoi je ne dou-
 „ te point que nous ne languissions sou-
 „ vent dans la lecture de certains lieux de
 „ Platon, où les Anciens trouvoient mil-
 „ le graces qui les ravissoient, & que du
 „ même endroit d'où naissent souvent nos
 „ dégoûts, ils ne tiraient des satisfac-
 „ tions d'esprit que nous ne pouvons plus
 „ ressentir, parce qu'en qualité d'étran-
 „ gers, nous n'avons pas les mêmes lumiè-
 „ res qui les éclairoient dans leurs Livres.
 „ Je crois que personne ne contredira
 „ cette proposition, si l'on considère que
 „ Cicéron qui avoit appris le Grec dans
 „ Athenes, & déclamé même en cette
 „ Langue devant les plus célèbres Rhé-
 „ teurs de Rhodes, ne laissa pas d'avouer
 „ que de son tems on ne reconnoissoit
 „ déjà plus en quoi consistoit la principale
 „ force de ces anciens Orateurs de Gre-
 „ ce, quoique leur gloire se fût conser-
 „ vée tout entière, & sans être endom-
 „ magée par le tems. *Atticorum Oratorum,*
 „ dit-il, *ipsa vis ignota est, nota gloria.*
 „ Qui est-ce, je vous prie, qui peut au-
 „ jour-

„ jourd'hui discerner dans les Oraisons de
 „ Démosthene ce qu'Eschine lui repro-
 „ choit qui n'étoit pas de pur Athénien ?
 „ Que si les années ont eu le pouvoir de
 „ nous couvrir quelques défauts de ces
 „ beaux monumens de l'antiquité, il est
 „ certain qu'elles nous ont aussi caché une
 „ infinité de vertus qui n'y sont plus re-
 „ connoissables *.

IL seroit à souhaiter, sage & savant Abukibak, que tous ceux qui dans ces derniers tems ont critiqué avec tant de hauteur les anciens Ecrivains, eussent voulu profiter des avis de la Mothe-le-Vayer; ils n'auroient point donné dans les défauts ridicules où ils sont tombés. N'est-il pas absurde qu'un homme, né à Paris plus de deux mille ans après la mort d'Homere, ait voulu critiquer & condamner la diction de ce Poëte, & lui reprocher non seulement des expressions basses & des termes rampans; mais aller jusqu'à le comparer avec Chapelain, & le ravalier assez pour lui préférer le plus mauvais & le plus dur des Poëtes François?

QUE diroient les Athéniens, s'ils revenoient à la vie, & qu'ils lûssent dans les Ouvrages de Pérault les critiques que cet Auteur a faites sur bien des expressions.

* La Mothe-le-Vayer, Oeuvres, *Tam. II*, pag. 9. de l'Edit. in folio.

sons de Platon, d'Homere & de Pindare, qui peut-être étoient pleines de cette grace, inconnue à ceux qui vivent aujourd'hui ? Que diroient-ils enfin, s'ils voioient les reproches que Fontenelle a faits à Homere * ? Ne riroient-ils pas à juste titre de ce qu'il a ôsé avancer qu'Homere parloit Grec comme un homme, qui composeroit un Livre écrit en Picard, en Normand, en Provençal, & en Languedocien, parleroit François ?

QUE des Savans ordinaires aient dit des impertinences, je n'en suis pas étonné ; mais qu'un homme d'un génie aussi beau que celui de Mr. de Fontenelle, qu'un Ecrivain, qui s'est acquis à bon droit le titre de juge des Philosophes, ait été assez la dupe de ses préjugés & de son imagination, pour hazarder une critique aussi peu raisonnable, en vérité il y a dans une pareille faute de quoi surprendre les gens qui sont le plus accoutumés à réfléchir sur les foiblesses de l'humanité, auxquelles les Philosophes ne sont pas moins sujets que les autres.

CE n'est pas seulement des finesse du langage des Auteurs Grecs, qu'il est impossible que les Savans modernes puissent décider, les Latins sont dans le même cas que

* Dans la Digression sur les Anciens & les Modernes.

que les Ecrivains d'Athenes. Quoique la Langue Latine soit encore assez usitée , on ne la parle point avec cette perfection où elle étoit portée à la Cour d'Auguste. On peut comparer les Auteurs qui écrivent aujourd'hui en Latin , à des gens , qui dans le fond du Nord écrivent en François. Il y a toujours dans leurs Ouvrages quelque chose de dur & d'étranger , les finesse du langage dont ils se servent , ne leur sont point assez connues. Dans le tems même où les Romains , maîtres du Monde , avoient porté leur Langue dans les païs les plus éloignés , ne voions-nous pas que leurs Auteurs ont reproché à des Espagnols , & à d'autres étrangers qui avoient écrit en Latin , de n'avoir point assez de pureté , & d'ignorer cette urbanité Romaine , que des personnes , nées dans le sein de l'Italie , & nourries dès leur tendre enfance au milieu des gens qui la possédoient , étoient seules capables d'acquiescer ?

JE ne doute pas , sage & savant Abukibak , que cette foule de Docteurs , de Professeurs , de Régens , de pedans qui pensent égaler Cicéron , ne se récrient contre mon sentiment ; qu'ils ne soutiennent qu'on peut parler en Latin aujourd'hui aussi correctement que du tems d'Auguste. Pour les desabuser de leur erreur , je les renvoie à la Mothe-le-Vayer : il leur prouvera que non seulement ils ne peu-

peuvent écrire parfaitement , mais qu'il est absurde qu'ils veuillent s'ingérer de critiquer certains passages des Auteurs Latins. S'ils examinent avec soin les sentimens sensés de ce sage Ecrivain , ils se desabuferont de leur sotte vanité. Réfléchis , je te prie , savant Abukibak , sur ce qu'il dit , après avoir parlé des Auteurs Grecs. Voici ses propres termes.

„ CE que nous disons au sujet du Grec ,
 „ se peut encore soutenir à l'égard du La-
 „ tin , bien qu'il soit beaucoup plus fami-
 „ lier que l'autre. Car je tiens pour assû-
 „ ré que les Romains ont vû une infinité
 „ de choses dans leurs grands Auteurs ,
 „ que nous n'appercevons plus à présent ;
 „ sur-tout aux Ouvrages de l'une & l'au-
 „ tre éloquence , poétique & oratoire.
 „ Et cela étant ainsi , on ne sauroit trop
 „ blâmer ceux qui se donnent la licence
 „ de corriger Cicéron & Virgile , en ce
 „ qui touche même le langage & la pure-
 „ té de leur diction. Celui que vous con-
 „ noissez , qui valoit beaucoup en Fran-
 „ çois , me sembloit le plus ridicule des
 „ hommes , autant de fois qu'il se mêloit
 „ de reprendre le *Quos ego* , que Virgile
 „ fait prononcer à Neptune courroucé ,
 „ n'y remarquant pas , disoit-il , la cons-
 „ truction Grammaticale assez entière. Il
 „ trouvoit de même à redire au premier
 „ Vers du IV. Livre de l'*Eneïde* , où l'ad-
 „ verbe *jam dudum* étoit à son avis impro-
 „ pre.

„ prement employé & hors de sa légitime
 „ signification, vû le peu de tems qui s'é-
 „ toit passé depuis la première entrevûe
 „ de Didon & d'Enée. En vérité il faut
 „ avoir fait banqueroute à la pudeur, &
 „ j'ôse dire au sens commun, pour entre-
 „ prendre de semblables censures, contre
 „ l'approbation de tant de siècles, & d'au-
 „ tant d'hommes savans qu'il y en a eu
 „ depuis Virgile jusques à présent. Nous
 „ sommes téméraires jusques à ce point
 „ de croire que nous voions plus clair
 „ que les Anciens dans leur propre país;
 „ au lieu de reconnoître ingénûment &
 „ avec soumission que nous n'y remar-
 „ quons pas la moitié des beautés & des
 „ graces dont il est question, qui n'ont été
 „ bien discernées que par les Originaires,
 „ & souvent dans le même tems où elles
 „ ont été produites *.

Ces sages avis de la Mothe-le-Vayer & la critique vive qu'il fait de l'orgueil & de la présomption des Savans en us, me rappellent ce pedan dont parle Despréaux dans une de ses Réflexions sur le *Traité du Sublime* de Longin, qui, pour expliquer ces mots Latins *obduruerat & percaluerat Respublica*, après avoir travaillé pendant long-tems à en rendre toute la force,

* La Mothe - le - Vayer, Oeuvres, Tom. II.
 pag. 9.

te, ne crut pouvoir les mieux traduire que par ceux-ci, la *République* avoit contracté un durillon. Combien y a-t-il de Commentateurs, & de Commentateurs qui ont donné au Public avec emphase leurs Ouvrages, qui ont fait un grand nombre de remarques & de critiques aussi utiles & aussi justes, que la belle Traduction du durillon ?

Si l'on vouloit faire un Recueil de toutes les impertinences & les inutilités que les Commentateurs ont insérées dans leurs Livres, on composeroit un Livre qui seroit aussi ridicule, que le fameux Commentaire sur le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*. Si d'un autre côté on compiloit toutes les différentes critiques que bien des Savans modernes ont écrites sur les Ouvrages des Anciens, on feroit un Recueil qui serviroit à prouver jusqu'où peut aller une imagination échauffée, qui se livre à la passion & qui suit les préjugés.

Peut-on rien voir de plus fou que ce Vénitien, qui avoit traduit dans un autre Latin les *Métamorphoses d'Ovide*, de peur que son fils, en apprenant la Fable, ne corrompît sa Latinité ? Grand Dieu ! qui ne gémiroît, ou plutôt qui n'éclateroit de rire, en voyant un homme né dans ces derniers tems, condamner le langage d'un des plus polis Courtisans de la Cour d'Auguste, & se figurer de parler beaucoup mieux le Latin que lui !

lui ! Pierre Victorius & Lambin n'approuvoient point aussi la diction de ce Poëte : ces Savans avoient le goût plus délicat que les Romains les plus aimables & les plus spirituels. Scaliger s'est moqué d'eux avec juste raison ; mais il auroit pû le faire d'une manière plus vive. *Il faut*, pour me servir des termes de la Mothe-le-Vayer, *avoir fait banqueroute à la pudeur & au sens commun*, pour décider d'une manière aussi impertinente sur des matières, dont il est évident qu'on n'a qu'une médiocre connoissance. Je ne désespere pas qu'un de ces jours quelque Auteur moderne n'entreprenne de prouver que les Vers de Virgile sont forcés, & ceux d'Horace fades & sans sel *.

Je te salue, sage & savant Abukibab.

* La chose est arrivée. Voiez les *Lettres* qui font mention du Pere Hardouin, dans le III. & IV. *Volume* de cet Ouvrage.



LETTRE QUARANTE-UNIEME.

*Le Silphe Oromasis , au Cabaliste Abu-
kibak.*

JE t'instruis dans ma dernière Lettre, sage & savant Abukibak, d'une conversation dont j'avois été le témoin. Je te ferai part aujourd'hui de ce que j'ai entendu dans une autre, d'un goût bien différent de la première.

EN volant au-dessus de la ville de Paris, j'aperçus dans un des bosquets des Tuileries deux femmes qui me parurent jolies. Je fus curieux d'offrir leurs discours, je descendis auprès d'elles. Je vis qu'elles étoient d'un âge assez différent: l'une pouvoit avoir trente-cinq ans, & l'autre dix-sept ou dix-huit. La plus âgée disoit à la jeune, *Vous ne voulez pas me croire, vous vous en repentirez, & vous connoîtrez trop tard que vous avez été la dupe de votre cœur. A quoi vous serviront tous ces beaux sentimens que vous m'étalez? A rien, ma chere Enfant, qu'à vous faire mourir un jour de faim, si vous persistez dans votre résolution, & si vous continuez d'être entêtée de ce ferluquet d'Officier. Renvoiez-le à son*
Ré-

Régiment, vous lui rendrez un bon service; aussi bien que fait-il ici à Paris? Je suis assurée que les affaires de sa Compagnie sont aussi délabrées que celles de sa bourse.

„ Tu parles de cela fort à ton aise, re-
 „ partit la jeune personne; mais enfin
 „ j'aime le Chevalier. Il m'est impossible
 „ de passer une journée sans le voir, com-
 „ ment veux-tu que je puisse prendre sur
 „ moi de le congédier? Quand je vou-
 „ drois le faire, mon cœur n'y consenti-
 „ roit jamais, & ma bouche ne pourroit
 „ lui prononcer un arrêt aussi cruel. „

HA, HA! reprit la plus âgée, vous voi-
 là montée sur le grand ton. Morbleu! Vo-
 tre cœur est un sot, & votre bouche une pé-
 core. Laissez-moi-là tous ces grands mots, &
 consultez un peu le bon sens. A quoi vous
 sert l'amour du Chevalier? A vous ruiner,
 loin de vous enrichir. Il faut la plupart du
 tems que vous lui donniez de l'argent pour
 paier ses créanciers. A peine les appointemens
 que vous recevez de l'Opéra, quelque considé-
 rables qu'ils soient, peuvent-ils suffire à votre
 dépense. Dites-moi, que deviendriez-vous, ma
 chere Enfant, si vous perdiez votre voix?
 Tout le monde aujourd'hui vous applaudit,
 chacun cherche à vous plaire, une simple
 fluxion de poitrine, un enrouement peut écar-
 ter tous ces adorateurs. Dès le moment que
 vous n'êtes plus au Théâtre, que vous n'y
 brillez point, vos plus grands charmes s'éva-
 nouissent; l'appas enchanteur est détruit, il ne
 reste

reste plus qu'une fille, telle qu'il en est dix mille à Paris. A quoi vous auroit servi la tendresse de votre cher Chevalier? A vous empêcher de ramasser dans le bon tems de quoi pouvoir subsister pendant le mauvais. Quel secours pourriez-vous tirer de lui? Il vous laisseroit à Paris, & s'en retourneroit fort tranquillement à son Régiment, monté sur son cheval Anglois, des proïesses duquel il vous entretient les trois quarts du jour.

„ S'IL m'arrivoit, répondit la jeune
 „ personne, un malheur pareil à celui que
 „ tu me fais prévoir, je compte assez sur
 „ l'amour du Chevalier pour être assurée
 „ qu'il ne m'abandonneroit point. Quoi-
 „ qu'il ne soit pas excessivement riche, il
 „ ne laisse pas que d'avoir du bien; il est
 „ Seigneur d'une petite terre, je m'y re-
 „ tirerois avec lui. „

EST-IL permis, repliqua la plus âgée,
 que vous vous repaisiez de pareilles chimères?
*Ab! ma chere Enfant, que vous connoissez
 encore peu les hommes, & que dans la suite
 vous penserez d'une manière bien différente!*
 Si vous saviez quel fond l'on doit faire sur les
 protestations des amans, vous ne vous flate-
 riez pas d'une ressource aussi imaginaire. Voyez,
 pour vous détromper, ce que sont devenues tou-
 tes les femmes qui ont quitté l'Opéra. Il n'en
 est aucunes qui ne fussent dans un état pi-
 toiable, si elles avoient eu la foiblesse de suivre
 les mouvemens de leurs cœurs, & si elles
 eussent compté sur les promesses de leurs a-
 Tome II. I mans.

mans. Si elles ont de quoi vivre, c'est aux sages précautions qu'elles ont prises, qu'elles en sont redevables. Ce Fermier-général, en faveur de qui je vous parle, & à qui vous refusez de sacrifier votre gré d'Officier, peut dans six mois de tems vous mettre dans une situation à vous passer de tout le monde. Il est excessivement riche, il est généreux, il vous aime, que pouvez-vous demander davantage?

„ AH! ma Chere, répondit la jeune
 „ personne, cet homme est si laid, que
 „ quand même je n'aimerois pas le Che-
 „ valier, je crois que je ne pourrois ja-
 „ mais prendre sur moi de l'écouter. Je
 „ n'ai jamais vu de figure aussi ignoble,
 „ il semble qu'on ait habillé quelque Co-
 „ cher, ou quelque Suisse, avec les ha-
 „ bits d'un Seigneur. La parure & la ma-
 „ gnificence ne servent qu'à rendre plus
 „ ridicule ce Fermier-général. „

JE conviens, repartit l'autre femme, que Monsieur le Comte de Pillorfeldin n'est pas fort beau, & qu'il n'a pas les allures fort aimables; on se ressent toujours un peu de son premier métier. Avant que Monsieur Pillorfeldin fût Comte, il avoit été simple Fermier-général; avant d'être Fermier-général, Inspecteur des Doüanes; avant d'être Inspecteur des Doüanes, Commis; avant d'être Commis, Rat-de-Cave; avant d'être Rat-de-Cave, Palefrenier d'un homme d'affaires. Mais, ma chere Enfant, cela ne doit ni te dégou-
 ter,

ter, ni te surprendre : cette gradation est l'échelle avec laquelle on monte le plus vite & le plus aisément au faite des grandeurs. Si l'on alloit s'embarrasser de pareilles vetilles, on tomberoit dans un cas fort épineux ; il faudroit exclure tous les gens d'affaires de l'Opéra, & franchement ils sont un des plus fixes & des plus liquides revenus des coulisses. Il faut oublier les choses qui sont passées, prendre un Comte & un Marquis faits depuis deux jours, comme s'ils descendoient des premières familles de l'Europe. A quoi sert la Noblesse en amour ? C'est le meuble le plus inutile que je connoisse. Les titres ne rendent pas un amant, ni plus beau, ni plus aimable ; ils ne lui communiquent aucune vertu secrète, qui le fasse aimer de préférence à un autre.

SUR toutes les Lettres de Noblesse qui furent expédiées par les Rois de la première Race, on ne trouveroit pas chez un Marchand le crédit d'une robe de velours, ou d'une cornete de dentelle d'Angleterre. Avec le seing d'un Fermier-général je garnirai dans un quart d'heure dix garde-robes des plus belles nippes. A te dire vrai, tu aurois assez besoin d'avoir à ta disposition un pareil seing ; on ne sauroit avoir des habits plus simples que ceux que tu as, & en moindre quantité. Je voudrois bien voir dans tes mains un petit billet construit de cette façon : Monsieur Gevaudan, vous donnerez à la porteuse du présent billet jusqu'à la concurrence de vingt mille li-

vres en marchandises qu'elle jugera à propos de prendre dans votre boutique, dont je me charge de vous tenir compte. PILLORFELIN. *Ab! mon cher Cœur, il me semble que je suis actuellement dans le magasin de Monsieur Gevaudan, & que sur un grand bureau je fais étendre diverses pièces d'étoffe d'or. N'en avez-vous point, Monsieur Gevaudan, dont le fond soit ponceau? Pardonnez-moi, Mademoiselle. Charlot, apportez cette pièce qui est au troisième pilier. Hâ! voilà qui est bon, Monsieur Gevaudan: allons, coupez-en trente aunes, & vingt-huit de celle au fond verd & à grand ramage. C'est ainsi que je me nipperois, & que . . .*

„ QUE tu es folle! dit en éclatant de
 „ rire la jeune personne, & en interrom-
 „ pant son amie. Laisse-là Monsieur Ge-
 „ vaudan & ses pièces d'étoffe. Je trou-
 „ ve cependant que si j'étois tentée de
 „ faire quelque infidélité au Chevalier,
 „ ce seroit en faveur de la parure &
 „ des nippes; mais enfin je sens que je
 „ l'aime encore mieux que les pièces
 „ d'étoffe d'or de Monsieur Gevaudan.
 „ Ainsi, ma Chère, le Fermier-général
 „ n'avancera rien. „

EN vérité, repliqua l'amie, *si l'on at-
 taquoit le cœur de votre cher Chevalier par des
 offres aussi tentantes que celles que je vous fais
 de la part de Monsieur Pillorfelin, il ne ba-
 lanceroit guères à vous sacrifier. „ Lui! re-
 „ partit*

„ partit la jeune personne: il me sacri-
 „ feroit ? Ah ! je vois bien que tu ne le
 „ connois pas. Sais-tu qu'il a perdu pour
 „ moi bien des profits qu'il eût pû faire
 „ en restant à son Régiment ? Il n'est
 „ personne d'aussi généreux que ce gar-
 „ çon , c'est dommage qu'il n'ait pas plus
 „ de bien. „

QUE vous êtes bonne ! répondit la plus
 âgée. Vous croiez tous les contes que vous
 débitez un petit Fat , qui peut-être dit la même
 chose tous les jours à trente femmes diffé-
 rentes. Si quelqu'un lui offroit de quoi acheter
 un Régiment , à condition qu'il ne vous
 verroit de sa vie , il jureroit cent fois qu'il
 vous fuirait comme la Peste. Il me semble de
 lui entendre dire : Je sens , Monsieur , que
 ce que vous exigez , est très raisonnable.
 Il ne convient guères qu'un jeune hom-
 me , qui veut acquérir dans le monde une
 certaine réputation , se livre à des filles
 de Théâtre. Tôt ou tard ces sortes d'in-
 clinations deviennent pernicieuses. Je vous
 proteste , Monsieur , que dès ce moment ,
 où que dès ce moment , je renonce non
 seulement à l'Actrice que vous me défen-
 dez de voir ; mais à toutes les Actrices de
 l'Univers. Je comprends parfaitement que
 le sacrifice n'est pas grand ; je voudrois
 que vous en exigeassiez de plus considé-
 rables , pour vous montrer mon obéissan-
 ce & ma soumission. Voilà comme parleroit
 à coup sûr votre cher Chevalier. Et vous ,

lorsqu'on vous offre une fortune brillante, à peine daignez-vous écouter ce qu'on vous dit. Vous vous livrez à votre folle passion, vous refusez de croire une personne de vos Amies, à qui l'usage & l'expérience ont appris à connoître ce qui peut vous être utile. Allons, parlez-moi franchement. Je vois que mes discours commencent à faire quelque impression sur votre esprit, & que vous reconnoissez votre sottise; mais qu'une fausse honte & une gloire assez mal entendue vous obligent de soutenir vos premières démarches. Ma chere Enfant, n'aisons jamais de honte de réparer nos be-vûes. Vous avez fait une folie, bé bien, les plus courtes sont les meilleures; une faute est à demi guérie, lorsqu'on la reconnoît. Parlez-moi donc Vous ne répondez point ?

„ QUE veux-tu que je te dise ? reprit
 „ la jeune personne. Je sens bien que je
 „ ne deviendrai jamais riche avec le Che-
 „ valier. Quelquefois, quand je vois les
 „ autres femmes mises superbement, &
 „ enrichies aux dépens de leurs amans,
 „ je réfléchis que si je voulois écouter
 „ Monsieur Pillorfeldin, je serois vêtue
 „ comme elles. Mais en même tems je
 „ pense à mon amant, & je voudrois
 „ trouver un moïen, s'il étoit possible;
 „ „ J'entends, j'entends, dit l'a-
 mic, interrompant la jeune personne.
 Vous voudriez, s'il étoit possible, allier Mon-
 sieur Pillorfeldin avec le Chevalier, & avoir
 l'un,

l'un , sans perdre l'autre. Male- Peste ! Vous n'êtes pas aussi novice que vous me le paroissiez , & depuis huit mois de tems que vous êtes à l'Opéra , vous vous êtes terriblement formé l'esprit & le jugement. Je conviens que votre dessein est fort bon , il n'est rien de si gracieux que d'unir l'agréable à l'utile. Je vous aurois d'abord proposé cet expédient ; mais j'ai craint qu'il n'eût pour vous des suites fâcheuses. Savez-vous bien , mon cher Cœur , qu'il est besoin d'avoir une grande prudence pour ménager deux amans à la fois , sur-tout lorsqu'un paie , & que l'autre vit gratis & aux dépens de son rival ? Des Actrices , après vingt ans de profession , ont échoüé quelquefois dans cette entreprise. Il faut une si profonde dissimulation , une retenue si affectée , il faut enfin être si maitresse de ses mouvemens , que je ne saurois croire que vous puissiez être capable de tromper Monsieur Pillorfelin , sans qu'il s'en apperçoive.

*„ MON Dieu ! ma Chere , repliqua la
 „ jeune personne , l'amour & le desir d'a-
 „ voir des nippes & des bijoux font
 „ bien faire des choses. Ce sont deux
 „ grands motifs pour obliger une femme
 „ à s'observer dans toutes ses démarches.
 „ D'ailleurs , j'obtiens bien du Cheva-
 „ lier , sous quelque prétexte spécieux ,
 „ qu'il ne me voie plus chez moi ; ainsi
 „ je pourrois y recevoir en liberté Mon-
 „ sieur Pillorfelin. La seule chose qui
 „ m'embarrasse , c'est de trouver un en-*

„ droit où je puisse voir le Chevalier. „
Ho! si ce n'est que cela, répondit la plus âgée, nous ne serons pas fort en peine. Je vous offre ma maison; elle sera d'autant moins suspecte, que Monsieur Pillorfeldin, voyant combien je m'intéresse pour lui, & m'ayant l'obligation d'être bien avec vous, n'auroit garde de soupçonner que je voulusse me prêter à vos infidélités.

„ He' quoi ! dit la jeune personne en riant, pourras-tu te résoudre à tromper ton cher ami le Fermier-général ? „
Lui ! mon ami ! répondit la plus âgée. Par ma foi, je ne l'aime, ni ne l'estime. Mais il est riche, il est généreux, & nous avons, vous & moi, assez besoin de sa bourse. Voilà la source, le motif & le but des services que je veux bien lui rendre. Quand nous l'aurons soulagé d'un certain nombre de pistoles, s'il vous ennuie trop, je vous aiderai à vous en débarrasser, & je me charge de lui signifier son congé.

Ces deux femmes, sage & savant Abukibak, étant sorties du bosquet où elles étoient, craignant d'être entendues, changerent de discours; & moi, je revolai dans notre heureux séjour.

Je te salue, en *Jabamiab*, & par *Jabamiab*.



L E T T R E Q U A R A N T E - D E U X I E M E .

*Le Silphe Oromafis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

P A R M I les Princes , sage & savant Abukibak , qui ont eu le bonheur après leur mort d'être reçus dans l'heureuse demeure des Silphes , Henri IV. tient un rang distingué. Ce bon Roi est presque aussi chéri des Esprits aériens , qu'il le fut des véritables François. Il a conservé sa gaiété , son enjouement , & son affabilité , il est enfin tel qu'il étoit , lorsqu'il fut sur la terre.

QUELQUE grandes qu'aient été les vertus d'Henri IV. il eut cependant bien de la peine à obtenir le bonheur dont il jouït. L'Ange accusateur lui reprocha des défauts essentiels : il l'accusa d'avoir aimé le jeu avec une passion démesurée , il lui reprocha fortement son inclination pour les femmes. *Un Prince , dit-il , qui pendant toute sa vie s'est abandonné au vice de l'impureté , est-il digne de respirer un air aussi pur que celui qu'habitent les Silphes ? Si l'amour est une foiblesse qui peut quelquefois être pardonnée , on ne sauroit l'excuser dans un*

homme âgé, qui étoit marié, à qui Dieu avoit fait tant de graces, & qui devoit à sa bonté un Roïaume qu'il lui avoit conservé par un miracle extraordinaire. Henri IV. a aimé toujours, & de toutes les manières; il a eu des desirs passagers qui ne l'attachoient que pour une nuit. Il a eu des inclinations qui ont duré pendant plusieurs années; & lorsqu'il a trouvé des Beautés qui le touchoient vivement, il s'oublioit lui-même & faisoit des folies cent fois plus extravagantes, que celles qu'on a reprochées à Hercule. Ce Héros de la Fable fila auprès d'Omphale, & lui, il se travestit un jour en païsan, & chargea un fardeau de paille sur la tête, pour pouvoir aborder la belle Gabrielle d'Etrées.

NE voilà-t-il pas une action bien digne d'un Roi, & d'un Roi, qui par ses travaux devoit avoir appris à regner, que de se déguiser en manant & d'oublier son caractère, pour y substituer à la place celui d'un porte-faix? S'il est des foiblesses en amour qui soient excusables, ce ne sont pas celles qui nous font perdre entièrement la pudeur, qui violent les règles les plus simples de la bienséance, & qui nous exposent à recevoir les affronts les plus sanglans. Henri IV. en a essuié plusieurs, pour s'être livré en aveugle à ses passions. Combien de fois n'est-il pas tombé aux genoux de la Marquise de Verneuil, & n'a-t-il pas éprouvé les dédains de cette fière créature, qui souvent joignoit les injures aux mépris? Est-ce-là la conduite d'un Roi, digne de commander aux bom-

hommes ? Comment peut-il exiger de gouverner les autres , lorsqu'il sait si peu se conduire ? Et comment un Souverain peut-il punir les vices & les débauches , quand il s'y livre entièrement ? Henri IV. mérite d'aller dans l'humide séjour des Ondins , où la quantité de thé élémentaire qu'on lui fera boire , tempérera cette ardeur criminelle & immodérée dont il a toujours été dévoré. Elle auroit dû cependant être diminuée par les chagrins qu'il avoit reçus des femmes ; car celles qu'il avoit épousées , ne le rendirent pas fort heureux. L'une le deshonorait par ses débauches , l'autre le tourmentait par sa jalousie , par sa mauvaise humeur , par ses manières bautaines ; & celles qu'il aimait comme simples maitresses , ou lui furent infidèles , ou lui donnerent mille chagrins par les peines & les inquiétudes qu'elles lui causerent. Tant d'obstacles & tant de soins pénibles étoient des avis secrets que le Ciel donnoit à Henri IV. pour le faire rentrer en lui-même. Il n'en fit aucun cas , de même que des avis que lui donnerent ses plus zélés favoris. Ses débauches étoient si visibles & si scandaleuses , que l'Eglise fut obligée de lui représenter plusieurs fois le tort qu'il se faisoit , & le mauvais exemple qu'il donnoit à ses Sujets.

Il faut avouer , sage & savant Abukibak , que ces accusations étoient très graves , & que si Henri IV. n'eût pas eu d'aussi grandes vertus que celles dont il fut doué , il auroit été condamné à rester dans l'hu-

l'humide séjour des Ondins , peut-être même à habiter dans les demeures ténébreuses des Gnomes. Mais l'Ange protecteur représenta avec beaucoup de force le courage héroïque , la générosité, la bonté, la probité de ce Prince , & tant de grandes qualités obtinrent aisément de la Divinité le pardon de quelques fautes où la foiblesse avoit plus de part, que la malice & l'irréligion. Le même Ange observa aussi qu'on avoit outré les reproches qu'on avoit faits à Henri sur son incontinence, & qu'il falloit rejeter bien des crimes imaginaires qu'on lui imputoit, & dont il n'avoit jamais été coupable.

JE ne fais si tu as jamais pris garde, sage & savant Abukibak, à l'affectation de quelques Ecrivains, mal-intentionnés pour la gloire d'Henri IV. Ne pouvant lui reprocher que son inclination pour les femmes, ils ont outré les choses le plus qu'il leur a été possible; ils ont raconté cinquante contes absurdes, qui n'ont pas même l'apparence de la vérité. Un illustre favori de ce Prince a défendu vivement sa gloire contre ses calomniateurs, qui, se ressentant encore du poison que la Ligue avoit répandu dans le cœur de bien des François, tachoient en vain de flétrir la mémoire du plus illustre Prince que la France ait vû sur le Trône.

QUELQUES Auteurs Protestans, piqués du changement d'Henri, ont aussi cherché

ché des prétextes pour épancher leur bile: ils n'en ont pû trouver d'autre que celui qu'ont choisi les derniers partisans de la Ligue.

C'EST juger de la vérité d'un fait par le récit d'un ennemi intéressé à le déguiser, que de vouloir ajouter foi à ce que la plupart des Historiens ont écrit de la grande incontinence d'Henri IV. Je sais, sage & savant Abukibak, qu'il aime beaucoup les femmes: les bâtarde qu'il eut de plusieurs, en sont des marques évidentes; mais elles ne lui firent point faire toutes les extravagances que rapportent certains Historiens. Il les aime, il est vrai, sans pourtant en être l'esclave; c'est ce qu'on voit clairement dans l'*Apologie* que Monsieur de Sully a faite de ce bon Prince, en réfutant certains Ecrivains qui ne lui avoient point rendu justice. „ Quand ils „ se mettent, dit-il, sur les discours des „ gaillardises & joieuses de ce tant doux „ & débonnaire Prince, ils les exagèrent „ tellement & les investissent de sorte par „ de si mensongères & fallacieuses cir- „ constances, par tant de dommageables „ & pernicieuses conséquences, les flé- „ trissent de tant de passions, perturba- „ tions vicieuses, honteuses, infames, „ voire exécrables & scandaleuses, qu'il „ semble, à les en ouïr parler avec telle „ audace, impudence, effronterie & té- „ mérité, qu'ils aient été les scrutateurs „ des

„ des cœurs & des pensées, ... ou
 „ qu'ils eussent été ses Peres Confesseurs
 „ & Grands-Penitenciers. Et
 „ sur-tout ont-ils été tant téméraires,
 „ que de nommer au rang de ses mai-
 „ tresses une, de laquelle les qualités,
 „ l'éminence, les vertus & la sagesse l'a-
 „ voient toujours adverti, quand bien il
 „ y eût pensé, de ne la tenir pas pour
 „ telle, & partant mériteroient grande
 „ punition ces imposteurs d'Ecrivains d'en
 „ avoir ainsi parlé. Ils disent en d'autres
 „ lieux que les femmes avoient pris un
 „ tel empire sur lui, à cause que le vice
 „ lui étoit naturel & tourné en habitude
 „ par long usage, grande accoutumance
 „ avec des gens pervers, & s'étoit rendu
 „ tant éperdûment amoureux de quel-
 „ ques-unes de ces Beautés, qu'il n'avoit
 „ plus d'autre volonté que les leurs, &
 „ que cette tâche étoit cause que toutes
 „ les affaires les plus importantes étoient
 „ expédiées par leur entreprise, & qu'el-
 „ les n'étoient esconduites d'aucunes cho-
 „ ses qu'elles pussent desirer. Ils ajoutent
 „ si fréquemment tant d'autres inepties &
 „ fadesses, que toutes ces impostures té-
 „ méraires étant trop longues à réfuter
 „ par ce présent discours (fait à autre
 „ intention) nous renverrions ceux qui
 „ voudront voir leurs calomnies au jour,
 „ à tous les propos qui en sont tenus
 „ dans le cours de ces *Mémoires*, par les-
 „ quels

„ quels il se connoitra comment & pour
 „ quelles raisons le Roi ne se fut jamais
 „ résolu d'épouser une femme de joie,
 „ qu'elles ne disposoient d'aucunes affai-
 „ res, & qu'il avoit des serviteurs, les-
 „ quels, par son commandement, leur fa-
 „ voient bien dire leurs vérités, même en
 „ sa présence, & les esconduire & refuser
 „ des choses qu'ils jugeoient injustes &
 „ dommageables à l'État, aux affaires &
 „ revenus du Roi, ou à son peuple, &
 „ falloit qu'elles passassent par-là *.

DANS ce passage, sage & savant Abukibak, je découvre deux choses essentielles à la gloire d'Henri IV. & à la confusion de ses ennemis. La première, c'est que les femmes l'ont touché, sans lui ravir l'usage de sa raison. La seconde, c'est sa bonté, sa douceur & sa complaisance. Combien y a-t-il peu de Monarques qui veuillent permettre qu'on leur représente leurs défauts, & qu'on les empêche de commettre de plus grandes fautes que celles dans lesquelles ils sont déjà tombés?

JE ne trouve rien de si rare, mais en même tems de si grand, qu'un Roi qui souffre d'être repris par ses véritables amis. Les Monarques, les moins dignes de l'estime du Public, ont toujours assez de vanité pour croire qu'on doit les regarder

com-

* Mémoires de Sulli, *Tom. III. Epître.*

comme des Dieux, dont il n'est jamais permis de condamner les actions : ils veulent que leurs sottises soient approuvées, que leurs impertinences soient louées, que leurs crimes soient mis au nombre des vertus. Henri IV. au comble de la gloire, vainqueur de ses ennemis, aiant foudroïé ses sujets révoltés, chassé honteusement les Espagnols, jouissant d'une réputation qui le mettoit au-dessus de tous les Monarques qui l'avoient précédé, & l'assûroit qu'il y en auroit bien peu qui l'égaleroient dans les siècles à venir, écoutoit avec douceur les avis de ses favoris, & profitoit de leurs instructions. L'éclat du Trône ne l'ébloüissoit point, il avoit l'affabilité & la cordialité d'un simple particulier, son cœur n'étoit point incapable d'une véritable amitié, il entroit avec ses favoris dans les détails les plus circonstanciés de toutes ses affaires, il leur découvroit jusques à ses plus secrètes pensées. On s'en apperçoit par bien des faits qu'on trouve dans les *Mémoires de Sulli*. La conversation qu'il eut avec Rôni sur le choix qu'il devoit faire d'une femme, est originale. „ Si l'on obtenoit,
 „ lui disoit-il, les femmes par souhaits,
 „ afin de ne me ressentir point d'un si
 „ hazardeux marché, j'en aurois une, la-
 „ quelle auroit entre autres bonnes par-
 „ ties sept conditions principales ; à sça-
 „ voir, beauté en la personne, pudicité
 „ en

„ en la vie, complaisance en l'humour,
 „ habileté en l'esprit, fécondité en géné-
 „ ration, éminence en extraction, & grands
 „ Etats en possession. Mais je crois, mon
 „ Ami, que cette femme est morte, voi-
 „ re peut-être n'est pas encore née, ni
 „ prête à naître; & partant voions un
 „ peu ensemble quelles filles ou femmes,
 „ dont nous ayons oûi parler, seroient à
 „ desirer pour moi, soit dehors, soit de-
 „ dans le Roïaume. Et pour ce que j'y
 „ ai déjà (selon mon avis) plus pensé
 „ que vous, je vous dirai pour le dehors
 „ que l'Infante d'Espagne, quelque vieil-
 „ le & laide qu'elle puisse être, je m'y
 „ accommoderois, pourvû que j'épousas-
 „ se avec elle les Pays-Bas, quand ce de-
 „ vroit être à la charge de vous redon-
 „ ner le Comté de Bethune. Je ne re-
 „ fuserois pas non plus la Princesse Rei-
 „ belle d'Angleterre, si, comme l'on pu-
 „ blié que l'Etat lui appartient, elle en
 „ avoit été seulement déclarée présomp-
 „ tive Héritière: mais il ne me faut pas
 „ attendre à l'une ni à l'autre; car le Roi
 „ d'Espagne & la Reine d'Angleterre sont
 „ bien éloignés de ce dessein-là. L'on
 „ m'a aussi quelquefois parlé de certaines
 „ Princesses d'Allemagne, desquelles je
 „ n'ai pas retenu le nom: mais les fem-
 „ mes de cette région ne me reviennent
 „ nullement, & penserois, si j'en avois
 „ épousé une, devoir avoir toujours un
 Tome II. K „ lot

„ lot de vin couché auprès de moi, ou-
 „ tre que j'ai ouï dire qu'il y eut un jour
 „ une Reine en France de cette Nation,
 „ qui la pensa ruiner, tellement que tout
 „ cela m'en dégoute. L'on m'a parlé aus-
 „ si de quelqu'une des sœurs du Prince
 „ Maurice; mais outre qu'elles sont tou-
 „ tes Huguenottes, & que cette alliance
 „ me pourroit mettre en soupçon à Ro-
 „ me & parmi les zélés Catholiques, el-
 „ les sont filles d'une Nonnain, & que
 „ quelque autre chose que je vous dirai
 „ une autre fois, m'en aliène la volonté.
 „ Le Duc de Florence a aussi une Niep-
 „ ce, que l'on dit d'être assez belle:
 „ mais étant d'une des moindres Maisons
 „ de la Chrétienté qui porte titre de
 „ Prince, n'y aiant pas plus de soixante
 „ ou quatre-vingts ans que ses dévanciers
 „ n'étoient qu'au rang des plus illustres
 „ bourgeois de leur ville, & de la même
 „ race de la Reine Mere Catherine qui a
 „ tant fait de maux à la France, & en-
 „ core plus à moi en particulier, j'ap-
 „ préhende cette alliance, de crainte d'y
 „ rencontrer aussi mal pour moi, les miens
 „ & l'Etat *, „

Ces dernières réflexions d'Henri IV.
 sage & savant Abukibak, ne lui servirent
 de guères dans la suite, puisqu'il épousa
 cet-

* Mémoires de Sully, Tom. II. pag. 112.

cette même Princesse de la Maison de Medicis, qu'il avoit rejetée. Voilà à quoi aboutissent souvent toutes les résolutions humaines, elles sont aussi-tôt détruites que formées. Dans un tems on pense ce, à quoi on ne songe pas dans un autre, & l'on oublie jusqu'aux maux qu'on avoit eu la précaution de prévoir. Les chagrins, qu'Henri IV. craignoit de n'essuier en épousant la Princesse de Medicis, ne manquèrent pas de lui arriver. Elle ne put souffrir les tendresses qu'il avoit pour ses maitresses, elle en témoigna un dépit extrême, qui causa des brouilleries domestiques. Elle se porta même plusieurs fois à des dédains & des contrariétés d'autant plus fâcheuses pour Henri IV. qu'elles retardoient l'exécution des grands desseins qu'il avoit conçus. Tel est le plus souvent le sort des plus grands hommes. Pendant que la fortune les comble de bonheur au dehors, elle les accable dans l'intérieur de leur famille.

PORTE-toi bien, sage & savant Abukibak.

LETTRE QUARANTE-TROISIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

JE viens de lire un Livre, sage & savant Abukibak, rempli d'excellentes choses, écrites avec une sincérité & une noble hardiesse, dignes d'un véritable Philosophe. Ce Livre est intitulé *Histoire Critique de la Philosophie*. L'Auteur traite de son origine, de ses progrès, & des diverses révolutions qui lui sont arrivées jusques dans ces derniers tems. Il expose d'abord quel étoit l'état de la Philosophie avant les Grecs, il examine les opinions des Egyptiens, & développe d'une manière précise, claire & intéressante les difficultés qui se rencontrent dans des faits qui semblent à demi ensevelis dans la nuit des tems. Après avoir cherché la Philosophie jusques dans son origine, il la suit pas à pas, & remarque soigneusement tout ce qui a servi à sa perfection. Il observe le tems de la naissance des différentes Sectes, il entre dans un détail savant & rempli d'érudition, de leurs principaux sentimens. Il en réfute plusieurs en grand maître, il donne de la force à quel-

quelques-uns par les nouvelles raisons dont il les appuie , & par la clarté avec laquelle il les explique. Il trace d'une main sûre & hardie le portrait de tous les plus célèbres Philosophes, il les représente, non pas tels que la passion, les préjugés, la haine, ou la prévention, les ont peints bien souvent; mais tels qu'ils ont été réellement. Il juge de leurs mœurs, de leur probité, de leur caractère aussi impartialement, qu'il décide sagement du prix & du mérite de leurs Ouvrages. A ces portraits particuliers il en joint de généraux, qui ne sont pas d'un moindre prix; tel est celui qu'il fait des premiers hommes qui s'appliquerent à l'étude de la Philosophie „ Il est aisé de voir, dit-il , „ . . . que la Philosophie dans les pre- „ miers tems étoit toute différente de ce „ qu'elle est aujourd'hui. Elle tenoit d'un „ côté à la Religion, & de l'autre à la „ Politique; elle s'élevoit au gouverne- „ ment des Etats, & à ce qui devoit oc- „ cuper les plus grands génies, au bon- „ heur des peuples; elle formoit des pro- „ fessions graves, importantes, pleines de „ ressources, dignes d'occuper toute la „ vie d'un homme raisonnable. Ceux qui „ s'y dévouoient, n'étoient point des a- „ mes mercenaires, des Savans querel- „ leux, & d'une imagination rembrunie, „ plus propres à avilir, suivant l'expres- „ sion des Anciens, qu'à faire aimer cet-

„ te divine Pallas, qui par un don singu-
 „ lier des Dieux est venue habiter sur la
 „ terre. De-là naissoient plusieurs avan-
 „ tages, qui doivent à nos yeux accrédi-
 „ ter les Philosophes barbares. Nés,
 „ pour ainsi dire, au milieu des connoiif-
 „ sances, ils n'étudioient point selon leur
 „ goût & leur caprice, mais par autorité
 „ de l'Etat. Le soin importun de pour-
 „ voir à leur subsistance, & plus impor-
 „ tun encore dans les commencemens,
 „ ne leur caufoit aucune distraction. Af-
 „ fez riches des bienfaits publics, ils ne
 „ pouvoient exercer, ni la Banque, ni
 „ le Commerce, ni aucune de ces pro-
 „ fessions lucratives, que Platon appel-
 „ loit agréablement *l'Art de voler le bien*
 „ *d'autrui suivant les loix*. Le privilège
 „ d'étudier étoit même réservé à certai-
 „ nes familles choisies, & très jalouses
 „ d'un si noble avantage. Le fils docile
 „ recevoit avec respect les instructions
 „ de son pere, & les transmettoit sans au-
 „ cun changement à sa postérité. Ainsi,
 „ les dogmes ne se corrompoient point,
 „ ne souffroient aucune altération, & l'on
 „ disoit qu'après Dieu, la mémoire étoit
 „ la chose du monde la plus sacrée & la
 „ plus respectable, parce qu'elle perpé-
 „ tue & conserve le souvenir des premiè-
 „ res instructions qu'on a reçues *. „

QUEL-

* Histoire Critique de la Philosophie, *imprimée*

QUELLE différence, sage & savant Abukibak, n'y a-t-il pas entre les personnes qui s'appliquent aujourd'hui à l'étude de la Philosophie, & celles qui autrefois en faisoient leur occupation principale ! Si l'on excepte quelques grands hommes, qui dans ces derniers tems ont tâché de rappeler le bon sens qui paroissoit avoir été exilé de chez les hommes, & qui ont tenté de détruire ce ramas de chimères monstrueuses, que la superstition, l'amour de la dispute, l'oïveté Monacale, & le pédantisme avoient inventées, à qui peut-on donner le titre de Philosophe ? Est-ce à un Jacobin, partisan outré des visions de St. Thomas, qui, avant d'ouvrir les Ouvrages de cet Ecrivain, jure & promet qu'il adoptera aveuglément tout ce qu'il y trouvera, & qu'il défendra, en dépit de la raison & de l'évidence, toutes les erreurs, les puérilités & les questions inutiles, qu'il aura plû à son ancien Patriarche de soutenir ? Est-ce à un Cordelier, vil esclave des subtilités ridicules de Scot, qui, aussi zélé pour cet Auteur, que le Jacobin pour St. Thomas, se fait une loi & une maxime inviolable de dire *non*, lorsque l'autre dit *oui* ? Y a-t-il rien de si plaisant, & qui marque mieux jusqu'où

mée à Amsterdam, chez Changuion, en 1737. Tome I. pag. 14.

qu'on va la faiblesse des hommes, que de voir deux personnes, qui, sans connoître les sentimens de deux Philosophes, les embrassent aveuglément, & promettent de penser comme eux, parce qu'ils en doissent des habillemens, faits de la même manière que ceux que portoient ces Philosophes? Celui, dont le capuchon est blanc, doit être pour les formes substantielles, & celui, dont la robe est blanche & noire, doit défendre jusqu'à la dernière goutte de son encre, l'a *partemētis*.

La plupart des autres gens qui se voient à l'étude de la Philosophie, n'y apportent guères un esprit plus pénétrant & plus dépouillé des préjugés. Un Jésuite emploie les talens qu'il a, non pas à rechercher la vérité, & à trouver dans Descartes, Locke, Newton, Mallebranche, la solution de certaines difficultés qui l'embarrassent: tout cela ne l'occupe point, c'est de découvrir quelque nouvelle raison qui puisse l'empêcher de se rendre à une démonstration évidente. Aristote a dit une absurdité, il faut absolument excuser ce Philosophe. La Société enseigne la Philosophie Péripatéticienne, elle la croit plus utile à ses intérêts que le Cartésianisme, ou le Newtonisme. Qu'importe que la vérité souffre, que l'aveuglement des hommes augmente, que les véritables Savans gémissent & déplorent l'état

tat présent des Belles-Lettres ? L'honneur du Péripatétisme est attaché à ne point démordre de certaines opinions ; on doit, pour les soutenir, employer tous les moyens, dût-on dire, comme autrefois les Pythagoriciens, *le Maître l'a dit, il faut donc que cela soit.*

Les Philosophes scholastiques, & surtout les Jésuites, se servent assez souvent d'un semblable argument. Quand une objection les embarrasse, ils traitent celui qui la leur fait, d'hérétique ; ils appellent l'autorité de l'Eglise & celle du Pape à leur secours, & cela doit terminer, selon eux, la dispute, en leur donnant gain de cause. Lorsque Descartes soutint & démontra évidemment que l'étendue étoit l'essence de la Matière, tous les Moines, tous les Professeurs de Collège donnèrent l'alarme, sonnerent le tocsin, & il ne tint pas à eux que cet illustre Philosophe ne fût excommunié, & qui pis est, brûlé. Cependant, si l'on fait aux Jésuites & aux Ecclésiastiques le reproche d'imiter la sorte crédulité des Pythagoriciens, ils vous diront hardiment qu'ils ne croient un sentiment, que parce qu'ils pensent qu'il est conforme à la raison. Non contents de tromper les hommes, ils les méprisent, & se figurent qu'ils n'ont pas assez de jugement pour connoître les choses les plus claires & les plus visibles.

- Si l'on fait attention, sage & savant

Abukibak, à la conduite des principales Sectes des Scholastiques, on verra qu'elles conservent toutes quelque chose qui fut particulièrement attaché à quelqu'une des anciennes. On trouve dans les Thomistes & dans les Scotistes la soumission servile des Pythagoriciens; les Franciscains, les Capucins, &c. se ressentent de la crasse, de la fainéantise & du fanatisme des Cyniques. Car comment peut-on nommer cette effronterie avec laquelle ils s'offroient aux yeux du Public à demi-nuds, sales, remplis de poux, couverts de crasse, & affectant sous leurs haillons l'air d'une austère sagesse? En faisant le portrait de ces anciens fous, je peins d'après nature ceux des Moines mandians. L'Auteur de la *Philosophie Critique* a eu la même pensée, mais il a substitué à la place des Capucins, des Recollets, des Pique-puces, & des Capucins d'Ebene, d'autres gens, qui peut-être ne ressembloient point autant aux confreres de Diogene. „ Les „ Cyniques, dit-il, n'étoient point si at- „ tachés à l'ancienne Philosophie, qu'on „ n'en ait trouvé des rejettons dans tous „ les siècles postérieurs, & jusques au mi- „ lieu du Christianisme. En effet, ne peut- „ on pas donner ce nom à tant de sectai- „ res qui ont cherché à avilir & à desho- „ norer une Religion, aussi respectable „ par les Mystères qu'elle propose à croi- „ re, qu'aimable par la Morale qu'elle en- „ sei-

„ seigne à pratiquer? Tels sont, pour re-
 „ monter aux plus anciens de ces sectai-
 „ res, les Ebionites, les Manichéens, les
 „ Adamites, les Béguards, les Turlupins,
 „ les Vaudois ou Pauvres de Lion, les
 „ Flagellans, les Humiliés, les Cathares
 „ on Paterins, les Anabaptistes, les Men-
 „ nonites, les Quakers ou Trembleurs,
 „ les Petits-Propètes échappés de Cé-
 „ vennes, & que nous avons vûs de nos
 „ jours se répandre avec tant d'éclat en
 „ Angleterre. L'Histoire continuée de
 „ ces sectaires pourroit à juste titre s'ap-
 „ peller l'*Histoire des Cyniques Chrétiens*,
 „ ou l'*Histoire du Fanatisme dans la Religion*
 „ Chrétienne *.

L'IDEE que donne ce sage Ecrivain
 du respect qu'on doit aux grands hom-
 mes, est un des plus beaux morceaux de
 son Ouvrage. Il montre qu'ils doivent
 être bien plus respectés dans la Société,
 que ces Princes enivrés de leur grandeur,
 inutiles au bien de leurs peuples, & ces
 Conquérans, nés pour le malheur des hu-
 mains. En effet, si un homme ne doit
 être considéré que parce qu'il a un mé-
 rite réel, qui a plus droit de prétendre à
 l'estime des honnêtes gens, ou un sage
 Philosophe qui les instruit par ses con-
 feils,

* Hist. Crit. de la Philosophie, *Tom. II.*
 pag. 192.

seils, qui les encourage par ses lectures, à supporter les coups de la fortune, qui leur apprend par son exemple à devenir vertueux, qui leur communique ses utiles découvertes dans la Nature; ou un Roi, qui les ruine par ses dépenses frivoles, qui les sacrifie à son ambition, qui les abandonne au soin d'un Ministre avare, dur, cruel & ignorant? Ne seroit-on pas fou de vouloir égaler Charles IX. & Henri III. à Descartes, ou Charles & Jacques II. à Newton? Ces Savans étoient nés pour le bonheur du genre humain; & ces Rois pour le malheur de la France & de l'Angleterre. On doit convenir de cette vérité: rien n'est plus grand, plus estimable qu'un Prince sage & vertueux; rien n'est si méprisable qu'un Tyran. Ils sont cependant également Souverains; mais le premier est un Monarque Philosophe, & le second un Roi simplement. Ce n'est donc pas le Trône qui illustre les Souverains, mais la vertu, ainsi que les autres hommes.

„ Qu'il me soit permis, dit
 „ l'Auteur dont je parle, de citer ici un
 „ trait, non pour l'honneur qui m'en peut
 „ revenir de m'être familiarisé avec les
 „ plus grands hommes de ce siècle, mais
 „ par le rapport qu'il peut avoir à l'*Histoire de la Philosophie*. Aiant passé en
 „ Angleterre avec feu Mr. le Duc d'Aumont, qui joignoit à tant de talens supérieurs une générosité presque incon-

„ nue

„ nûe dans notre siècle, je fus prié de dî-
 „ ner chez l'illustre Mr. Neuwtôn ; &
 „ comme c'est l'usage en Angleterre de
 „ boire sur la fin du repas à la santé des
 „ Rois & des Princes, que les Philoso-
 „ phes ordinairement ne connoissent &
 „ ne fréquentent guères, Mr. Neuwtôn,
 „ plus judicieux, me porta la santé de
 „ tous les honnêtes gens, de quelque
 „ país qu'ils fussent. *Nous sommes tous*
 „ *Amis*, m'ajouta-t-il, *parce que nous ten-*
 „ *ons unanimement au seul but digne de*
 „ *l'homme, qui est la connoissance de la véri-*
 „ *té.* *Nous sommes encore tous de la même*
 „ *Religion*, parce que menant une vie simple
 „ & nous conformant aux bienstances, nous
 „ tâchons sincèrement de rendre à l'Etre Su-
 „ prême le culte que nos foibles lumières nous
 „ persuadent lui devoir plaire davantage. Les
 „ témoins de ce discours furent Mr. Hal-
 „ ley, Mr. de Moive, & Mr. C. . . .
 „ tous Mathématiciens du premier ordre.
 „ Erasme, qu'on doit regarder comme le
 „ modèle des esprits doux & modérés ;
 „ des amis de la paix, Erasme, dis-je,
 „ après avoir rapporté les dernières pa-
 „ roles de Socrate prêt à boire la ciguë,
 „ paroles si nobles & si touchantes, le
 „ félicite sur-tout, *Quod bonam spem con-*
 „ *ceperit fore ut Deus pro sua bonitate boni*
 „ *consulturus esset, quod studisset bene vi-*
 „ *vere* *. „

JE

* Hist. Crit. de la Philosophie, Tom. II.
 pag. 264.

JE ne doute pas, sage & savant Abukibak, que tu ne sois charmé de la liberté noble & hardie qui regne dans le passage que je viens de te citer. On aime à voir les grands hommes encourager par leur exemple tous ceux qui s'appliquent aux Sciences, & leur faire sentir combien leur état est au-dessus de celui que leur assignent l'ignorance & la fausse grandeur. Il y a plusieurs endroits dans cet Ouvrage aussi beaux, aussi frappans & aussi intéressans. L'Auteur a su mêler adroitement l'agréable à l'utile, & il divertit en instruisant. Cependant, son Livre a trouvé des ennemis redoutables : les Ecclésiastiques se sont élevés contre lui, il n'a pas tenu à eux qu'ils ne l'aient accablé, parce qu'ils ont cru qu'il n'avoit point eu assez de respect pour leurs erreurs & pour leurs opinions ; ils l'ont regardé comme un esprit dangereux. Tu sais qu'aujourd'hui, sage Abukibak, l'ambitieux Clergé exige que l'on baise les fers dont il charge tous ceux sur lesquels il peut étendre ses droits. Quel supplice pour des personnes qui font usage de leur raison, que celui d'être obligé de gémir sous le poids insupportable de l'hypocrisie, de la superstition, de la mauvaise foi & de l'ambition de gouverner ! Encore, si les Ecclésiastiques, tranquilles & d'accord entre eux, ne se rendoient point méprisables par la manière dont ils tâchent de se détruire, de se supplanter, & de s'aggrandir
aux

aux dépens de leurs confreres , on pour-
 roit se contraindre à garder le silence.
 Mais quel est l'homme qui pourroit se tai-
 re , voyant ces disputes indécentes & ces
 haines mortelles , occasionnées par les
 différens partis formés & fomentés par
 les Ecclésiastiques ? L'Auteur de l'*Histoire
 Critique de la Philosophie* a dépeint dans la
 perfection l'inutilité , ou plutôt le mal dan-
 gereux de ces guerres Théologiques , &
 je crois ne pouvoir mieux finir ma Let-
 tre , que par ce passage rempli de réfle-
 xions sensées. Quoique l'Empire , dit-il ,
 „ eût souffert des secousses violentes de-
 „ puis que les Paléologues s'en étoient
 „ rendus les maîtres , il faut cependant
 „ avouer que jamais peut-être on n'y a-
 „ voit trouvé tant de gens habiles. Les
 „ disputes entre l'Eglise Grecque & la
 „ Latine , entre les Papes & les Empe-
 „ reurs , étoient alors plus vives & plus
 „ fréquentes que jamais , soit que les Grecs
 „ voulussent effectivement terminer le
 „ Schisme , ce que j'ai de la peine à croi-
 „ re de leurs subtilités & de leur dissimu-
 „ lation , soit qu'ils se servissent de ce
 „ prétexte pour engager les Princes du
 „ Rit Romain , & le Pape même à les se-
 „ courir. Tout cela obligeoit de côté
 „ & d'autre d'entrer dans de longues dis-
 „ cussions , & de conférer en présence
 „ des personnes les plus accréditées &
 „ les plus aguerries à la dispute ; & il fal-
 „ loit

„loit bien pour cela étudier soigneuse-
 „ment l'Écriture Sainte, recourir aux au-
 „torités des anciens Peres, ou trouver
 „le moïen de les détourner. C'est ce
 „que plusieurs Grecs ont fait avec suc-
 „cès, & même au-delà de ce qu'on de-
 „voit attendre de leur capacité. Je ne
 „citerai ici que ce qui s'est passé sous Mi-
 „chel Paléologue & Grégoire X. au Con-
 „cile de Lion, & sous Jean Paléologue
 „& Eugene IV. au Concile de Florence.
 „Je doute qu'on puisse trouver des gens
 „aussi artificieux, & aussi éclairés sur
 „leurs intérêts, que l'étoient les députés
 „de l'Eglise Grecque qui assisterent à ces
 „deux Conciles. En effet, quelle utilité
 „& quel fruit en tira-t-on? Chaque par-
 „ti s'opiniâtra davantage dans son senti-
 „ment, & les efforts qu'on fit de côté &
 „d'autre pour s'assurer la victoire, ren-
 „dirent irréconciliables ceux qui avoient
 „paru céder. Tel est le sort de toutes
 „les conférences de Religion, & il sem-
 „ble que Dieu le permette pour appren-
 „dre aux hommes que c'est lui qui tour-
 „ne les cœurs comme il vent, & que sans
 „son secours, ceux qui paroissent chercher
 „à se réunir, s'éloignent encore davan-
 „tage *.

QUEL

* Hist. Crit. de la Philosophie, Tom. III.
 pag. 214.

QUEL bonheur pour l'Univers entier, si les Prêtres de toutes les différentes Religions pouvoient être persuadés un jour de la vérité de cette dernière maxime!

Je te salue , sage & savant Abukibak.



LETTRE QUARANTE-QUATRIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

J'EXAMINE avec soin , sage & savant Abukibak, les différens caractères des hommes. Je tâche de me dépouiller le plus qu'il m'est possible des préjugés que j'ai reçus dans mon enfance. Je ne me laisse point ébloüir à des apparences trompeuses, & qui, semblables à ces clinquans qui brillent aux yeux lorsqu'on les examine de loin , perdent entièrement leur prix & leur mérite dès qu'on les considère de près. Je ne regarde dans les hommes que la sagesse & la vertu. Sous quelque forme qu'ils me les offrent , je les respecte toujours. Un bourgeois vertueux, un païsan rempli de candeur & de

Tome II. L bon-

bonne foi , me sont cent fois plus précieux qu'un Noble, descendu d'une race ancienne, & qui n'a devers lui d'autre qualité que le bonheur d'être né de parens , qui peut-être ne dûrent leur mérite , ainsi que lui , qu'à d'autres parens qui se trouvoient dans le même cas.

Si l'on remontoit jusqu'à la première origine de bien de familles illustres par leur ancienneté , on verroit avec étonnement que cette illustration , qui n'a eu d'autre fondement que la faveur d'un Ministre, celle d'une maîtresse , ou quelquefois l'achat d'un morceau de parchemin, payé par une somme pillée à la veuve & à l'orphelin , s'est augmentée , sans que ceux qui y avoient tant d'intérêt, y prissent plus de part qu'à la gloire du Grand Mogol & aux victoires du Roi de Pégu.

EST-il rien, sage & savant Abukibak , de plus extraordinaire que d'avoir attribué aux familles les mêmes qualités qu'à ces arbres, qu'on est assuré de voir croître dans quelque terrain qu'on les plante , sans qu'il soit besoin de les cultiver ? Dès qu'une fois un particulier a annobli sa maison, il est certain que ses successeurs , pourvu qu'ils soient riches , iront toujours en augmentant , quelque peu de mérite qu'ils aient. Tel est le sort de la Noblesse : dans quelque terre qu'elle soit plan-

plantée, il faut, tant qu'elle dure, qu'elle devienne plus respectable; sa véritable essence ne consiste que dans l'ancienneté.

QUELQUES vertus, quelque grandes qualités qu'ait un nouveau Noble, ce n'est qu'un *Gentilhomme de nouvelle fabrique*; mais un stupide, un fat, un imbécille, né d'une ancienne race, c'est une personne respectable, c'est un *bon Gentilhomme*.

JE serois tenté, sage & savant Abukibak, de regarder les préjugés des Européens sur la Noblesse, comme étant aussi ridicules que ceux de certains Savans, qui n'estiment point les plus belles Editions de Thucydide, de Tacite, de Cicéron, &c. & qui ne veulent lire ces Auteurs que dans de vieux Manuscrits à demi usés, effacés & déchirés. On a beau leur représenter la netteté, la justesse, la correction qui se trouvent dans les Editions imprimées, & les fautes, les mots effacés, les caractères presque inintelligibles dont fourmillent la plupart des Manuscrits; ce qui n'est point ancien n'a pour eux aucun appas. Cicéron n'est plus Cicéron, & Thucydide perd toutes ses grâces, dès qu'il ne faut pas orner son nez d'une lunette, & se perdre la vue pour déchiffrer des Ouvrages transcrits depuis plus de huit ou neuf cents ans. Je serois, sage & savant Abukibak, que ce

respect servile & cette vénération pour l'ancienne Noblesse, qui n'a d'autre mérite que son ancienneté, sont des imaginations aussi folles, que celles de la passion & de l'entêtement pour les vieux Manuscrits. J'aurois même envie de les comparer à l'amour outré qu'ont les Hollandois pour les vieilles porcelaines ; un vase de terre, dont ils ne feroient aucun cas s'il étoit fait depuis une année, leur devient précieux dès qu'il l'est depuis cinquante ou soixante.

QUAND je condamne aussi hautement les préjugés où l'on est sur la Noblesse, je ne prétends point cependant soutenir qu'elle doive être méprisée. Je voudrois seulement qu'on ne la considérât qu'autant qu'elle seroit ornée de plusieurs excellentes qualités, je souhaiterois qu'elle eût les mêmes avantages que la vertu lorsqu'elle l'accompagneroit, & qu'elle ne pût rien obtenir dès qu'elle seroit seule. Les Epicuriens ont fait pour principes des choses le *vide* & les *atômes* : le premier de ces principes ne peut rien sans l'autre. Ne pourroit-on pas établir pour maximes fondamentales des honneurs qu'on accorde aux gens de distinction, la *Noblesse* & les *sentimens* ? Sans ces dernières qualités, la première seroit le véritable *vide* des Epicuriens.

LA coutume que je voudrois établir, paroît d'abord ramener les choses à leur pre-

première origine. Il semble que je veuille qu'il n'y ait presque d'autre Noblesse que celle qu'on acquiert personnellement & par ses actions; ce n'est pas-là cependant mon but. Si je détruisois absolument toutes les distinctions qui sont entre certaines familles par leur ancienneté, je tomberoïis dans un excès aussi vicieux que celui que je condamne. Il faut que dans des Etats bien policés il y ait des rangs différens, dont quelques-uns soient destinés à des gens qui aient reçu une éducation qui les mette en état de pouvoir exercer dignement les charges qu'on leur confie. Or, il est naturel que des personnes qui sont nées dans des familles qui depuis long-tems jouissent des emplois les plus considérables, soient plus propres à les remplir, y ayant été, pour ainsi dire, élevées, que des hommes à qui les fonctions en sont souvent entièrement inconnues.

IL faut donc établir ce principe. La Noblesse est utile & respectable, lorsqu'elle est accompagnée de la vertu; mais elle ne doit, ni ne peut donner aucun véritable relief au vice, à l'ignorance, à l'imbécillité, à la mauvaise foi, &c. Tous ces défauts sont aussi condamnables dans un Noble aux yeux d'un Philosophe, que dans le plus petit particulier.

VOICI encore un autre principe, qui me paroît aussi vrai que le premier. En-

tre deux Gentilshommes le mérite seul doit décider de la préférence qu'on doit leur donner : si l'on se détermine en faveur de l'un, parce que sa race est plus ancienne d'un siècle que celle de l'autre, c'est-là une décision que je compare à celle des Hollandois en faveur de la vieille porcelaine. Voilà l'amour ridicule pour de vieux Manuscrits. Je soutiens alors tout ce que j'ai établi au commencement de ma Lettre, & je crois être fondé à dire que la Noblesse ne doit jamais entrer pour rien dans les jugemens qu'on prononce sur l'estime que mérite un galant homme.

Je ne m'étonne point, sage & savant Abukibak, que tant d'illustres Ecrivains se soient récriés contre les préjugés outrés où l'on étoit en faveur de la Noblesse; ils défendoient leurs propres causes. La Nature, en les avantageant du côté de l'esprit & des qualités du cœur, les avoit maltraités du côté de la naissance; n'étoit-il pas naturel qu'ils souffrissent avec peine qu'on leur préférât des gens sur lesquels ils avoient tant d'avantages réels? En vérité, je passe à tous les Savans les déclamations qu'ils ont faites contre la Noblesse, ils étoient en droit d'attaquer une chimère, sur l'autel de laquelle on brûloit un encens, qui n'auroit dû être destiné qu'à celui de la vertu.

Si les Auteurs qui ont écrit contre le servile respect qu'on a pour les vieux pa-

pa-

papiers , pour les anciens contrats & pour les titres, avoient été en état & dans une situation à pouvoir connoître par eux-mêmes l'intérieur de ceux qui en retiroient tant de gloire, ils auroient attaqué encore avec plus de succès le phantôme redoutable qu'ils combattoient. Malheureusement la plupart d'entre eux ne connoissant que le foible de la Noblesse, & fort peu le ridicule de bien des Nobles, ils faisoient des déclamations vagues, & ils se contentoient d'élever la vertu au-dessus de la naissance. Ils avoient sans doute raison ; mais ils eussent remporté des avantages bien plus considérables, si entrant dans un détail circonstancié, ils eussent pû dévoiler les caractères singuliers, & méprisables en même tems, des trois quarts des Nobles. Peu de Savans ont agi de cette manière, parce que peu se sont trouvés dans une situation à connoître la Cour & le grand monde. Les uns ont passé leur vie dans leur cabinet, les autres ont ressenti tout le poids de l'injustice dont ils se plaignoient. L'obscurité de leur naissance les a empêchés d'approcher de près les personnes d'un certain rang ; quelques-uns, qui auroient pû être plus instruits des foiblesses des Grands, ont cru devoir mieux employer leur loisir, qu'à examiner les folies & les sottises d'un nombre de gens qui se figurent avoir acquis le droit par leur nais-

ce de pouvoir être aussi ridicules qu'ils le jugent à propos, sans qu'on soit en droit d'y trouver à redire. Je pense cependant, sage Abukibak, que le tems qu'on emploie à étudier les différens caractères des hommes, quelque vicieux qu'ils soient, est toujours bien employé. On apprend à haïr le vice, en considérant toute sa laideur. La fréquentation, par exemple, d'un Petit-maître est utile à un Philosophe, pour lui faire connoître parfaitement le néant de la vie de la plus grande partie des gens du monde.

JE ne fais, sage & savant Abukibak, si tu as jamais daigné faire quelque attention aux manières grotesques & ridicules de ces personnes, à qui l'on accorde libéralement le titre d'*homme aimable*, d'*esprit enjôlé*, de *caractère gracieux*. Tu aurois pu en tirer des raisons bien fortes pour prouver la spiritualité de l'ame des singes. Je m'étonne que les Philosophes, qui ont soutenu que l'ame des bêtes étoit de même nature que celle des hommes, n'aient pas fait d'abord cette objection à leurs adversaires: *Ou il faut que vous avouiez que l'ame d'un singe est spirituelle, ou il faut que vous conveniez que celle d'un Petit-maître est matérielle. Puisque j'apperois dans ces deux ames les mêmes qualités, les mêmes inclinations, les mêmes mouvemens, les mêmes passions, elles doivent avoir la même essence, & sont également, ou matérielles, ou spi-*

spirituelles. Or, vous prétendez que celle du Petit-maître est spirituelle; donc celle du singe l'est aussi.

A P R È S cette première proposition, il resteroit à prouver l'égalité des pensées, des sentimens & des inclinations entre le singe & le Petit-maître; il n'y auroit rien de si aisé que d'en venir à bout. Je me mets pour un instant à la place du Philosophe qui soutient cette opinion. N'est-il pas vrai, demande-je, qu'on ne doit, & qu'on ne peut même juger de la nature de l'ame que par les opérations qu'on lui voit faire, son essence ne souffrant point qu'elle puisse être apperçue par les yeux. Quelles sont les fonctions de l'ame d'un Petit-maître? Elle agite le corps dans lequel elle fait sa demeure. Tantôt elle le fait siffler, tantôt elle le force à danser, à sauter, à cabrioler; tout cela sans aucun sujet, & si promptement, que l'on voit bien que la raison & le jugement n'entrent pour rien dans ces pirouettes. J'apperçois dans les singes ces sauts, ces gambades, ces élans précipités, & dans un sapa-jou, qui se démene dans sa loge, je découvre avec un peu d'attention les contorsions les plus raffinées d'un jeune étourdi au milieu d'un cercle de femmes.

P O U R S U I V O N S cet examen. Lorsqu'un singe se regarde dans un miroir, enchanté de sa figure, il redouble ses grimaces grotesques, il déploie toute sa légèreté, il fait trente sauts, il marmotte dans les

L 5

dents

dents quelque chose d'inintelligible pour nous ; mais qui ne l'est point sans doute à quelque autre singe. Un Petit-maître , se considérant dans un grand trumeau , rappelle toutes ses grâces , il s'examine en détail , il se tourne & retourne vingt fois , hausse la tête & la secoue , la baisse ensuite & la relève , tient quelques discours qui ne peuvent être entendus que par un autre Petit-maître , parle de *boucle flottante* , de *nœud à grand ruban* , de *toupet court & rond*. Où peut-on trouver de ressemblance plus parfaite ?

Le singe , naturellement traître & malin , mord ou déchire les habits de ceux qui ont l'imprudence de s'approcher trop près de lui , attirés par le plaisir que leur donnent ses sauts & ses gambades. Le Petit-maître fait précisément la même chose ; on achète toujours cher les divertissemens qu'il donne. En sortant d'une maison où il aura étalé tout son savoir-faire , & déployé ses tours les plus subtils , il déchire la réputation des gens qu'il y a vus , & médit du maître & de la maîtresse. Rien n'est à l'abri de sa langue maligne , elle est pour le moins aussi dangereuse que les dents du singe le plus mauvais.

À P R È S une égalité aussi visible dans les sentimens , dans les manières & dans le caractère , n'est-on pas en droit de conclure que l'ame du singe & celle du Petit-maître sont de la même nature ? Je t'a-

voue.

voüerai, sage & savant Abukibak, que je pancherois presque vers cette opinion. Je fais qu'elle a de grandes difficultés, & que si l'on en convenoit une fois, il faudroit avouer que l'ame des Petits-maîtres est matérielle ; car il n'y auroit aucune apparence à vouloir rendre spirituelle celle des singes ; mais quand il seroit vrai qu'on seroit forcé de convenir que les Petits-maîtres ne sont que des automates, des espèces d'horloges montés par la folie & par l'extravagance, quel mal cela feroit-il ? Dans le fond il n'y auroit rien de si aisé que de prouver que l'ame d'un homme raisonnable n'est point de la même nature que celle d'un Petit-maître. Penses-tu, sage Abukibak, qu'on trouveroit beaucoup de ressemblance entre l'ame d'un Philosophe, tel que Neuwton, & celle d'un singe renfermé dans un corps humain ?

J e te salue, illustre Cabaliste,

L E T T R E



LETTRE QUARANTE-CINQUIEME.

Astaroth, *au Cabaliste* Abukibak.

VOICI, sage & savant Abukibak, une conversation assez hardie entre les deux damnés qui ont écrit le plus librement lorsqu'ils étoient sur la terre. Si tu trouves quelque chose de trop hardi dans leurs discours, ne l'attribue qu'à la nécessité où je suis de te les rapporter fidèlement. Quoique nous autres Diables, nous nommions les choses par leurs noms, je fais le respect que je te dois ; je tâcherai donc d'adoucir, autant qu'il me sera possible, les expressions choquantes dont se sont servis ces deux damnés.

DIALOGUE ENTRE L'ARETIN
ET LE JESUITE SANCHES.

S A N C H E S.

„ JE ne comprends point en vérité
 „ comment vous pûtes pousser la débau-
 „ che jusqu'à ôser publier votre infame
 „ Ouvrage, intitulé *Il Libro dei Sonnetti, e*
 „ *delle figure lussuriose*, dans lequel vous
 „ aviez

„ aviez fait graver en dix-huit planches
 „ toutes les attitudes les plus luxurieu-
 „ ses qu'un amant qui cherche à raffiner
 „ dans les plaisirs amoureux , étoit capa-
 „ ble de prendre. Vous eûtes soin d'a-
 „ jouter un sonnet à chacune de ces es-
 „ tampes, & vous joignîtes à toutes ces
 „ choses ordurières un Dialogue, intitulé
 „ *La Putana errante*, dans lequel vous trai-
 „ tâtes fort au long de *i diversi conjunga-*
 „ *menti*. Vous craigniez apparemment que
 „ vos sonnets ne pussent suffire à expli-
 „ quer assez clairement la matière que
 „ vous traitiez.

„ A R E T I N.

„ JE m'étonne que vous me reprochiez
 „ ma façon d'écrire impudique; mon des-
 „ sein étoit d'être utile aux femmes, &
 „ de leur fournir des moïens pour pou-
 „ voir entretenir & accroître l'amour de
 „ leurs maris, ou de leurs amans. Il me
 „ paroît que vous n'êtes guères en droit
 „ de condamner mon attention pour le
 „ beau sexe; vous lui avez été pour le
 „ moins aussi favorable que moi. Vos
 „ égards pour lui se sont étendus jusques
 „ aux vieilles femmes; vous avez sou-
 „ tenu * que quelque âgées qu'elles fus-
 „ sent,

* *Unde nunquam ob senectutem deneganda est*
alicui

„ sent, on ne devoit jamais refuser de
 „ les marier, parce que l'état de femme
 „ em-

alicui ab Ecclesia facultas inveniendi matrimonium, nisi aliud impedimentum allegetur & probetur. Constat ex dictis duplici n. præced. Et tradit En-riquez, dicens ita usum Ecclesiæ se habere. L. 12. de Matrim. Cap. 7. n. 3.

Atque hoc in femina, quantumcunque vetula, certius est, quia frigiditas coitum viri senis impediens, ipsi non obstat, utpote quæ patiens est, & semen recipit, ad quod calor juvenilis minime desideratur. Sylv. Matrim. 8. q. 16. Disto 4. in fin. Ant. Cuc. L. 5. Instit. Majorum, Tom. 12. n. 262: Barbosa, L. 1. p. 1. n. 97. ff. Sol. Matr.

Sed difficultas est, an quando vir senex est adeo exhaustus, ut omnino impotens sit ad copulam habendam, nec judicio Medicorum juvari arte possit, sit incapax matrimonium inveniendi? Quibusdam placet eum non esse incapacem; nam semper habitu retinet intrinsicam seminandi intra vas potentiam, ac senio per accidens impeditam. Ita videntur sentire Ant. c. 2. n. 5. de Frig. & Malef. Jason. l. 1. Sed est quæsitum n. 1. notab. 1 ff. de Lib. & Posthum. Rolandus de Lucro dotis. q. 103. n. 17. habetur Tom. 9. tract. Aiunt enim senes valide posse matr. inire. R. Patris Thomæ Sanchez Cordubensis & Societate Jesu, de Sancto Matrimonii Sacramento Disput. Tomi tres. De Impedimentis Matrimonii Lib. 7. Tom. 2. Disputat. XCII. pag. 37. Les Lecteurs verront par la traduction, ou plutôt par la paraphrase de ce premier passage, combien j'adoucis les termes sales & choquans du Jésuite Sanchès. Quelques gens, trop scrupu-
leux,

„ emportant celui de *patient* ; & non
 „ point celui d'*agent* , la chaleur de la
 „ jeunesse ne leur étoit pas d'une néces-
 „ sé absolue. Vous les comparez ensuite
 „ à des vases qui sont faits uniquement
 „ pour recevoir : vous n'avez pas la mê-
 „ me complaisance pour les hommes, &
 „ dès qu'ils sont trop vieux , vous vou-
 „ lez qu'ils ne puissent plus contracter des
 „ mariages légitimes. Vous distinguez sage-
 „ ment la différence des emplois du vase &
 „ du jardinier : le jardinier doit verser , il
 „ faut pour cela une force marquée ; le va-
 „ se , pour recevoir , n'a point besoin de se
 „ mouvoir. Or , dès que le jardinier ne
 „ peut plus hausser le bras , il lui est im-
 „ possible d'arroser : par cette même rai-
 „ son un mari trop âgé ne peut plus rem-
 „ plir les fonctions du mariage ; donc il
 „ ne

ceux , diront peut-être que j'ai mal fait de tra-
 duire des impuretés aussi grandes ; mais ils chan-
 geront de sentiment , s'ils réfléchissent que mon
 unique but a été de flétrir la mémoire de l'Au-
 teur qui les a le premier données au Public , &
 de couvrir de confusion les Jésuites , qui non
 seulement ont permis l'impression de l'Ouvrage
 impudique de leur Confrère Sanchès ; mais qui
 s'obstinent encore à le défendre , & qui même
 osent en parler comme d'un excellent Livre.
 Les Lecteurs jugeront , après avoir lu ce Dia-
 logue , s'il ne faut pas que ces Peres aient per-
 du toute honte.

„ ne sauroit le contracter légitime-
 „ ment.

J'ADOU CIS, comme vous voiez , les
 „ termes dont vous vous servez ; & quoi-
 „ que vous m'accusiez d'être impudique ,
 „ je ne le suis point encore assez pour
 „ ôser nommer les choses les plus sales
 „ aussi crûment que vous faites. Mais
 „ enfin , cela ne sert de rien à notre
 „ dispute , il s'agit de savoir si vous n'a-
 „ vez pas aussi favorisé le beau sexe dans
 „ vos Décisions , que moi dans mes Dia-
 „ logues.

„ S A N C H E S.

„ COMMENT pouvez-vous dire que
 „ j'ai eu de grands égards pour les fem-
 „ mes , moi qui les soumets à subir tous
 „ les chagrins que leur peut causer la
 „ foiblesse du tempérament d'un mari
 „ peu vigoureux ? N'ai-je pas décidé en
 „ termes précis * que si une jeune fem-
 „ me

* *Tertio deducitur quid dicendum sit de femina arcta, quæ viro minime frigido nupsit, & ab eo cognosci nequit, at per coitum alterius viri potentioris potest ei aptari, aut jam aptata est? Sanchez, ibid. pag. 341.*

Universi supero eo textu Scribentes inde colligunt feminam uni cognoscibilem, unive arctam, præsumi talem omnibus. Tandem, quia si femina illa

„ me possède un bien si parfait , qu'il ne
 „ puisse lui être enlevé par un mari , à
 „ qui non pas la bonne volonté , mais
 „ les forces manquent , il faut que cette
 „ jeune femme souffre qu'un barbare ci-
 „ seau fasse une opération qui n'étoit ré-
 „ servée qu'à l'amour , & qu'on élargisse
 „ impitoyablement les voies qui peu-
 „ vent conduire l'époux à une entière
 „ jouissance ?

„ Ce que je prononce en faveur des
 „ maris que la Nature a trop avantagés ,
 „ n'est pas moins dur au beau sexe , que
 „ ce que j'ai décidé sur la facilité qu'on
 „ doit donner à ceux qui ne l'ont point
 „ été assez. J'établis comme une chose
 „ certaine , que quelque monstrueux
 „ * que soit un mari , il faut que sa fem-
 „ me

*illa re tam molli , ac est membrum virile alterius
 viri , potuit aperiri , ac apta reddi congressui prio-
 ris viri , cur id non poterit instrumento ligneo
 aut ferreo , quæ duriora sunt , absque vitæ pericu-
 lo fieri ? Id impedimentum , quod sic auferri po-
 test , nec est perpetuum , nec matr. dirimit , juxta
 regulam relatum. Id. ibid. Disputat. XCIII. pag.
 341.*

* *Sed procul dubio tenendum est , si ope medi-
 cinæ absque mortis periculo possit subveniri femina
 virgini , ut apta reddatur congressui illius viri im-
 becillis , validum esse matr. quia textus d. c. fraterni-
 tatis eam regulam generalem tradidit ad dignos-
 cendum an impedimentum perpetuum sit , ac diri-*

„ me prenne patience, & qu'elle aie re-
 „ cours au Chirurgien, dès qu'elle ne
 „ court point risque de la vie. Un hom-
 „ me, fût-il aussi puissant que Priape &
 „ une femme, aussi parfaite que Mi-
 „ nerve, cette contrariété si grande ne
 „ porte aucun préjudice au mari; une
 „ main cruelle dût-elle faire une ouvertu-
 „ re plus large que celle de la Caverne
 „ de la Sibylle, il faut que le mari puisse
 „ jouir de tous ses droits. Après des
 „ arrêts aussi peu favorables aux fem-
 „ mes, & sur-tout à celles pour lesquel-
 „ les on a ordinairement dans le monde
 „ le plus d'inclination, pouvez-vous me
 „ taxer

*mens matr. quando per opus humanum absque cor-
 poris periculo tolli nequit. Et quamvis textus lo-
 quatur de femina arcta, id non efficit quasi ad
 solam arctam restringens dispositionem, sed quia
 satisfacit quæst. proposita, quæ de sola muliere
 arcta fuit. Atque ita dum tradit regulam, gene-
 raliter loquitur, non restringens ad arctam, sed
 ex ea generali regula descendit ad decidendum ca-
 sum specialem quæsitum de arcta, ut constat ex
 illis verbis: Nos tamen perspicaciter attenden-
 tes quod impedimentum illud non erat perpetu-
 um, quod præter divinum miraculum, per
 opus humanum absque corporali periculo potuit
 removeri. Et confirm. quia si vir senex aut de-
 bilis coire nequeat, nisi opere medicinae adjutus,
 fatentur omnes id impedimentum temporale esse,
 nec dirimere matr. quod possit illi subveniri abs-
 que corporis periculo. Id. ibid. pag. 344.*

taxer d'avoir songé à leur être utile
dans mon Ouvrage?

„ A R E T I N.

„ Vous faites un peu trop valoir cette incision dont vous parlez tant. Je pourrois vous dire que c'étoit sans risque pour le beau sexe, que vous l'établissiez comme une chose nécessaire, sur-tout dans le cas où le mari se trouve trop avantagé. L'aviez-vous jamais vu arriver pendant votre vie ? Pour moi, je vous avoue que je n'avois jamais soupçonné qu'il fût besoin de décider quelque chose sur une pareille matière. Cependant, pour abrégér toutes les disputes inutiles, je conviendrai, si vous voulez, que votre décision peut être utile quelquefois ; mais vous y avez apporté de si grands ménagemens, vous l'avez accompagnée de tant de clauses, qu'il est aisé de voir votre attention pour l'intérêt & le salut du beau sexe. Vous ne voulez point qu'un mari * puisse lui-même se

„ fa-

* Tandem dubitabls an integrum sit huic virg impotenti ad virginem, potenti autem ad corruptam propria auctoritate instrumento aliquo ligneo aut ferreo ad id apto, digitifve claustra hujusmodi virginis a se ductæ referare, ut vel sic consummare possit matr.? Id esse licitum clare sentire vi-

„ faciliter les plaisirs que lui interdit sa
 „ foiblesse ou sa grosseur. Non seulement
 „ vous lui défendez de se servir de quel-
 „ que instrument de fer ou de bois ; mais
 „ vous ne voulez pas même qu'il emploie
 „ les doigts : vous craignez qu'il ne dé-
 „ rangeât par son ignorance quelque cho-
 „ se dans le Temple de l'amour, vous exi-
 „ gez que ce soit un Architecte qui en
 „ connoisse la structure & la construc-
 „ tion , qui fasse les réparations néces-
 „ saires.

„ Ne découvre-t-on pas aisément dans
 „ ces ordres , si utiles à la conservation
 „ des beautés les plus cachées du sexe,
 „ l'amitié & la tendresse que vous aviez
 „ pour lui ? Il me sera aisé de vous con-
 „ vaincre entièrement par plusieurs au-
 „ tres endroits de vos Ouvrages , que vous
 „ étiez bien plus commode pour les fem-
 „ mes que les Médecins , qui marquent
 „ cer-

*dentur. D. Th. Jo. de Friburgo, Astens. Sab. relati
 n. 26. Nam verba D. Thom. quæ cæteri transcri-
 bunt, sunt hæc : Si non posset implere carnalem
 actum cum virgine, & posset cum corrupta, tunc
 medicinaliter aliquo instrumento posset claustra
 pudoris frangere, & ei conjungi. Quod idem
 clarius docere videtur Albert. Magn. eo num. 26.
 relatus, dicens posse virum digitis aperire viam. At
 credo id non sentire D. Th. nec ejus sequaces ; non
 enim absolute dixere posse virum, sed prudenter ad-
 didere medicinaliter, quasi dicant juxta Medicorum
 præscriptum. Id. ibid. pag. 345.*

CABALISTIQUES, *Lettre XLV.* 173

„ certains tems dans l'année, où les plai-
 „ sirs amoureux doivent être interdits.
 „ Si tous les suppôts d'Hypocrate avoient
 „ été aussi complaisans que vous, Cléan-
 „ tif ne se fût jamais plainte des jours
 „ Caniculaires. Vous n'exceptez aucun
 „ jour de l'année, * & les jours de fé-
 „ te, quelque solennelles qu'ils soient,
 „ n'en doivent pas moins être des jours
 „ de

* *Quarta sententia* (cui adhæreo, licet existi-
 mem duas præcedentes esse valde probabiles) ait so-
 lum esse consilium quibusvis diebus a copula conju-
 gali abstinere, ac proinde omni culpa vacare tunc
 exigere. Ducor, quia præceptum de colendis festis
 prohibet solas operationes externas serviles, qualis
 non est debitum petere, nec finis præcepti, nempe,
 ut liberius vacetur Deo, cadit sub præcepto, auc-
 tore D. Th. 1. 2. q. 96. art. 2. & multis aliis,
 quos refert & sequitur. Cov. cap. Alma matre.
 1. p. §. 5. n. 1. Et confirmatur, quia cum nemo
 teneatur in diebus festis, aut supplicationum, aut
 jejunii orare, ineptum se reddens his diebus fer-
 ventiori contemplatione, minimæ culpæ reus erit,
 quam nulli contraveniens præcepto. Nec in diebus
 jejunii tenetur ad aliam carnis macerationem, quam
 ad eam quæ ab Ecclesia præscripta est, quæ est ab-
 stinentia a pluribus comestionibus & cibis vetitis.
 Secundo, quia culpa non est, ubi nullius præcepti
 adest prohibitio, quod hic contingit. Quia præcep-
 tum divinum de colendis festis minime interdicit de-
 biti conjugalis exactionem, ut probavi. Nec etiam
 est præceptum humanum. Id. ibid. de Debito con-
 jugali, Disput. 131. Lib. 9. Tom. 3. pag. 200.

„ de mariage. Vous mettez la conscien-
 „ ce de toutes les dévotes en repos, soit
 „ par les loix divines, soit par les loix
 „ humaines ; le Calendrier des Saints n'a
 „ aucune influence sur le mariage. Quel
 „ bonheur pour la jeune Italienne, dont
 „ parle Boccace & la Fontaine ! Si elle
 „ avoit su votre décision, elle l'eût sans
 „ doute opposée à tous les préceptes de
 „ son mari. „

Je te salue, sage & savant Abukibak.
 J'aurai soin de t'envoyer incessamment la
 suite de ce Dialogue.

***** ❖ *****

LETTRE QUARANTE-SIXIEME.

Astaroth, au sage Cabaliste Abukibak.

SUITE DU DIALOGUE ENTRE L'A- RETIN ET SANCHES.

„ A R E T I N.

„ JE poursuivrai les avantages que vous
 „ accordez si libéralement aux fem-
 „ mes. Votre prévoyance pour elles s'é-
 „ tend jusqu'aux actions les plus secret-
 „ tes de l'hymen ; vous dispensez les fem-
 „ mes de tous les soins qui pourroient les
 „ em-

„ embarraſſer dans les combats amou-
 „ reux * ; vous laiſſez à leur choix d'ê-
 „ tre

* *Secunda conclusio. Non est neceſſe utrumque conjugem ſeminare ſimul ; quare dum vir ſemen effudit , minime tenetur ſæminæ effuſionem expectare. Probat , quia ſæmineum ſemen nec eſſe neceſſarium , nec active ad generationem concurrere docent Galen. ſibi contrarius L. 1. de Sanit. tuenda , C. L. & L. 2. de naturalib. Facult. C. 3. Ariſt. L. 1. de Generat. animal. C. 2. & L. 2. C. 3. Avicenn. L. 9. de Animal. C. 1. Alb. Magnus L. 5. de Animal. C. ult. Hugofinenſis ſuper Libro tegni Galeni , L. 2. ſſ. Frigidum vero & ſiccum , textu 1. & multi alii , & univerſa Theologorum ſchola (ſi Scoti ſectatores excipias) cum D. Th. 3. p. 9. 31. art. 4. ad 3. Quod inde conſtat , quia experientia teſte , ſæminæ omnino invitæ , in balneis ſemen virile recipientes , concipiunt. Tunc autem minime ſeminant ; alias veneream delectationem maximam non poſſent non ſentire. Ergo cum abſque eo ſemine , nedum ubi , non ſimul , ſed poſt effunditur , generatio ſequatur , nullum præceptum conſtringit ad pariter effundendum. Nec obſtat id generationi convenientius eſſe , quoniam non tenentur conjuges convenientiorem ac faciliorem generandi viam eligere , ſed ſatis illis eſt ſi generationi non obſtent , juxta dicta Diſp. præced. num. 6. Et ideo banc concluſionem tenet Enriq. Lib. II. de Matrim. Cap. 16. num. 7. fin. Hinc deducitur minime culpæ letbalis reum eſſe virum , tactibus irritantem Venerem , ſcientem ſe ob id præmaturitus ſæminam , ſeminare , quia concurſus utriuſque ſeminis minime ad generationem deſideratur ;*

„tre promptes ou lentes, & vous appor-
 „tez une foule d'autorités pour prouver
 „que le comble de leurs plaisirs étant
 „inutile à la génération, elles sont les
 „maîtresses de hâter, ou de reculer le
 „moment le plus fortuné de la jouissan-
 „ce. Vous citez les exemples de bien
 „des femmes qui ont conçu dans le bain,
 „quoiqu'elles ne participassent point aux
 „plaisirs qu'elles procuroient à leurs a-
 „mans, ou à leurs maris; vous concluez
 „ensuite, fortifié dans votre sentiment,
 „de l'autorité de plusieurs sages Jésuites,
 „qu'un mari n'est point coupable lorsque
 „connoissant la vivacité de sa femme, il
 „prélude quelque tems auparavant, pour
 „pouvoir être plus en état de mettre les
 „instrumens à un unisson parfaitement
 „juste.

VOILA' qui est fort utile & fort com-
 „mode pour les femmes d'un tempéra-
 „ment prompt; on ne sauroit leur pres-
 „crire des préceptes qui pussent leur pa-
 „roître plus agréables. Il semble mê-
 „me que vous vouliez faire une nécessi-
 „té à un mari de songer à fournir tou-
 „jours également la carrière avec son é-
 „pouse;

*ut num. precedenti probavimus. Sic viri sapientissimi
 e Societate Jesu, & Enriq. L. II. de Matrim.
 C. 15. n. 13. dicens sic sensisse DD. Compluten-
 ses, hac de re consultos. Id. ibid. Disput. 17.
 pag. 218.*

„ pousse ; car vous remarquez que quoi-
 „ que le plaisir parfait de l'amour dans
 „ les femmes ne soit point nécessaire à
 „ la génération, cependant la sage Na-
 „ ture qui ne fait rien en vain, a voulu
 „ que le concert mutuel des plaisirs du
 „ mari & de la femme facilitassent la pro-
 „ création des enfans.

„ Vos précautions pour la tranquillité
 „ des Dames ne se sont point arrêtées à
 „ ces premières observations: vous avez
 „ prévu tout ce qui pouvoit les fatiguer,
 „ diminuer leur beauté, & altérer la frai-
 „ cheur de leur teint; vous leur permet-
 „ tez * de cesser le combat amoureux tou-
 „ tes

* *Non crederem autem mortale, si contra acci-
 dat, sed solum veniale, nempe si viro seminante,
 femina ante proprii seminis effusionem, desistat a
 copula, vel data opera nitatur non seminare; quia
 cum ejus semen ad generationem non desideretur, ut
 diximus hoc. Lib. Disp. 17. n. 9. cessat prorsus
 ratio cogens ad damnandam de culpa lethali contra
 naturam repressionem seminis in viro femina semi-
 nari. Atque ita colligo ex D D. n. præc. relatis.
 Ea enim ratione probant in viro esse culpam morta-
 lem quod impediat finem generationis, ad quam ejus
 semen exigitur. Et licet Tabiena & Armilla vi-
 deantur nobis adversari; loquuntur enim indistinc-
 te si altero seminante, alter conjux se retrabat.
 At ratio quam Tabiena subjicit, eo quod genera-
 tio impeditur, suam mentem esse testatur ut loqua-
 tur de viro sicut cæteri loquuntur, cujus semen de-
 sideratur, sufficitque proli concipiendæ. Id. ibid.
 pag. 222.*

„tes les fois qu'elles se sentent trop fati-
 „guées. Il est vrai que vous apportez
 „une clause qui met une restriction à vo-
 „tre décision, c'est qu'il faut que le mari
 „ait auparavant rempli en entier les fonc-
 „tions du mariage; mais votre opinion
 „n'en est pas moins favorable aux fem-
 „mes d'un tempérament froid & lent. Il
 „étoit bien juste qu'après avoir pourvû
 „aux besoins de celles qui ont trop de vi-
 „vacité, en ordonnant à leurs maris de
 „s'exciter avant le combat, vous eussiez
 „pour les autres la même attention.
 „IL s'en faut bien que vous aiez mar-
 „qué les mêmes égards pour les hom-
 „mes. Vous leur faites un crime * de
 „pou-

* *Quidam asserunt culpam esse lethalem, si vir a copula inepta, ante seminis effusionem, desistat, cum effundere possit. Ducuntur, quia impeditur generatio, ad quam copula suapte natura ordinatur; frustrari autem copulam conjugalem suo fine, obstando generationi, culpa letalis est. Secundo probat Sylv. quia tactus impudici inter conjuges, animo non perveniendi ad copulam, sunt mortales, nedum claustra pudoris eo animo penetrare. Ita docent Sylv. Debitum. q. 7. addens omnino a ratione deviare oppositam sententiam; Graffis, p. 1. decis. 1. 2. C. 82. n. 16. Petr. a Ledesm. de Matrim. q. 49. a. 6. Dub. 2. Concl. 4. Enriq. L. II. de Matr. C. 15. n. 4. Temperant vero Sylv. Graffis, & idem Enriq. C. 16. n. 7. ad fin. nisi ante fœminæ seminationem, vir se retrabat, non animo generationi obstandi, sed ex causa justa, ne salutem noceat seminis effusio.*

Alii

„ pouvoir s'arrêter au milieu de leur cour-
 „ se : en dussent-ils crever, il faut qu'ils
 „ fournissent entièrement la carrière. Vous
 „ ne traitez guères mieux les maris, que le
 „ courrier du Cabinet les chevaux de pos-
 „ te. Les adoucissmens que vous dites
 „ que quelques Auteurs apportent à une
 „ décision aussi pénible pour les maris fa-
 „ tigués, ou d'un tempérament foible,
 „ ne portent aucun préjudice au beau sexe ;
 „ car ceux qui paroissent, selon vous, les
 „ plus favorables aux hommes, ne laissent
 „ pas que de vouloir qu'un mari ne puis-
 „ se s'arrêter dans la carrière que du con-
 „ sentement de son épouse. Car, si sem-
 „ blable à une plante prête à sécher, elle
 „ demande d'être arrosée, le mari ne
 „ peut sans crime lui refuser cette rosée
 „ prolifique qui lui est si nécessaire ; il
 „ manqueroit à l'équité & à la cha-
 „ rité.

„ Vous avez favorisé encore plus les
 „ femmes dans les deux Theses que vous
 „ agitez dans votre 17. Dispute du Devoir
 „ conjugal. Vous prenez avec chaleur la
 „ dé-

Alii vero in alio sunt extremo ; docent enim etiam ubi uxor seminavit, non esse contra naturam, nec lethale crimen virum, ante seminis effusionem, recedere, nisi uxor jure conjugii semen exigat, vel sit in illa periculum consentiendi pollutioni voluntariae. In priori enim casu esse mortale contra justitiam, in posteriori vero contra charitatem. Id, ibid, pag. 221.

„ défense de ces jeunes victimes, qu'un bar-
 „ bare Italien voudroit sacrifier au goût
 „ dépravé de sa Nation ; vous mettez
 „ le beau sexe à couvert de toutes les
 „ fausses attaques , vous leur fournissez
 „ des armes contre l'impudicité de leurs
 „ maris , vous remarquez * avec raison
 „ que

* *Aliqui tamen id admittunt (ut refert Abulensis C. 5. Math. q. 224). ut verum sit in viro agenti, secus in fœmina patienti; quia non habet sui corporis potestatem, sed solus vir. Deinde quia stat petentem reum esse culpæ, reddentem vero illius immunem. Verum tenendum est nullo modo licere uxori pati copulam sodomiticam, aut effusionem seminis extra vas, licet alias mors sibi comminata obeunda sit, quia ea copula est intrinsece mala, peiorque fornicatione, quæ nullo timore potest bonestari; nec est matrimonialis, quæ sola licita est. Ita Alensis 2. p. q. 66. Membr. 3. ad 2. Abulens. d. q. 224. D. Ant. 3. p. t. I. c. 20. §. 3. Sylv. verb. Debitum. q. 4. Mit. Tabien. Matrimonium 3. quæst. pen. Ledesm. 2. p. 4. q. 51. a. 6. propos. 5. Margarita, Confess. 6. præcept. f. 86. pag. 1. Graffis, p. I. decis. L. 2. C. 82. n. 13. Nec obstat argumentum contrarium; quoniam vir non habet potestatem in uxoris corpus ad quemcumque usum, sed ad solum uxarium intra vas legitimum. Hoc tamen libenter fatebor, si velit vir intra vas legitimam copulam habere, quamvis tempore effusionis seminis soleat membrum retrahere quo semen extra decidat, uxorem copulæ assentientem minime autem membri retractioni, liberam esse a culpa, quia dat operam rei licitæ, debitum legitime exactum reddens, & malitia viri est omnino*
 ex-

„ que le pouvoir d'un époux ne s'étend
 „ point sur son épouse, jusqu'à la forcer
 „ de commettre un crime énorme. Après
 „ avoir fourni des moïens aux femmes de
 „ résister aux séductions dépravées de leurs
 „ maris, vous éclaircissez un second point
 „ qui n'est pas moins nécessaire que le
 „ premier. Quelques personnes, qui sou-
 „ vent ne se soucient point d'avoir des
 „ enfans, s'interrompent dans leurs plai-
 „ sirs amoureux, il arrive souvent qu'un
 „ mari n'arrose jamais la terre qu'il culti-
 „ ve : il pèche mortellement, en agissant
 „ de même; mais sa femme est exempte
 „ de tout crime, parce que ce n'est point
 „ sa faute, si son mari ne fournit point
 „ entièrement la carrière. Quant à elle,
 „ elle se prête à une œuvre permise, &
 „ elle est assez fâchée de la malice de son
 „ mari, pour qu'elle ne doive point en
 „ répondre. Peut-on pousser plus loin
 „ l'attention pour le beau sexe, que d'é-
 „ claircir d'une manière aussi précise &
 „ aussi claire, toutes les choses qui pour-
 „ roient donner quelques scrupules aux
 „ femmes trop dévotes? D'ailleurs, dans
 „ cette dernière décision tout homme qui
 „ triche sa femme, trouve sa condamna-
 „ tion éternelle.

„ Voi-

*extrinseca, & aliena ab illo actu, nec uxor illi as-
 sentiens fit particeps, quin potius dissentit culpa.
 Id. ibid. pag. 217.*

„ Voici un autre cas, que vous avez
 „ traité d'une manière aussi favorable au
 „ beau sexe. * Vous demandez s'il est per-
 „ mis, pendant le déduit, à une femme
 „ de songer à un autre qu'à son mari.
 „ Vous convenez que tous les Casuistes
 „ traitent de péché mortel la direction
 „ d'intention dans cette occasion; mais
 „ vous trouvez un excellent expédient
 „ pour ne pas priver les femmes d'un
 „ plaisir, qui ne laisse pas que de donner
 „ un nouveau goût à ceux que l'hymen
 „ leur prodigue. Vous concluez donc que
 „ si une femme dans le moment où elle
 „ remplit les devoirs du mariage, n'est oc-
 „ cupée de l'idée de la beauté de quelque
 „ homme que pour s'exciter à l'acte con-
 „ jugal & pour en augmenter les char-
 „ mes, elle ne commet aucun crime,
 „ puis-

* *Similiter esset culpa mortalis, si conjux in ac-
 tu conjugali delectetur in alterius viri aut feminae
 cogitatione carnaliter dilectorum. Quia est delec-
 tatio morosa in objecto lethaliter malo. Ita D.
 Ant. 3. p. t. I. C. 20. §. I. Sylv. verb. Debitum;
 q. 2. fin. Philarc. de Offic. Sacerd. Tom. I. p. 23
 l. 4. c. 19. paulo post. princ. Merito tamen dicunt
 carnaliter dilectorum, quia si delectatio in nulla re
 turpi esset, sed in sola pulchritudine viri aut feminae,
 ac posset in cogitatione arboris pulchrae de-
 lectari, ut vel sic ad actum conjugalem excitetur,
 nullam video lethalem culpam, cum delectatio in
 nullum turpe objectum feratur, & ad honestum fi-
 nem dirigatur. Id. ibid. pag. 217.*

„ puisque sa direction d'intention a pour
„ objet une bonne fin.

„ APRE'S tant de décisions, si formel-
„ les en faveur du beau sexe, pouvez-
„ vous nier que vous n'avez été pour le
„ moins aussi prévenu pour lui que je l'é-
„ tois? On ne prend point des intérêts
„ de quelqu'un avec autant de feu, lors-
„ qu'il nous est indifférent. Vous avez
„ beau me reprocher mes débauches ; je
„ concluerai toujours de vos Ouvrages
„ que vous avez aimé les femmes pour
„ le moins autant que moi. „

Ce n'est pas encore-là, sage Abuki-
bak, la fin du Dialogue ; je n'aurois pu
te le donner tout entier sans passer les
bornes d'une Lettre : je te renvoie à la
première occasion.

PORTE-toi bien.

L E T.



LETTRE QUARANTE-SEPTIEME.

Astaroth, *au Cabaliste* Abukibak.

SUITE DU DIALOGUE ENTRE L'ARETIN ET SANCHES.

„ S A N C H E S.

„ **P**OUVEZ-vous me taxer d'avoir été
 „ aussi impudique que vous, moi
 „ qui fus toujours si soigneux de conser-
 „ ver ma chasteté? Il est peu de fameux
 „ Théologiens de la Société qui n'en
 „ aient fait l'éloge. Sotuel certifie * que je
 „ conservois jusques au tombeau ma virgi-
 „ nité immaculée, Théophile Renaud † at-
 „ teste

* *Homo vitæ purissimæ innocentissimeque actæ,
 & nulla unquam graviori labe contaminatæ . . .
 castimoniam tantum decus, ut virginitatis florem in
 tumultum intulerit. Sotuel. Biblioth. Scriptor. So-
 ciet. Jesu, pag. 252.*

† *Sanchem hominem sanctissimæ vitæ, & perpetuo
 virginitatis candore nitentem, ut graves Scriptores
 prodiderunt. Th. Raynaud, de bonis & malis Li-
 bris, pag. 57.*

„ teste la même chose , le Jésuite * *Joan-*
 „ *nes Combrecius* a appris après ma mort
 „ à tout l'Univers que c'étoit par les or-
 „ dres du Ciel que j'étois entré dans la
 „ Société. Peut-être ignorez-vous le mi-
 „ racle qui arriva à cette occasion. J'a-
 „ vois une grande difficulté de parler, ma
 „ langue fut déliée tout-à-coup. Ribade-
 „ nei-

* *Pater Thomas Sanchez Cordubensis*, quem ante unum annum Deus ad laborum præmia evocavit, vir dum viveret, domi nobilis, humilitatis laude, & Juris utriusque, ac Theologiæ eruditione illustris, cum adolescens a Societate nostra, cuius ingressum summis votis expetebat, ob linguæ impeditiæ defectum excluderetur, fusa ad Beatissimam Virginem prece, a qua recedere noluit, donec ipsa se voti compotem fecisset, minime spe sua frustratus est, soluto linguæ impedimento; & ad Societatem admissus, perpetuum se magnæ Matris cultorem atque imitorem exhibuit, cum multis religiosarum virtutum ornamentis, tum integerrima vitæ sanctitate, ac columbina simplicitate amabilis. Idem a Clemente VIII. Pont. Max. ob illa celeberrima de Matrimonio scripta eximie laudatus, omnibus cujusque ordinis ob excellentem paupertatem, incredibilem abstinentiam, indefessosque labores pro Sancto habitus, venerationi fuit. Hic ergo tantus vir hanc nostram negotiationem cum summo vitiorum odio virtutisque amore singulari sic coluit atque exercuit, ut omnem docendi, dicendique rationem excederit, etsi libri deficerent, merito ex ejus vita ac moribus tota hæc nostra Doctrina desumi revocarique posse videretur. . . . Ex Libris P. Joannis Combrecii de Studio Perfectionis.

Tome II.

N

„ neira *, dans les éloges qu'il a faits
 „ des Auteurs Jésuites, louë excessivement
 „ l'Ouvrage que vous condamnez si fort,
 „ & fait mention du même miracle arri-
 „ vé en ma faveur, dont parle Joannes
 „ Combrecius. Le Pape † Clément VIII.
 „ a

* *Vir fuit, in quo virtus cum doctrina, ingenium cum assidua legendi aviditate certavit, & qui non minus utriusque Juris, quam Theologiæ cognitione excultus fuit. Scripsit pereruditus de Sacrament. Matrimonii, Tomos tres, doctis viris valde probatos ...; Fama est Thomam Sanchium, quo tempore Societatem nostram ambiebat sæpe a Superioribus repulsam passum, quod impeditioris esset lingua, Cordubæ in Templum Sanctissimæ Virginis Mariæ, quod a fonte sancto nomen habet, confugisse, & multis suspiriis, lacrymisque a Deipara Virgine efflagitasse impedimentum illud ut auferret quo in Societatem admitteretur, atque etiam professum se domum suam non reversurum, nisi quod petebat impetrasset. Quid multa impetravit, & sublato impedimento, ad Societatem aggregatus est; Elogia de P. Thoma Sanchez, ex elogiis Scriptorum Societ. Jesu, auctore P. Petro Ribadeneira.*

† *Vehementer (Clemens VIII.) admiratus est subtile hominis acumen, peracre judicium, raram perspicacitatem, singularem & exquisitam in rebus indagandis solertiam, in tradendis facillimam methodum, in evolvendis citandisque Auctoribus exactissimum, & plane indefessum studium; serioque pronuntiavit nullum unquam Scriptorem extitisse, qui dubias de Matrimonio controversas uberius & accuratius enodasset. Nat. Sotuel. Biblioth. Scriptor. Societat. pag. 767.*

„ a donné des éloges très pompeux à mes
 „ Disputes sur le Sacrement du Maria-
 „ ge: en me reprochant d'avoir violé
 „ les règles de la chasteté, c'est con-
 „ damner les décisions d'un souverain Pon-
 „ tife,

„ D'AILLEURS, je puis dire pour m'ex-
 „ cuser, que je n'ai écrit que pour des
 „ Confesseurs ou des Jurisconsultes; il
 „ faut absolument qu'un Auteur qui tra-
 „ vaille pour de pareilles gens, éclaireisse
 „ à fond les matières qu'il traite. Auroit-
 „ on raison de trouver mauvais qu'un ha-
 „ bile Anatomiste, écrivant sur les parties
 „ de la génération, entrât dans un détail
 „ qui blesseroit les oreilles d'un homme
 „ du monde, qui par son état ne seroit
 „ point obligé de connoître à fond l'Ana-
 „ tomie? Les questions que j'ai agitées,
 „ intéressent autant les Confesseurs & les
 „ Jurisconsultes, que la connoissance
 „ des parties secrètes les Chirurgiens ou
 „ les Accoucheurs. Quant à vous, vous
 „ n'avez aucune raison pour agiter les
 „ matières sur lesquelles vous avez écrit;
 „ votre unique but étoit d'exciter les li-
 „ bertins à la débauche. Vous ne vous
 „ contentiez pas d'ailleurs d'être impudi-
 „ que, vous étiez aussi médifant que luxu-
 „ rieux; vous déchiriez les personnes
 „ les plus respectables, vous n'épargniez
 „ pas même les plus grands Princes.
 „ Vous n'ignorez pas la fameuse Epitaphe

„ qu'on fit après votre mort*, dans la-
 „ quelle on dit *que si vous respectâtes la*
 „ *Divinité & si vous n'en médites point, c'est*
 „ *que vous ne la connoissiez pas.* A tant de
 „ crimes ajoutez celui de l'hypocrisie
 „ dans lequel vous tombâtes si souvent,
 „ composant tantôt des Ouvrages sur des
 „ matières de dévotion, & tantôt sur des
 „ sujets infâmes. Vous convenez vous-
 „ même de ce fait, & vous dites que c'é-
 „ toit pour prouver au Public la fécondi-
 „ té & la vivacité de votre génie; mais
 „ l'on fait assez dans le Public que ce
 „ n'étoit point là votre but. En compo-
 „ sant des Ouvrages de dévotion, vous
 „ trompiez quelques femmes de condition
 „ dévotes, auxquelles vous les offriez pour
 „ en avoir de l'argent; & quant aux E-
 „ crits sales que vous publiez, vous con-
 „ tentiez votre tempérament, porté à la
 „ débauche la plus outrée. L'inclination
 „ que vous aviez à l'impudicité étoit si
 „ violente, qu'elle vous couta la vie.
 „ Vous sâvez que le plaisir d'entendre des
 „ discours sales vous transporta si fort † de
 „ joie,

* „ *Qui giace l'Aretin amaro tofco*
 „ *Del sem' human, la cui lingua trafisse*
 „ *Et vivi & morti: d'Iddio mal non disse*
 „ *Et si scuso, col dir, io no'l conosco.*

† *Infandas obscenitates de meretricibus, ut aiunt,*
sororibus suis, cum audiret, ex risu sellam in qua
sedebat, evertisse, occiputque vehementer graviter-
que

CABALISTIQUES, Lettre XLVII. 189

„ joie, & vous fit rire à un tel excès,
„ qu'oubliant que vous étiez assis, vous
„ renversâtes votre chaise & vous blessâ-
„ tes de manière, que vous mourûtes
„ sur l'heure. Voilà une mort digne de
„ la vie que vous aviez menée.

„ A R E T I N.

„ En vérité vous avez bonne grace à
„ citer, pour prouver votre chasteté &
„ votre amour pour la pudeur, les Ecri-
„ vains, vos confreres les Réverends Pe-
„ res Jésuites. Et qui doute qu'ils n'aient
„ fait tout ce qu'ils ont pû pour justifier
„ dans le Public les infamies que vous a-
„ vez écrites ? On fait assez que la cou-
„ tume de la Société est d'excuser toutes
„ les fautes de ses membres. Elle a bien
„ ôsé prendre la défense du Pere Girard,
„ pourquoi n'auroit-elle point embrassé
„ la vôtre ? Si vous avez écrit les choses
„ du monde les plus impures & les plus
„ sales, cet autre Jésuite les avoit faites ;
„ l'un vaut bien l'autre. Laissons donc à
„ part le miracle dont parlent vos Peres,
„ ainsi que les louanges qu'ils vous don-
„ nent. Dites-moi, mon cher Ami, croiez-
„ vous

*que ad tertam afflixisset atque elisset, ut extemplo
nequissime interiret. Ant. Laurentinus Politianus,
in Dialogo de Rifu, pag. 78.*

N 3

„ vous le Public assez sot pour penser
 „ que vous aiez pu lui présenter autant
 „ de saletés, sans que votre esprit les ait
 „ jamais communiquées à votre cœur ?
 „ Vous dites que vous avez travaillé pour
 „ les Jurisconsultes & pour les Confes-
 „ seurs, si cela étoit, vous n'auriez dû
 „ agiter que des questions qui les regar-
 „ dassent ; mais vous en avez traité un nom-
 „ bre aussi sales qu'inutiles, qui roulent
 „ sur des faits qui ne sont jamais arrivés,
 „ & qui n'arriveront jamais. Un Magis-
 „ trat, aussi sage qu'éclairé, crut ne pou-
 „ voir rendre un plus grand service au
 „ Public, que de défendre votre Livre.
 „ C'est un Auteur fort sincère qui certi-
 „ fie cette défense : *Une des dignes actions* *,
 „ dit-il, *de Mr. le Président le Jay, lorsqu'il étoit Lieutenant-Civil à Paris, ce fut*
 „ *d'avoir fait faire la perquisition du Livre*
 „ *de Tomas Sanchez, & défense aux Libraires de Paris d'en avoir, sous peine de la*
 „ *bart.* Il s'en faut bien que mes Ouvra-
 „ ges aient jamais été proscripts d'une
 „ manière si infamante.
 „ LORSQUE vous m'accusez d'avoir été
 „ aussi médisant qu'impudique, je pour-
 „ rois vous dire que les gens d'esprit
 „ ont

* *Le Franc Archer de la vraie Eglise contre les abus & les énormités de la fausse, par Antoine Tuffi, pag. 266.*

CABALISTIQUES, *Lettre XLVII.* 191

„ ont regardé mes Ecrits comme très uti-
 „ les à la Société civile. En blâmant har-
 „ diment les défauts des Grands, je leur
 „ faisois honte de leurs vices, & les for-
 „ çois à devenir meilleurs. *Vous ne savez*
 „ *peut-être pas*, m'écrivoit * un de mes a-
 „ mis, *que vous vous êtes plus soumis de*
 „ *Princes par votre plume, que le plus grand*
 „ *Potentat par ses armes. Vos Ecrits inspi-*
 „ *rent de la terreur.* Les vôtres à coup
 „ sûr ne produisoient pas un pareil ef-
 „ fet.

„ S A N C H E S.

„ IL falloit que le Seigneur Strozzi ne
 „ vous craignît guères, puisqu'il vous fit
 „ menacer† de vous faire tuer dans vo-
 „ tre lit, si vous ôsiez une seconde fois
 „ vous

* *Non sapete voi, che con la penna vostra in
 mano havete soggiogato piu Principi, ch'ogni altro
 potentissimo Principe con l'arme? La penna vostra
 a qual non mette terrore a quale non è formidabi-
 le. Liter. divers. pag. 128.*

† *Mà il signor Pietro, come uomo valoroso, &
 che non voleva sue burle nè suo motti, gli fece in-
 tendere che attendesse ad altro, perche la farebbe
 ammazzarre in fin nell letto. Onde il povero Are-
 tino, che conosceva el Signor Pietro uomo più da
 farlo che da dirlo, si mise tanto spavento, che ser-
 rato in casa, nè dando ingresso à persona alcuna,
 guardava pure se i pognali piovevano, & menò
 N 4 giorno*

„ vous aviser de plaissanter sur son comp-
 „ te. Vous eûtes une si grande peur qu'il
 „ n'exécutât ce qu'il disoit, que pendant
 „ tout le tems qu'il demeura à Venise,
 „ vous n'osâtes sortir de votre maison,
 „ ni jour ni nuit. Si les Princes qui a-
 „ voient assez de complaisance de vous
 „ faire des présens, avoient agi comme
 „ le Seigneur Strozzi, ou qu'ils vous euf-
 „ sent fait donner des coups de bâton,
 „ comme firent deux petits Gentilshom-
 „ mes Padoüans, contre lesquels vous a-
 „ viez fait des vers satyriques, tous les
 „ grands progrès que votre plume avoit
 „ faits, se seroient bientôt évanouïs.

„ A R E T I N.

„ EN rappelant quelques aventures dis-
 „ gracieuses qui me sont arrivées, vous
 „ ne diminuez point la réputation que je
 „ me suis acquise. Si tous les satyriques
 „ imitoient mon exemple, on verroit tôt
 „ ou tard les grands Seigneurs respecter
 „ la vertu & la probité. Enfin, il faut
 „ bien que je ne sois pas plus coupable
 „ que

*giorno e notte una vita infeliciſſima, e perſin
 che lo Strozzi ſtette in paefe de Veneziani, non ar-
 di mai uſcir di caſa. Remegio Florentino, Con-
 ſiderat. civili ſopra Guicciardini, Cap. vi.
 fol. 9.*

CABALISTIQUES, *Lettre XLVIII.* 193

„ que vous, puisque vous êtes condam-
„ né, ainsi que moi, à rester un million
„ d'années dans les Enfers, & à être a-
„ néanti ensuite pour jamais. „

Je te salue, sage Abukibak, en *Belfé-
but* & par *Belfébut*.

LETTRE QUARANTE-HUITIEME.

*Le Gnome Salmanfar, au Cabaliste Abu-
kibak.*

IL y a quelque tems, sage & savant A-
bukibak, que je ne t'ai point écrit,
aïant été obligé de faire un voïage dans
les mines du Potosé. Je saisis à mon re-
tour la première occasion que je trouve
pour te donner de mes nouvelles, & t'as-
sûrer que je suis toujours attentif à m'in-
former de tout ce que je crois pouvoir
servir à ton amusement. Il est arrivé de-
puis quelques mois dans nos ténébreuses
demeures un Médecin & un Avocat, qui
ont été condamnés à y rester pendant deux
mille ans, pour avoir abusé de leurs pro-
fessions, & n'avoir songé qu'à ramasser
des richesses aux dépens de ceux qui é-
toient assez malheureux pour tomber dans
leurs mains. Ils disputent souvent sur la

préférence qu'on doit donner à leur art. Ils eurent hier sur ce point une conversation qui me parut singulière, je te l'envoie telle que je la copiai dans l'instant sur mes tablettes.

DIALOGUE ENTRE UN AVOCAT ET UN MÉDECIN.

„ L' A V O C A T.

„ V A N T E Z , mon cher Monsieur le
 „ Docteur, votre métier tant que vous
 „ voudrez, cela n'empêchera point que
 „ je ne soutienne qu'il n'est rien de si
 „ inutile que les Médecins. Je vais enco-
 „ re plus loin, & je dis qu'il y a eu des
 „ Nations entières qui se sont parfaite-
 „ ment bien trouvées de ne les avoir du
 „ tout point connus, & chez lesquelles
 „ on vivoit plus sainement & plus lon-
 „ guement qu'on ne vit aujourd'hui en
 „ Europe, malgré les drogues & les re-
 „ mède dont vos anciens confreres abreu-
 „ vent tous ceux qui ont recours à eux.
 „ Une vérité, Monsieur le Docteur, que
 „ vous ne sauriez nier, c'est que le me-
 „ nu peuple, qui se passe ordinairement
 „ du ministère des Médecins, n'est pas
 „ sujet à une mort plus maturée, que les
 „ grands Seigneurs & les riches bourgeois;
 „ aussi faut-il avouer que quant à ce qui
 „ regarde la vénération ridicule pour la
 „ Phar-

„ Pharmacie , un simple païſan raisonne
 „ ordinairement beaucoup mieux qu'un
 „ homme de diſtinction. Le premier laiſſe
 „ ſe agir la Nature , & le ſecond emploie
 „ tous ſes ſoins à la ruiner.

„ L E M E D E C I N .

„ Vous faites beaucoup plus d'honneur
 „ au peuple qu'il ne mérite , Monsieur
 „ l'Avocat , en lui attribuant des ſenti-
 „ mens dont il eſt bien éloigné. S'il ne
 „ ſe ſert pas de Médecins , ce n'eſt pas
 „ qu'il ne les révere & ne les eſtime ;
 „ mais c'eſt qu'il eſt dans l'impoſſibilité de
 „ les païer. Or , vous ſavez qu'il en eſt
 „ des Enfans d'Hipocrate ainſi que des
 „ Suiffes : *Point d'argent , point de Méde-*
 „ *cins.* Si le bas peuple pouvoit avoir
 „ de quoi les païer , ne doutez pas qu'il
 „ n'y eût recours. Je vous paſſerai , ſi
 „ vous voulez , que les hommes vivent
 „ autant d'années ſans l'aide de la Méde-
 „ cine , que lorsqu'ils en ſont ſecourus ;
 „ mais je ne vous accorderai point qu'ils
 „ n'aient tous également un ſecret pen-
 „ chant à ſe livrer entre les mains des
 „ Médecins , dès qu'ils reſſentent quelque
 „ incommodité. On peut dire que les
 „ pauvres ſe paſſent du miniſtère de mes
 „ confrères , par la même raiſon qu'ils
 „ n'ont pas beſoin de celui des vôtres.
 „ Ils ne voient point des Médecins lorf-
 „ qu'ils

„ qu'ils sont malades, parce qu'ils n'ont
 „ point d'argent; ils ne consultent point
 „ des Avocats lorsqu'ils ont des démê-
 „ lés & des affaires d'intérêt, par la mê-
 „ me raison. Les sectateurs de Cujas &
 „ ceux de Galien ne font rien *gratis*.

„ L' A V O C A T.

„ LE portrait que vous faites des Avo-
 „ cats, ne leur convient point du tout.
 „ Des hommes, uniquement occupés à
 „ défendre le foible, à protéger le mal-
 „ heureux, à soutenir ceux qui leur con-
 „ fient leurs intérêts, agissent plus no-
 „ blement que vous ne pensez. Il est
 „ vrai qu'ils reçoivent un certain salaire
 „ de leurs peines & de leurs travaux;
 „ mais n'est-il pas juste que des gens,
 „ dont le métier est de défendre la véri-
 „ té, puissent vivre par le produit d'une
 „ aussi noble profession?

„ L E M E' D E C I N.

„ JE crois que vous plaisantez, & je
 „ ne puis me figurer que vous parliez sé-
 „ rieusement, lorsque vous prétendez que
 „ le métier des Avocats est de défendre
 „ la vérité. Dites plutôt que c'est de ne
 „ la distinguer jamais du mensonge, & de
 „ ne reconnoître d'autre cause juste & é-
 „ quitable, que celle qui rapporte du
 „ gain.

CABALISTIQUES, *Lettre XLVIII.* 197

„ gain. Entrez dans l'étude d'un Avocat,
„ parlez-lui simplement d'une affaire, il
„ vous répondra d'une manière chancel-
„ lante & douteuse. Cujas aura dit cela,
„ Barthole ceci, du Moulin quelque au-
„ tre chose, & d'Argentré sera encore
„ d'un autre sentiment. On sent qu'il est
„ indifférent à l'Avocat de soutenir de
„ ces opinions laquelle on souhaitera, si
„ l'on en choisit quelqu'une. Qu'on l'en
„ charge, & qu'on le paie bien, aussi-tôt
„ il s'échauffe, il ouvre ses Livres, cher-
„ che des autorités pour fortifier sa cau-
„ se, & à force de dire aux autres que
„ l'affaire qu'il défend est d'une clarté
„ évidente, qu'elle est juste, qu'elle est
„ imperdable, il vient à se le persuader
„ lui-même, & reste dans cette croiance
„ jusques à ce qu'il soit chargé de plaider
„ un autre procès entièrement contraire
„ à ce premier. Alors il change de senti-
„ ment, & ce qu'il regardoit il y a quin-
„ ze jours comme une vérité évidente,
„ devient une insigne fausseté. La bonté
„ d'un procès, chez les Avocats, dépend
„ du profit qu'ils en retirent. Voilà en
„ vérité une belle manière pour parvenir
„ à démêler le vrai du faux, & l'injuste
„ de l'équitable! Allez, mon cher Mon-
„ sieur, vous êtes trop prévenu en fa-
„ veur de votre ancienne profession. Vous
„ disiez seulement que les Nations où les
„ Médecins étoient inconnus, n'en é-
„ toient

„ toient pas plus malheureuses ; eroiez que
 „ celles qui ignorent qu'il y a des Avo-
 „ cats dans le Monde , n'en sont pas
 „ moins fortunées.

„ L' A V O C A T.

„ IL faut que les hommes pensent dif-
 „ féremment, puisqu'il il y a eu des peu-
 „ ples, qui, ayant reconnu l'inutilité des
 „ Médecins, ou plutôt le mal qu'ils cau-
 „ soient, les ont exilés & chassés de leur
 „ país. Les Romains avoient été six cens
 „ ans sans en avoir aucun chez eux : les
 „ ayant reçus après ce tems, ils furent
 „ obligés dans les suites de les chasser ;
 „ ils les traitèrent approchant de la mê-
 „ me manière que les *Astrologues* & les
 „ *Diseurs de bonne aventure*. Il est vrai
 „ qu'ils eurent raison d'agir de la sorte :
 „ car je ne connois rien de si ressemblant
 „ au métier de Devineur, que celui de
 „ Médecin ; aussi les Anciens regardoient-
 „ ils Esculape, le Dieu de la Médecine,
 „ comme étant celui de la divination &
 „ des augures. Il faut être bien crédule
 „ pour se persuader que toutes ces méde-
 „ cines, composées de trente drogues dif-
 „ férentes, agissent conformément aux
 „ ordonnances du Médecin. Vous savez
 „ ce que Pline disoit, qu'il falloit être im-
 „ pudent, plutôt qu'incertain, pour oser mê-
 „ ler ensemble tant de choses dont les qualités
 „ &

„ *Et les vertus sont souvent opposées* *. Conve-
 „ nez naturellement , mon cher Monsieur
 „ le Docteur , que vos confreres guérissent
 „ leurs malades par hazard , comme les
 „ Déviseurs disent quelquefois la vérité.
 „ Je ne saurois assez louer la bonne foi
 „ de ce Charlatan , qui , distribuant ses
 „ drogues au hazard , disoit à ceux qui
 „ les achetoient , *Deo te la mandi buona* ;
 „ c'est-à-dire , *Dieu te la donne bonne*. Je
 „ reviens aux Romains , & je trouve qu'ils
 „ agirent de fort bon sens. Ils s'étoient
 „ garantis des Médecins pendant six cens
 „ ans , ils les prirent , eurent lieu de s'en
 „ repentir , les chassèrent , & firent bien.
 „ Les plus courtes folies sont les meil-
 „ leures. L'exemple d'un peuple aussi
 „ sensé devroit instruire les hommes qui
 „ vivent aujourd'hui.

„ L E M E D E C I N .

„ Il est vrai que les Romains étoient
 „ des gens fort sensés sur ce qui regar-
 „ doit les malades ; car pendant près de
 „ six cens ans , c'est-à-dire , tout le tems
 „ qu'ils n'eurent point de Médecins , ils
 „ ne se servirent d'autres remèdes que du
 „ „ bouil-

* *Scrupulatim quidem colligere ac miscere vires,
 nec conjecturæ humanæ opus , sed impudentiæ est.*
 Plin. Historia Nat. Lib. XX. Cap. IX.

„ bouillon de chou. Je vous demande
 „ si vous voudriez , lorsque vous êtes in-
 „ commodé, qu'on vous traitât de la mê-
 „ me manière; & si vous croiez que les
 „ bouillons de chou soient fort bons
 „ pour rétablir les forces , pour fortifier
 „ l'estomac, pour purifier le sang, pour
 „ dissiper les mauvaises humeurs.....?

„ L' A V O C A T.

„ POURQUOI ne le croirois-je pas? Les
 „ remèdes guérissent par hazard, & les
 „ bouillons de chou produisent le mê-
 „ me effet. *Qui croiroit.*, dit la Mothe-
 „ le-Vayer, *qu'une charge de poudre d'ar-*
 „ *quebuse, brouillée dans un grand verre d'eau*
 „ *de vie, fût une bonne médecine?* Les Mos-
 „ covites, au rapport du Capitaine Marge-
 „ ret, n'en pratiquent point de meilleure. Et
 „ quand la fortune le veut, un Turc pense
 „ heureusement le mal de rate, en mettant se-
 „ cher à la cheminée la figure de la même ra-
 „ te en bois de noyer *. Je vous demande
 „ pourquoi vous trouvez extraordinaire
 „ qu'un bouillon de chou guérisse les
 „ Romains, lorsqu'une médecine de sal-
 „ petre, capable de tuer tous les chevaux
 „ de l'Europe, rend la santé aux Mos-
 „ covi-

* Oeuvres de la Mothe-le-Vayer, Tom. II.
 pag. 581. de l'Edit. in folio.

„ covites ? Mais vous seriez bien surpris ,
 „ si je vous soutenois que les plus grands
 „ Médecins ne doivent leur réputation
 „ qu'à l'imagination frappée de leurs ma-
 „ lades ; du moins me sera-t-il facile de
 „ vous prouver que l'on peut guérir quel-
 „ quefois sans aucun remède des maladies
 „ très dangereuses , par l'impression que
 „ font sur l'esprit certaines idées. Il a été un
 „ tems , où presque tous les Souverains ,
 „ sans avoir jamais lû les Ouvrages d'Hi-
 „ pocrate , d'Avicene & de Galien , s'éri-
 „ geoient en Docteurs ; cette qualité étoit
 „ une des principales prérogatives , atta-
 „ chées à leur Couronne. Les Rois de
 „ France guérissoient les écrouelles , ceux
 „ d'Angleterre soulageoient les épilepti-
 „ ques , ceux de Hongrie rendoient la
 „ santé aux ictériques. Ceux de Castille
 „ opéroient encore de plus grandes mer-
 „ veilles , ils rendoient sains les démonia-
 „ ques. Cette dernière guérison est sans
 „ doute beaucoup plus difficile que cel-
 „ les que peuvent faire tous les Médecins
 „ de l'Univers. Cependant , pour opérer
 „ tant de merveilles , les Monarques Cas-
 „ tillans , ainsi que les autres Rois , n'a-
 „ voient que trois ou quatre mots à pro-
 „ noncer. En disant , *le Roi te touche ,*
 „ *Dieu te guérisse* , l'affaire étoit faite. Je
 „ conviens avec vous que la guérison des
 „ *malades touchés* étoit souvent très dou-
 „ teuse ; mais vous m'avoüerez bien mal-
 „

„ gré cela qu'il falloit qu'il y eût quel-
 „ ques personnes qui recouvraissent la san-
 „ té, puisqu'on parloit tant de ces mira-
 „ culeuses cures. Or, à quoi peut-on les
 „ attribuer, si ce n'est à la force de l'ima-
 „ gination, qui produisoit un grand mou-
 „ vement dans le sang, agitoit violen-
 „ ment les esprits vitaux, & causoit un
 „ changement considérable dans la machi-
 „ ne. La même chose arrive chez les
 „ malades qui ont recours aux Médecins.
 „ Une bonne partie de leur santé dépend
 „ de la bonne opinion qu'ils en ont. On
 „ assure que François I. ne guérit d'une
 „ maladie dangereuse, que par la grande
 „ confiance qu'il avoit à un Médecin, nom-
 „ mé Huarte, qu'il avoit fait venir de
 „ Constantinople. Vous voyez donc que
 „ des bouillons de chou pouvoient par-
 „ faitement guérir les Romains, puisque
 „ leur imagination étoit frappée de la
 „ bonté de ce remède. Et je pense qu'ils
 „ firent très bien, après avoir connu l'i-
 „ nutilité des Médecins, de retourner à
 „ leurs premières maximes. Ils avoient
 „ appris à leurs dépens que l'Art de Ga-
 „ lien & d'Avicene est une véritable char-
 „ latanerie.

„ L E M E' D E C I N.

„ POUVEZ-VOUS trouver de plus grands
 „ Charlatans que les Avocats? Voyez-les
 „ dans leur étude travailler à leurs plai-
 „ sirs,

„ doiers, vous diriez que ce sont des O-
 „ pérateurs qui composent leurs baumes.
 „ Ils pillent un passage dans un Auteur,
 „ prennent une citation dans un autre,
 „ empruntent une autorité dans un troi-
 „ sième, & de tous ces larcins ils compo-
 „ sent un plaidoyer, fait d'autant de mor-
 „ ceaux différens, qu'il y a de diverses
 „ herbes dans les drogues les plus com-
 „ posées. Il n'est point de Vendeur d'or-
 „ viétan qui débite ses paquets avec plus
 „ d'emphase, que les Avocats prononcent
 „ leurs harangues & leurs oraisons volées.
 „ Personne ne ment aussi impudemment
 „ qu'eux: tous leurs talens consistent à
 „ embrouiller la vérité, ils nieront har-
 „ diment aujourd'hui ce qu'ils auront af-
 „ firmé le jour auparavant, en plaidant
 „ une autre cause. L'arracheur de dents
 „ le plus hardi n'a point autant d'effron-
 „ terie que ces Messieurs, lorsqu'il faut a-
 „ vancer quelque fait faux & supposé,
 „ qui peut leur être utile. Dites-moi,
 „ je vous prie, où est-ce que l'on peut
 „ trouver des gens qui ressemblent plus
 „ qu'eux aux Charlatans? Allez, Mon-
 „ sieur le Jurisconsulte, si les Médecins
 „ sont de grands hableurs, les Avocats ne
 „ leur cèdent en rien. „

Je souhaite, sage & savant Abukibak,
 que cette conversation puisse te plaire.

Je te salue, en *Jabamiab*, & par *Jaba-
 miab*.



LETTRE QUARANTE-NEUVIEME.

Astaroth , *au sage Cabaliste* Abukibak.

PUISQUE les Dialogues que je t'envoie quelquefois , sage & savant Abukibak , servent à te délasser des tes occupations sérieuses , j'espere que tu me sauras quelque gré de celui-ci.

DIALOGUE ENTRE UN LIBRAIRE
PARISIEN , ET UN LIBRAIRE
HOLLANDOIS. .

„ LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

„ AVUEZ de bonne foi , mon cher Mon-
„ sieur Sastre-Bec , que les Libraires de
„ Paris , vos confreres , abusent bien de
„ la bonté de mes compatriotes. Il est
„ peu de mois qu'ils n'en dupent quel-
„ ques-uns , & cependant ils ont affaire
„ à des gens assez bons & assez patiens ,
„ pour ne point se rebuter. Veulent-ils
„ des Livres , ils n'ont qu'à parler , ils
„ sont assurés d'en avoir autant qu'ils le
„ souhaitent. Vû donc que par un arrêt
„ irrévocable il est ordonné que de deux
„ mille Libraires , il n'y en aura qu'un seul
„ qui

„ qui ne soit pas condamné à passer dans
 „ cet affreux séjour, on auroit dû y pra-
 „ tiquer deux différentes habitations; Pu-
 „ ne, tout-à-fait fâcheuse pour les Li-
 „ braires de Paris, & l'autre, beaucoup
 „ moins incommode pour les Libraires
 „ Hollandois.

„ LE LIBRAIRE PARISIEN.

„ EN vérité, Monsieur Superfin, vous
 „ me faites rire, quelque désolé que je
 „ sois d'avoir été si honteusement chassé
 „ de ma place de Syndic; & il n'est ici
 „ aucun damné qui n'éclatât aussi immo-
 „ dérément que Démocrite, s'il entendoit
 „ les discours que vous tenez. A vous
 „ ouïr, on croiroit que tous les Libraires
 „ Hollandois sont de saints personnages,
 „ tout-à-fait dignes d'être canonisés, &
 „ qui n'ont aucune des mauvaises quali-
 „ tés que vous reprochez aux Parisiens.
 „ Mais par ma foi tout est bien égal en-
 „ tre eux, & l'on peut à très juste titre
 „ leur appliquer le refrain trivial, *Jean*
 „ *danse mieux que Pierre, Pierre danse mieux*
 „ *que Jean.* En matière de tours subtils
 „ & de crocs-en-jambe, il seroit bien dif-
 „ ficile de décider de leurs différens mé-
 „ rites.

„ EN effet, si le Parisien est adroit, le
 „ Hollandois est fort raffiné, & c'est le
 „ seul bonheur qui peut décider de la vic-

„ toire. N'êtes-vous pas vous-même un
 „ exemple décisif de l'égalité d'adresse
 „ entre les deux Nations? Jamais aucun
 „ Libraire fit-il rien de plus subtil, que
 „ ce que vous imaginâtes pour vous ap-
 „ propriier le bien de votre beau-pere?
 „ Vous prétendites que ce bon homme
 „ étoit tombé en enfance; & quoiqu'il
 „ eût encore tout son bon sens, peu s'en
 „ fallut que vous ne vous fissiez ajuger
 „ par la Justice l'héritage dont vous vou-
 „ liez vous emparer. Ce n'est pas-là la
 „ manœuvre d'un sot, Mr. Superfin, &
 „ le plus rusé Libraire de Paris n'auroit
 „ pû mieux penser. Mais pour nous en
 „ tenir à ce qui regarde notre Librairie,
 „ n'avez-vous pas trouvé le secret de
 „ réimprimer publiquement un Livre, mal-
 „ gré les défenses expresses de vos Sou-
 „ verains; & ne vous êtes-vous pas im-
 „ punément joué d'eux, en leur extor-
 „ quant subtilement un privilège pour un
 „ Libelle diffamatoire des plus odieux
 „ contre leur gouvernement? Ce sont-là
 „ des coups de maître, auxquels nous
 „ n'oserions seulement penser à Paris,
 „ Monsieur Superfin, & quiconque s'avi-
 „ feroit de les y tenter, en seroit bien-
 „ tôt très sévèrement puni.

„ Au reste, vos confreres sont incom-
 „ parablement plus dignes de châtimement
 „ que les miens, parce qu'ils ont mille
 „ facilités & mille moïens légitimes pour

„ ac-

„ acquérir du bien, dont les Parisiens sont
 „ absolument privés. Les Hollandois sont
 „ les maîtres de contrefaire tous les Li-
 „ vres, ils peuvent s'approprier les plus
 „ beaux Ouvrages qu'on imprime dans
 „ l'Europe. Après cela, n'est-il pas sur-
 „ prenant qu'ils veuillent encore s'enri-
 „ chir par des voies illicites ? Mais les Li-
 „ braires de Paris ne sauroient mettre sous
 „ presse la moindre petite brochure, le
 „ plus misérable petit Almanach, s'ils n'en
 „ ont obtenu la permission, ou le privi-
 „ lège. Dès qu'ils veulent donner un Li-
 „ vre au Public, un rigide Examineur en
 „ pèse toutes les phrases, & en considère
 „ toutes les expressions. Un seul mot fait
 „ quelquefois refuser l'impression d'un
 „ Ouvrage. Si le Réverend Pere Recteur
 „ n'en est pas content, si la Sorbonne le
 „ trouve trop hardi, si le cocher, ou le
 „ portier d'un homme en place s'imagine
 „ avoir sujet de se plaindre d'un Livre,
 „ il sera rejeté. Il n'est permis d'impri-
 „ mer à Paris que des Livres qui ont
 „ autant de bonheur que les plus jolies
 „ femmes, & qui plaisent généralement à
 „ tout le monde. J'excepte cependant
 „ les Jansénistes, qu'on peut injurier tant
 „ qu'on veut, grace au crédit & à l'au-
 „ torité des Molinistes.

„ LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

„ Vous faites sonner fort haut l'avantage qu'on a de contrefaire les Livres en Hollande ; mais prenez-garde que les seuls Jansénistes dont vous venez de parler , rapportent dix fois plus aux Libraires Parisiens , que toutes les contrefaçons ne produisent aux Hollandois. On imprime à Amsterdam tous les Ouvrages Anti-Constitutionnaires ; de-là on les envoie en France , où souvent vous revendez deux louis ce qui ne vous a coûté que trente sols dans notre pays. Vous me direz peut-être que les Libraires de Paris courent grand risque de voir confisquer les ballots de Livres qu'ils font venir en contrebande ; mais nous savons à quoi nous en tenir là-dessus , & les moyens certains que vous employiez pour les recevoir impunément , ne nous sont point inconnus. Un Syndic , aussi intelligent , & aussi heureusement disposé que vous l'étiez , Mr. Saffre-Bec , a de grandes ressources à cet égard , & nous savons assez que la Chambre syndicale étoit un petit Perou , pour vous , & pour vos ajoints.

„ LE

„ LE LIBRAIRE PARISIEN.

„ HELAS ! Ce n'est plus le tems , mon
 „ cher Mr. Superfin ! Sous la précédente
 „ administration de la Librairie nous fai-
 „ sions assez ce que nous voulions. Lors-
 „ que nous recevions des ballots de Li-
 „ vres suspects & dangereux , s'ils étoient
 „ pour quelques-uns de nos vrais confre-
 „ res , nous les leur livrions sans hésiter ;
 „ mais s'ils étoient pour d'autres , nous
 „ en renvoyons une partie d'où ils ve-
 „ noient , & nous vendions les autres nous-
 „ mêmes à prix excessif. Nous imprimions
 „ même tout ce qu'il nous plaisoit , té-
 „ moin le *Dictionnaire de Bayle* , autrefois
 „ si défendu ; & à l'aide de quelques pré-
 „ sents , faits au Secrétaire de notre géné-
 „ reux Protecteur , les *permissions tacites*
 „ nous étoient très facilement accordées.
 „ Mais encore une fois , Monsieur Su-
 „ perfin , ce n'est plus le tems , & l'ad-
 „ ministration présente n'a pour nous au-
 „ cune indulgence. Pour nous empêcher
 „ de malverser à l'avenir , elle nous a sou-
 „ mis à un maudit Inspecteur , qui nous
 „ traite aussi impitoyablement que le Hé-
 „ ros d'Esopé traitoit les Grenouilles de
 „ son marais ; & si nous voulons avoir
 „ quelques Livres scabreux , nous sommes
 „ tristement réduits à les faire passer en
 „ contrebande.

„ LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

„ CETTE ressource a bien son mérite ,
 „ & n'est point aussi triste que vous la fai-
 „ tes ; car si de dix ballots vos confreres
 „ peuvent en faire entrer un seul dans la
 „ ville , ils sont bien récompensés de la
 „ perte des neuf autres. Mais tant de
 „ Jansénistes s'intriguent pour faire par-
 „ venir en sûreté dans le Royaume les
 „ Livres de leur parti , qu'il arrive bien
 „ rarement qu'ils soient confisqués. En
 „ dépit de toutes les précautions des Ré-
 „ verends Peres Jésuites & de leurs es-
 „ pions , on trouve le secret de fournir
 „ toutes les ames pieuses & dévouées au
 „ bon Saint Paris , de tous les secours né-
 „ cessaires , & les Ouvrages Polémiques
 „ ne leur manquent point. Sous le spé-
 „ cieux prétexte de faire venir des Livres
 „ Jansénistes , vos bons confreres font au-
 „ si entrer une grande quantité d'autres
 „ Ouvrages défendus , & très souvent dans
 „ un même ballot il y a trente Exemplai-
 „ res de la *Morale Pratique des Jésuites* ,
 „ vingt de *Spinoza* , & quinze de la *Biblio-*
 „ *theque d'Arétin* , ou de l'*Académie des Da-*
 „ *mes*. Ainsi , sans le savoir , les Jansé-
 „ nistes sont les pourvoieurs des débau-
 „ chés & des impies. Après tout , il est
 „ bien juste que les Libraires se servent
 „ pour leur avantage des occasions que
 „ leur

CABALISTIQUES, Lettre XLIX. 211

„ leur offre la fortune , & je ne vous re-
„ proche l'entrée de ces Livres défendus ,
„ que pour vous faire sentir que vos con-
„ freres ont autant de moiens que les
„ miens de s'enrichir , sans être obligés
„ de recourir aux tours de passe-passe
„ qu'ils ne mettent que trop souvent en
„ pratique.

„ LE LIBRAIRE PARISIEN.

„ Le prix excessif que les Libraires de
„ Paris donnent des Manuscrits , leur em-
„ porte presque tout le profit qu'ils peu-
„ vent faire. En Hollande , les Auteurs
„ s'estiment fort heureux lorsqu'on les
„ paie à tant par feuille , comme les che-
„ vaux de poste à tant par course. Il est
„ vrai que les plumes de la plupart des
„ premiers sont aussi mauvaises que les
„ jambes des derniers ; mais enfin leurs
„ Ouvrages se vendent toujours , & c'en
„ est assez pour faire gagner les Librai-
„ res. A Paris les Auteurs veulent être
„ bien payés , ils vendent leurs Ouvrages
„ au poids de l'or , ils nous mettent le
„ couteau à la gorge , sur-tout lorsqu'ils
„ ont acquis quelque réputation. Encore
„ leur passeroit-on de penser à leurs inté-
„ rêts , & de tirer avantage de leur for-
„ tune , s'ils se contentoient de cela ;
„ mais la plupart ont très peu de bonne
„ foi. L'un vend le même Manuscrit à
„ deux

„ deux ou trois Libraires ; l'autre , après
 „ avoir retourné & radoubé de dix ou
 „ douze manières différentes le même Ou-
 „ vrage , le donne autant de fois sous
 „ différens noms , & un troisième enfin ,
 „ travestit en style précieux la Vie d'un
 „ grand Capitaine , & nous la fait paier
 „ aussi cher que si elle étoit toute de son
 „ crû. Il y a un nombre infini de ces
 „ Ecrivains , qu'on peut comparer à nos
 „ Tailleurs-Fripiers , qui ne vendent ja-
 „ mais que des hardes salies , & des ha-
 „ bits retournés. Cependant les Librai-
 „ res , qui se chargent de pareilles gue-
 „ nilles , sont aussi trompés qu'un homme
 „ qui paieroit pour neuf un manteau qui
 „ auroit servi six ou sept hivers. Il arri-
 „ ve quelquefois que lorsqu'un de nous
 „ expose un Livre en vente , il est tout
 „ étonné qu'un acheteur , après en avoir
 „ parcouru les deux premières pages , se
 „ rappelle qu'au titre près & à trois li-
 „ gnes changées dans la Préface , il a
 „ depuis trois ans le même Ouvrage dans
 „ sa Bibliothèque. D'autres Auteurs por-
 „ tent encore un plus grand préjudice
 „ aux Libraires. Ils commencent des Li-
 „ vres , en font les premiers Volumes ,
 „ reçoivent d'avance l'argent pour les sui-
 „ vants , & ne les finissent jamais , ou les
 „ vendent à d'autres. Combien d'Ouvra-
 „ ges imparfaits n'y a-t-il pas dans toutes
 „ nos boutiques ? Hélas ! Lorsque j'y pen-
 „ se ,

CABALISTIQUES, *Lettre XLIX.* 213

„ se, je ne puis m'empêcher de plaindre
„ un de mes confreres, qui a presque
„ été ruiné par la mauvaise foi d'un Au-
„ teur, & qui pis est, d'un Auteur Jé-
„ suite.

„ LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

„ Les Libraires ont été dupés bien plus
„ cruellement en Hollande, il en est peu
„ qui n'ait été friponné par quelque A-
„ vanturier. L'un a été obligé de païer
„ argent comptant un Ouvrage qu'on lui
„ avoit entièrement gâté, au lieu de l'a-
„ méliorer *. Quelques autres ont été
„ forcés d'avoir recours à un Ecrivain
„ plus froid & plus dur que le marbre,
„ pour leur achever un Livre en plusieurs
„ Volumes *in folio*. Le premier Auteur,
„ ayant mangé d'avance tout le salaire
„ qu'il esperoit retirer de son travail, &
„ ne voulant plus rien faire, les pauvres
„ Libraires auroient été ruinés, s'ils n'a-
„ voient pas heureusement trouvé quel-
„ que regrattier pour remédier tant bien
„ que mal au dommage que leur eût cau-
„ sé la friponnerie d'un hableur, auquel ils
„ s'étoient confiés.

* *Voiez la LXI. des Lettres Juives, Tom. II.*
pag. 182.

„ LE

,, LE LIBRAIRE PARISIEN.

„ MAIS vos confreres sont-ils bien en
 „ droit de se plaindre des filouteries des
 „ Auteurs? On m'a assuré qu'ils leur jouent
 „ souvent de très mauvais tours. On m'a
 „ parlé entre autres d'un bon & zélé Ser-
 „ viteur des Jésuites, qui est aussi alerte
 „ qu'on le puisse être, & avec lequel il
 „ est presque impossible d'avoir affaire,
 „ sans être trompé. On dit que l'on fe-
 „ roit facilement un gros Volume de tou-
 „ tes ses espiégleries & tours d'adresse.
 „ Croiez-vous que les Auteurs aient tort
 „ d'agir avec les autres comme on agit a-
 „ vec eux? Par ma foi! *A Fripon, Fripon*
 „ *& demi.* La maxime est fort bonne, il
 „ est juste qu'on nous rende le récipro-
 „ que. Pourquoi les Libraires Hollan-
 „ dois ne sont-ils pas comme ceux de Pa-
 „ ris? Ils agissent rondement avec les
 „ Auteurs.

,, LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

„ QU'ENTENDEZ-VOUS par *rondement*? Si
 „ vous voulez dire qu'ils les dupent sans
 „ façon & sans scrupule, vous avez rai-
 „ son; mais si vous prétendez qu'ils a-
 „ gissent de bonne foi, il faut que vous
 „ aiez oublié, depuis que vous êtes mort,
 „ ce que vous faisiez pendant votre vie,
 „ ou

„ ou que vous pensiez que je n'en sois
 „ point instruit. Hé quoi ! Ne vous sou-
 „ venez-vous donc plus de ce Manuscrit
 „ que vous fîtes copier dans une nuit ?
 „ Vous aviez demandé qu'on vous le re-
 „ mît pendant vingt-quatre heures pour
 „ le faire examiner ; mais vous vous gar-
 „ dâtes bien d'en faire cet usage. Vous
 „ prîtes chez vous trois copistes , & dans
 „ douze heures de tems vous vous ap-
 „ propriâtes cet Ouvrage. Ce qu'il y eut
 „ de fâcheux pour l'Auteur , c'est que
 „ vous le fîtes imprimer & paroître , a-
 „ vant qu'il eût pû s'en accommoder avec
 „ quelque Libraire. Ce pauvre Diable
 „ d'Ecrivain eut beau publier que vous
 „ lui aviez volé son Manuscrit , vous sou-
 „ tintes toujours effrontément que vous
 „ l'aviez acheté d'un inconnu , qui vous
 „ l'avoit vendu. Appelez - vous cela agir
 „ *rondement* ?

„ LE LIBRAIRE PARISIEN.

„ L'AUTEUR , à qui je jouai ce petit
 „ tour , le méritoit bien. Il avoit fripon-
 „ né peu auparavant deux Libraires , à
 „ qui il avoit vendu le même Ouvrage ;
 „ il étoit bien juste que je vengeasse mes
 „ confreres. En me saisissant de ce Ma-
 „ nuscrit , je ne faisois que m'appropri-
 „ er un bien qui étoit naturellement dévolu
 „ à la Librairie. Au lieu de me reprocher
 „ ce

„ ce trait , vous devriez m'en louer ; qui-
 „ conque punit le vice ne sauroit être
 „ assez estimé. C'est une excellente le-
 „ çon que je donnai aux Auteurs , je
 „ leur appris à être moins intéressés , &
 „ de meilleure foi. Vous savez assez que
 „ cette vertu n'est guères pratiquée par-
 „ mi les enfans d'Apollon : il semble que
 „ le même arrêt qui exila les richesses du
 „ Parnasse , y ait établi au lieu d'elles , l'a-
 „ varice & l'infidélité. S'il est de l'essen-
 „ ce des Savans d'être pauvres , il semble
 „ qu'il l'est aussi qu'ils soient avides d'ar-
 „ gent. Un Poète , au haut de l'Héli-
 „ con , me paroît un second Prométhée
 „ sur le mont Caucase. Le cœur de ce
 „ dernier étoit rongé par un vautour , &
 „ celui du premier l'est par sa passion pour
 „ l'argent. Ah ! qu'il est beau , Mr. Su-
 „ perfin , d'être utile aux hommes , en les
 „ corrigeant de leurs défauts !

„ LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

EN admettant l'admirable maxime que
 „ vous débitez avec tant d'emphase , Mr.
 „ Saffre-Bec , il s'ensuit que les Auteurs
 „ qui friponnent des Libraires , ne font
 „ que travailler à les guérir de leur pas-
 „ sion favorite. En effet , si les Savans
 „ aiment l'argent , l'or est la principale
 „ Divinité des Libraires. Comme vous
 „ le savez , au lieu que les Catholiques
 „ re-

„ repètent sans cesse dans leurs Litanies ,
 „ *Sainte Vierge , secourez-nous ! Saint Jean ,*
 „ *priez pour nous ! Sainte Genevieve , inter-*
 „ *cédez pour nous !* nous disons perpétuel-
 „ lement dans les nôtres , *Sainte Pistoie ,*
 „ *venez dans ma poche ! Saint Ducat , en-*
 „ *trez dans ma bourse ! Sainte Guinée , ni-*
 „ *chez-vous dans mon gousset !* Et il seroit à
 „ souhaiter que les Moines fussent aussi
 „ exacts à dire leur bréviaire , que les
 „ Libraires à repeter assidûment cette o-
 „ raison. „

Je te salue , sage & savant Abukibak ,
 en *Belsébuth* , & par *Belsébuth* ; & je sou-
 haite que tu sois content de ce Dia-
 logue.



LETTRE CINQUANTIÈME.

Ben Kiber , au sage Cabaliste Abu-
 kibak,

DEPUIS que je réfléchis , sage & savant
 Abukibak , aux foiblesses , & j'ose
 dire à certaines folies des plus grands
 hommes , je suis beaucoup moins étonné
 de voir que tant de gens qui ne manquent
 pas d'esprit & de sens , donnent dans des
 Tome II. P tra-

travers très considérables, & commettent plusieurs fautes qu'évitent des personnes d'un génie médiocre.

IL semble que pour mortifier l'orgueil & la présomption des Philosophes, le Ciel permette que les plus renommés fournissent les exemples les plus frappans des foiblesses humaines. Si le génie sert dans bien des occasions, il nuit aussi dans beaucoup d'autres, & l'on s'égare en approfondissant trop les choses, comme en ne les considérant point assez. Un sage Ecrivain François a eu raison de dire que *la plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse, & qu'il n'y a qu'un demi-tour de cheville, qui conduit de l'une à l'autre* *.

DEMOCRITE étoit fondé de se réjouir & de rire du ridicule de la plus grande partie des hommes ; mais dans les suites il devint lui-même plus ridicule, plus fou & plus comique que ceux dont il se moquoit. Que les partisans outrés de ce Philosophe disent tout ce qu'ils voudront, ils ne viendront jamais à bout de prouver qu'il soit fort sensé de rire immodérément des choses les plus tristes. Un fils perd un pere qu'il aime ; un pere voit mourir un enfant qu'il chérit, une femme un époux qu'elle estime ; doit-on trouver extraordinaire

* Essais de Michel de Montagne, *Livr. II.*
pag. 154.

dinaire que ces personnes s'affligent? Un homme qui rit de leur douleur, est un véritable insensé, aussi extravagant que celui qui nieroit qu'il existe quelque chose, & qui prétendrait qu'il n'y a que le néant. Car la douleur dans certaines occasions est quelque chose d'aussi naturel à l'essence de l'ame, que l'étendue à la Matière.

HE'RACLITE n'étoit guères plus sage que Démocrite. Ses pleurs avoient eu dans les commencemens un fondement raisonnable, il s'affligoit des malheurs des hommes, & il avoit raison; mais dans la suite il devint visionnaire, en s'imaginant que tout n'étoit qu'infortune. Chez lui, le bien se présenta sous la figure du mal: un enfant venoit-il au Monde, il pleuroit de sa naissance; un homme se marioit-il, il larmoïoit de ce mariage. Notre être faisoit horreur à ce Philosophe, c'est avoir perdu la raison, que de penser ainsi.

NOTRE existence, dit sensément un ingénieux Auteur, n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'Univers comme un cachot, & tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un Fanatique. Croire que le Monde est un lieu de délices, où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un Sibarite. Penser que la terre, les hommes, & les animaux sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre

*de la Providence , est , je crois , d'un homme sage *.*

DIOGENE alla encore plus loin que Démocrite & Héraclite. Sans parler ici des infamies qu'il ne rougissoit point de commettre publiquement, que n'est-on point en droit de dire de toutes les autres extravagances qu'il faisoit? Les gens sages se sont moqués dans ces derniers tems des pieuses folies de François d'Assise, qui s'étoit construit une femme & des enfans de neige. Que doivent-ils donc penser de Diogene, qui pendant la plus ardente chaleur de l'été, se vautre & se rouloit sur le sable ardent, & embras- soit, lorsqu'il géloit, de grands morceaux de glace, après s'être deshabillé tout nud?

JE trouve, sage & savant Abukibak, une grande conformité entre ce Philosophe Cynique & François d'Assise. Ils ont fait à peu près les mêmes folies, ils ont été également crasseux, ils ont eu pour disciples tous les deux une foule de faïnéans. Où peut-on trouver deux caractères plus ressemblans? Il est vrai que l'Histoire ne dit point que François d'Assise fut amoureux, & elle nous apprend que Diogene fut touché des charmes de
 Laïs,

* Voltaire, Remarques sur les Pensées de Pascal.

Laïs, & qu'il l'emporta même sur Aristippe son Rival, quelque aimable & quelque riche qu'il fût. Il faut avouer que Laïs devoit avoir le goût aussi peu délicat que l'odorat, pour pouvoir s'accommoder d'un galant aussi sale & aussi dégoûtant que ce Philosophe Cynique. Il falloit que le seul caprice la fît agir, & c'est-là un bel exemple de la bizarrerie du beau sexe.

Je ne crois pas, sage & savant Abukibak, qu'on puisse rien lire d'aussi plaisant & d'aussi spirituel que la description que fait le Tassoni des galanteries de Diogene & de son rival. *N'étoit-ce pas quelque chose de beau & de curieux*, dit cet Italien, *que de considérer Diogene le Cynique, couvert d'un manteau de ramoneur de cheminée, tout déchiré & rapiécé, aiant la barbe épaisse & crasseuse, à demi nud, sans chemise & sans souliers, se promenant d'un air galant sous les fenêtres de la belle Laïs; & d'apercevoir d'un autre côté son rival Aristippe, parfumé, musqué, sentant l'iris & l'ambre, faisant le même manège, tandis que Laïs, au travers de sa jalousie, goutoit le plaisir de voir au clair de Lune ses deux galans passer & repasser sous sa fenêtre * ?*

IL

** Ma che bel vedere Diogene Cinico col mantello di Romagnuolo, squarciato e rappezzato, la barba squalida, senza camicia, e lordo e pidocchioso, fur*

IL seroit injuste, après que Diogene a fait le personnage d'un Petit-maître, de trouver étrange qu'un jeune homme n'eût pas le même privilège. Quoi ! L'on taxera d'étourdi un Officier, parce qu'il passera la nuit sous le balcon d'une belle, & l'on ne dira rien d'un Cynique, qui dans l'équipage de Diogene fait la même chose ? Si le Petit-maître est ridicule, le Philosophe qui l'imité, est un insensé ; cependant, combien n'y a-t-il pas encore aujourd'hui de gens aussi fous que ce Grec ? Bien des Savans jouent à Paris le même rôle qu'il jouoit à Athènes. Il y a même des Docteurs & des Bacheliers de Sorbonne, qui se promènent sous les fenêtres des Laïs modernes. Il est vrai que ceux qui sont riches, ne se morfondent guères à la porte de ces Princesses ; mais ceux qui n'ont qu'un bien médiocre, sont dans

del innamorato, passeggiando lungo la porta della famosa Laide ; e dall'altra parte, comparire il suo Rivale Aristippo, tutto profumato, e attillato, spuntando zibetto, & mirarlo di torto, e levargli il muro ; e la Signora starfi alla gelosia, pigliandosi gusto di vederli passeggiare al Sereno. Tassoni, Pensieri Diversi Libr. VII. Cap. XI. Je ne crois pas avoir jamais rien lu d'aussi original & d'aussi plaisant que ce passage. Ceux qui entendront l'Italien, en jugeront de même ; car je ne me flatte point d'en avoir pu rendre toutes les grâces dans la Traduction que j'en ai faite.

• dans le cas de Diogene. Il faut qu'ils se contentent de *passaggiare al Sereno*. Triste ressource, & qui ne peut guères satisfaire qu'un Espagnol languoureux !

Je reviens, sage & savant Abukibak, aux folies des grands hommes. Zénon, ce grave Philosophe, ce Stoïcien sévère, dont les Anciens & les Modernes ont si fort vanté le mérite, auroit été regardé, s'il avoit vécu de nos jours, non seulement comme un insensé, mais comme un homme indigne de la sépulture par le mauvais exemple qu'il a donné. Est-il rien de si contraire au bien & à la tranquillité de la Société, que la mort de ce Philosophe ? Il se pendit, parce qu'il avoit fait une chute. Il se figura que les Parques l'avertissoient qu'il étoit tems de songer à sortir de ce Monde. Voilà une conduite bien folle & bien extravagante ! Si tous ceux qui font une chute, s'étrangoient, que deviendroient les Etats les plus florissans ? Il est peu d'hommes qui ne soient tombés par terre une fois dans leur vie. Si l'exemple de Zénon avoit des imitateurs, les lanternes dont on se sert aujourd'hui pour éclairer les rues pendant la nuit, seroient plus nécessaires à la conservation de la vie des hommes, que tous les remèdes des Médecins. En vérité il falloit que la folie de Zénon tint du fanatisme & de la phrénésie. Il n'y a qu'un Anglois qui se coupe le cou par-

ce qu'on augmente le prix des liqueurs, ou parce qu'il est ennuié de se chauffer & déchauffer tous les jours, qui puisse approuver une aussi grande extravagance.

PLUSIEURS Philosophes de ces derniers tems ont donné dans des excès aussi grands, que quelques-uns des anciens. Les hommes dans tous les siècles ont toujours eu parmi eux un certain nombre de personnages extraordinaires, qu'on peut regarder comme des assemblages monstrueux de qualités bonnes & mauvaises, & dont les vices servoient de leçons aux autres Savans, pour les empêcher de s'enorgueillir de leurs talens, puisqu'ils étoient accompagnés quelquefois de tant d'imperfections. Cardan peut être regardé parmi les Modernes comme un de ces Philosophes formés par la Nature, pour contenir ses confreres dans l'humilité. Jamais homme n'eut une plus vaste érudition, & jamais homme ne fut plus fou, plus extravagant, plus menteur, & qui pis est, ne fut plus charmé de paroître avoir tous ces défauts. Ce Savant a écrit sa Vie, & elle est remplie des plus grandes folies. Il prétend qu'il n'avoit jamais appris la Grammaire *, que la connoissance de cet

* *Grammaticam nunquam didici....; sed usum solum mihi nescio quomodo tributum*, Cardanus de propria Vita, Cap. XII.

te Science lui fut donnée à peu près de la même manière que la Science infuse à Adam. Il a l'impudence, ou plutôt la folie, d'assurer gravement qu'un homme inconnu lui aient vendu les Ouvrages d'Apulée, deux jours après qu'il eut acheté ce Livre, il entendit les Langues Latine, Grecque, Espagnole & Françoisse *. Voilà un miracle aussi surprenant que celui du tremblement de la chambre & du lit de Cardan. Dès qu'il devoit arriver quelque chose de particulier à ce Philosophe, l'endroit où il couchoit se remuoit, & par ce mouvement avoit soin de l'en avertir. † Il faut être bien fanatique pour se

* *Quis fuit ille, qui mibi vendidit Apuleium, jam agenti, ni fallor, annum XX. latinum & statim discessit. Ego vero, qui eo usque, neque fueram in Ludo Literario nisi semel, qui nullam haberem Linguae Latinae cognitionem, cum imprudens emissem, quod esset auratus, postridie evasi qualis tunc sum in Lingua Latina, necnon & Græcam quasi simul, & Hispanicam, & Gallicam accepi. Cardani Vita, Cap. XII.*

† *Erat dies. XX. Decembris Anni M. D. LVIF. cum mibi . . . visus est . . . lectus tremere, & cum eo cubiculum: terræ motum existimabam. Post tandem somnus abrepi. Ubi mane dies illuxisset, rogo Symonem Sofiam . . . in curriculi lectulo jacentem, an aliquid senserit? Respondet, tremorem cubiculi & lecti. Qua hora? Inquit, sexta aut septima, &c. . . . Non multis post diebus, sentio rursus*

se figurer de pareils événemens, ou bien fourbe & bien imposteur, pour vouloir les persuader aux autres. Je veux croire cependant que Cardan fut plus extravagant que menteur; ce que l'on dit de sa mort semble autoriser mon opinion. On assure qu'ayant prédit l'heure de sa fin, & s'étant trompé dans son calcul, pour garantir la vérité de ses prédictions & sauver l'honneur de son art, il se laissa mourir d'inanition. On a vû plusieurs Martyrs de l'amour, de la haine, de l'ambition, de la vanité, de la superstition; mais il n'y en a jamais eu qu'un seul de l'Astrologie judiciaire. Il falloit être aussi fou que Cardan, pour se sacrifier à la gloire d'une Science aussi vaine & aussi fausse que celle-là.

URCEUS CODRUS étoit moins visionnaire que Cardan; mais il étoit encore plus superstitieux. Un miroir cassé, une salière renversée, une lampe éteinte présagoient, selon lui, les plus grands malheurs, & il faisoit cinquante grimaces différentes pour éloigner ces présages funestes, & pour
en

rursus tremere cubiculum. Exsuperior manu, cor sentio palpitare, in latus sinistrum enim decumbam. Eleva me, cessat tumultus ille & palpitatio. Iterum decumbo: itaque cum utramque rediisset, cognovi unum ex alio pendere. Cardani Vita, Cap. XII.

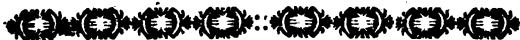
en dissiper la malignité. Il n'est rien qui montre plus la foiblesse & la bizarrerie de l'esprit humain, qu'une singularité aussi rare & aussi extraordinaire. Un Philosophe, un Savant, un bel esprit croioit des impertinences, qu'on ne pardonne point aux vieilles *Dugenes* & aux nourrices. S'il n'eût pas eu ce foible, & qu'il l'eût apperçu dans un autre, que n'aurait-il pas dit? Mais tel est le sort des hommes : de quelque génie qu'ils soient doués, il faut toujours qu'ils paient un tribut par quelque endroit à l'humanité.

HOBBS, cet Anglois si fameux parmi ses compatriotes & chez les étrangers, avoit une si grande peur des Diables & des Morts, qu'il n'osoit coucher seul dans une chambre. La nuit il croioit l'existence d'un nombre infini d'Esprits, & le jour il écrivoit contre celle de Dieu. Peut-on rien voir d'aussi ridicule? La Lune & le Soleil régloient les sentimens & les articles de foi de la Religion de ce Philosophe. Depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir, il étoit Athée, & les ténèbres ramenoient chez lui, non seulement la croiance de Dieu, mais encore celle de Belfébuth & de toute sa sequelle.

N'AI-je pas raison de dire, sage & savant Abukibak, que lorsqu'on considère les foibles des grands génies, on n'est plus étonné de voir que des gens qui ont de

de l'esprit & du bon sens, tombent dans des fautes qu'éviteront des personnes très simples & très bornées ? Puisque la Science sert même quelquefois à égarer du bon chemin, quel est l'homme qui puisse se flatter de ne jamais s'en écarter, quelque génie qu'il ait ? La simplicité & le naturel valent souvent mieux que l'étude la plus profonde.

JE te salue, savant Abukibak.



LETTRE CINQUANTE-ET-UNIEME.

Le Cabaliste Abukibak, à son ancien Disciple ben Kiber.

J'AI lû avec plaisir, mon cher ben Kiber, les Lettres que tu m'as écrites. Une légère indisposition m'a empêché d'y répondre plutôt. La trop grande application à l'étude des Sciences Philosophiques & Cabalistiques, m'avoit causé une espèce d'épuisement, que la mélancholie augmentoit. Pour dissiper cette langueur, j'ai cru devoir pour quelque tems abandonner mon cabinet, & me répandre dans le monde beaucoup plus que je ne fais ordinairement.

IL m'a semblé, dans le commencement
de

de ma nouvelle manière de vivre, que j'étois transporté tout-à-coup dans un pays inconnu, des mœurs duquel je n'avois presque aucune connoissance. Que j'ai vu de choses plaisantes, extraordinaires, ridicules & bizarres depuis trois semaines ! Juste Dieu ! mon cher ben Kiber, que les hommes sont fous, & qu'ils me paroissent tels ! Il est vrai que ceux que je trouve parmi eux les plus extravagans, sont les Nouvellistes. Je ne crois pas en vérité que l'on puisse pousser plus loin la folie, que ces gens-là. Cela n'est pas surprenant ; car leur esprit est dans une agitation perpétuelle. Ils prennent part à toutes les affaires de l'Europe, ils se passionnent en faveur d'un nombre de Princes, ils s'agitent, ils se tourmentent pour des événemens auxquels ils n'ont aucun intérêt. Ils sont tristes, ou gais, selon qu'ils sont mécontents ou satisfaits des gazettes. Tous les Lundis & tous les Mardis ils ressemblent à des criminels, qui attendent l'arrêt de leur grace ou de leur condamnation. Le Turc a-t-il été battu, l'armée Ottomane s'est-elle reculée, ils sont au désespoir. Ils se plaignent autant des pertes de la Porte, que s'ils étoient Bachas, ou Visirs, & qu'ils fussent obligés de les paier par leurs têtes, ou de les réparer aux dépens de leurs bourses. Pendant qu'ils se livrent à la tristesse, d'autres se félicitent de leur bonheur. Ils sont aussi satis-

satisfait, & aussi gais au milieu de Paris, que l'étoit le Prince Eugene au milieu de Belgrade, lorsqu'il se fut rendu maître de cette ville.

Ces gens, qui se réjouissent ou qui s'affligent, sont-ils Turcs, ou Allemands? Il s'en faut bien, ils sont Gascons, Normands, Parisiens, &c. Ils ne connoissent point, & ne connoîtront jamais aucun de ces hommes en faveur desquels ils s'intéressent si fort. Ils n'ont d'autre liaison avec eux, que celle qu'ils ont formée en lisant la gazette: les nœuds en sont cependant si étroits, qu'ils sont prêts à tout leur sacrifier.

IL y a quelques jours, mon cher ben Kiber, que je me trouvai dans une assemblée, à laquelle présidoient deux Nouvellistes, dont les sentimens étoient entièrement opposés. *Je vais parier, dit le plus âgé, que le Baron de Neuboff ne restera pas encore trois mois en Corse. Il est bien juste enfin que les Génois soient délivrés des peines & des soins que leur cause cet Avanturier. La France ne pouvoit rien faire de plus équitable que de réduire ces rebelles dans le devoir.*

„ Ce que vous dites-là, répondit le
 „ jeune Nouvelliste, n'est point aussi cer-
 „ tain que vous le pensez, & je crois
 „ qu'il y a beaucoup d'apparence que les
 „ affaires des Corfes ne changeront de fa-
 „ ce que pendant peu de tems. Les se-
 „ cours

„ cours que les François ont accordés
 „ aux Génois, pourroient bien ne leur
 „ pas être d'une plus grande utilité, que
 „ celui que leur ont donné il y a quel-
 „ ques années les Allemands. Je me sou-
 „ viens à ce sujet qu'un Auteur, en par-
 „ lant de ce secours, compare les Génois
 „ au païsan qui pria son Seigneur de vou-
 „ loir tuer un lièvre qui mangeoit les
 „ choux de son jardin, & chez qui le
 „ Gentilhomme & sa meute firent plus
 „ de dégât dans un quart d'heure, que
 „ le lièvre n'en eût fait en cent ans.

L'AUTEUR dont vous parlez, repliqua le
 vieux Nouvelliste, *est un plaisant Ecrivain.*
Son autorité est fort peu respectable, sur-tout
dans les matières qui regardent la Politique.
Je connois ce Barbouilleur de papier, & la
plupart des rapsodies qu'il a publiées. Encore,
si vous appuyez votre sentiment de celui de
l'Auteur des Mémoires Historiques, ou que
vous eussiez pour vous le vénérable Seigneur
Rodriguez, Gazettier de Cologne, je vous pas-
serois la prévention où vous êtes.

„ L'ECRIVAIN que je cite, repartit le
 „ jeune Nouvelliste, a parlé beaucoup
 „ plus sensément que tous ceux que vous
 „ vantez si fort. Dès que le Baron de Neu-
 „ hoff eut descendu dans l'Isle de Corse,
 „ & que vous & vos chers amis publiez
 „ que cet Allemand agissoit par ordre des
 „ Cours d'Espagne & de Naples, auxquels
 „ les ce Roïaume resteroit, l'Auteur que
 „ vous

„ vous meprifez tant , annonça ce dont on
 „ voit aujourd'hui l'exécution. Il affûra que
 „ la France ne consentiroit jamais qu'une
 „ Puissance considérable s'emparât de l'Is-
 „ le de Corse, sous quelque prétexte que
 „ ce fût. *L'intérêt*, disoit-il *, *des Fran-*
 „ *çois s'oppose fortement à souffrir que l'Espa-*
 „ *gne ait un État, des villes, plusieurs ports*
 „ *qui bloquent entièrement ceux de Marseil-*
 „ *le, de Toulon & d'Antibes. Avec deux*
 „ *frégattes de vingt pièces de canon, dès que*
 „ *les Espagnols auroient la guerre avec la*
 „ *France, ils romproient absolument le Com-*
 „ *merce du Levant.* A ces premières ré-
 „ flexions l'Auteur en ajoutoit plusieurs
 „ autres, & les choses sont arrivées ainsi
 „ qu'il les avoit prédites. Les Espagnols
 „ ont regardé l'Isle de Corse, comme le
 „ Renard considéroit les Raisins, qu'il dé-
 „ voroit des yeux, mais qu'il ne pouvoit
 „ atteindre. Ils ont dit, ainsi que lui:
 „ *Ces fruits ne sont pas mûrs, & ne me*
 „ *tentent point.* La France a trouvé ce-
 „ pendant à propos d'éviter qu'il ne leur
 „ prît la fantaisie, ou à quelque autre
 „ Puissance, de les goûter, tout verds
 „ qu'ils étoient, & a cru devoir mettre
 „ la vigne en sûreté contre les attaques
 „ & les insultes de tout le monde. Il est
 „ vrai

* Lettres Juives, Tom. FI, Lettre LXXI.
 pag. 276.

„ vrai que bien des gens prétendent au-
 „ jourd'hui qu'il pourroit arriver que la
 „ France feroit ce que l'Espagne auroit
 „ souhaité de faire. A cela je répons que
 „ ces conjectures sont fort incertaines.
 „ Le seul intérêt qu'aucune Puissance re-
 „ doutable ne saisisse l'occasion de ces trou-
 „ bles pour s'emparer de la Corse, suffit
 „ pour que la France veuille les pacifier.
 „ D'ailleurs, le Roi fera largement dé-
 „ dommagé, & les troupes Françoises au-
 „ ront apparemment autant de lieu de se
 „ louer des Génois, que les Allemandes.
 „ Si l'on protège la République, elle fait
 „ sans doute ce qui lui en coute. La Fran-
 „ ce ne la croit pas assez pauvre, pour
 „ vouloir la secourir pour l'amour de
 „ Dieu, elle n'étend sa charité jusqu'à
 „ ce point, que lorsqu'il s'agit de défen-
 „ dre le Patrimoine de St. Pierre, ou le
 „ Prétendant.

„ IL ne reste donc aucune difficulté à
 „ mon avis, que de savoir si après que
 „ les François auront débarqué dans l'Is-
 „ le de Corse, & qu'ils auront battu les
 „ rebelles, (car je veux le supposer ain-
 „ si,) les Génois gouteront long-tems
 „ les fruits de cette victoire. Je pense
 „ qu'il pourroit leur arriver le même sort
 „ qu'ils ont déjà essuié. Tant que les
 „ François seront dans l'Isle, ils auront
 „ le dessus sur les rebelles ; dès qu'ils en
 „ seront partis, ces derniers, qui n'au-
 „ ront

„ ront cédé qu'à la force , & qui retrou-
 „ veront une occasion favorable de re-
 „ prendre les armes , tiendront la même
 „ conduite qu'ils ont tenue il y a sept à
 „ huit ans , lorsque les Allemands les ob-
 „ bligerent à se soumettre.

„ La haine qui regne entre les Corfes
 „ & les Génois , est trop grande , pour
 „ que rien puisse en suspendre les mouve-
 „ mens. Ou il faut que les Corfes soient
 „ entièrement détruits , ou qu'ils se déli-
 „ vrent du joug & de l'esclavage de leurs
 „ Tyrans. Les choses ont été poussées
 „ trop avant , pour qu'on puisse espérer
 „ que les deux partis oublient jamais les
 „ offenses qu'ils se sont faites mutuelle-
 „ ment.

*S'IL n'y a que cette difficulté , repartit le
 vieux Nouvelliste , qui puisse empêcher les
 Génois d'affirmer leur autorité , elle me paroît
 bien aisée à surmonter. Ils n'ont qu'à profi-
 ter de l'occasion , & à se servir utilement des
 troupes qu'on doit leur fournir , pour ruiner ,
 saccager , & détruire entièrement toutes les pro-
 vinces & les villes de Corse qui se sont soule-
 vées. Ils établiront sur leurs ruines un pouvoir
 despotique , & je ne doute pas que ce ne soit
 là leur destin.*

„ IL ne reste plus qu'à savoir , répliqua
 „ le jeune Nouvelliste , si c'est celui de
 „ la France. Je croirois volontiers qu'el-
 „ le a des sentimens bien éloignés de ceux
 „ que vous prêtez aux Génois. Je suis as-
 „ suré

„ sûré que le Cardinal-Ministre embrasse-
 „ ra difficilement un parti aussi violent ;
 „ sa candeur, sa probité, l'honneur même
 „ du Roi son Maître qu'il chérit si fort ;
 „ ne permettent point qu'on accable des
 „ gens qui consentent de mettre bas les
 „ armes, & de subir les loix qu'on leur
 „ donne. Or, je vous ai déjà dit que je
 „ ne doute pas que dès que les François
 „ auront débarqué, les rebelles ne par-
 „ lent d'accommodement. Ils chasseront
 „ leur Roi Théodore ; ils feront encore
 „ plus, ils s'avouïeront heureux que la
 „ Cour veuille bien ne leur imposer que
 „ certaines conditions. Mais j'en reviens
 „ à mes premiers principes. Les troupes
 „ Françoises rembarquées, quelque matin
 „ Sa Majesté Corsienne le Seigneur Théo-
 „ dore reparoîtra, & la comédie recom-
 „ mencera de nouveau, ou je suis bien
 „ trompé. „

CE que vous dites-là, repartit le vieux
 Nouvelliste, est absurde. Voilà une plaisan-
 te délicatesse de conscience, que de ne point
 vouloir entièrement dévaster toute l'Isle de Cor-
 se ! Je fais de bonne part qu'on doit entière-
 ment ruiner ce país. Et je parie deux cent
 louis, que les Génois en seront désormais paí-
 sibles possesseurs.

„ Mon Dieu ! répondit en riant le jet-
 „ ne Nouvelliste. Vous êtes malheureux
 „ en paris. Vous avez perdu, il y a quel-
 „ que tems, une somme assez considéra-

„ble pour avoir gagé que les Espagnols
 „ne céderoient jamais la Toscane. Vous
 „êtes sujet à faire des erreurs couteu-
 „ses, & qui pourroient bien vous rui-
 „ner. „

QUE je me ruine ou non, dit le vieux
 Nouvelliste, *ce ne sont pas-là vos affaires.*
Du moins j'aurai l'agrément de ne point m'ap-
pauvrir en protégeant des voleurs & des lar-
rons, tels que votre Baron de Neuboff. Fi,
cela est affreux! Vous devriez rougir de bon-
te, & je ne comprends pas comment il se peut
trouver des gens qui puissent ne pas plaindre
les Génois. „ Et moi, repartit le jeune Nou-
 „velliste, je ne saurois revenir de mon
 „étonnement, quand je vois des gens
 „qui ne s'intéressent pas pour les Corfès.
 „Car enfin, le sort des malheureux doit
 „exciter la pitié, & ces pauvres peuples
 „ne sont-ils pas réellement infortunés?
 „On veut les réduire dans l'esclavage le
 „plus dur, & les assujettir à un joug in-
 „supportable. On les regarde comme
 „des bêtes de charge, faites unique-
 „ment pour le service de la République,
 „plûtôt que comme des hommes libres.
 „Ont-ils tort de se révolter & de dé-
 „fendre leurs privilèges & les droits de
 „l'humanité? „

LE vieux Nouvelliste, mon cher ben
 Kiber, ne gouta point les raisons de son
 adversaire. Ils s'échauffèrent tous les
 deux, & peu s'en fallut que des paroles
 ils

ils n'en vinssent aux mains. J'admirois ces deux hommes, qui se faisoient une affaire sérieuse d'une chose, à l'événement de laquelle l'un & l'autre ne pouvoient contribuer en rien. Je voulus tenter en vain de les appaiser, je ne pus en venir à bout, & je les laissai tous les deux disputant toujours avec beaucoup d'aigreur.

Si tu me demandés quelle est mon opinion, mon cher ben Kiber, sur les sentimens opposés de ces deux Nouvellistes, je te dirai que celui du plus jeune me paroît le plus probable. Outre qu'il a pour lui l'exemple du passé, il semble que la raison sur laquelle il se fonde, est assez solide. Lorsque l'esprit de révolte, de haine, de jalousie & de sédition a regné pendant plusieurs années dans un pays, il est impossible de pouvoir l'en arracher que par quelque bouleversement général du gouvernement. Considères combien de peines, de soins, de travaux & d'infortunes n'ont point essuié les Hollandois, avant de parvenir à pouvoir former leur République. Il a été pendant un tems où leurs affaires se trouvoient plus délabrées & plus désespérées, que ne le sont celles des Corfes. La constance, la valeur, l'impétuosité leur a fait vaincre des obstacles qui paroissent insurmontables. Si les Corfes ne secoient pas dans dix ans le joug des Génois, qui fait ce qu'ils pourront faire dans quinze & dans vingt?

Q 3

L'Em-

L'Empire & la France ne seront pas toujours disposés à donner du secours à ces derniers, & les premiers ne seront jamais abandonnés de l'envie de reprendre leurs privilèges.

Je te salue, mon cher ben Kiber.



LETTRE CINQUANTE-DEUXIEME.

Le Silphe Oromafis, au Cabaliste Abukibak.

JE fus curieux, sage & savant Abukibak, de connoître certaines manœuvres des Jésuites, desquelles j'avois souvent entendu parler. Pour m'en instruire parfaitement, je volai il y a quelques jours dans la chambre du Général de la Société; je le trouvai seul avec un de ses secrétaires, ou plutôt de ses confidens. „ Je suis „ étonné, lui disoit-il, de ne recevoir aucune nouvelle du Pere d'Aflon. Je crains „ qu'il ne se soit pas bien acquitté de l'ordre dont je l'avois chargé. Peut-être „ n'aura-t-il pû venir à bout de faire nommer le Pere Talota, Confesseur du Prince de * * *, & il aura fallu qu'il consentît de donner cette place à un autre „ Jésuite. J'en serois très fâché; car per- „ sonne

„sonne n'est plus propre à l'occuper, que
 „celui que j'avois destiné à la remplir.
 „Il a toutes les qualités qu'il faut pour
 „plaire dans cette Cour: il est souple,
 „complaisant, fin, adroit; il sait s'accom-
 „moder aux tems & aux situations. Je
 „suis assuré que personne ne saura aussi
 „bien que lui ménager l'esprit de la mai-
 „tresse du Prince: il fera avec elle une
 „ligue offensive & défensive, du moins
 „lui ai-je bien recommandé d'agir de mé-
 „me. Cette femme a un grand crédit
 „sur l'esprit de son amant, & ce feroit
 „tenter l'impossible que de prétendre la
 „déplacer. Il vaut cent fois mieux s'en
 „servir utilement, & se la rendre favo-
 „rable par des complaisances & des sou-
 „missions. Elle peut être fort nécessaire
 „à la Société. J'ai recommandé au Pe-
 „re Talota de lui faire entendre qu'il ne
 „tiendrait pas à lui que le Prince ne con-
 „tractât avec elle un mariage de conscien-
 „ce, & qu'il auroit soin d'employer pour
 „cela tout ce qui dépendroit de lui.

„C'est un grand moyen, continua le
 „Général, pour se rendre favorable à la
 „maîtresse d'un Prince, que de lui faire
 „envisager qu'on peut lui être utile pour
 „obtenir la main de son amant. C'est-là
 „le point que les Confesseurs doivent
 „ménager le plus délicatement, & c'est
 „celui que je recommande toujours à
 „nos Peres. Je ne cesse de leur écrire:

„ Flattez les maitresses, gagnez leur confian-
 „ ce, & vous viendrez alors à bout de tout
 „ ce que vous entreprendrez. Je doute qu'il
 „ y ait d'expédient plus sûr pour condui-
 „ re les hommes, que de se servir adroi-
 „ tement de leurs passions: or, il n'en est
 „ aucune qui ait autant de pouvoir sur
 „ leur cœur, que l'amour.

„ J'EPROUVE tous les jours combien les
 „ femmes sont utiles à la Société. Dans
 „ toutes les Cours où elles n'ont pas
 „ beaucoup de crédit, les Jésuites ont
 „ très peu d'autorité. Voiez, je vous
 „ prie, la différence qu'il y a du pouvoir
 „ qu'ils avoient en France sous Louis
 „ XIV. à celui qui leur reste aujourd'hui,
 „ & quelle différence il y a entre le Pe-
 „ re de la Chaise & le Père de Linières.
 „ Le premier étoit le maître, non seule-
 „ ment de tous les Bénéfices, mais enco-
 „ re de tous les Evêchés; l'autre auroit
 „ peine à faire donner un Prioré de mil-
 „ le écus de rente. Il n'a aucune connois-
 „ sance de ce qui regarde la liste des Bé-
 „ nefices. D'où vient cela? C'est que les
 „ femmes n'ont aucun crédit sur le Sou-
 „ verain & sur son premier Ministre; il
 „ est impossible de pouvoir gagner leur
 „ confiance jusqu'à un certain point. Chez
 „ eux, un Confesseur n'est qu'un Confes-
 „ seur; mais chez un Prince amoureux,
 „ c'est un confident adroit, c'est un intri-
 „ gant nécessaire, c'est un mercure hono-
 „ rable & secret.

„ PER-

CABALISTIQUES, *Lettre LII.* 241.

„ PERSONNE n'eut jamais toutes ces qua-
 „ lités dans un degré aussi éminent que le
 „ Pere de la Chaîe. Quel homme étoit-
 „ ce, grand Dieu! On doit le regarder
 „ comme un second St. Ignace. La So-
 „ ciété lui eut des obligations aussi essen-
 „ tielles qu'à son Fondateur. Avec quel-
 „ le adresse ne fut-il pas se servir des fem-
 „ mes? Elles lui rendirent les services
 „ les plus essentiels; aussi a-t-il enrichi
 „ toutes les Maisons que notre Ordre a
 „ dans la France. Nous lui devons à lui
 „ seul tout ce que nous possédons dans
 „ ce Roïaume; car depuis plusieurs an-
 „ nées nous n'avons presque rien acquis
 „ de nouveau. Cela n'est pas surprenant,
 „ vû le peu de crédit que nous avons ac-
 „ tuellement; nous vivons sur notre an-
 „ cienne réputation. Si malheureusement
 „ les peuples connoissoient combien l'au-
 „ torité de la Société est déchûe en Fran-
 „ ce, nous tomberions tout-à-fait dans le
 „ mépris. Nous ne sommes les maîtres
 „ d'accorder aucune grace, & ce n'est ce-
 „ pendant que l'espoir des récompenses
 „ qui nous attire des amis & des parti-
 „ sans. „

*J'AI réfléchi plusieurs fois à ce que vous di-
 tes, repartit le confident du Général; &
 je suis étonné par quel enchanement nous en
 imposons, non seulement aux François, mais
 encore à toutes les Nations Européennes, qui
 se figurent que nous sommes à Paris & dans*

tout le Roïaume les maîtres absolus. Il est étonnant qu'ils ne s'apperçoivent pas que les graces qu'on accorde à la Cour, ne passent plus par notre canal, & que nous n'avons qu'une ombre d'autorité.

„ IL est impossible, repliqua le Géné-
 „ ral, qu'ils puissent découvrir ce chan-
 „ gement; c'est un mystère que nous a-
 „ vons trouvé le secret de leur cacher.
 „ D'ailleurs, si nous ne pouvons plus fai-
 „ re beaucoup de bien à nos amis, nous
 „ sommes toujours en état de nuire à nos
 „ ennemis: en voilà assez pour nous ren-
 „ dre redoutables. Il est vrai que nous
 „ ne distribuons plus les Bénéfices; mais
 „ nous avons encore un grand crédit
 „ chez les Evêques. Bien des gens nous
 „ regardent comme les plus fermes sou-
 „ tiens de la Religion. Nous trouvons
 „ le moïen de décrier les personnes que
 „ nous n'aimons pas, nous les faisons pas-
 „ ser pour des Athées, & qui pis est,
 „ pour des Jansénistes. Nous soulevons
 „ contre eux le Clergé: ceux-ci entraî-
 „ nent après eux les Puissances séculiè-
 „ res; il n'est aucun homme que nous ne
 „ perdions, lorsque nous en avons envie.
 „ On craint donc notre haine: il n'est pas
 „ étonnant que le peuple qui en voit sou-
 „ vent de funestes effets, & qui n'ap-
 „ profondit point les choses, ne distin-
 „ gue pas jusqu'à quel point s'étend no-
 „ tre pouvoir, & ne voie pas que nous
 „ res-

„ ressemblons aujourd'hui aux Diables ,
 „ qui peuvent faire beaucoup de mal , &
 „ qui ne sauroient procurer aucun bien.
 „ Il n'y a que quelques personnes qui
 „ sont plus éclairées que les autres , qui
 „ connoissent combien nous avons perdu
 „ depuis quelques années.

„ A P R È s un tems aussi dur , il en vien-
 „ dra un plus heureux. Avec la patien-
 „ ce, la dissimulation & la politique, la
 „ Société surmonte tous les plus grands
 „ obstacles. N'est-elle pas venue à bout
 „ de donner à Henri IV. un Confesseur ,
 „ lui , qui avoit peu auparavant banni tous
 „ les Jésuites de son Roïaume. Si elle
 „ entreprendoit de diriger le Grand Mo-
 „ gol & le Sophi de Perse , elle réussiroit
 „ dans ces projets tôt ou tard. Je viens
 „ de recevoir des nouvelles que me man-
 „ de un de nos Recteurs , qui vous paroi-
 „ tront plus surprenantes que la possibili-
 „ té de la direction de ces Princes Ma-
 „ hometans.

„ Vous connoissez bien , continua le
 „ Général , ce vieux Prince Italien , au-
 „ près duquel nous n'avions jamais pû a-
 „ voir aucun accès. Pendant trente ans
 „ nos soins ont été inutiles , nous perdions
 „ même l'esperance de réussir dans nos
 „ desseins , lorsqu'enfin nous en sommes
 „ venus à bout. Ce Souverain , craignant
 „ les suites de la mort , & appréhendant
 „ que la manière dont il avoit vécu du-
 „ rant

„ rant sa jeunesse, ne nuisît à son salut,
 „ cherchoit dans tous ses Etats quelqu'un
 „ qui pût calmer sa conscience. Tous les
 „ Directeurs auxquels il s'étoit adressé,
 „ ne faisoient qu'augmenter son trouble
 „ & son inquiétude: enfin, lassé de ne
 „ rien rencontrer qui pût le satisfaire, il
 „ se résolut d'avoir recours à nos Peres.
 „ Il envoya chercher le Recteur, & lui
 „ dit les sujets qu'il avoit d'appréhender
 „ les Jugemens de Dieu. L'habile Jésui-
 „ te dissipa tous ses doutes, se servit uti-
 „ lement des maximes des nos Théolo-
 „ giens, & ramena le calme dans son a-
 „ me. Il lui fit comprendre qu'il n'étoit
 „ pas plus coupable que cinquante autres
 „ Princes, que la Société avoit trouvé
 „ le moyen de placer en Paradis. Il dé-
 „ veloppa ensuite à son Pénitent tous les
 „ privilèges de notre Ordre, il lui vanta
 „ l'efficacité de nos prières, lui fit sentir
 „ tout le mérite des Indulgences que les
 „ Papes nous ont accordées, & le rendit
 „ aussi zélé ami de nos Peres, qu'il avoit
 „ été leur ennemi autrefois.

„ LE Recteur ne s'est pas arrêté à ce
 „ premier pas, il a voulu profiter en ha-
 „ bile homme de l'occasion. Il y avoit
 „ long-tems que nous souhaitions d'éta-
 „ blir un Collège, il a obtenu des lettres
 „ du Prince pour sa fondation; mais com-
 „ me il faut des fonds & des rentes pour
 „ cet établissement, il a demandé qu'on
 „ assi-

„ assignât pour les revenus de cette nou-
 „ velle Maison le produit de certains
 „ droits décimaires, dont quelques au-
 „ tres Religieux jouïssent auparavant.
 „ Ces Moines ont fait beaucoup de bruit,
 „ ils se sont plaints vivement : toutes
 „ leurs représentations n'ont servi de rien ;
 „ le sage Recteur les a rendu inutiles.
 „ Profitant habilement de son emploi de
 „ Directeur, ouvrant ou fermant le Ciel
 „ à proportion des bienfaits ou des refus
 „ de son Pénitent, grâces à la crainte de
 „ l'Enfer, crainte presque aussi salutaire à
 „ la Société que celle du Purgatoire, no-
 „ tre nouveau Collège est parfaitement
 „ établi & fort bien renté. Il reste ce-
 „ pendant encore une chose à faire au
 „ Recteur, c'est de persuader au Prin-
 „ ce de s'enterrer dans notre Eglise, &
 „ d'y faire construire un magnifique tom-
 „ beau. „

CELA ne sera pas difficile à exécuter, re-
 pliqua le confident du Général. Il faudra
 faire entendre au Prince que son tombeau,
 rappelant sans cesse sa mémoire à nos Peres,
 il n'y aura aucun jour où ils ne prient Dieu
 pour lui & pour le soulagement de son ame.
 Car je ne doute pas que le Pere Recteur, en
 garantissant le Prince de l'Enfer, ne lui ait
 fait comprendre qu'il falloir qu'il fît un tour
 en Purgatoire. Sans cela, il auroit com-
 mis une grande faute ; & si ce Souverain
 comptoit de n'avoir plus besoin de la Société

en

en sortant de ce Monde, il ne penseroit pas à acheter ses faveurs & ses prières, même après sa mort.

LA politique veut bien que nous arrachions tous les Princes que nous dirigeons, quelque vicieux qu'ils soient, des mains des Diables; mais elle défend que nous les mettions à l'abri du Purgatoire. Si nous les en garantissons, que deviendroient les fondations qu'ils nous laissent pour dire des Messes? En faisant bâtir des tombeaux dans nos Eglises, ils ornent nos Temples & nos Maisons; mais en nous laissant des legs pieux pour nous engager à prier pour leurs âmes, ils nous enrichissent, & nous fournissent de quoi vivre dans l'aisance. Sauvons donc tous nos Pénitens des peines de l'Enfer; mais qu'ils soient Princes ou particuliers, soumettons-les également à celles du Purgatoire.

Je conviens cependant qu'il y a quelques occasions, où l'on peut se dispenser de cette règle générale; par exemple, quand on craint que quelque Directeur étranger, pour s'emparer de l'esprit d'un Pénitent & pour mériter sa confiance, n'éteigne non seulement le feu du Purgatoire; mais même celui de l'Enfer. Alors, de deux partis il faut prendre le moins mauvais, conserver ce que l'on a acquis, & mener tout droit un homme en Paradis, sans s'amuser à vouloir travailler pour l'avenir. Autrement il arrive qu'on perd, & les legs après la mort, & ceux qu'on auroit eus pendant la vie.

„ Vous

„ Vous avez raison, mon Pere, dit
 „ le Général, & vous connoissez par-
 „ faitement tous les replis du grand art
 „ de la Direction. Vous me donnez des
 „ preuves tous les jours que je n'ai pu
 „ choisir un assistant plus sensé, & un
 „ secrétaire plus discret que vous. Ecri-
 „ vez donc de ma part à notre Pere Rec-
 „ teur toutes les sages réflexions que
 „ vous avez faites, & sur-tout faites-lui
 „ bien sentir, ainsi que vous l'avez dit
 „ fort à propos, que *les tombeaux des Rois*
 „ *serpent à orner nos Eglises, mais que leurs*
 „ *donz & leurs legs pieux nous sont d'un bien*
 „ *plus grand avantage.* „

J'AI trouvé cette conversation si ins-
 tructive, sage & savant Abukibak, que
 j'ai résolu de retourner au premier jour
 dans la chambre de ce Général.

Je te salue, en *Jabamiab*, & par *Ja-
 bamiab*.





LETTRE CINQUANTE-TROISIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

LA passion & l'attachement que tu as pour les Sciences secrettes , sage & savant Abukibak, m'a fait réfléchir sur l'avidité, (si j'ose me servir de ce terme,) avec laquelle les plus grands hommes courent après le phantôme de l'immortalité.

Le desir de laisser un souvenir qui passe jusqu'à la plus reculée postérité, occupe tous les Héros. Quand je dis *tous les Héros*, j'entends les personnages illustres dans tous les différens états. Un habile Mathématicien n'est pas moins flatté de parvenir à la postérité, qu'un Général d'armée: le premier travaille avec constance, emploie ses soins, ses veilles, ruine sa santé par une trop grande application, sacrifie tous les plaisirs & les amusemens pour se distinguer dans le genre d'étude auquel il s'applique; le second, effuie toutes les rigueurs des saisons, risque sa vie, souffre mille peines pour acquérir de la gloire. Ces deux personnes,

nes , par des chemins bien différens , tendent cependant au même but ; ils cherchent à immortaliser leur nom. Il en est de même de tous les autres grands hommes , toutes leurs actions , toutes leurs démarches se rapportent à ce seul point.

SANS le desir de transmettre leur mémoire à la postérité , les plus illustres génies auroient presque tous resté dans une indolence , qui ne les eût point fait distinguer des hommes les plus ordinaires. Pourquoi eussent-ils sacrifié les avantages qu'ils avoient reçus par leur naissance , pourquoi eussent-ils méprisé de jouir des biens que la fortune leur offroit en abondance , pourquoi enfin , eussent-ils cherché à passer leur vie parmi les soins , les travaux & les soucis , tandis que leurs jours auroient pû être tissus d'or & de soie ; si ce n'étoit , qu'enchantés par une flatteuse chimère , ils étoient assez fous pour sacrifier des biens réels à des espérances chimériques ? Car , il faut l'avouer , sage & savant Abukibak , ce desir de l'immortalité , si commun à tous les hommes illustres , ne peut soutenir l'examen d'un œil Philosophique. Sa splendeur & tout son brillant dispaçoissent : on s'aperçoit que la vanité & l'amour propre se présentent sous un voile trompeur , & que cette passion de percer la nuit des tems n'est que la suite de l'orgueil naturel à

Tome II.

R

tous

tous les hommes, qui prend tant de formes différentes, qu'il est difficile de pouvoir le reconnoître.

POUR connoître parfaitement le ridicule qu'il y a à sacrifier les momens les plus heureux de la vie à l'esperance d'éterniser son nom, il n'est besoin que d'examiner quelle est cette chimère dont on est si fort enchanté. Ou l'ame est mortelle, ou elle est immortelle. Si elle est mortelle, à quoi lui sert, lorsqu'elle n'existe plus, qu'on se souviennne des Ouvrages qu'elle peut avoir produits, des belles actions qu'elle a faites autrefois? Si elle est immortelle, elle regardera avec trop d'indifférence ce qu'elle a fait quand elle étoit sur la terre, pour que ses plaisirs puissent être augmentés, ou ses peines diminuées par le souvenir des actions passées.

IL n'est personne assez fou pour se figurer que l'ame d'un Poëte & celle d'un Philosophe dans les Enfers s'amusent à reciter, l'une des tirades de vers, & l'autre à faire des argumens, & à proposer aux Démons un hypothese comme une chose fort belle & fort curieuse. Je ne crois pas non plus qu'un Général, entouré de Diables & de Lutins, parle des batailles qu'il a gagnées, ou s'informe des nouveaux venus de ce qu'on en dit dans l'autre Monde.

LES ames qui sont dans un lieu de paix
&

& qui jouissent d'une félicité parfaite, sont aussi peu occupées de ce qu'elles firent autrefois. Elles ont perdu le souvenir de leur exil; & délivrées des liens du corps, *elles sont nourries*, pour me servir des expressions d'un Pere de l'Eglise, *de tous les biens qu'on goute dans la Maison de Dieu, & boivent à longs traits dans un torrent de volupté* *. Supposons, par exemple, qu'il soit vrai que le Fondateur des Jésuites soit sauvé. Je demande s'il est vraisemblable que ce Saint soit fort occupé de la gloire de sa Société, & qu'il prenne part à toutes les batailles que les Jésuites ses disciples livrent & gagnent contre les Jansénistes? Quoi! seroit-il possible que St. Ignace pensât encore dans le Ciel à l'honneur qu'il a sur la terre d'avoir été le chef des plus rusés & des plus fourbes politiques qu'il y ait dans l'Univers? En vérité ce sentiment est presque aussi extravagant que si on disoit qu'il fait la lecture en Paradis du Livre des *Exercices Spirituels* qu'il a composé, & qu'il en reçoit des complimens de la part de tous les Saints, qui trouvent ce Livre aussi

* *Felix Anima! quæ, terreno resoluta carcere, libera Cælum petit. Inebriata enim est ab ubertate Domus tuæ, & torrente voluptatis potas eam.* S. August. Manual. Cap. VI. Num. I.

aussi bon que les Jésuites voudroient faire croire qu'il l'est.

PAROIT-il plus vrai-semblable que Saint Louïs ennuie les Bienheureux du récit de ces guerres pieuses qui lui acquirent l'estime de tous les Moines, mais qui penserent perdre son Roïaume? Serait-il possible que ce bon Roi parlât des sièges qu'il fit en Egypte, & des batailles qu'il y donna? Sans doute il a oublié entièrement tous ces faits.

IL faut donc convenir que, soit que l'ame soit mortelle, soit qu'elle soit immortelle, elle est insensible, dès qu'elle est dégagée des liens du corps, à toutes les actions qu'elle a faites lorsqu'elle l'animoit, & qu'elle n'en conserve aucun ressouvenir; par conséquent, à quoi sert après la mort cette gloire dont nous sommes si idolâtres? Je trouve qu'un bourgeois de la rue St. Denis, qui se tourmenteroit depuis le matin jusqu'au soir pour accroître la puissance & le bonheur du Sophi de Perse, n'agiroit pas plus follement qu'un homme, qui sacrifie ses plus beaux jours, qui souffre mille maux qu'il pourroit éviter, qui détruit sa santé, qui risque sa vie pour faire parler de lui après sa mort, c'est-à-dire pour une chose qui lui est aussi indifférente que le tems qu'il fait au Japon, l'est aux Parisiens.

Si les personnes, les plus susceptibles
du

du desir de transmettre leur nom à la postérité, se dépouilloient pour un moment de l'amour propre qui les offusque, ils seroient surpris de connoître quelle est leur erreur, & combien elle est ridicule. Un Savant de ces derniers siècles a parfaitement bien senti toute l'inutilité & tout le faux du desir d'immortaliser sa mémoire. *Je suppose*, disoit-il, *que j'écrive & que je fasse des Ouvrages dignes d'être lus, qui peut m'assurer que chaque jour ils ne perdront point de leur prix, que le tems ne les détruira pas, ou ne les rendra pas méprisables, le goût des hommes étant si sujet au changement ? Mais établissons qu'ils auront une certaine durée, de combien d'années sera-t-elle ? De cent ? De mille ? De dix mille ? Où est l'Ouvrage, qui ait surmonté autant de siècles ? Quel exemple en peut-on citer ? Mais enfin, puisque tout doit finir, il importe peu qu'une chose dure dix jours, ou dix millions d'années. Ces deux espaces de tems qui paroissent si différens, sont égaux, lorsqu'on les compare à l'éternité *.*

C'EST

* *Scribis, inquam, quo modo legenda, & de qua re præclara, & adeo tibi nota, ut desiderare legentes possint ? Quo stilo, qua sermonis elegantia, ut legere sustineant ? Sit ut legant. Nonne ævo præterlabente, in singulos dies fiet auctio, ut prius scripta contemnantur, nedum negligentur ? At durabunt aliquot annis. Quot ? Centum ? Mil-*

R 3

le ?

C'EST un Philosophe, peu touché & peu persuadé de la Religion, qui parle d'une manière aussi sensée. Il ne s'agit point chez lui de dévotion, la seule raison suffit pour lui faire connoître l'inutilité des soins & des peines qu'on se donne pour faire parler de soi dans la postérité.

S'IL est permis d'être Epicurien, c'est dans le cas de ne point préférer des biens imaginaires à une tranquillité réelle. Celui-là est véritablement heureux, qui peut dire, *J'ai vécu, & j'ai profité de tous les momens de ma vie. J'ai compris que l'heure perdue ne se retrouve plus, j'ai banni loin de moi les soins & les inquiétudes, je ne me suis point laissé séduire à un vain phantôme qui m'eût ravi mon repos* *.

LA

le? Decies mille? Ostende exemplum, vel unum inter tot millia. Atque omnino cum defutura sint, etiam si per reditum Mundus renovaretur . . . , non minus quam si ut initium habuit, & finem accepturus est, nihil interest an post decimam diem, an decem millia miriadum annorum. Nihil utrunque, & ex æquo, ad æternitatis spatium. Cardanus de Vita propria, Cap. IX. pag. 39.

* *Ille potens fui*

Lentusque deget, cui licet in diem,

Dixisse, vixi: cras vel atra

Nube polum, Pater, occupato,

Vel sole puro: non tantum irritum

Quodcunque retro est efficiet: neque

Dif-

LA comparaison de la vie d'un Petit-maître, uniquement occupé du présent, & de celle d'un Philosophe, dévoré par l'envie de s'immortaliser, est un excellent antidote pour guérir de la maladie de faire parler de son savoir & de son mérite après sa mort. Le Petit-maître, content de lui-même, ne songe qu'à jouir des biens que son état lui fournit : toujours gai, toujours enjoué, toujours folâtre, toujours satisfait de son mérite, il ne pense jamais au lendemain. Le moment présent est le seul qui l'occupe, & ce moment n'est jamais ennuyeux, ni pénible. Il a, au milieu des plaisirs, cette constance qu'Horace regarde chez les Philosophes qui sont persécutés par le sort, comme le comble de la sagesse. Quand il est occupé à baiser la main d'une jolie femme, qu'il chante, le verre à la main, une chanson nouvelle, ou qu'il débite quelque conte badin, l'Univers entier crouleroit qu'il n'y prendroit aucune part *. On auroit beau lui prédire les plus grands malheurs, il écouterait ces pré-

Diffinget, infestumque reddet,

Quod fugiens semel bora vexit.

Horat. *Odor. Lib. III. Od. XXIX.*

* *Et si fractus illabatur Orbis,*

Impavidum ferient Ruinæ.

Horat.

prédictions en sifflant, & se moqueroit du Prophète.

UN Philosophe au contraire, toujours sombre, rêveur, distrait, mélancholique, ignore souvent quel est l'état actuel où il se trouve. Sans cesse occupé de ce que pensera la postérité de ses Ouvrages & de ses découvertes, au milieu de sa famille à peine se souvient-il qu'il a une épouse & des enfans. On peut lui appliquer justement ce que le Pere Mallebranche dit des bêtes : *Il mange sans plaisir, il grossit sans le savoir, il boit sans s'en appercevoir.* A cela j'ajouterai qu'il fait tout *machinalement*. Son ame ne prend aucun intérêt aux affaires de son corps, elle est uniquement occupée de l'idée de plaire à la postérité & de s'acquérir un grand nom. Qu'arrive-t-il ? Le Philosophe meurt. A-t-il vécu ? Non. Il a pensé pendant cinquante ans aux plaisirs qu'il goûteroit lorsqu'il rentreroit dans le néant.

A la comparaison de la vie d'un Petit-maître & d'un Savant joignons celle d'un Moine & d'un Officier. Ce premier, heureux Cordelier, vit tranquille dans son Couvent : peu occupé d'une vaine gloire, il prêche le Carême dans quelque village, & fait chez le Curé bonne chere. Il confesse nombre de jolies servantes, & en corrompt par-ci par-là quelques-unes. La Pâque arrivée, il retourne dans son Monastère, muni de trente ou quarante écus

écus que lui ont valu ses sermons ; il emploie cette somme en bon vin, & boit comme un Templier jusqu'au retour de l'autre Carême. Sa vie s'écoule gracieusement, Bacchus & l'amour en font tour à tour la félicité. Qu'on s'égorge, qu'on se massacre, qu'on prenne des villes, qu'on les détruise, qu'on accable les peuples d'impôts, le fortuné Cordelier n'en vuide pas une bouteille de moins.

L'OFFICIER, avide de gloire, couche la moitié de sa vie sous une tente, qui ne peut le défendre des injures de l'air. Il ruine sa santé, mange le bien de son patrimoine, est tourmenté presque autant par des Créanciers incommodes que par son ambition, manque souvent des choses les plus nécessaires à la vie, & après avoir bien souffert, sort de ce Monde à la faveur d'un coup de canon qui termine ses inquiétudes. Est-ce vivre que d'avoir essuïé un pareil sort ? C'est avoir été en Purgatoire, avant d'aller peut-être aux Enfers.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

LETTRE CINQUANTE - QUATRIEME.

*Le Silphe Oromafis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

EN volant , il y a quelques jours , à Paris auprès du Collège de Louis le Grand , j'appergus deux Jésuites qui rioient beaucoup. Curieux de savoir la cause de leur gaiété , j'entrai par la fenêtre dans la chambre où ils étoient , & je fus le témoin d'une conversation assez singulière , dont le récit t'amusera. Le voici dans les termes originaux , dont ces Jésuites se servoient.

DIALOGUE ENTRE DEUX AUTEURS JESUITES.

„ I. J E S U I T E.

„ VOTRE idée est charmante , mon Ré-
 „ verend Pere , elle me plait infiniment.
 „ On ne fauroit inventer un expédient
 „ plus propre à augmenter le nombre des
 „ partisans de la Société , que d'exécuter
 „ le projet des *Lettres édifiantes & curieu-*
 „ *ses.* Cet Ouvrage sera très recherché ,
 „ &

„ & le goût dans lequel vous l'écrivez, ne
 „ manquera pas de plaire. J'ai d'abord
 „ cru que vous plaisantiez, lorsque vous
 „ disiez que vous aviez dessein d'imiter les
 „ *Contes des Fées*; je sens à présent que
 „ vous avez raison. La plupart des dé-
 „ vots ressemblent aux enfans: il faut les
 „ amuser par des contes. Il y aura tel
 „ Bêat Moliniste, qui sera aussi charmé
 „ de toutes les fables que vous écrirez
 „ sur le *Kilo*, des histoires romanesques
 „ que vous assurerez être arrivées dans
 „ les provinces de *Cban-tong* & de *Cben-*
 „ *fi*, qu'un jeune enfant est enchanté des
 „ raisonnemens du petit Roi *Fanfan*,
 „ des miracles de la Fée *Toute-bonne*, &
 „ des prodigieuses actions du Géant *Ma-*
 „ *kamakin*.

„ II. J E S U I T E.

„ L'INTERET de la Société se trouve
 „ joint avec le mien. En édifiant ses dé-
 „ vots partisans, & les attachant à elle
 „ par de nouveaux préjugés, je trouve le
 „ moïen de profiter beaucoup. Mon Li-
 „ vre me rapportera une somme d'argent
 „ considérable, que j'emploierai à païer
 „ ma pension à la Communauté; car je
 „ suis bien ennuié d'être obligé depuis
 „ dix ans de faire le métier de Préfet ou
 „ de Régent de Collège. On se rebute
 „ à la fin de l'état de pedant, de quel-
 „ „ que

„ que nom pompeux qu'on décore cette
 „ profession.

„ Pour être plus assuré d'attirer l'at-
 „ tention du Public , je suis résolu de pu-
 „ blier mon Ouvrage comme un Recueil
 „ de *Lettres* écrites par divers Missionnai-
 „ res. Cette fourbe me sera utile , elle
 „ réveillera la curiosité des Lecteurs. Vous
 „ savez qu'il n'y a rien de si usité & de
 „ si ordinaire parmi nous que ces fausses
 „ suppositions. La plupart des relations
 „ que nous publions du Japon, de la Chi-
 „ ne & des Indes , sous le nom de quel-
 „ ques-uns de nos Missionnaires , ont été
 „ faites au Collège de Louis le Grand.
 „ Il en est des histoires pieuses de la So-
 „ ciété, ainsi que des Romans ; les Au-
 „ teurs de ces différens Ouvrages travail-
 „ lent également d'imagination. Je veux
 „ faire dans mes *Lettres édifiantes & cu-
 „ rieuses* un portrait de l'Empereur de la
 „ Chine au-dessus de ceux que la Calpre-
 „ nede a fait de tous ses Héros. Oronda-
 „ te, Lisimacus, Oronte, & Perdiccas
 „ ne seront que de petits garçons, eu é-
 „ gard à mon Héros.

„ J'AI forgé l'histoire la plus surpre-
 „ nante, que je dis être arrivée à un cer-
 „ tain *Cing-tai*, marchand de la province
 „ de *Cbenfi*, & à un laboureur nommé
 „ *Cby-yeou* ; je l'ai entremêlée des évene-
 „ mens les plus intéressans. Voici le fait
 „ à peu près, tel que je l'ai imaginé. Un

„ mar

„ marchand perd une bourse, en traver-
 „ sant un champ: un laboureur la trou-
 „ ve & ne veut point la garder, parce
 „ qu'elle ne lui appartient pas. Voilà
 „ d'abord, comme vous voyez, un carac-
 „ tère très beau, dans lequel la vertu
 „ l'emporte sur l'avidité des richesses.
 „ C'est-là de quoi confondre les ennemis
 „ de la Société, qui ôsent soutenir qu'el-
 „ le n'ordonne guères que les restitutions
 „ qui se font en sa faveur; ils verront
 „ qu'elle louë & applaudit toujours aux
 „ bonnes actions. Le marchand, fort
 „ fâché d'avoir perdu sa bourse, fait affi-
 „ cher aux coins des rues, qu'il donne à
 „ celui qui la lui remettra, la moitié de
 „ l'or qui s'y trouve. Le laboureur, ins-
 „ truit du maître de l'argent qu'il a trou-
 „ vé, le lui rapporte. L'entrevûe de ces
 „ deux hommes est un morceau achevé;
 „ toute la grandeur Romaine s'éclipse
 „ auprès des sentimens du laboureur &
 „ du marchand. Ce dernier veut tenir sa
 „ promesse, & partager la somme qui se
 „ trouve dans la bourse; l'autre refuse
 „ de la recevoir. Il se fait alors un com-
 „ bat de générosité entre ces deux per-
 „ sonnes, dans lequel j'ai trouvé le se-
 „ cret de placer les plus belles choses.
 „ Figurez-vous pour un instant les pen-
 „ sées brillantes qu'a dû me fournir une
 „ situation aussi intéressante. Je ne crois
 „ pas que dans nos tragédies modernes
 „ il

„ il y en ait aucune qui en approche.
 „ Vous ferez fans doute curieux de sa-
 „ voir la conclusion d'une histoire auffi
 „ touchante. Je la termine à peu près
 „ de la même manière & dans le même
 „ goût que certains Poëtes dénoient
 „ leurs pièces de théâtre. Ils ont recours
 „ à quelque Dieu, ou à quelque machi-
 „ ne; & moi, je me fuis servi du Vice-
 „ roi de la province, qui, apprenant la
 „ généreuse dispute de ces deux Chinois,
 „ paroît tout-à-coup chez eux, où il eft
 „ auffi peu attendu, que l'Exemt qui
 „ vient arrêter Tartuffe, l'étoit par les
 „ premiers fpectateurs de cette pièce. Le
 „ Viceroi, arrivé, dit de fort belles
 „ chofes : il louë la candeur & la probi-
 „ té du marchand & du laboureur. Com-
 „ me il ne feroit pas jufté que le pre-
 „ mier perdît la moitié de fon argent,
 „ & que le fecond ne gagnât rien à cette
 „ affaire, le Viceroi ordonne à l'un de
 „ garder la bourse, & fait préfent à l'au-
 „ tre de cinquante onces d'or, & d'un
 „ *Agnus Dei* à la Chinoife, dans lequel
 „ eft écrit : *Mari & Femme illuftres par leur*
 „ *defintéreffement.*

„ Vous croiez fans doute, mon Réve-
 „ rend Pere, que cette histoire eft ter-
 „ minée, point du tout. Voici de nou-
 „ veaux incidens qu'elle produit, & qui
 „ font bien plus intéreffans que les pre-
 „ miers. Le Viceroi, charmé de ce
 „ qu'il

„ qu'il vient de voir, écrit une lettre à
 „ l'Empereur pour le féliciter de la ver-
 „ tu de ses sujets, qu'il attribue en bon
 „ & sage politique aux grandes qualités
 „ du Souverain, qui édifie ses peuples &
 „ les excite à la vertu par son exemple.
 „ L'Empereur, charmé de ces nouvelles,
 „ veut en montrer la joie à tous ses E-
 „ tats; & comme ce Prince est bon au
 „ poil & à la plume, & qu'il est aussi é-
 „ loquent qu'un Régent de Rhétorique,
 „ il publie un édit, ou plutôt une ins-
 „ truction. Or, cette instruction est é-
 „ crite dans le goût des mandemens des
 „ Evêques de France.

„ NE trouvez-vous pas singulière l'i-
 „ dée que j'ai eue de faire parler l'Empe-
 „ reur de Peckin, approchant dans les mê-
 „ mes termes que certains Prélats de nos
 „ amis, dont nous composons les *Instruc-*
 „ *tions Pastorales*? Je me flatte que cela
 „ produira un bon effet. D'abord l'Em-
 „ pereur dans son édit représente d'une
 „ manière très pathétique les grands a-
 „ vantages qu'on retire de la vertu. A-
 „ près quoi, prenant entièrement le ton
 „ Apostolique, il s'explique en ces ter-
 „ mes : *Ce que le laboureur Chy-yeou, mes*
 „ *chers Freres, vient de faire dans la Vil-*
 „ *le de Mong-tsing, montre qu'en effet les*
 „ *mauvaises coutumes se détruisent, & qu'il*
 „ *y a du changement dans les mœurs. Voilà*
 „ *ce qu'on peut appeller avec vérité un bon*
 „ pro-

„ pronostic , avantageux pour notre Episco-
 „ pat. Aussi cette belle action m'a-t-elle cau-
 „ sé un plaisir que je ne puis exprimer. El-
 „ le fait en même tems beaucoup d'honneur à
 „ notre Curé Tien Uueniking , il en a le
 „ mérite. On voit que ce n'est pas sans bruit
 „ que depuis plusieurs années il s'applique
 „ dans la Province de Hanan , à instruire , à
 „ exhorter , à loüer , à récompenser *. Je
 „ n'ai changé , mon Réverend Pere , en
 „ vous récitant ce morceau de l'instruc-
 „ tion de l'Empereur , que les mots de
 „ Gouvernement & de Viceroi , en ceux
 „ d'Episcopat & de Curé , pour faire mieux
 „ sentir la conformité du stile Chinois a-
 „ vec l'Apostolique. Tous les autres ter-
 „ mes sont dans mon manuscrit , & seront
 „ imprimés.

„ APRE'S cet exorde , le Prince se li-
 „ vre aux réflexions , ainsi que les Evêques
 „ dans leurs mandemens. Il fait beau-
 „ coup de raisonnemens sur l'état , la si-
 „ tuation & le caractère des hommes.
 „ De même que les Prélats mettent sur
 „ le compte des Curés & des Vicaires
 „ toutes les fautes que font leurs diocé-
 „ sains , le Roi Chinois taxe tous les
 „ Gouverneurs négligens d'être la cause
 „ du

* Lettres édifiantes & curieuses , écrites des
 Missions étrangères par quelques Missionnaires
 de la Compagnie de Jesus , *Recueil* XXII.

„ du peu de candeur & de bonne foi qu'il
 „ y a dans leurs provinces. Enfin, il fi-
 „ nit son exhortation, en ordonnant que
 „ son édit soit affiché aux portes & aux
 „ carrefours, afin que le peuple & les
 „ Nobles en aient une parfaite connoissan-
 „ ce. Cet ordre d'afficher l'instruction
 „ Impériale est encore une imitation des
 „ mandemens Episcopaux, qu'on attache
 „ sur toutes les portes des Eglises.

„ Au reste, malgré le soin que j'aie
 „ pris d'enrichir mon Livre, & de l'orner
 „ de tout ce que j'ai cru le plus capable
 „ de le faire valoir, il faut que je vous
 „ avoue que je crains que quelque Cri-
 „ tique inquiet ne s'avise de le décrier,
 „ & que mon Libraire n'ose pas en faire
 „ une seconde édition. Cela me porteroit
 „ un préjudice considérable; car je dois
 „ recevoir six cens livres, lorsqu'on re-
 „ mettra une seconde fois mon Ouvrage
 „ sous presse.

„ I^e JÉSUITÉ.

„ RASSUREZ-VOUS, mon Réverend
 „ Pere, vous n'avez rien à craindre pour
 „ la réussite de votre Livre. N'êtes-vous
 „ pas assuré que nos Journalistes de Tre-
 „ voux en feront un pompeux éloge?
 „ De quoi vous embarrassez-vous après
 „ cela? L'approbation, ou la critique de
 „ quelques autres Ecrivains vous doit
 „ paroître indifférente. Vous savez com-
 „

„ bien les *Mémoires de Trevoux* ont d'au-
 „ torité sur l'esprit des partisans de la So-
 „ ciété, reposez-vous sur eux du soin
 „ de faire valoir votre Ouvrage. Leurs
 „ Auteurs n'oublieront pas pour vous seul
 „ quel est le but de leur institution : vous
 „ êtes Jésuite, c'en est assez pour eux ;
 „ quand même ils n'auroient pas lû vo-
 „ tre Ouvrage, ils ne laisseroient pas que
 „ de le louer. Ne blâment-ils pas des
 „ Livres, faits par des Jansénistes & des
 „ Protestans, quoiqu'ils ne les aient ja-
 „ mais vûs ? Pourquoi seroient-ils plus
 „ scrupuleux & moins partiaux dans leurs
 „ loüanges, que dans leurs critiques ? ils
 „ visent toujours au même but, songeant
 „ sans cesse à relever la gloire de la So-
 „ ciété, & à flétrir celle des personnes
 „ qui lui sont opposées, *per fas & nefas*.
 „ Quelques fourberies qu'il faille mettre
 „ en usage, ils ne reculent jamais ; ils
 „ sont païés & nourris pour mentir lors-
 „ qu'il le faut, comme les grenadiers le
 „ sont pour se faire casser la tête dans
 „ certaines occasions.

„ II JESUITE.

„ JE compte moins que vous sur le
 „ secours des Journalistes de Trevoux.
 „ Je ne fais, mon Réverend Pere, si
 „ vous faites attention que leurs Mé-
 „ moires sont furieusement décriés dans
 „ le Public. Il semble que les autres
 „ Jour-

„ Journalistes aient pris à tâche de les
 „ faire tomber & de les décréditer entié-
 „ rement. On voit tous les jours paroi-
 „ tre quelques pièces , où nos Jésuites
 „ sont convaincus, non seulement d'igno-
 „ rance , mais encore de mauvaise foi &
 „ de friponnerie. Vous avez lû sans doute
 „ les deux pièces foudroyantes * que Mr.
 „ de Beausobre a fait inserer consécuti-
 „ vement dans deux Volumes de la *Biblio-*
 „ *thèque Germanique*. Elles sont capables
 „ d'achever d'ouvrir les yeux à tous ceux
 „ qui seroient encore aveuglés sur le
 „ compte des Journalistes de Trevoux ;
 „ on ne sauroit les convaincre d'une ma-
 „ nière plus évidente, d'imposture & de
 „ mauvaise foi. 1.^e Continuateur de Mo-
 „ reri vient encore tout nouvellement, au
 „ sujet de l'anecdote du Jésuite Germain,
 „ de montrer dans une Lettre qu'on a in-
 „ serée dans la *Bibliothèque Française*, qu'à
 „ la fourbe & au mensonge les Auteurs
 „ des *Mémoires de Trevoux* joignent le dé-
 „ faut de dire aux gens qu'ils n'aiment
 „ point, les injures les plus grossières.
 „ Les termes de *Fausfaire*, d'*Hérétique* ,
 „ d'*Atbée* ,

* C'est le dernier Ouvrage de ce grand hom-
 me ; & quoiqu'il eût soixante-&-dix-huit ans
 lorsqu'il le composa , il y a autant de feu , de
 vivacité & de force , que dans les excellens &
 judicieux Livres qu'il a publiés dans un âge beau-
 coup moins avancé.

„ d'Aibée, de Scélerat ne leur content
 „ rien ; ils les prodiguent libéralement :
 „ ce style leur fait autant de tort que
 „ leurs mensonges. Je crains bien qu'à
 „ la fin leurs Ouvrages ne soient absolu-
 „ ment méprisés, même des plus grands
 „ partisans de la Société ; il y a trop de
 „ personnes qui les décrient, & qui en
 „ dévoilent les défauts.

„ I. J E S U I T E.

„ N'APPREHENDEZ pas, mon Révé-
 „ rend Pere, que nos Journalistes n'aient
 „ toujours un grand nombre d'approba-
 „ teurs ; ils sont assurés d'avoir pour eux
 „ tous les zélés Molinistes. Quand ils pour-
 „ roient les choses encore plus loin,
 „ on ne viendrait jamais à bout de les
 „ décréditer auprès de leurs partisans.
 „ Lorsque la réussite d'un Livre est fondée
 „ sur l'esprit de parti & de cabale, elle
 „ est certaine, du moins parmi ceux qui
 „ y prennent quelque part. Un Sulpicien
 „ brûleroit plutôt son bréviaire & son
 „ surplis, que de convenir qu'un Ouvra-
 „ ge, que nos Journalistes ont blâmé,
 „ soit digne de quelque estime.

„ II. J E S U I T E.

„ JE conviens de ce que vous dites ;
 „ mais les approbateurs dont vous par-
 „ lez, sont des gens presque inconnus dans
 „ la

„ la république des Lettres , & dont les
 „ décisions n'influent guères sur le débit
 „ des Livres. Eux-mêmes la plupart du
 „ tems , soit par défaut d'espèces , soit
 „ par indolence , ou par indifférence pour
 „ la lecture , ne les achètent point. Or ,
 „ les Libraires n'impriment que pour ven-
 „ dre. C'est une triste ressource pour un
 „ Auteur , que de voir louer son Livre
 „ dans le tems qu'il moisit au fond d'une
 „ boutique. Les Journaux de Trevoux
 „ sont si méprisés en Hollande , en Alle-
 „ magne , en Angleterre , en Suisse , &
 „ dans les trois quarts de la France , qu'ils
 „ y sont aussi peu lus que dans le Roiau-
 „ me de Tonquin ; c'est-là une vérité
 „ qui n'est que trop connue. Il est éton-
 „ nant que dans le tems qu'on réimprime
 „ en Hollande toutes les misérables rap-
 „ portes qu'on publie à Paris , aucun Li-
 „ braire n'ait osé entreprendre l'impression
 „ des *Mémoires de Trevoux*. C'est une triste
 „ ressource désormais pour la réussite des
 „ Livres de la Société , que les éloges
 „ qu'en font les Journalistes. Je persiste ,
 „ mon Réverend Père , dans mon opi-
 „ nion : pour leur honneur & pour celui
 „ de leurs confrères , ils eussent dû ob-
 „ server un peu plus les bienséances. ,,
 „ Je te salue , en *Jabamiah* , & par *Ja-*
 „ *bamiah*.



LETTRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

Le Cabaliste Abukibak , à ben Kiber ,

TES Lettres, studieux ben Kiber, me causent un plaisir infini ; & quoique ton génie & tes talens me fassent regretter sans cesse que tu n'aies pas voulu continuer à t'appliquer à l'étude des Sciences secrètes, je vois cependant avec beaucoup de satisfaction que loin d'imiter les jeunes gens, dont tout le mérite consiste à ne rien faire & à passer leur vie dans une indolence qui tient de la stupidité des bêtes, tu cultives ton esprit.

LA paresse & l'ignorance sont des vices, dont tout homme qui n'est pas privé du jugement, doit rougir de s'applaudir. On voit pourtant plusieurs personnes, qui font consister leur bonheur & une partie de leur grandeur à vivre, sans songer à rien qui puisse leur faire connoître la véritable noblesse de leur état. L'homme n'est grand, estimable, respectable, que par les qualités qui l'élèvent au-dessus de toutes les autres créatures, & que par l'usage qu'il fait du génie qu'il a reçu du Ciel. Au contraire, ces sortes de gens croient

croient que la fainéantise, que le mépris des Sciences, que l'oisiveté donnent des droits, servent de titres authentiques, & font la principale partie de la grandeur.

UN Gentilhomme campagnard, qui passe sa vie à chasser pendant toute la semaine, à s'enivrer le Dimanche avec son Juge & son Baillif, penseroit déroger à l'ancienneté de sa race, s'il s'occupoit quelquefois dans sa Gentilhommière à lire des Livres utiles & instructifs. A peine fait-il lire dans ses Heures.

UN Noble ne doit point s'occuper à des choses, qui sont uniquement faites pour des Savans & des Docteurs. Il est permis à ces derniers de savoir qu'ils ont une ame, capable de faire des fonctions plus nobles & plus relevées que celles des animaux. Cela ne tire point à conséquence, parce qu'ils font un métier qui n'a rien de brillant; mais un Gentilhomme, un homme qui dit *mon château, mes païsans, mes vassaux*, ne doit pas agir plus spirituellement qu'un chien. Il peut courir toute la journée après un lièvre, revenir le soir au château, s'étendre dans un fauteuil devant le feu, boire, manger, dormir, faire enfin tout ce que fait le lévrier, mais rien de plus; ou il déroge, & se ravale jusqu'à imiter les manières & la conduite d'un roturier.

LE Gentilhomme de campagne n'est pas

le seul, mon cher ben Kiber, qui fasse parade de son ignorance & de son oisiveté. Le Noble qui vit à la ville, n'est guères plus raisonnable. S'il ne méprise pas absolument les Sciences, il les regarde comme des connoissances frivoles & inutiles. „ Irai-je, dit-il, me casser la
 „ tête pour apprendre des fadaïses dont
 „ je n'ai que faire? A quoi sert la Philo-
 „ sophie? A rien, ou à rendre les gens
 „ fous. Lorsqu'on est savant, est-on
 „ plus riche, a-t-on une meilleure santé,
 „ se divertit-on mieux? Point du tout.
 „ Les Docteurs & les Philosophes sont
 „ ordinairement gueux comme des Pein-
 „ tres; ils sont sujets à des maladies que
 „ leur cause le trop d'application; ils de-
 „ meurent tout le jour renfermés dans
 „ leurs cabinets, entourés de vieux bou-
 „ quins; ils passent leur vie à les feuil-
 „ leter, & après avoir bien travaillé, ils
 „ meurent aussi pauvres qu'ils ont vécu.
 „ Ne voilà-t-il pas un état bien heureux,
 „ & bien digne d'envie! Il faut être in-
 „ sensé pour en être tenté. Que les Sa-
 „ vans mangent du laurier tant qu'ils vou-
 „ dront, pour moi, j'aime une nourritu-
 „ re plus solide : je veux de l'excellente
 „ viande, de bonnes perdrix, de bons
 „ chapons, de bon vin de Bourgogne.
 „ Je passe ma vie à table, je n'en fors
 „ que pour goûter de nouveaux plaisirs.
 „ Je sours le Bal, je vais à l'Opéra, à
 „ la

„ la Comédie ; je chante , je danse , je
 „ fais enfin tout ce que je crois pouvoir
 „ servir à m'empêcher de m'ennuyer un
 „ seul moment , & j'évite sur-tout de fai-
 „ re des réflexions , parce qu'elles pour-
 „ roient me causer par hazard quelque
 „ moment de mélancholie. „

VOILA' , mon cher ben Kiber , le langage ordinaire de la plupart des Nobles. Que je les plains de penser d'une manière aussi basse & aussi crapuleuse ! Je les regarde comme des fanatiques , qui dans leurs accès de folie ne reconnoissent d'autre bien , que celui que leur peut donner leur palais , & qui se figurent qu'ils sont privés de quatre sens , & qu'il ne leur reste que celui du goût. Est-il de plaisirs plus grands , plus sensibles , plus sensuels , plus vifs , plus touchans que ceux que l'esprit goûte , & qui sont réservés à lui seul ?

Si ceux qui regardent les gens de Lettres comme des infortunés , privés de toutes les douceurs de la vie , pouvoient jamais sentir cette douce satisfaction , cette secrète joie que les Sciences leur procurent , ils conviendroient que par leur prévention ils ressembloient à des aveugles , qui aimant le vin , prétendoient que l'ivrognerie est le comble du bonheur , & qu'il faut être fou pour faire cas de la vûe , puisque pour porter un verre jusqu'au gosier , il n'est pas besoin d'y voir.

LES Sciences , mon cher ben Kibér , sont les soleils de l'ame : l'ame ne peut être éclairée que par elles , & tout homme , dont l'esprit est entouré de ténèbres , est cent fois plus aveugle , selon moi , qu'un homme privé dès la naissance de l'usage de la vûe. Homère sans yeux voioit tout , l'Univers entier se développoit devant lui , son génie perçoit jusques dans le sein des Enfers.

Si le Noble est dans une erreur dangereuse , en chérissant sa manière de vivre , & en pensant aussi basement , l'Officier , & en général tous ceux auxquels l'on donne le nom de Militaires , sont dans le même cas. La vie d'un homme de guerre , pendant la paix , est le véritable portrait de l'indolence & de l'oïsveté. Boire , manger , dormir , faire l'amour à quelque jolie femme , sans que cette passion soit à charge par trop de constance ou de vivacité , voilà les principales occupations d'un Officier. Il ne connoît de bonheur que celui d'emploier tous ses momens à se procurer des biens qui lui sont communs avec les créatures de toutes les espèces différentes ; il semble qu'il craigne que la raison ne lui fasse connoître l'avilissement où il se réduit. Il se figure qu'un homme qui réfléchit , qui songe que chez lui tout n'est pas corps , est un phrénétique qui se prive de tous les plaisirs réels , pour courir après une chimère trompeuse. Il regarde un Savant comme une

une espèce de fou , qui fait consister le bonheur dans l'arrangement de certains mots barbares , & dans la satisfaction de feuilleter des morceaux de papier attachés les uns aux autres. „ Quel est , dit-
 „ il , le contentement qu'on peut goûter ,
 „ enfermé & reclus dans un cabinet , com-
 „ me un ours dans sa tanière ? La vûe y
 „ est-elle aussi amusée par la reliure des
 „ Livres rangés dans une Bibliothèque ,
 „ que par un cercle de jeunes femmes ?
 „ Le goût est-il chatouillé par la lecture
 „ comme par le vin de Champagne ? Le
 „ papier flatte-t-il aussi délicatement le
 „ tact , que la peau d'une jolie personne ?
 „ L'ouïe ressent-elle autant de plaisir par
 „ le son de quelque compas , heurté con-
 „ tre un équerre ou contre un quart de
 „ cercle , que par la symphonie de l'Or-
 „ chestre de l'Opera ? L'encre d'un écri-
 „ toire , & le sable d'un poudrier don-
 „ nent-ils à l'odorat une odeur aussi su-
 „ ve que l'ambre , l'iris , & la poudre
 „ de Chipre ? Quels tristes plaisirs que
 „ ceux des Savans ! ils n'ont aucune réa-
 „ lité. Peut-on sacrifier à la fantaisie de
 „ savoir quelque chose de très inutile à
 „ la vie , tous les bonheurs de cette mê-
 „ me vie ? „

C'EST ainsi que raisonne l'Officier , pré-
 venu à l'excès en faveur de son ignorance
 & de sa tranquille oisiveté. L'Ecclésiasti-
 que n'est guères plus raisonnable. Un
 Pré-

Prélat qui jouit de cinquante mille livres de rente, regarde avec pitié un Savant, qui la plupart du tems, après avoir étudié toute la journée, est encore à jeun à huit heures du soir, & ne s'apperoit pas que le corps ne peut vivre de la même nourriture que l'esprit. Il faut que la Nature fasse sentir fortement ses besoins, pour qu'il songe à y subvenir. Chez lui, tous ses soins sont employés au service de l'ame; le Prélat au contraire, n'est occupé que de celui du corps.

TROIS ou quatre valets de chambre habillent *sa Grandeur*. Dès qu'elle est éveillée, elle sort d'un lit où la plume & le duvet forment un sépulcre, où tous les jours elle casse de vivre douze ou treize heures. Du lit, le Prélat se jette dans un grand fauteuil, dans lequel il a la patience d'attendre tranquillement l'heure du dîné. Il reste à table trois ou quatre heures, & remplit son estomac de trente différens ragouts, qui ont occupé toute la matinée cinq ou six cuisiniers. La digestion fatigue *Monseigneur*, il est incapable de pouvoir agir l'après-dîné, il se replace encore dans son fauteuil. Il y dort quelques quarts d'heure, ou il s'y amuse à écouter les contes que lui font deux ou trois Ecclésiastiques, beaucoup plus païés pour le divertir & pour l'égaler, que pour le servir à l'Autel, où il ne paroît qu'une fois l'année. La digestion à demi faite, il

il est porté dans un carrosse par quatre grands laquais, qui le placent dans son équipage avec autant de peine, que deux charetiers mettroient sur leur voiture une statue de marbre. Le Prélat est ensuite promené jusqu'à l'heure du souper : l'air lui aiguise l'appétit, & le mouvement du carrosse dissipe la pesanteur qu'il sentoît dans son estomac. En arrivant dans son Palais Episcopal, il trouve encore une table servie superbement, & il y reste jusqu'à l'heure où le sommeil le conduit dans son lit. Il a été pendant douze heures dans une léthargie, il va mourir entièrement pendant douze autres : ainsi, sa vie est un composé d'une mort entière, & d'une demi-mort. Lorsqu'un homme d'un pareil caractère sort de ce Monde, est-on en droit de dire qu'il a vécu?

- Le Magistrat, obligé par ses emplois & son état à cultiver les Sciences, devroit reconnoître leur utilité : mais la plupart du tems il imite l'Ecclesiastique. Content des droits & des revenus de sa charge, il se dispense des soins qu'elle exige. L'ignorance est devenue une maladie épidémique : dans quelque situation, dans quelque rang que soient les hommes, quelles que soient les obligations de leur profession, il semble qu'ils se fassent une gloire de mépriser l'étude, de la fuir, & de la regarder comme une four-

source intarissable d'ennuis & de pédanterie.

UN jeune Conseiller au Parlement, par une honte aussi mauvaise que ridicule, craint qu'on ne le soupçonne de s'occuper à lire dans son cabinet. Il a soin d'apprendre à tous ceux qu'il fréquente, qu'il passe sa journée à table, à la Comédie, ou à l'Opéra; & que s'il va quelquefois le matin au Palais, c'est seulement lorsqu'il s'agit de faire plaisir à ses amis. Il est extraordinaire qu'un homme ne se souvienne qu'il est Juge, que quand il faut commettre quelque injustice, & qu'il n'ose remplir les fonctions de sa charge, que dans les momens où il devroit rougir de l'exercer.

Ce même Magistrat, dans une assemblée affectera non seulement de ne rien comprendre aux termes d'Astronomie, de Géometrie, de Physique, &c. mais même à ceux du Barreau. *Ignore entièrement*, dira-t-il, *les expressions de la chicane*, & *graces à Dieu, je n'ai assisté dans ma vie qu'à deux Audiences.*

IL n'est pas impossible que cet homme, qui rougit de connoître son métier, veuille paroître un moment après instruit de celui d'un Officier. Il se mêlera de parler de batailles & de sièges, sur-tout s'il est avec des femmes; il croira par-là se donner un grand relief. Il ne lui manque, pour être une copie parfaite d'un

d'un Petit-maître, qu'un plumet & un habit rouge. Il est fâcheux pour lui en vérité de ne pouvoir être fat que dans les manières, & d'être obligé de garder dans l'habillement une espèce de bienséance.

AVOONS, mon cher ben Kiber, que la plus grande partie des hommes ne méritent guères qu'on les regarde comme tels. Il est des momens, où je serois tenté de croire qu'il y a moins d'hommes sur la terre véritablement hommes, qu'en France de Théologiens humbles, de Médecins bons Chrétiens.

Je te salue, mon cher ben Kiber.

***** ❖ *****

LETTRE CINQUANTE-SIXIEME.

Le Cabaliste Abukibak, au studieux ben Kiber.

LE plaisir que je goute, mon cher ben Kiber, par la lecture de tes Lettres, augmente chaque jour mon amitié pour toi. Je vois avec une satisfaction infinie les progrès que tu fais dans les Sciences. Tes réflexions sont justes, tes critiques sentées, & tes plaisanteries vives & piquantes. Je souhaiterois cependant que pour perfectionner tes connoissances, & pour

pour en acquérir de nouvelles, tu voyageassas pendant quelques années. Il n'est point de meilleure, ni de plus utile école pour former les mœurs, pour détruire les préjugés, & pour apprendre à connoître les hommes, que celle des voyages. L'on voit incessamment des gens qui pensent, qui agissent d'une manière différente. En comparant toutes les diverses coutumes des peuples qu'on parcourt, on s'accoutume à n'être point surpris des choses qui paroissent les plus étonnantes & les plus extraordinaires : on se forme, si j'ose me servir de ce terme, un caractère Sceptique, qui regarde toutes les choses d'un œil Philosophique, qui ne décide de rien avec une hauteur pedantesque, mais qui suspend ses décisions, jusques à ce que l'évidence le force à se déterminer.

IL n'est rien de si décisif qu'un homme qui n'est jamais sorti de sa patrie : parlerait-on d'un peuple qu'il ne connoît pas, dès qu'on n'y vit point comme dans sa ville, ou dans son village, il n'hésite pas à le traiter de ridicule. S'il avoit été seulement à trente lieues de chez lui, il auroit commencé à connoître que les personnes qui ne pensent pas comme ses concitoyens, ont approchant d'eux la même opinion qu'ils ont des autres.

IL ne faut pas aller à la Chine, mon cher

cher ben Kiber , pour trouver des Nations , dont les coutumes & les manières soient entièrement contraires aux nôtres. Un homme , qui part le matin des frontières de la France pour passer en Espagne , arrive le soir dans un pays où tout est directement opposé à celui qu'il vient de quitter. Par quelle raison est-il plus en droit de condamner ce qu'il trouve d'extraordinaire , qu'un Espagnol qui passe en France , de blâmer tout ce qui lui paroît nouveau ? Le privilège de critiquer doit être égal entre eux , si tant est qu'il soit permis de condamner une chose , parce qu'elle ne nous plait pas.

LORSQU'ON a parcouru divers pays , on connoît que la plupart des usages , pratiqués par différentes Nations , n'ont rien de solide & de réel en eux-mêmes que le crédit que leur donne la mode. Les coutumes des Espagnols paroissent bizarres aux François , celles des François semblent ridicules aux Espagnols ; il n'est pas cependant impossible qu'un troisième peuple adopte une partie considérable , tant de celles des uns , que de celles des autres , quoiqu'il soit bien difficile de pouvoir en trouver d'aussi opposées. Voions d'abord la différence des manières Espagnoles & Françaises , après quoi nous examinerons si nous ne rencontrerons pas chez les Italiens & les Anglois la réunion d'une partie de ces usages si différens.

UN excellent Auteur François a fait un
 ingénieux parallèle des deux Nations., Le
 „ François, dit-il, mange beaucoup & vi-
 „ tement: l'Espagnol, fort peu & lente-
 „ ment. Le François se fait servir le bouil-
 „ li le premier: l'Espagnol, le roti. Le
 „ François met l'eau sur le vin: l'Espa-
 „ gnol, le vin sur l'eau. Le François
 „ parle volontiers à table: l'Espagnol n'y
 „ dit mot. Le François se promene a-
 „ près le repas: l'Espagnol s'assit au
 „ moins, s'il ne dort. Le François, soit
 „ à pied, soit à cheval, va vite dans les
 „ rues: l'Espagnol va toujours fort posé-
 „ ment. Les laquais François suivent
 „ leurs maîtres: ceux des Espagnols vont
 „ devant. Le François, pour faire signe
 „ à quelqu'un de venir à lui, hausse la
 „ main, & la ramene vers le visage: l'Es-
 „ pagnol, pour le même sujet, baisse la
 „ sienne, & la rabat vers les pieds. Le
 „ François donne un baiser aux Dames
 „ en les saluant: l'Espagnol ne peut souf-
 „ frir cette privauté. Le François n'esti-
 „ me les faveurs de sa maitresse, qu'au-
 „ tant qu'elles sont connues pour le moins
 „ de ses amis: l'Espagnol ne trouve rien
 „ de plus doux en amour que le secret.
 „ Le François ne raisonne que sur le pré-
 „ sent: l'Espagnol, que sur le passé. Le
 „ François demande l'aumône avec mille
 „ soumissions de gestes & de paroles:
 „ l'Espagnol, avec gravité, & sans bas-
 „ sesse

„ fesse pour le moins , s'il ne passe jusqu'à
 „ l'arrogance. Le François , réduit en
 „ nécessité , vend tout hormis la chemi-
 „ se : c'est la première chose dont l'Espa-
 „ gnol se défait , gardant la fraize , l'é-
 „ pée & le manteau jusqu'à l'extrémité.
 „ Le François porte ses habits d'une fa-
 „ çon : l'Espagnol , d'une autre , qui n'a
 „ rien de semblable , à les considérer de
 „ pied en cap. Le François met le pour-
 „ point bas pour se battre en duel : l'Es-
 „ pagnol prend alors une jaque-de-maille,
 „ s'il le peut. Le François croit qu'il n'y
 „ a que des écrouelles en Espagne , & fait
 „ peur à ses enfans d'un Espagnol comme
 „ d'un Démon infernal : l'Espagnol tient
 „ tous les François aussi gueux , que ses *A-*
 „ *guadores* de Madrid les trouve *gava-*
 „ *cbes* , & croit qu'ils ne sont nés que
 „ pour faire rire le monde * . „

VOILA' , mon cher ben Kiber , des cou-
 tumes bien opposées , des usages bien dif-
 férens , & des façons de penser bien con-
 trairees. L'Espagnol prétend que le Fran-
 çois agit ridiculement ; ce dernier soutient
 que c'est le premier. Qui sera leur juge ?
 Si nous prenons , pour terminer leur dif-
 férend , un Anglois , ou un Italien , je suis
 cer-

* La Mothe -le- Vayer , de la Contrariété
 des Humeurs , *Tom. I. pag. 168. de ses Oeu-*
vres.

certain qu'ils ne seront contens, ni l'un, ni l'autre, de leur décision. L'Anglois approuvera quelques choses chez les François, en condamnera plusieurs, & tiendra la même conduite à l'égard de l'Espagnol. Il mangera lentement, ainsi que lui; mais beaucoup, comme le François. Il demandera l'aumône avec autant de fierté que l'Espagnol; mais il mettra le pourpoint bas, de même que le François, s'il se bat en duël. Il méprisera également l'Espagnol & le François, & la seule chose en quoi il sera totalement de leur sentiment, c'est dans les préventions où ils sont mutuellement sur leur peu de mérite.

Si pour sortir du nouvel embarras que causent les préjugés de l'Anglois, on a recours à l'Italien, on est encore plus embarrassé. Ce quatrième adopte quelques usages reçus chez les trois autres, & en condamne plusieurs. Il se déclare en faveur de la superstition de l'Espagnol, & de l'esclavage dans lequel il fait gémir les femmes: il approuve sur-tout la sage précaution de se munir d'une jaque-de-maille, lorsqu'il s'agit d'attaquer un ennemi ou un rival; mais il se moque de sa gravité. Il est à table aussi enjoué qu'un François, il est encore plus souple & plus insinuant que ce dernier. Quand il veut obtenir quelque chose, les termes de *Monsignor* & d'*Excellenza* ne lui content rien; il les pro-

prodigue, ainsi que les réverences, les courbettes & les complimens. Il approuve la vie laborieuse des François, il cultive les Arts, il s'applique au commerce, il regarde la paresse comme un crime, & l'indigence comme le comble de l'infélicité, & comme l'état du monde le plus vil & le plus méprisable.

COMMENT, mon cher ben Kiber, pouvoir décider de la bonté & de l'utilité d'une coutume, dès qu'on n'en juge que par les préjugés qu'on a reçus dans l'enfance, & par les sentimens de ses compatriotes? Voilà quatre Nations différentes qui approuvent & désapprouvent certains usages. Elles croient toutes que leur façon de penser est la seule sensée & raisonnable: il faut donc, si je veux me déterminer en faveur des opinions & des usages de quelqu'une, que j'aie recours à un autre expédient qu'à celui de m'en rapporter à la décision de quelque autre peuple; car je demeurerai toujours dans le même doute. Il ne me reste que l'unique ressource de me servir de ma raison; mais cette raison ne me trompera-t-elle point, si je ne la mets pas en état de pouvoir agir librement, si je ne romps point l'esclavage dans lequel elle gémit? Et comment romprai-je cet esclavage? En m'élevant au-dessus des préjugés vulgaires, en me défiant de toutes les pratiques que mes concitoyens regardent comme sacrées,

en regardant d'un même œil toutes les Nations différentes, en adoptant le bon que je trouve dans elles, & en rejetant ce que j'y découvre de mauvais. Suis-je Espagnol, en arrivant en France, j'admire l'industrie de ses habitans, leur politesse, leur affabilité. Je condamne sans restriction l'orgueilleuse indolence & la vanité ridicule de mes compatriotes: mais j'approuve encore plus que je ne faisois leur retenue, leur discrétion & leur constance. La pétulance des François, leur légèreté, leur peu de soin à garder un secret me fait connoître les bonnes qualités des Espagnols. Je rends justice au mérite par-tout où je l'apperçois, je condamne de même le vice. Chaque Nation que je fréquente, forme mes mœurs, me fait connoître de nouvelles vertus, ou du moins me les présente dans un état plus brillant que je ne les avois apperçues; elle me montre aussi tout le ridicule de plusieurs choses, que je n'avois connues qu'à travers un voile qui en cachoit à demi le faux & l'absurde. Ainsi, plus je voyage, plus mes connoissances se perfectionnent: le degré de ma sagesse dépend en quelque manière de l'éloignement où je suis de ma patrie, & du tems que j'ai employé à m'en éloigner.

EN partant de chez moi, dira un voyageur sensé, j'étois comme Achille, furieux, bouillant, rempli de vanité, croiant qu'il n'y avoit

voit que moi & mes compatriotes qui avoient du génie & du courage. Aujourd'hui je suis comme Ulysse. J'ai parcouru divers pays, j'ai fréquenté plusieurs peuples, j'aime les Sciences, je suis persuadé qu'un homme n'est véritablement estimable, qu'autant qu'il sait se rendre utile à la Société. Je considère tous les mortels comme les enfans d'une même Divinité, qui ont reçu également les moyens de penser, de réfléchir, de tirer des conséquences, & je ris de la folle prévention où j'étois que le seul vrai mérite étoit renfermé dans ma patrie. Je connois enfin qu'on s'instruit plus en étudiant les différens caractères des hommes, qu'en lisant les Bibliothèques les plus nombreuses.

C'EST-là, mon cher ben Kiber, une vérité qu'on ne sauroit révoquer en doute. Les exemples parlans font sur notre esprit une bien plus forte impression que les traits les plus frappans que nous trouvons dans les meilleurs Livres. Les anciens Philosophes ont voïagé presque toute leur vie. Platon * étoit déjà âgé, lorsqu'il

* *Hinc annum vicesimum ætatis agens, Socratem audivit. Illo decedente, Cratylo Heracliti discipulo & Hermogeni Parmenidis Philosophiam tuenti, operam dedit. Deinde cum esset annorum triginta, ut ait Hermodorus, Megara se ad Euclidem cum aliis aliquot Socraticis contulit. Hic Cyrenem profectus, Theodorum Mathematicum audivit, atque in Italiam ad Pythagoricos Philolaum*

qu'il revint de ses longs * voïages. Pythagore , Démocrite † , ont été jusques dans les régions les plus éloignées , pour y perfectionner leurs connoissances. Ces Sages alloient étudier les hommes dans les

atque Eurytum concessit. Ab his se in Ægyptum ad Prophetas Sacerdotesque recepit, &c. Diogen. Laert. de Vita Philosoph. Lib. 3. pag. 119. in Vita Platonis.

* Hic (Pythagoras) ut prædiximus , principio quidem Pherecidem audivit Syrum. Post ejus vero obitum profectus in Samum Hermodamanti jam senii , Creophili nepoti , se in disciplinam dedit. Cum autem esset juvenis addiscendi studiosissimus patriam linquens , cunctis fere Barbaris Græcisque mysteriis initiatus est. Denique Ægyptum petiit , quo tempore Polycrates Amasidi per epistolam illum commendavit , illorum linguam , ut Antipho tradit in eo Libro quem de his qui in virtute principes fuere , scripsit , edidit , atque apud Chaldaeos conversatus est magis. Id. Lib. 8. pag. 329. in Vita Pythag.

† Demetrius autem in æquivocis , & Antisthenes in successione tradunt illum (Democritum) in Ægyptum contendisse ad Sacerdotes , Geometriam percepturum , & in Persidem ad Chaldaeos atque ad rubrum mare. Non defuerunt qui dicerent & Gymnosophistas in India congressum esse , atque in Æthiopiam venisse ; cumque tertius esset frater , divisisse substantiam , minoremque portionem , quæ erat in pecunia , sibi elegisse , qua illis in peregrinatione opus erat , hoc illis dolo factum arbitrantibus. Id. ibid. Lib. 9. pag. 375. in Vita Democrit.

les hommes mêmes : ils les considéroient dans tous les états & dans toutes les situations de la vie, dans tous les pays & dans tous les différens climats, semblables à ces habiles Chymistes, qui ne jugent de la bonté de leur élixir, que lorsqu'ils ont éprouvé tous les différens cas qui augmentent, ou diminuent sa force & sa vertu.

Ce qui fait, mon cher ben Kiber, que tant de gens retirent si peu de fruit de leurs voyages, c'est qu'ils sont bien éloignés d'imiter l'exemple des anciens Philosophes. En parcourant les Nations différentes, ils sont plus occupés du soin de voir des morceaux de marbre, des ruines antiques, des palais modernes, que des hommes de mérite. Insensés, qui ne comprennent pas que pour ne considérer que des pierres, il n'est pas besoin de sortir de l'endroit où l'on est. Il seroit heureux pour eux qu'ils eussent des camarades de voyage aussi sages que Toxaris, qui promettoit à son ami Anarchasis, nouvellement arrivé à Athènes, de lui faire voir non seulement cette ville, mais même toute la Grèce dans la personne de Solon *. Si j'allois à Paris, mon cher ben Kiber,

* Πάντα τέραχας κῆν, Σολωνα ἰδὼν, αὖτο αἱ Ἀθῆναι
 τῆτο ἱλλας. *Viso Solone, omnia vidisti; hic est
 Athena, hoc est ipsa Græcia.* Lucian in Scythæ
 seu Hospite, pag. 504.

Kiber, & que tu me fisses voir Fontenelle & Maupertuis, je n'exigerois point que tu perdisses le tems à me faire examiner des palais, des jardins & des places.

PORTE-toi bien. Je te salue, mon cher ben Kiber.



LETTRE CINQUANTE-SEPTIEME.

*Le Gnome Salmankar, au sage Cabaliste
Abukibak.*

LEs voïages que j'ai été obligé de faire m'ont empêché, sage & savant Abukibak, de t'écrire aussi souvent que je le souhaiterois. Il a fallu que j'aie quitté nos demeures souterraines, pour parcourir une partie de l'Europe. Le Gnome Abimanar, le meilleur & le plus intime de mes amis, m'avoit prié de faire à sa place la visite de toutes les mines d'Italie; d'Allemagne, d'Espagne, & de Portugal; je n'ai pû lui refuser cette grace. L'amour qu'il a pour une Belle le retient à Paris. Depuis plusieurs années il paroît dans cette ville sous la figure d'un riche Seigneur Allemand. La Beauté qui
l'a

l'a soumis sous son empire, est une Dame de la Cour, jeune, spirituelle & enjouée; mais coquette, dissimulée & prodigue. J'ai été témoin pendant quelques jours de sa conduite; elle m'a fait déplorer l'aveuglement de mon ami, qui idolâtre une personne qui n'aime en lui que ses richesses & ses trésors. Quelle satisfaction peut goûter un cœur délicat, lorsqu'il fait qu'il n'a point de part à celui d'une maîtresse? Un amant, qui n'obtient des faveurs qu'en les payant très chèrement, ne jouit point d'une Belle, même en la possédant.

Les biens que l'amour prodigue, ne s'attachent que par des soupirs; ceux qu'on paie par de l'or, sont les suites de la crapule ou de l'impudicité. Un berger dans les bras de Philis, cueillant sur sa bouche mille baisers qui ne lui content que quelques soins & quelques fleurs, est véritablement heureux. Un Financier, couché avec une Belle dans un lit de velours, a le sort de Tantale: au milieu d'un torrent de plaisirs, il ne peut en goûter aucun; incessamment une importune idée vient le troubler. Dès qu'il veut profiter de l'occasion, il sent qu'il n'en est redevable qu'à ses trésors, il cherche l'amour, & l'amour fuit loin de lui; il ne trouve à sa place que l'avarice, la luxure, l'intérêt & la débauche, & dans des momens qui élèvent la condition & l'état des
véri-

véritables amans à un bonheur suprême, il est à peine satisfait.

J E ne comprends pas, sage & savant Abukibak, comment il est possible qu'une personne qui n'est pas entièrement privée de la raison, puisse s'attacher à une coquette. Si l'on n'aime que pour être aimé, & si l'amour ne peut être païé que par l'amour, quelle douceur peut-on goûter dans un engagement qui n'est point réciproque? Une Belle qui n'écoute un amant que parce qu'elle met à profit sa tendresse pour grossir sa bourse & pour augmenter ses richesses, ressemble assez à un soldat stipendaire, qui ne sert qu'autant qu'il est païé exactement. La gloire lui est inconnue; il est valeureux, ou poltron, selon qu'on est régulier à lui païer son prêt. Il en est de même d'une coquette : elle est tendre & passionnée autant que son amant est libéral & généreux. Cesse-t-il d'être utile, ne flatte-t-il plus sa vanité, ne contente-t-il plus son avarice, ne fournit-il plus à ses prodigalités, elle cesse d'être aimable, ou du moins ne l'est-elle plus pour lui. Elle l'accable par un morne silence; elle l'afflige par des airs méprisans, & quelquefois même elle va jusqu'à l'outrager par des railleries sanglantes, & par des plaisanteries auxquelles on doit donner le nom d'injures. A peine se souvient-elle qu'elle a eu autrefois, non seulement des attentions mar-

quées,

quées , mais même des foibleſſes pour cet homme qu'elle outrage. Dès qu'il ne lui a plus été utile , elle a perdu la mémoire de tout ce qui s'eſt paſſé entre elle & lui.

IL n'eſt rien qu'une coquette oublie plus aiſément que les faveurs qu'elle a accordées autrefois à un amant dont elle veut ſe débarrasser. Un galant qu'on congédie, eſt ſouvent moins à plaindre qu'un autre avec lequel on garde encore quelque ménagement , mais qui commence à être à charge , & dont on voudroit être délivré; du moins ce premier fait-il à quoi s'en tenir.

LES femmes, dont le cœur eſt le prix de celui qui flatte le plus leur vanité & qui leur fournit les moïens de contenter tous leurs caprices , ménagent bien ſouvent un ancien amant, non pas pour lui, mais par la crainte qu'elles ont de ne dégouter un nouvel adorateur, qui ſeroit peut-être ſcandalisé qu'on traitât indignement ſon prédéceſſeur , & qui pourroit penſer qu'un pareil fort lui ſeroit réſervé.

IL eſt aſſez plaſant que la moitié des amans que les coquettes ménagent encore lorsqu'elles ont rompu à demi avec eux, ne ſoient redevables qu'à leurs rivaux de ces attentions, & que le ſeul ſoulagement qu'ils aient dans leur malheur, vienne du même endroit qui cauſe leur infortune.

LES

Les bienféances qu'une femme est forcée d'avoir quelquefois pour un homme qu'elle n'aime plus, sont les épreuves les plus dures où l'on puisse mettre sa politique & sa dissimulation. Donner à un amant un congé absolu, le lui signifier dans les formes, c'est-là une chose très facile à exécuter : il ne faut pour cela que de l'effronterie & de la hardiesse ; ces qualités sont toujours le partage des coquettes. Mais flatter un homme qu'on hait & qu'on voudroit perdre, essuier ses reproches, être obligée d'écouter sans cesse ses plaintes, ne pouvoir lui dire qu'on en est ennuié, c'est-là un effort réservé aux plus grands Machiavellistes. Des coquettes, après avoir exercé vingt ans leur métier, ont échoüé très souvent : la vivacité l'a emporté sur la dissimulation ; elles ont parlé malgré elles, & se sont mises dans le risque de perdre en même tems l'amant ancien & le nouveau.

J'ai appris, sage & savant Abukibak, dans un entretien dont j'ai été le témoin, jusqu'où va l'embarras d'une femme qui cherche à rompre avec un amant, & qui croit avoir des raisons pour être obligée de le congédier avec douceur & avec politesse. Comme je passois un jour dans une rue à Paris, je fus curieux de voir l'intérieur d'un hôtel qui me parut assez beau. Je me rendis invisible & j'entrai dans tous les appartemens. Je trouvai au bout d'une galerie une porte fermée. Je

Je regardai par le trou de la serrure, je vis un salon dans lequel il y avoit deux femmes. L'une étoit couchée sur un sofa, l'autre qui paroissoit être une domestique, étoit assise auprès. Comme j'avois fait du bruit en touchant la porte, elle vint l'ouvrir pour savoir si quelqu'un n'écoutoit point. Je profitai de cette occasion & j'entrai dans le salon. La femme de chambre referma de nouveau la porte. *Madame*, dit-elle ensuite à sa maîtresse, *il n'y a personne, & vous pouvez être assurée qu'on ne songe point à nous écouter. Monsieur Popinart ne pense pas actuellement à vous, il est occupé à régler ses comptes; jusqu'à huit heures du soir il n'y a pas apparence que vous le voyez.*

„ AH! ma chere Huguette, répondit
 „ la Dame, je voudrois bien que ce mau-
 „ dit Financier voulût m'oublier pour tou-
 „ jours. Si tu savois combien il m'est à
 „ charge, tu plaindrois mon sort; cet a-
 „ nimal m'ennuie. La moitié de la jour-
 „ née il m'accable de ses fadeurs, & m'é-
 „ tourdit par ses impertinentes protesta-
 „ tions de tendresse. Que n'est-il, pour
 „ mon bonheur, aussi inconstant qu'il se
 „ pique d'être fidèle! „

IL me paroît, repliqua la confidente,
 que vous n'avez pas toujours pensé de même:
 j'ai vu le tems où vous craigniez que Mr.
 Popinart ne devint volage. Vous paroissiez
 inquiète lorsqu'il passoit une journée sans vous
 voir.

voir. Vos yeux l'assûroient très souvent qu'il vous étoit cher. Vous le voyez, vous lui parliez avec plaisir, du moins cela me paroissoit-il ainsi. Par quel hazard, ou par quelle raison avez-vous changé tout-à-coup de sentimens ? Mr. Popinart est toujours le même ; il est aussi empressé, aussi riche, & aussi libéral.

- „ JE conviens de ce que tu dis, répon-
 „ dit la Dame, mais je trouve chez un
 „ homme qui me plait véritablement, les
 „ qualités qui me déterminoient à feindre d'aimer Mr. Popinart. Tu as trop
 „ d'esprit pour t'être jamais figurée que
 „ j'eusse réellement du goût pour lui. Une
 „ femme de mon rang & de ma naissance
 „ souffre toujours, quand elle songe qu'elle
 „ le a un Financier pour son amant. Dix
 „ fois dans la journée je rougissois de
 „ ma complaisance, mais pour me consoler, je réfléchissois qu'elle m'étoit très
 „ avantageuse. Je mettois dans la balance
 „ la honte d'écouter Mr. Popinart, & le
 „ profit que m'apportoit sa tendresse, je
 „ trouvois alors que l'utile l'emportoit
 „ sur la bienséance. Si j'avois un autre a-
 „ mant, disois-je, la pension que me fait mon
 „ époux ne pouvant survenir au quart de la
 „ dépense que je fais, je tomberois dans un
 „ grand embarras. Il faudroit me résoudre,
 „ ou à jouer moins gros jeu, ou à diminuer
 „ ma parure. Cette seule pensée m'afflige en-
 „ core plus que l'idée d'écouter un Financier.

De

„ De deux maux choisissons donc le pire ; con-
 „ sentons d'être aimée de Mr. Popinart. Voi-
 „ là comme je raisonnois, ma chère Hu-
 „ guette, continua la Dame, mais aujour-
 „ d'hui les choses sont bien changées.
 „ Un amant très riche, d'une naissance
 „ distinguée, qui occupe un des premiers
 „ postes du Roïaume, un Archevêque en-
 „ fin, m'offre son cœur & la moitié des
 „ revenus de son Evêché ; il consent mê-
 „ me d'y joindre les rentes d'une Ab-
 „ baïe. Juges donc si je songe à conserver
 „ Mr. Popinart. Je voudrois qu'il fût à
 „ deux mille lieues loin de moi ; cepen-
 „ dant je n'ose lui témoigner ouverte-
 „ ment qu'il m'ennuie.

VOTRE situation, Madame, repartit la
 foubrette, est beaucoup moins embarrassante
 que vous ne croiez. Dès que vous êtes bien
 assurée des revenus ecclésiastiques, remerciez
 sans façon Mr. Popinart des présents qu'il vous
 fait & donnez-lui son congé dans les formes.
 Votre action sera très méritoire ; & à vous
 parler naturellement, il convient beaucoup
 mieux que vous vous divertissiez aux fraix des
 gens d'Eglise qu'aux dépens du peuple. Cha-
 que bijou dont Mr. Popinart vous fait pré-
 sent, est la cause de quelque friponnerie.
 Vous savez comment les gens d'affaires s'en-
 richissent ; c'est toujours en ruinant les misé-
 rables.

„ QUOIQUE je sois moins scrupuleuse
 „ que toi, repliqua la Dame en riant, je
 Tome II. V „ sens

„ sens parfaitement que les biens de Mr.
 „ Popinart n'étant pas acquis légitime-
 „ ment, je dois ne point l'exciter à faire
 „ de nouveaux malheureux; mais enfin,
 „ Huguette, comment le congédier? Tu
 „ me conseilles mal, lorsque tu me dis de
 „ rompre brusquement avec lui. S'il vient
 „ à faire un éclat, s'il parle, s'il se plaint,
 „ s'il ôse publier dans le monde qu'il a
 „ été bien avec moi, que pensera-t-on
 „ de ma conduite? Que ne publieront
 „ pas cent femmes, qui ne perdent jamais
 „ l'occasion de me déchirer? Quelles plai-
 „ santeries ne feront point bien des gens
 „ de distinction que j'ai toujours rebutés?
 „ C'est donc-là, diront-ils, cette Marquise
 „ si fière? Elle nous dédaignoit, & Mr. Po-
 „ pinart avoit seul le droit de lui plaire.
 „ Nous savons les raisons qui ont déterminé
 „ son goût. Elle va au solide, elle aime les
 „ fleurettes dorées; & nous ne devons point
 „ nous étonner du jeu excessif qu'elle a joué
 „ tout cet hiver. Elle ne perdoit rien du sien:
 „ On peut réparer aisément les plus grandes
 „ pertes, lorsqu'on a le droit de puiser dans
 „ les coffres des Fermes. Voilà les dis-
 „ cours que je crains, & peut-être que
 „ s'ils venoient aux oreilles de mon nou-
 „ vel amant, il m'en aimeroit moins. Je
 „ veux, s'il est possible, qu'il ne sa-
 „ che jamais que j'ai écouté un Finan-
 „ cier. „

Vous croiez donc, répondit la soubrette
 avec

avec un air fort ingénu, que *Monseigneur l'Archevêque* ignore que *Mr. Popinart* a été sur votre compte ? Par ma foi, *Madame*, souffrez que je vous dise que vous vous flattez, de même que lorsque vous pensez que ces *Petits-mâtres*, dont vous craignez si fort les plaisanteries, sont muets sur votre compte. Il faudroit qu'ils fussent bien stupides, ou bien novices, s'ils ne s'étoient point aperçus de votre intrigue. Quand vous ne m'en auriez pas fait confidence, je vous avouie que je l'eusse aisément devinée. Il est impossible que des personnes qui vous examinent la moitié de la journée sous le prétexte de vous rendre visite, ne soient bientôt au fait.

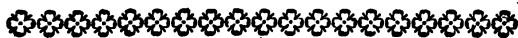
„ Tu te trompes, *Huguette*, dit la
 „ Dame. Il est plus difficile que tu ne
 „ penses, de pouvoir connoître précisé-
 „ ment si je suis véritablement bien avec
 „ *Mr. Popinart*. Si tu avois pris garde
 „ à ma conduite, & si tu pouvois me
 „ suivre dans le monde, tu penserois bien-
 „ tôt le contraire. Tu m'y verrois quel-
 „ quefois accabler de mépris *Mr. Popi-*
 „ *nart*, & lui faire des impolitesse mar-
 „ quées, quoiqu'un instant auparavant
 „ je lui aie ferré la main. Ceux qui
 „ voient avec quelle hauteur j'agis dans
 „ certains momens, & qui ne savent point
 „ ce que je fais dans d'autres, ne man-
 „ quent pas de dire : *La Marquise ne souffre*
 „ *Popinart*, que parce qu'une femme n'est ja-
 „ mais fâchée qu'on la trouve aimable ; peut-

„ être même lui emprunte-t-elle de l'argent :
 „ mais le pauvre garçon en sera pour ses
 „ louis. Si cela est, on le traite comme un
 „ Maure. La Marquise n'est pas son fait,
 „ elle a trop de vanité. Il faut que cet bom-
 „ me soit un grand imbécille d'essuyer les mé-
 „ pris dont elle l'accable. Voilà le langa-
 „ ge qu'on tient jusqu'aujourd'hui dans
 „ le monde, ou du moins n'est-on assû-
 „ ré de rien. Cependant, quoiqu'il puif-
 „ se arriver, il faut que je me délivre
 „ entièrement d'un homme qui m'est in-
 „ supportable. „

A ces mots, sage & savant Abukibak,
 la Marquise sortit du salon : sa femme de
 chambre la suivit ; & moi, je continuai
 mon voiage.

Je te salue, en *Jabamiab*, & par *Jaba-
 miab*.





LETTRE CINQUANTE - HUITIEME.

Le Silphe Oromasis, au Cabaliste Abukibak.

JE t'écrivis, il y a quelque tems, sage & savant Abukibak, que je comptois de retourner dans la chambre du Général des Jésuites. J'y fus hier, & m'étant rendu invisible, j'entrai sans être aperçu, & je me plaçai auprès de lui. Il étoit occupé à écrire quelques Lettres; je formai le dessein de les lui enlever lorsqu'il les auroit achevées, ne doutant pas que je n'y trouvasse bien des choses qui me découvroient les ressorts cachés de la politique de la Société. Je ne tardai pas à trouver une occasion favorable pour contenter ma curiosité; on vint avertir ce Général qu'un Cardinal le prioit de passer chez lui. Dès qu'il fut sorti de sa chambre, je me saisis de deux Lettres qui étoient déjà pliées & cachetées; je revolai dans les airs, & je n'eus pas sujet de me repentir de la peine que je m'étois donnée, par le plaisir que me procura la

lecture de ces deux Lettres. Voici ce que contenoit la première.

LETTRE DU GENERAL DES
JESUITES AU RECTEUR
DE LION.

„ MON RE'VEREND PERE,

„ JE ne saurois assez louer votre zèle
„ pour la Société. J'admire votre pru-
„ dence & votre sagesse, on ne peut con-
„ duire une affaire aussi finement que cel-
„ le que vous venez de finir. Je connois
„ toute la difficulté qu'il y a à détermi-
„ ner un vieillard avare à se désaisir de
„ son argent ; mais dans la donation que
„ vous avez fait faire par ce riche Eche-
„ vin à notre Maison de Lion, vous n'a-
„ viez pas seulement à surmonter l'avari-
„ ce du donateur, il vous falloit encore
„ vaincre tous les obstacles que vous
„ trouviez dans l'avidité de plusieurs pa-
„ rens qui visioient au même but que
„ vous, & qui songeoient à se saisir des
„ biens dont vous avez rendu si heureu-
„ sement la Société maitresse.

„ J'AI été charmé du stratagème dont
„ vous vous êtes servi pour décréditer
„ ce neveu que vous craigniez, dans
„ l'esprit de son oncle. Vous avez eu
„ raison de l'accuser d'avoir peu de Reli-
„ gion,

„ gion , & même de viser à l'Athéisme.
 „ Ces sortes de reproches rendent tôt
 „ ou tard un homme odieux , nos Peres
 „ ne sauroient trop les réitérer contre
 „ ceux qu'ils n'aiment pas ; sur-tout , lors-
 „ qu'ils veulent perdre quelqu'un auprès
 „ des gens d'un certain âge , il faut qu'ils
 „ l'accusent d'irréligion , parce qu'ils peu-
 „ vent ensuite faire un cas de conscience
 „ du bien qu'on pourroit lui laisser , at-
 „ tendu le mauvais usage qu'il en feroit.
 „ Un vieillard , tremblant au seul nom
 „ du Purgatoire , déshérite plutôt tous
 „ les neveux qu'il peut avoir , que de se
 „ mettre dans le risque d'y passer un mil-
 „ lier d'années. On doit même , pour
 „ l'épouvanter davantage , lui faire envi-
 „ sager les Enfers ouverts. A quoi nous
 „ serviroit le crédit que nous nous sommes
 „ acquis sur les consciences , si nous ne
 „ savions point profiter habilement de
 „ leurs troubles ?

„ JE vous conseille donc , mon Réve-
 „ rend Pere , d'agir auprès du vieux Ma-
 „ gistrat que vous dirigez actuellement ,
 „ de la même façon que vous avez fait
 „ avec l'Echevin ; il faut seulement pren-
 „ dre garde à la manière dont vous ren-
 „ drez la Société maîtresse de cet hérita-
 „ ge. Il me paroît qu'il seroit dangereux
 „ qu'elle l'eût eu par le moïen d'un tes-
 „ tament ; car ce Magistrat aiant , ainsi
 „ que vous me le marquez , plusieurs pa-
 „ rens très proches dans le Parlement de

„ Paris, ils pourroient bien se pourvoir
 „ en cassation contre les donations & les
 „ testamens. Il faudroit l'obliger à dé-
 „ naturer son bien, à vendre ses terres,
 „ & à vous en donner le prix de la main
 „ à la main, lui promettant que tandis
 „ qu'il vivroit, il seroit toujours le mas-
 „ tre de ravoir son argent lorsqu'il le
 „ voudroit, & que vous n'en seriez que
 „ le simple dépositaire. Vous savez que
 „ ce sage expédient a servi plusieurs fois
 „ très utilement à beaucoup de nos Pe-
 „ res. Tout récemment un bourgeois de
 „ Narbonne a consigné douze mille li-
 „ vres à notre Recteur. Un autre Jésuite
 „ trouva le moïen, il y a quelques an-
 „ nées, de se faire remettre par deux de
 „ ses pénitens une somme assez considé-
 „ rable pour acheter une maison de cam-
 „ pagne, leur promettant de leur en
 „ païer exactement les intérêts pendant
 „ qu'ils vivroient, & de les employer a-
 „ près leur mort à faire prier Dieu pour
 „ eux.

„ Vous savez que les Cours souverai-
 „ nes n'ont rendu que trop d'arrêts, qui
 „ nous ont obligés à restituer bien des hé-
 „ ritages qu'on nous avoit donnés au pré-
 „ judice des parens les plus proches. Le
 „ seul Parlement de Provence nous a
 „ condamnés cinq ou six fois dans de
 „ pareilles occasions * ; celui de Paris
 „ nous

* *Voi.* le Recueil des Arrêts de Boniface.

„ nous a traités aussi mal, encore plus
 „ souvent. La prudence exige donc que
 „ nous nous mettions à l'abri de tous les
 „ accidens qui pourroient arriver, & que
 „ nous nous défyons de nos plus cruels
 „ ennemis. Vous n'ignorez pas, mon Ré-
 „ verend Pere, que nous devons regar-
 „ der comme tels les trois quarts des
 „ Magistrats qui composent les Cours sou-
 „ veraines; depuis long-tems les Parle-
 „ mens sont l'objet de notre haine *.
 „ Jusqu'ici nous avons tenté vainement
 „ de

* Lorsque je composai cette Lettre, il sem-
 bloit que je prévissse ce qui arriveroit, c'est
 que tôt ou tard on ôteroit aux Parlemens la
 connoissance de toutes les affaires civiles qui re-
 garderoient les Jésuites. Je ne me suis pas
 trompé dans mes conjectures: on a dépouillé
 ces Cours souveraines de leur juridiction, &
 toutes les causes de la Société sont uniquement
 du ressort du grand Conseil. Est-il permis qu'on
 viole les loix les plus fondamentales du Roïau-
 me, qu'on renverse l'ordre des juridictions les
 plus respectables, qu'on prive les plus augustes
 Tribunaux de leur droit pour favoriser de mi-
 sérables Moines, qui depuis qu'ils sont établis
 en France, se sont signalés par quelque plaie
 sanglante qu'ils ont faite au Roïaume sous cha-
 que regne. Sous celui de Henri III. ils cons-
 pirerent d'un commun accord avec les autres
 Moines à favoriser les rebelles; il ne dépendit
 pas d'eux que la France ne passât aux Espagnols.

„ de les détruire ; mais tôt ou tard nous
 „ anéantirons enfin leur autorité. Il faut
 „ per-

Sous Henri IV. ils voulurent faire assassiner ce bon Roi, ce Père du peuple, ce Monarque si digne d'être aimé. Leur bannissement de la France & le supplice de leur Père Guignard sont des preuves évidentes, qui les convainqueront dans tous les tems. Sous Louis XIII. ils commencerent à persécuter les plus habiles gens qu'il y eût en France, ils jetterent les fondemens sur lesquels ils ont établi la condamnation de la prétendue hérésie du Jansenisme. Sous Louis XIV. ils firent plus de mal à la France, que les Triumvirs n'en firent à Rome. Ils accablèrent les honnêtes gens, abusèrent de la bonne foi & de la piété du Monarque, ils se servirent du prétexte de la Religion pour acquérir des biens immenses, ils bouleverserent l'Etat, lui enleverent une partie de ses richesses & de ses forces, en chassant sans sujet & sans cause les Protestans, dans un tems, où il est de notoriété publique que le Roi n'avoit pas de plus fidèles sujets, & où il ne s'agissoit non plus de craindre une guerre de Religion, que d'appréhender une invasion du Grand Mogol. Aujourd'hui, après avoir si souvent affoibli le Roïaume, ils cherchent à le ruiner entièrement. Peu contents d'avoir fait exiler & déposer les Prélats les plus vertueux, ils persécutent avec une fureur, digne d'un enragé, ou plutôt d'un Diable, tous ceux qu'ils croient penser comme les illustres Solitaires qui vivoient dans la Maison de Port-Roïal, qu'ils ont

„ perpétuellement susciter contre eux les
 „ Evêques & les Ecclésiastiques, soute-
 „ nir l'autorité de la Cour de Rome, &
 „ l'établir sur les ruines des privilèges de
 „ l'Eglise Gallicane. Peu s'en faut que
 „ nous ne soions déjà venus à bout de
 „ ce premier point : si jamais nous l'ob-
 „ tenons entièrement, il faudra que les
 „ Prélats tâchent qu'on ôte aux Parle-
 „ mens la connoissance des appels com-
 „ me d'abus. Alors, ces Cours souverai-
 „ nes n'auront guères plus de crédit sur
 „ les

ont détruite & saccagée. Sous le prétexte de s'opposer aux progrès du Jansénisme, ils mettent en feu tout l'Etat, ils bouleversent ses provinces, détruisent les loix, font interdire les plus augustes Cours souveraines, anéantissent l'autorité des Parlemens, rendent la France esclave de la Cour de Rome, trompent la prudence des Ministres, mesurent de la bonté & de la douceur du Prince.

Lorsqu'on méprise dans les païs étrangers les François, a-t-on tort ? Que ceux qui jugent sans passion prononcent sur l'estime qu'on peut faire aujourd'hui d'une Nation qui parle avec tant de hauteur des Espagnols & des Portugais, & qui est elle-même cent fois plus soumise à des Moines. On n'a jamais dépouillé les Tribunaux en Espagne de leur juridiction, & infamé tous les Parlemens du Roïaume, en les déclarant incapables de pouvoir juger quelques misérables Moines.

„ les gens d'Eglise, que des Baillifs de
 „ village. Dès que nous aurons quel-
 „ ques démêlés, quelques procès, nous
 „ trouverons bien des expédiens pour les
 „ attirer par-devant les Tribunaux Ec-
 „ clésiastiques.

„ Pour nuire aux Parlemens, je ne
 „ crois pas qu'il y ait de meilleur moïen
 „ que celui de les rendre suspects à la
 „ Cour, & de les faire passer pour hé-
 „ rétiques parmi le peuple; aussi écris-je
 „ perpétuellement à Paris à nos Peres:
 „ *Décriguez les gens de robe chez tous les Sei-*
 „ *gneurs chez qui vous avez quelque accès;*
 „ *mais agissez politiquement, & flattez,*
 „ *lorsqu'il le faut, ces mêmes Magistrats que*
 „ *vous aurez déchirés un moment aupara-*
 „ *vant. Quand vous serez assez heureux*
 „ *pour avoir quelque accès auprès du Minis-*
 „ *tre, inspirez-lui de la jalousie contre le*
 „ *Parlement de Paris, faites lui sentir qu'il*
 „ *doit abaisser cette Compagnie souveraine,*
 „ *s'il ne veut pas lui-même en être méprisé.*
 „ *Représentez-lui la façon dont Louis XIV.*
 „ *étoit absolu, & insinuez-lui adroitement*
 „ *que s'il avoit trouvé le secret de se faire*
 „ *obéir aveuglément par ses sujets, ce n'étoit*
 „ *qu'aux conseils des Jésuites qu'il en étoit re-*
 „ *devable.*

„ VOILA', mon Réverend Pere, ce que
 „ je recommande tous les jours à nos Jé-
 „ suites. Quant à ce qui regarde la fa-
 „ çon de rendre les Magistrats odieux au
 „ peu-

„ peuple , il faut les accuser d'irréli-
 „ gion , d'avarice , d'ignorance , &c. Un
 „ Jésuite de Rouen a fait , il y a quelque
 „ tems , une pièce charmante contre le
 „ Parlement de Paris. Ces morceaux de
 „ prose & de vers , qu'on fait ainsi cou-
 „ rir sous le manteau , & que tout le mon-
 „ de lit , produisent ordinairement un bon
 „ effet ; sur-tout , s'ils sont assaisonnés
 „ d'un certain sel. Il y avoit dans le
 „ Poëme dont je vous parle , un vers
 „ charmant. Le voici :

„ *La fougueuse Hérésie en perruque carrée.*

„ On ne sauroit mieux dépeindre un
 „ Conseiller au Parlement de Paris. A-
 „ voliez que l'idée de mettre l'*Hérésie en*
 „ *perruque carrée* est originale : un vers
 „ aussi heureux que celui-là , peut seul
 „ faire trente prosélites ; du moins fait-il
 „ entendre que presque tous les Magis-
 „ trats du Roïaume sont des hérétiques ,
 „ & nous n'oserions dire cela , si l'on ne
 „ trouvoit le secret de le dire d'une ma-
 „ nière aussi singulière.

„ Je finis ma Lettre , mon Réverend
 „ Pere , en vous souhaitant beaucoup de
 „ plaisir & de satisfaction , & en vous re-
 „ commandant toujours les intérêts &
 „ l'avancement de notre Maison de Lion.
 „ Je suis , &c. „

Je ne ferai aucunes réflexions sur cette
 Let-

Lettre, sage & savant Abukibak, je t'en laisse le soin. Elle t'offre une ample matière, & dans peu de lignes elle rassemble toutes ces manœuvres secrètes, dont on ne voit que trop souvent en France les tristes effets. Voici la seconde Lettre.

LETTRE DU GENERAL DES JESUITES AU RECTEUR DE MONT-PELIER.

„ MON R'EVEREND PERE,

„ VOTRE Lettre m'a causé une vive
 „ douleur, & je ne sortirai point du
 „ trouble où elle m'a jetté, que je n'aie
 „ reçu les nouvelles du départ du Pere
 „ Cypier. Quelle honte ne seroit-ce
 „ point pour la Société, si la conduite de
 „ ce Jésuite venoit à être connue du Pu-
 „ blic, & qu'on fût les foiblesses qu'il a
 „ eues pour sa pénitente? Cette nouvel-
 „ le histoire renouvelleroit la triste mé-
 „ moire de celle du Pere Girard: vous
 „ savez les chagrins qu'elle nous a cau-
 „ sés, & les peines, les soins & les tra-
 „ vaux que nous avons essués pour l'ar-
 „ racher à nos ennemis & aux supplices
 „ auxquels les Juges séculiers penchoient
 „ à le condamner. Il a fallu employer
 „ tout notre crédit pour venir à bout
 „ d'une entreprise aussi difficile; & si nous
 „ étions

„ étions obligés de recourir une secon-
 „ de fois aux mêmes expédiens, je doute
 „ fort que nous pussions réüssir. Ordon-
 „ nez donc au Pere Cypier de partir in-
 „ cessamment pour les Missions des In-
 „ des : qu'il se rende à Marseille, il s'y
 „ embarquera avec trois Jésuites Italiens,
 „ deux Portugais & un Espagnol que j'en-
 „ voie dans ces pais éloignés, par la mê-
 „ me raison que lui.

„ IL est fort malheureux pour la Socié-
 „ té que ces Jésuites aient fait leur grand
 „ vœu, & qu'elle ne puisse plus les con-
 „ gédier; mais enfin, pourvu que nous
 „ sauvions les apparences, il faudra pren-
 „ dre patience. Lorsque ces Peres se-
 „ ront aux Indes, qu'ils soient chastes ou
 „ impudiques, cela sera parfaitement igno-
 „ ré en Europe. Les Brames, les Fa-
 „ quirs & les autres Prêtres Indiens ne
 „ sont pas gens à s'embarraffer des ac-
 „ tions de nos Missionnaires, ce sont d'as-
 „ sez bonnes personnes. Mais je fremis,
 „ lorsque je pense que ce Pere Cypier
 „ est dans un pais rempli de Jansénistes,
 „ & sous un Evêque appellant & réap-
 „ pellant. Le moindre Curé de son dio-
 „ cèse est un Argus, dont les yeux sont
 „ sans cesse tournés sur nous. Par quel
 „ bonheur, ou plutôt par quel enchante-
 „ ment ignore-t-on encore la grosseffe de
 „ la sœur Catherine? Ne perdez donc
 „ point de tems, mon Réverend Pere,
 „ en-

„envoiez ce Jésuite aux Indes. Par un
 „trait de cette sage politique, connue à
 „la seule Société, faites un nouvel Apô-
 „tre d'un vieux Pécheur; que ce même
 „homme, qui sembloit devoir nous nui-
 „re, serve à notre gloire, & que le peu-
 „ple de Montpelier, en le voyant par-
 „tir, soit forcé d'avouer malgré les im-
 „pressions qu'on lui donne contre nous,
 „que ce n'est pas à tort que nous pre-
 „nons le fastueux titre de *Compagnons de*
 „*Jésus*, puisque nous allons, ainsi que
 „ceux qui le furent véritablement, prê-
 „cher l'Evangile au bout de l'Univers.

„UN de nos plus sages réglemens,
 „mon Réverend Pere, c'est d'envoier
 „aux deux Indes tous ceux qui nous sont
 „à charge, de même que les Hollandois
 „y envoient leur jeunesse trop corrom-
 „pue, & leurs banqueroutiers trop frau-
 „duleux; avec cette différence néanmoins,
 „qu'ils n'en retirent aucun autre avanta-
 „ge que d'être débarrassés de fort mau-
 „vais garnemens: au lieu que dès que
 „les nôtres sont partis, soit qu'ils meu-
 „rent en chemin, ou dans les Missions,
 „ce sont autant de Saints, dont nous
 „augmentons tôt ou tard le Calendrier &
 „le Martyrologe de notre Ordre. Com-
 „bien de Jésuites sont morts beaucoup
 „moins de leurs travaux Apostoliques,
 „que de la maladie qu'on ne gagne qu'au
 „service de Vénus, & qui cependant pas-
 „sent

„ sent aujourd'hui pour des Martyrs &
 „ des Confesseurs? Les Missions étran-
 „ gères sont pour la Société ce que les
 „ Catacombes sont pour la Cour de Ro-
 „ me, & les Communautés de dévotes
 „ pour les réputations perdues.

„ FAITES donc valoir le plus qu'il
 „ vous sera possible, mon Réverend Pe-
 „ re, la ferveur & le courage des Jésui-
 „ tes qui passent les mers. Dans vos
 „ sermons, les jours des Fêtes de St.
 „ Ignace & de St. François Xavier, ne
 „ manquez jamais d'élever excessivement
 „ nos Missions, non plus que dans les
 „ exhortations particulières que vous fai-
 „ tes dans les Congrégations des Gen-
 „ tilshommes, des Bourgeois & des Par-
 „ fans. Ces sortes d'assemblées, qui nous
 „ sont si utiles pour nous acquérir des
 „ partisans, & pour entretenir ceux qui
 „ le sont déjà, n'ont été inventées par la
 „ Société que pour faire plus aisément re-
 „ cevoir toutes ses maximes.

„ TACHEZ, mon Pere, d'augmenter le
 „ plus qu'il se pourra, le nombre de ces
 „ Confrairies. Vous m'avez écrit, il y
 „ a quelque tems, qu'il n'y avoit aucu-
 „ ne Congrégation de Dames dans vo-
 „ tre ville; celle-là est pourtant plus né-
 „ cessaire que toutes les autres. Nos Pe-
 „ res qui en ont établi en beaucoup d'en-
 „ droits, en reconnoissent tous les jours
 „ la grande utilité. Lorsqu'on est le maî-

„tre des femmes dans un pais, on fait
 „aisément faire aux hommes tout ce que
 „l'on veut. Trouvez le secret dans une
 „ville d'avoir dans la Congrégation les
 „épouses de dix ou douze Magistrats, &
 „vous serez assuré de ne perdre jamais
 „de procès. Chaque dévote vaut vingt
 „solliciteurs, elle fait son affaire propre
 „de celle des Jésuites. Elle met en mou-
 „vement sa famille, ses parens, ses a-
 „mis, & elle forme elle seule un parti
 „très considérable. Je suis, mon Réve-
 „rend Pere, Votre, &c. „

Les maximes, répandues dans cette
 seconde Lettre, sage & savant Abuki-
 bak, sont aussi fines & aussi Machiavelis-
 tes que celles de la première, & je te
 laisse encore le soin d'en faire l'examen
 critique.

Je te salue, en *Jabamiab*, & par *Jaba-
 miab*.



LET-



LETTRE CINQUANTE-NEUVIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abu-*
kibak.

LEs voïages , sage & savant Abukibak , me paroissent moins utiles & moins nécessaires que tu ne le penses. De dix personnes qui en entreprennent de longs & de pénibles , à peine y en a-t-il une qui n'en rapporte quelque infirmité , dont elle se ressent pendant le reste de sa vie. Une trop grande fatigue ruine le corps ; la santé s'altère par un changement d'air continuel , & par la différence des climats , tantôt chauds , tantôt froids. L'esprit ne profite guères plus par ces courses fréquentes. Elles n'ont pas , dit sagement Sénèque , la puissance de modérer les passions , qui s'en aigrissent au contraire , & deviennent plus fortes.

UN avare voïage-t-il souvent , il le devient davantage ; un mélancholique , le chagrin le suit par-tout ; un débauché , chaque nouveau país qu'il visite , accroît son amour pour la crapule ; un dévot , il se rend entièrement fanatique. Les Princes mêmes , qui ont beaucoup couru le Monde ,

de, ne sont pas devenus, ni plus sensés, ni plus sages, ni plus humains. Parmi plusieurs exemples que je pourrois citer, je me contenterai de deux.

LORSQU'Alexandre partit pour l'expédition de la Perse, il étoit sobre & chaste; quand il revint des Indes, il s'enivroit, il tuoit ses amis & ses plus fidèles serviteurs, & il aimoit les femmes. Ce n'étoit plus ce même Alexandre, qui quelques années auparavant étoit sorti de la Grèce. S'il n'eût jamais quitté la Macédoine, peut-être qu'il n'eût jamais quitté sa première vertu. Voilà un Prince sage qui devient débauché: en voici un, qui de la véritable piété passe à une pieuse folie.

AVANT que St. Louis allât faire assommer en Egypte un grand nombre de ses sujets, il se contentoit de prier Dieu, comme tout bon Chrétien & tout homme sensé doit le faire; mais après avoir été courir dans une autre partie du Monde, il crut que la Divinité exigeoit de lui qu'il se fustigeât, ou pour le moins qu'il se fit fustiger par quelqu'un. Il prit donc un fesseur à ses gages, qui régulièrement tous les Vendredis lui donnoit la discipline. Ce fait est certifié par des Historiens contemporains de ce Prince *. L'ingénieux &

* Le Sire de Jonville, dans ses Mémoires, Tom. II. pag. 14.

& inimitable Montagne en a fait aussi mention. *Le Roy Saint Louis*, dit-il, *porta la Haire*, jusqu'à ce que, sur sa vieillesse, son Confesseur l'en dispensa; & tous les *Vendredis* il se faisoit battre les épaules, par son Prêtre, de cinq chainettes de fer, que pour cet effet on portoit avec ses besoins de nuit *.

VOILA des meubles assez extraordinaires pour une toilette, & le sac de nuit du bon Saint Louis étoit garni comme le Prie-Dieu d'un Moine. En vérité ce n'étoit pas la peine d'aller tant voyager, pour se fourrer dans la cervelle une dévotion aussi ridicule, & aussi déplacée dans la personne d'un Roi. Si Saint Louis eût toujours resté à Paris, il eût épargné à son Prêtre la peine de le battre de cinq chainettes tous les *Vendredis*. Ce fut au retour de sa première Croisade qu'il érigea son Aumônier en *Disciplineur* en titre d'office, & je m'étonne qu'il n'eût pas eu la fantaisie de mettre cette charge au nombre des premières de l'Etat, & qu'il n'ait pas établi un *Grand-Fesseur*, comme ses prédécesseurs avoient créé un *Grand-Chambellan* & un *Grand-Ecuier*. Peut-être qu'il pensa que cet emploi ne pourroit guères être continué après lui, & que ce fut-là ce qui le

* Essais de Montagne, *Livr. I. Chap. XL*, pag. 273.

le retint. Je crois qu'il eut raison : il est peu de Rois qui aiment qu'on leur *frappe les épaules de cinq chainettes de fer*, & le *Grand-Fesseur* eût paru aux Monarques François un personnage aussi incommode, que le Médecin de l'Isle de Barataria étoit à charge à Sancho Pança.

Les voïages n'ont guères été plus utiles aux Philosophes qu'aux Princes. Démocrite, ce Sage si vanté, & qui parcourut tant de païs, eut beaucoup mieux fait de rester chez lui tranquille, que d'aller visiter les Chaldéens, les Indiens & les Ethiopiens. A quoi aboutirent tous ses longs voïages ? A le ruiner entièrement. En retournant dans sa patrie *, il fut à la veille d'y mourir de faim, si son frere qui n'avoit jamais voïagé, n'eût été assez charitable pour l'assister. Cependant que rapporta-t-il de ses longues courses, qui pût le dédommager de la perte de son bien ? Le talent ridicule de rire des actions les plus sensées, ainsi que des plus folles. Il avoit raison de prendre des avances & de se moquer des

* *Antisthenes Democritum regressum ex peregrinatione humillime vixisse ait , quippe qui omnem substantiam consumpserat , atque a Damasco fratre propter summam inopiam nutritum fuisse. Diogen. Laert. de Vita Philosophor. Lib. IX. in Vita Democrit. pag. 376. Edit. Antwerp.*

des autres ; car il méritoit assez qu'on se rejoût à ses dépens.

PYTHAGORE, aussi grand voïageur que Démocrite, eût fait très sagement de ne jamais sortir de la Grèce. Tandis qu'il fut élève de Thalès, il ne fit & ne dit rien que de raisonnable ; mais s'étant livré à la fureur de voïager, il alla se faire circoncire en Egypte pour avoir la satisfaction d'être initié aux mystères prétendus des Prêtres de Diospolis. Après avoir été courir en Perse, il revint en Grèce, & prétendit qu'il se ressouvenoit d'avoir animé autrefois plusieurs corps *. En voïageant, il avoit appris qu'il étoit Euphorbe pendant le siège de Troïe, que les se-

* *In Ægypto quoque adyta ingressus est, deinde rediit Samum, offendensque patriam a Tyranno Polycrate incubari. Crotonem in Italiam petiit refert Heraclides Pontius hunc se dicere solitum quod fuisset aliquando Ætbalides, ac Mercurii filius putatus esset, Mercuriumque monuisse illum ut peteret præter immortalitatem quod vellet : petiisse igitur vivens, & vita functus omnium quæ contingerent memoriam haberet ; itaque in vita meminisse omnium, eandemque memoriam & post mortem reservasse, atque aliquanto post in Euphorbum venisse atque a Menelao fuisse vulneratum. Id. ibid. pag. 329. Lib. 8. in Vita Pythagor.* Ceux qui voudront voir les différentes Métempsychofes de Pythagore, consulteront la suite de ce passage dans Diogene Laërce.

feves renfermoient quelque chose de divin , & qu'il valoit mieux mourir que d'en manger. Ces rares découvertes valloient-elles la peine de courir le Monde , de perdre son prépuce , & d'essuyer un nombre infini de peines & de travaux ?

LORSQUE je considère , sage & savant Abukibak , le peu de fruit que la plupart des Philosophes ont retiré de leurs voïages, je ne puis m'empêcher d'approuver cet ancien Oracle , qui déclara qu'Aglaüs Sophidius étoit le plus heureux des hommes , n'étant jamais sorti d'un petit canton de terre dont il étoit le maître , & qu'il cultivoit lui-même. Henri IV. dans ces derniers tems augmenta le poids de cette décision. *Le plus heureux Gentilhomme de mon Roïaume* , disoit-il , *est celui que je ne connois point, qui ne m'a jamais vu, & qui vit à son aise, retiré dans son château.*

DANS quelque état que l'on soit né , je pense , sage & savant Abukibak , qu'on peut fort bien se passer de voïager. „ Nous „ serons toujours contraints d'avoüer , dit „ un habile Auteur moderne * , que le „ génie du plus grand nombre de ceux „ qui se plaisent à voïager , n'est pas ce- „ lui

* La Mothe-le-Vayer , Oeuvres, Tom. II. pag. 433. de l'Edition in Folio.

„ lui qui fait les hommes excellens dans
 „ toutes sortes de professions. Tant s'en
 „ faut : l'on en voit peu d'entre eux qui
 „ s'y puissent appliquer , & presque point
 „ qui y réussissent ; de sorte qu'on peut
 „ dire que comme il n'y a que la farine
 „ folle qui s'épand de tous les côtés de
 „ la meule & du moulin , la bonne se re-
 „ cueillant aisément dans le lieu destiné
 „ pour la recevoir , la même chose arrive
 „ aux esprits , dont les plus légers pren-
 „ nent l'effort & s'écartent , qui d'un cô-
 „ té , qui d'un autre , pendant que les so-
 „ lides qui sont les plus sages , s'arrêtent
 „ & prennent une assiette ferme aux en-
 „ droits que la Nature semble leur avoir
 „ destinés. Qu'est-il besoin de courir
 „ comme des vagabonds , pour acquérir
 „ davantage de connoissances , si l'ame de
 „ l'homme est capable d'aller par-tout ?
 „ Il y a plus de deux mille ans que
 „ Cyrene a reçu de Thécognis cette Le-
 „ çon : „

Ἀνθρώπου γνῶμη πείρατα πῦτός ἔχει.
Hominis mens fines Universi habet.

N'EN doutons point , sage & savant A-
 bukibak , l'esprit de l'homme contient en lui
 les bornes de l'Univers. Sans sortir de sa
 patrie , que dis-je ? sans sortir de son cabi-
 net , un Savant , un homme raisonnable ,
 peut faire toutes les réflexions sensées que

lui fourniroient les voïages les plus longs. Hé quoi ! pour connoître le bien ou le mal , pour savoir qu'il faut vaincre ses passions , pour être persuadé que la vertu est le seul & unique bien , est-il nécessaire d'aller courir tout le Monde ? Notre sort seroit bien malheureux , si nous ne pouvions devenir sages qu'à force de voir extravaguer un grand nombre de personnes.

UN homme ne peut-il sentir le ridicule de la superstition, la fatuité de l'amour propre , l'impertinence de la vanité , s'il n'a pas été en Espagne ? Ne sauroit-il connoître combien il est honteux que des gens qui se piquent d'avoir des sentimens , se laissent gouverner par des Moines & des Prêtres , sans voïager dans l'Italie ? Aura-t-il besoin de parcourir la France pour s'appercevoir que la pétulance d'un Petit-maître est le comble de la folie , & qu'un homme , dont tout le mérite se borne à savoir cabrioler , siffler , chanter , tourner les yeux méthodiquement , médire & boire , est une espèce d'individu , composé d'une essence moitié singe & moitié femme ?

*Desinit in finium mulier formosa superne **.

Fau-

* *Parodie du Vers de l'Art Poétique d'Horace ,
Desinit in piscem mulier formosa superne.*

Faudra-t-il qu'il reste quelques mois en Angleterre, pour être convaincu qu'un homme qui n'estime que lui seul, est insupportable à tous les autres; & ne pourra-t-il, s'il ne va dans cette Isle, connoître tout l'excès de la phrénésie d'un fanatique, qui se coupe la gorge, parce qu'il est ennuié de faire tous les jours la même chose, ou parce qu'il lui est arrivé quelque légère infortune? Ne pourra-t-il se persuader que la liberté & les richesses rendent le peuple plus brutal & insolent, & que le desir du gain & l'avarice sont les principes fondamentaux du commerce, sans voir la Hollande? Sera-t-il nécessaire, pour qu'il fuie l'ivrognerie, de lui montrer quelque Nation qui boive copieusement; & pour le desabuser de la débauche, & lui en faire connoître la crapule, devra-t-il aller chez les peuples qui passent leur vie ensevelis dans le fond de leur ferrail?

La sage Divinité a accordé à tous les hommes les moyens de distinguer la vertu du vice, sans qu'il soit besoin pour cela d'essuier des fatigues aussi pénibles. Deux heures de réflexion & d'attention sur soi-même & sur les personnes avec lesquelles nous vivons, valent souvent mieux que dix voyages de long cours. Socrate ne sortit jamais de la Grèce, & quel est le mortel qui fut plus sage, plus prudent, plus ferme, plus intrépide, plus di-

gne

gne enfin de l'estime de l'Univers? Pour s'élever au-dessus des autres hommes, il n'eut pas besoin de voir les bonnes actions, ou les folies qu'on faisoit dans les autres pays; il lui suffit d'examiner attentivement les mouvemens qui se passoient en lui-même, & de chercher à suivre les règles de cette vertu que l'on connoît toujours dès qu'on le veut. Les principes du juste & de l'injuste sont invariables chez tous les gens qui veulent faire la moindre attention à ce qui se passe dans leur esprit, j'entends chez tous les gens, chez qui le vice ou les préjugés n'ont point entièrement étouffé la raison & la lumière naturelle.

On a donc tort de soutenir que la Nature ne peut démêler ce qui est juste de ce qui ne l'est pas: elle a parfaitement ce pouvoir, dès qu'elle a la liberté d'agir; & qu'elle n'est point contrainte par une force supérieure. „ Il est aisé de détruire ,
„ dit un des plus illustres Jurisconsultes *,
„ une

* *Verum quod hic dicit Philosophus, & sequitur Poëta, nec Natura potest iusto secernere iniquum, admitti omnino non debet: nam homo animans quidem est, sed eximium animans, multoque longius distans a cæteris omnibus, quam cæterorum genera inter se distant; cui rei testimonium perhibent multa actiones humani generis propriæ. Hugo Grotius de Jure Belli & Pacis, Proleg, Tom. I, pag. vij.*

„ une opinion aussi mal fondée ; car si
 „ l'homme est un animal, c'est un animal
 „ d'un ordre très relevé, & qui a beau-
 „ coup plus d'avantage sur toutes les au-
 „ tres espèces d'animaux qu'elles ne dif-
 „ fèrent entre elles, comme il paroît par
 „ plusieurs sortes d'actions, qui sont tout-
 „ à-fait particulières au genre humain. „
 Au sentiment de ce premier Auteur je
 joindrai encore celui du plus sage Philo-
 sophe moderne. *J'ose me persuader*, dit-il,
que la Morale est capable de démonstration ,
aussi bien que les Mathématiques, puisqu'on
peut connoître parfaitement & précisément l'es-
sence réelle des choses que les termes de morale
signifient ; par où l'on peut découvrir certaine-
ment quelle est la convenance ou la disconve-
nance des choses, même en quoi consiste la par-
*faite connoissance *.*

S'IL est vrai, sage & savant Abukibak,
 comme il l'est réellement, que les hom-
 mes, en réfléchissant sur eux-mêmes, en
 comparant leurs idées les unes aux au-
 tres, & en cherchant leur connexion,
 aient le pouvoir d'être bons, sages, ver-
 tueux, de posséder enfin toutes les ver-
 tus, & j'ose dire toutes les choses réelle-
 ment nécessaires au bonheur & à la tran-
 quil-

* Locke , Essai Philosoph. sur l'Enten-
 dement Humain , *Livr. III. Chap. II. pag.*
 416.

quillité de la vie , à quoi servent les voia-
ges ? De quelle utilité sont-ils , & pour-
quoi s'exposer aux fatigues qu'ils donnent ?
Est-ce pour prendre l'air & les manières
de tous les païs où l'on va , & faire un
Tout ridicule de tant de parties si diffé-
rentes & si opposées ? La chose n'arrive
que trop souvent. Combien d'Allemands
sont partis très sages de leur païs , qui y
sont retournés très extravagans ? Ils af-
fectoient , ainsi que les Anglois , un air
de générosité qui les ruinoit ; ils crai-
gnoient , comme les Petits-maîtres Fran-
çois , qu'on ne leur reprochât d'avoir son-
gé un seul instant dans leur vie qu'ils a-
voient une ame , & qu'ils n'étoient point
de simples Marionettes , qui , par le moïen
de quelques ressorts , faisoient certaines
grimaces assez singulières.

Avec tous ces nouveaux défauts , un
Allemand ne s'étoit point défait de ceux
de son païs. La Marionette prodigue
parloit sans cesse de sa noblesse , & elle
étoit encore plus ridicule qu'un Polichi-
nelle François.

Je te salue , sage & savant Abukibak.
Contentes-toi toujours de parcourir les
différens païs dans ton cabinet.

LET-



LETTRE SOIXANTIÈME.

L'Oudin Kacuka , au sage Cabaliste Abukibak.

IL arriva hier, sage & savant Abukibak, dans nos humides demeures une dispute assez particulière, & j'ose dire assez réjouissante pour ceux qui en furent les témoins, entre l'Astrologue Cardan & le Chymiste Borri. Le premier a été condamné à boire tous les jours pendant deux mille ans trente pintes de thé élémentaire, pour tempérer la vivacité de son imagination échauffée, qui lui fit écrire autrefois tant de choses extravagantes. Le second a subi un arrêt aussi sévère; il est également obligé de boire les trente pintes pour éteindre l'ardeur, ou plutôt la phrénésie, qui lui fit chercher la Pierre Philosophale. J'écrivis sur mes tablettes les reproches mutuels que se firent ces deux extravagans, & je t'en envoie une fidèle copie.

DIA-

DIALOGUE ENTRE CARDAN
ET BORRI.

„ C A R D A N.

„ JE ne conviendrai jamais que j'aie
 „ été aussi extravagant que vous. La chose
 „ ne n'est pas possible, & je ne pense pas
 „ qu'il y ait eu dans ces derniers siècles
 „ un fou qui puisse vous être comparé.
 „ Ce qu'il y a de singulier dans votre ca-
 „ ractère, c'est que vous rassemblâtes tou-
 „ tes les différentes espèces de folie. Il
 „ y a des gens, à qui la débauche trou-
 „ ble l'imagination ; d'autres, que la dé-
 „ votion rend fanatiques ; quelques-uns,
 „ que la vanité fait devenir insensés ; plu-
 „ sieurs, qui perdent le jugement par l'a-
 „ varice & par le desir d'acquérir des ri-
 „ chesses : mais vous aviez vous seul tous
 „ ces défauts-là, & alternativement vous
 „ changiez de folie. Votre façon d'extra-
 „ vaguer étoit bien différente quelque-
 „ fois ; mais elle étoit continuelle, &
 „ vous n'aviez aucun bon intervalle. D'a-
 „ bord vous donnâtes dans les débauches
 „ les plus outrées & les plus criminelles,
 „ vous couriez tous les mauvais lieux de
 „ Rome, & vous souteniez publiquement
 „ qu'une *Courtisane* étoit cent fois plus utile
 „ à la Société, que tous les *Prêtres* & les
 „ *Curés d'Italie*.

„ VOUS

„ Vous passâtes tout-à-coup de cette
 „ folie dans une autre, encore plus extraor-
 „ dinaire. Les mauvaises affaires que
 „ vous faisiez de tems en tems, vous o-
 „ bligerent un jour à vous réfugier dans
 „ une Eglise. Sans doute que vous re-
 „ connûtes alors que les Ecclésiastiques
 „ étoient plus nécessaires que les courti-
 „ sanes ; car s'ils ne vous eussent pas
 „ donné un azyle contre les Magistrats,
 „ on vous auroit puni très sévèrement
 „ pour les sottises que vous avoient fait
 „ faire ces courtisanes, si utiles à la Socié-
 „ té. Le contentement d'avoir échappé
 „ à la poursuite de la Justice, vous fit
 „ prendre tout-à-coup le parti d'être dé-
 „ vot, & archi-dévoth ; mais vous ne vous
 „ contentâtes pas de ce changement subit,
 „ vous voulûtes aussi devenir Prophète.
 „ Etant à Milan, vous y ramassâtes quel-
 „ ques personnes aussi visionnaires que
 „ vous, auxquelles vous fîtes croire que
 „ Dieu vous avoit choisi pour l'instru-
 „ ment d'une grande réformation, &
 „ que quiconque refuseroit de s'y sou-
 „ mettre, seroit détruit par une armée
 „ nombreuse, dont vous seriez le Gé-
 „ néral.

„ COMME il auroit pû paroître extraor-
 „ dinaire à quelques-uns de vos disciples
 „ que vous vous vantassiez d'entretenir
 „ une grande quantité de troupes, sans a-
 „ voir ni sou ni maille, vous remîtes
 „ l'exé-

„ l'exécution de vos magnifiques projets
 „ au tems où vous *acheveriez vos travaux*
 „ *Chymiques par l'heureuse production de la*
 „ *Pierre Philosophale.* La passion de faire
 „ de l'or étoit ordinairement votre folie
 „ principale, les autres n'étoient qu'ac-
 „ cessoires & momentanées ; telle est cel-
 „ le que vous eûtes d'établir une nou-
 „ velle Religion. Je crois pourtant que
 „ dans cette dernière extravagance vous
 „ agissiez avec quelque politique ; car vi-
 „ vant au milieu de l'Italie, país où Dieu
 „ est beaucoup moins honoré des peuples
 „ que les Saints, & sur-tout que la Sain-
 „ te Vierge, vous établîtes par votre
 „ doctrine qu'elle étoit formée d'une é-
 „ manation de l'essence divine, & que la
 „ Divinité l'avoit poussée hors de son sein
 „ *condéifiée* ; de sorte qu'elle étoit une
 „ véritable Déesse. En établissant un pa-
 „ reil systéme, quelque criminel & ridi-
 „ cule qu'il fût, peut-être aviez-vous vo-
 „ tre but, & c'étoit l'action la moins fol-
 „ le que vous fîtes. Vous voyez les som-
 „ mes immenses que les Moines reti-
 „ roient de la crédulité des peuples, &
 „ sans doute vous vous disiez : *Mes tra-*
 „ *voux Chymiques n'avancent guères, ils*
 „ *pourroient fort bien me conduire à l'hôpi-*
 „ *tal. Aions donc recours à un expédient plus*
 „ *certain, pour nous mettre à l'abri de la*
 „ *misère. Et pour enrichir tous ceux qui*
 „ *s'attacheront à nous ; établissons une Sec-*
 „ *té,*

„ te, dont les revenus soient plus certains
 „ que ceux de tous les Ordres. Les Car-
 „ mes, avec le seul secours de deux petits
 „ chiffons d'étoffe attachés à deux cordons,
 „ trouvent le secret d'amasser des trésors : ils
 „ vendent leur scapulaire, aussi bien que le
 „ plus rusé Charlatan ses drogues & ses
 „ poudres ; leur Madonna n'est simplement
 „ qu'une créature, qu'ils ont affranchie du
 „ péché originel. Je pousserai les choses bien
 „ plus loin qu'eux , & je donnerai à Dieu
 „ une fille, qui sera formée d'une partie
 „ de son essence ; elle lui sera entièrement
 „ égale.

„ Pour conduire votre ruse plus loin ,
 „ il auroit fallu supposer que la Divinité ,
 „ lasse & fatiguée de gouverner le Mon-
 „ de, avoit cédé tous ses droits à sa fil-
 „ le, & s'étoit démis en sa faveur de
 „ l'Empire de l'Univers. Quelques Moi-
 „ nes se serviroient un jour utilement de
 „ ce que je vous dis là , ils n'oseroient pas,
 „ comme vous avez fait, soutenir que la
 „ Vierge étoit, née déifiée ; mais pour
 „ lui donner le gouvernement & la ré-
 „ gence du Monde, la chose est déjà à
 „ moitié faite, & ils auront peu de peine
 „ à établir ce sentiment.

„ Dieu, chez les Italiens, ne se mêle
 „ plus des voyageurs, c'est la *Madonna*
 „ *del Viaggio*. Il ne s'embarrasse point des
 „ femmes enceintes, c'est la *Madonna del*
 „ *Monte-Serrato*. Il ignore s'il y a enco-

„ re des filles, il n'écoute point leurs
 „ vœux ; c'est la *Madonna de Loretta*. Tous
 „ lès Arts & les Métiers ne sont plus
 „ aussi du ressort de la Divinité : les jar-
 „ diniers sont sous les ordres de la *Ma-*
 „ *donna dell' Orto* ; les charbonniers sous
 „ ceux de la *Madonna del Monte Nigro* ;
 „ les tailleurs, les fripiers & les Procu-
 „ reurs sous ceux de la *Madonna del Re-*
 „ *fugio*. Toutes ces différentes *Madonnes*
 „ existent dans Rome & dans les autres
 „ villes de l'Italie, & elles y sont les
 „ Lieutenantes - Générales qui représen-
 „ tent la *Madonna Potentissima*, en laquel-
 „ le se réunissent tous leurs différens pou-
 „ voirs. Les Jésuites ont pris pour eux
 „ celle-là, & ils ne seront pas les der-
 „ niers à favoriser l'opinion qui lui don-
 „ nera la régence du Monde. Ils traitent
 „ depuis long-tems d'hérétiques ceux qui
 „ disent qu'on doit seulement honorer la
 „ Vierge, & qu'il ne faut adorer que
 „ Dieu. Il y a quelque tems que j'en-
 „ tendis dire à un Théologien de la So-
 „ ciété, nommé Bauni *, condamné à res-
 „ ter quatorze mille ans dans ces humi-
 „ des demeures, les extravagances les plus
 „ grandes. Ce bon Jésuite est presque
 „ aussi fou après sa mort, qu'il l'étoit
 „ pendant sa vie. Il accabloit d'injures,
 „ il

* Voy. les *Lettres Provinciales*.

CABALISTIQUES , *Lettre LX.* 333

„ il y a deux jours , un Théologien Jan-
„ séniste , parce qu'il lui soutenoit qu'il
„ étoit non seulement ridicule , mais mé-
„ me impie , de ne point mettre une dif-
„ férence entre le culte de la Vierge &
„ celui de la Divinité. Je vous avoüe
„ que lorsque je vous disois tantôt que
„ je croiois qu'il n'y avoit jamais eu
„ personne d'aussi extravagant que vous ,
„ je ne pensois pas à ce bon Pere Bau-
„ ni. Vous êtes bien égaux , & je vous
„ félicite d'avoir pû trouver quelqu'un
„ qui pût vous servir de second en cas
„ de besoin.

„ B O R R I ,

„ PERSONNE ne pouvoit mieux s'ac-
„ quitter que vous de cet emploi , & plus
„ je considère les folies que vous avez
„ faites & écrites , plus je me persuade
„ que vous fûtes pour le moins aussi ex-
„ travagant que moi. Peut-on l'être en
„ effet davantage , que de publier soi-
„ même tout ce qu'on auroit intérêt à
„ cacher ? Les plus vicieux & les plus
„ criminels cherchent à couvrir leurs
„ fautes , & vous avez appris à l'Univers
„ entier que vous étiez l'homme du mon-
„ de le plus méprisable. Vous avez fait
„ de vos mœurs , de votre caractère &
„ de votre naissance un portrait si odieux ,
„ que bien des gens qui lisent votre his-
„ toire ,

„ toire, ont peine à se figurer qu'il puisse
 „ se se trouver une personne aussi mépri-
 „ sable, & pensent que la folie a beau-
 „ coup plus de part que la vérité à ce
 „ que vous avez écrit sur votre compte.
 „ Peut-on en effet se figurer qu'un hom-
 „ me, à qui il reste l'ombre du bon sens,
 „ aille apprendre au Public, sans y être
 „ forcé par aucune raison, qu'il é-
 „ toit paresseux, oisif, irréligieux, vin-
 „ dicatif, envieux, triste, traître, fourbe,
 „ sorcier, enchanteur, impudique, impo-
 „ li, rustre, obscène, lascif, médisant, ca-
 „ lomniateur*, & qu'il rassembloit enfin
 „ dans lui tous les défauts des autres
 „ hommes?

„ Vous ne vous êtes pas contenté d'a-
 „ voir deshonoré votre mémoire, vous
 „ avez poussé l'impudence jusqu'à flétrir
 „ celle des personnes à qui vous deviez
 „ la vie, & dès le second Chapitre de vo-
 „ tre

* *Animum sibi effictum ait, in diem viventem, nugacem, Religionis contemptorem, injuriæ illata memorem, invidum, tristem, insidiatorem, proditorem, magum, incantatorem, frequentibus calamitatibus obnoxium, suorum osorem, turpi libidini deditum, solitarium, inamænum, obscænum, lascivum, maledicum, varium, ancipitem, impurum, calumniatorem. Gabrielis Naudæi de Cardano Judicium, in Libro Cardani de Vita propria, pag. 5.*

CABALISTIQUES, *Lettre LX.* 335

„ tre *Vie* *, vous perdez entièrement
 „ l'honneur de votre mere. Peu content
 „ de faire sentir aux Lecteurs qu'elle n'é-
 „ toit que la concubine de votre pere,
 „ vous dites qu'elle fit, étant enceinte de
 „ vous, tout ce qu'elle put pour se fai-
 „ re avorter. Je crois que de rappor-
 „ ter & de publier de pareilles choses,
 „ c'est pousser la folie à son dernier pé-
 „ riode.

„ Vous me reprochez l'amour outré
 „ que j'ai eu pour la Chymie, n'avez-
 „ vous pas eu autant de passion pour l'As-
 „ trologie judiciaire †? Pensez-vous que
 „ l'espoir de lire dans les astres la desti-
 „ née des hommes soit moins ridicule
 „ que celui de faire de l'or? Les gens
 „ sensés ne mettent aucune différence en-
 „ tre un Souffleur & un Diseur de bon-
 „ ne aventure; ils les rangent tous les
 „ deux dans la même classe. Ils ont réel-
 „ lement une parfaite ressemblance, ils
 „ commencent tous les deux par être
 „ la dupe de leur Art, & ils deviennent
 „ ensuite également fripons.

„ JE

* *Tentatis, ut audiui, abortivis medicamentis frustra, ortus sum An. M. D. VIII.* Cardan. de *Vita propria*, cap. 2. pag. 7. Edit. Paris. M. D. C. XLIII.

† *Quoad Astrologiam quæ prædicere docet, operam dedi, & nimisquam debui, fidi quoque in perniciem meam.* Id. *ibid.* cap. 39. pag. 184.

„ Je viens au système que j'ai eu sur
 „ la Vierge. Vous avez été aussi superfi-
 „ titieux que moi, quoique vous vous
 „ piquassiez de faire l'esprit fort, & vous
 „ avez réglé certains jours dans l'année,
 „ où la Vierge a beaucoup plus de crédit
 „ que dans les autres sur l'esprit de son
 „ Fils. Vous apprenez à vos Lecteurs
 „ que c'étoit dans les Ecrits de votre pe-
 „ re que vous aviez trouvé cette anecdote
 „ céleste; vous ajoutez que vous en
 „ avez éprouvé la vérité, ayant fait votre
 „ prière à huit heures du matin aux Ca-
 „ lendes d'Avril. Plusieurs fois vous fû-
 „ tes guéri de maladies dangereuses par
 „ une aussi utile recette. Il est vrai
 „ qu'ayant prié pour être délivré de la
 „ goutte, vous ne comptâtes pas si fort
 „ sur le remède spirituel, que vous ne
 „ voulussiez en employer de matériel *.

„ C A R :

* *Legeram in collectis a patre meo, si quis hora matutina VIII. Calendâs Aprilis exoraret Virginem Sanctam, ut Filium rogarat pro re licita, genibus flexis, adjecta Oratione Dominica, necnon Salutatione Virginis Angelica, obtenturum quod petierit. Observavi diem horamque, peregi supplicationem, & non tunc statim, sed die Corporis Christi, eodem anno liberatus prorsus sum; sed & alias multo post, memor facti pro podagra supplicavi, (nam proprie de hoc duo exempla pater adducebat eorum qui liberati erant) & multum profuit, inde etiam sanatus sum. Sed in hoc auxiliis etiam Artis usus sum. Id. ibid. cap. 37. pag. 167.*

„ C A R D A N.

„ Si j'ai été aussi superstitieux que vous
 „ & aussi fanatique, du moins ai-je été
 „ beaucoup moins fripon. Lorsque vous
 „ eûtes été obligé pour vous garantir des
 „ recherches de l'Inquisition de Milan,
 „ de vous sauver à Amsterdam, vous fri-
 „ ponnâtes adroitement tous les bons
 „ Hollandois, sous le prétexte de leur ven-
 „ dre des remèdes Chymiques qui de-
 „ voient les guérir de tous les maux. Un
 „ homme se plaignoit-il de la goutte, de
 „ la gravelle, de l'asthme, de l'hydropisie,
 „ vous lui promettiez de le rendre aussi
 „ sain & aussi vigoureux qu'un Athlète.
 „ Les suites ne répondant point à vos
 „ promesses, vous décampâtes un matin
 „ sans trompette & sans tambour, & vous
 „ passâtes en Dannemarc. Vous fîtes croi-
 „ re au Roi que vous aviez le secret
 „ de faire de l'or: ce Prince fut assez
 „ bon pour ajouter foi à vos promesses,
 „ & vous lui fîtes dépenser pendant le
 „ reste de sa vie des sommes très consi-
 „ dérables. Dès qu'il fut mort, vous
 „ formâtes le dessein, ne trouvant plus
 „ de Chrétien à filouter, d'aller voler les
 „ Turcs, & vous étiez prêt d'entrer dans
 „ leur pays, lorsque vous fûtes arrêté &
 „ ramené à Rome, où le Saint Office
 „ vous condamna d'être enfermé le res-

„ te de votre vie dans une étroite pri-
 „ son.

„ QUELQUES personnes de considéra-
 „ tion, aiant pitié de votre sort, prie-
 „ rent le Pape de vouloir vous faire quel-
 „ que grace en leur faveur. Il permit
 „ qu'on vous mît dans le Château St. An-
 „ ge, où vous êtes resté jusqu'à votre
 „ mort. Pouvez-vous, après cela, vous
 „ comparer avec moi, qui étois si zélé
 „ Catholique, que j'aimai mieux perdre
 „ un présent considérable que le Roi
 „ d'Angleterre vouloit me faire, que de
 „ lui donner les titres qu'il avoit usurpés
 „ sur le Pape ? J'ai refusé une pension
 „ du Roi de Dannemarc *, parce que
 „ pour être à la mode dans son Roïau-
 „ me, il falloit embrasser le Protestantis-
 „ me. Jugez vous-même si je n'avois
 „ pas plus de candeur & de probité que
 „ vous.

„ BOR-

* *Instante Andrea Vesalio, viro clarissimo & amico nostro, oblata est conditio 800. coronatorum in singulos annos a Rege Daniae, quam recipere nolui, cum etiam victus impensam suppeditaret, non solum ob regionis intemperiem, sed quod alio sacrorum modo consuevissent: ut vel ibi male acceptus futurus essem, vel patriam; legem meam, majorumque relinquere coactus. Id. ibid. cap. 4. pag. 21.*

„ B O R R I.

„ VOTRE Catholicité étoit une Religion
 „ bien singulière, & votre zèle pour la
 „ Divinité étoit d'un goût particulier.
 „ Vous rapellez-vous que vous avez ap-
 „ pris à l'Univers entier que vous étiez
 „ un véritable fripon, qui trompiez tous
 „ ceux avec qui vous jouiez? Et lorsque
 „ vous rencontriez quelque filou plus ha-
 „ bile que vous, avez-vous perdu la mé-
 „ moire que vous recouriez au poignard
 „ pour vous faire rendre votre argent?
 „ ainsi que le cas vous arriva à Venise*,
 „ où vous donnâtes un coup de dague
 „ dans le visage d'un homme qui vous a-
 „ voit gagné toutes vos espèces? Cette
 „ seule action est plus criminelle que tou-
 „ tes mes fourberies, & si l'on vous a-
 „ voit rendu justice, vous auriez été pen-
 „ du, comme le fut votre fils, pour a-
 „ voir empoisonné sa femme. Ce qu'il y
 „ a de plaisant, c'est que vous accusiez
 „ de tyrannie les Juges qui l'avoient
 „ condamné, parce que vous croyez
 „ que

* *Cum Venetiis essem, Natali Virginis pecu-
 niam alea amisi, sequenti die reliquum. Erat au-
 tem in domo collusoris; cumque animadvertissem
 chartas esse adulterinas, pugione ipsum vulnera-
 vi in facie. Id. ibid. cap. 30. pag. 116.*

„ que votre belle-fille, aiant fait cocu
 „ votre fils, il étoit en droit de lui expé-
 „ dier un passeport pour ce Monde-ci.
 „ En vérité votre raisonnement étoit peu
 „ conséquent, & s'il étoit permis à tout
 „ cocu d'empoisonner sa femme, on ver-
 „ roit avant la fin de l'année presque au-
 „ tant de veufs en France, qu'il y a au-
 „ jourd'hui de gens mariés. Mais, dites-
 „ moi, je vous prie, pourquoi dans l'ho-
 „ roscope que vous tirâtes de votre fils,
 „ & dans lequel vous lui parliez de tout
 „ ce qui devoit lui arriver, ne lui dîtes-
 „ vous pas un mot du genre de mort qui
 „ le menaçoit? Si vous en eussiez fait
 „ mention, peut-être n'eût-il point été
 „ pendu; il eût pris des précautions pour
 „ rendre fausses vos Prophéties, & il
 „ n'eût pas été aussi fou que vous le fû-
 „ tes de vous laisser mourir de faim *
 „ pour ne pas survivre au tems où vous
 „ aviez prédit votre mort. Je doute qu'en
 „ faveur de l'Astrologie, il eût voulu se
 „ faire pendre, & ne pas laisser vivre sa
 „ femme. Allez, votre mort seule est une
 „ folie, qui surpasse de beaucoup toutes
 „ les miennes. „

Je te salue, sage Abukibak, en *Jaba-*
miab, & par *Jabamiab*.

* Voyez les *Mémoires Secrets de la Républi-*
que des Lettres, ou le *Tbéatre de la Vérité*, *Let-*
tre huitième, pag. 670.



LETTRE SOIXANTE-ET-UNIÈME

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abu-*
kibak.

LA plus grande consolation que j'aie , sage & savant Abukibak , dans tous les malheurs qui m'arrivent , c'est de penser à l'immortalité de l'ame. Ai-je quelque chagrin domestique , quelque maladie , aussitôt je dis : *Ces maux sont passagers , il viendra un jour un tems heureux , où la félicité que je goûterai , ne sera plus troublée par aucune infortune. Qu'est-ce que cette vie , en égard à celle qui nous est réservée en sortant de ce Monde ? Dès que mon ame sera dégagée des liens du corps , elle jouira de cet état paisible , pour lequel elle a été véritablement créée. Son exil finira bientôt ; peut-être sera-t-il terminé par la maladie dont je suis attaqué. Pourquoi donc me chagrinerai-je d'un mal léger & momentané , qui doit me conduire à un bonheur éternel ?*

VOILA' comme je raisonne , sage & savant Abukibak , & je ne comprends point qu'il y ait des gens qui cherchent des raisons pour se persuader la mortalité de l'ame.

l'ame. Supposons qu'elle soit mortelle , je serois au désespoir de le savoir. Je ne trouve rien de si mortifiant , j'ose même dire rien de si cruel , que d'être assuré qu'on rentrera un jour dans le néant. Cette pensée ne peut flatter qu'un homme que les remords de sa conscience tourmentent sans cesse , & qui , songeant aux crimes dont il est coupable , sent qu'il ne peut en éviter la punition que par son anéantissement.

LUCRECE raisonne fort mal , lorsqu'il dit que la crainte des Enfers fait l'inquiétude perpétuelle de la vie , parce qu'appréhendant les approches de la mort , les plaisirs les plus sensibles sont imparfaits. * Cette crainte n'effraie point les honnêtes gens , ils comptent sur la bonté & la miséricorde de Dieu , ils se reposent sur la pureté & l'innocence de leurs mœurs.

QUE les Théologiens , qui ont persécuté pendant leur vie un grand nombre de personnes vertueuses , souhaitent dans le fond de leur cœur que l'ame soit mortelle , cela ne me surprend pas. Que les
Pré-

* *Et metus ille foras præceps Acherontis agendus
Funditus , humanam qui vitam turbat ab imo ,
Omnia suffundens mortis nigrore , neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.*

Lucret. de Rerum Nat. Libr. III.

Prélats , qui ont fait servir leur rang & leurs revenus à contenter toutes leurs passions , à satisfaire leur haine , leur jalousie & leur ambition , tachent de se persuader que la mort est la fin de l'esprit , ainsi que du corps , il n'y a rien en cela de bien extraordinaire. Que les Souverains , qui ont tyrannisé leurs peuples , qui se sont nourris du sang de leurs sujets , & dévalterés de leurs larmes , soient bien aises que l'immortalité de l'ame soit une chimère , cela est très naturel. Que les Ministres d'Etat , qui ont abusé de leur crédit , qui ont trompé leurs maîtres , qui ont volé & pillé les particuliers , soient charmés d'être anéantis entièrement à leur mort , c'est une suite nécessaire de leur manière de vivre. Mais qu'un honnête homme , qu'un Philosophe , dont les jours se sont écoulés dans la recherche de la vérité , qui a employé tous ses soins à détruire la superstition , qui a démasqué le vice , qui a honoré la Divinité & respecté son prochain , soit troublé par l'appréhension de la mort , la chose n'est pas possible. Il regarde l'immortalité comme le bien le plus parfait , il goute d'avance la satisfaction qu'il aura de jouir éternellement des biens qui sont réservés aux honnêtes gens.

Les peines de l'Enfer , dit un des plus illustres Philosophes modernes , ne regardant que les impies & les scélérats , pourquoi
doit-

doit-on chercher à en détruire la croïance ? Il faut plutôt s'efforcer de l'établir solidement , afin qu'elle soit comme un vautour qui ronge le cœur des criminels , & qu'elle les saive partout , ainsi qu'une furie attachée à leur personne. S'ils veulent se délivrer de cette frateur , s'ils souhaitent que la crainte des Enfers ne trouble point leur vie , qu'ils deviennent vertueux. Alors , bien loin que la croïance de l'immortalité de l'ame diminue leurs plaisirs , elle servira à les augmenter ; ils craindront autant d'être desabusés de son immortalité , qu'ils souhaitent son anéantissement *. „ Si „ je me trompe , dit Cicéron , en admet- „ tant l'éternité future de l'ame , je suis „ charmé de me tromper , & je ne veux „ point me desabuser de mon erreur pen- „ dant que je vivrai. Lorsque je serai „ mort , s'il est vrai que l'ame péricule , je „ ne

* Deinde , cum Inferorum pœna , qualescumque ea sint , non nisi malos , improbos , injustos , sceleratos , attineant , quid necesse est illos eximi pœnarum hujusmodi metu ; cum hæc sit qualis justitiæ pars , ut hocce immani quasi vulture sub pectore alto habitante tundantur ; ac nulla sit tam fœra Erinnyis , nulla tam fœralis Enyo , quæ adversus illas invocanda non sit , quamdiu illa patrant , ob quæ pœnas metuunt ? Quod si liberari hoc metu exoptant , pravitatem igitur exuant , & a flagitiis desinant. Philosophiæ Epicuri Syntagma , cum Refutationibus &c. per Petrum Gassendum , pag. 29. Edit. Hag. in 4.

„ ne craindrai point que les Philosophes,
 „ qui ont soutenu cette opinion, & qui
 „ ont terminé leur course, se moquent
 „ de ma fausse crédulité dans l'autre
 „ Monde * : „

A u x réflexions de Cicéron, permets,
 sage & savant Abukibak, que j'en ajoute
 quelques-unes de Sénèque. Ce Philosophe
 se plaint à un de ses amis de ce qu'il l'a-
 voit empêché de croire l'immortalité de
 l'ame, en lui donnant de fortes raisons
 de sa mortalité. *Vous m'avez, lui dit-il,*
fait perdre tout le plaisir que me donnoit un
songe aussi flatteur. C'étoit pour moi une sa-
tisfaction infinie de croire tout ce que disent
plusieurs grands hommes de l'éternité de l'a-
me. Je goutois avec douceur des opinions
qu'ils promettoient plutôt qu'ils ne les prou-
voient †. T O U-

* *Si in hoc erro quod animas hominum immor-*
tales esse credam, libenter erro: nec mihi hunc er-
rorem quo delector, dum vivo, extorqueri volo. Sin
mortuus, ut quidam minuti Philosophi censent, ni-
bil sentiam, non vereor ne hunc errorem meum
mortui Philosophi derideant. Cicero. de Senect. ad
finem.

† *Quomodo molestus est jucundum somnium vi-*
denti qui excitat, aufert enim voluptatem, etiam si
falsam, effectum tamen veri habentem; sic epistola
tua mihi fecit injuriam. Revocavit enim me cogi-
tationi aptæ traditum, & iterum, si licuisset, ul-
terius juvabat de æternitate animarum quærere, imò
me bercule credere. Credebam enim facile opinionibus
tem magnorum virorum gratissimam promittentium

TOUTES les personnes , à qui la vertu fera chère , penseront de la même manière que Cicéron & Sénèque ; & quand il seroit vrai que tout périt avec le corps , elles ne voudront point recevoir , tandis qu'elles vivront , un sentiment aussi mortifiant. Est-il rien en effet de si cruel que de penser qu'on rentrera pour toujours dans le néant , qu'après avoir pensé , & pensé d'une façon aussi distincte & aussi claire , on sera à jamais privé de ces deux avantages ? Il est des momens , sage & savant Abukibak , où je suis si épouvanté de la mortalité de l'ame , qu'il faut , pour calmer la douleur que m'inspire cette pensée , que je recoure aux preuves de son éternité ; que je les repasse dans mon esprit , & que je m'en serve pour dissiper , le plutôt qu'il est possible , un doute que je trouve cent fois plus capable de troubler les plaisirs , que la crainte des supplices & des peines , réservés à ceux qui auront violé les principes de la justice & de l'équité.

Si les hommes , sage & savant Abukibak , étoient persuadés du dogme de la mortalité

magis , quam probantium. Dabam me spei tantæ. Jam enim fastidio mihi , jam reliquias ætatis infractæ contemnebam in immensum illud tempus , & in possessionem omnis ævi transituris , cum subito experrectus sum epistola tua accepta , & tam bellum somnium perdidi , quod repetam si te dimisero & redimam. Seneca , Epistola CII.

té de l'ame, les Sciences & les beaux Arts languiroient, ou plutôt feroient entièrement dans l'oubli. Nous vivrions presque tous comme des bêtes, uniquement occupés du moment présent; nous ne nous embarrasserions guères de laisser après nous un souvenir illustre; car quoi qu'en disent les Philosophes qui ont écrit le plus opiniâtrement contre l'immortalité de l'ame, ce desir ardent qu'ils avoient de transmettre leur nom à la postérité, est une des plus évidentes preuves de l'immortalité de l'ame. Si nous devions périr & être anéantis à la mort, il seroit impossible que notre esprit pût former un desir aussi ardent de se perpétuer dans celui de tous les autres hommes.

EPICURE, ce grand adversaire de l'immortalité de l'ame, étoit en peine de sa réputation; il travailla toute sa vie pour faire passer son nom à la plus reculée postérité, & lorsqu'il étoit à l'article de la mort, il se consolait de quitter cette vie * par l'assurance qu'il avoit que ses

Ou-

* Voici les dernières paroles du Testament d'Epicure. *Cum ageremus vitæ beatum, & eundem supremum diem, scribebamus hæc: Tanta autem vis morbi urgebat vesicæ & viscerum, ut nihil ad eorum magnitudinem posset accedere. Compensabatur tamen cum his omnibus animi lætitia, quam capiebam memoria rationum inventorumque nostro-*

Ouvrages lui acquerroient une gloire éternelle.

IL faut donc avouer, sage & savant Abukibak, que cet amour de l'immortalité est une passion, qui fait une impression trop forte sur l'ame pour qu'elle n'ait rien de réel. La plus belle, la plus sensible, & j'ose ajouter la plus convainquante preuve de l'immortalité de l'ame, c'est l'idée que nous avons de l'immortalité : car il est constant que l'esprit apperçoit cette immortalité, quoiqu'il ne la comprenne point clairement ; une conviction intuitive l'assûre qu'il ne doit pas craindre d'être anéanti. Il est certains momens, où les plus grands Epicuriens abandonnent leur système ; leurs ames se révoltent malgré le joug où les fausses raisons & les préjugés les soumettent contre un système, dont la suite est aussi mortifiante.

SPINOSA, qui soutenoit avec entêtement la mortalité de l'ame, souhaitoit vingt fois dans la journée qu'elle pût être immortelle. Avidé de gloire, & ambitieux d'acquérir une grande réputation, il pensoit sans cesse au bonheur dont l'esprit jouïroit, s'il étoit vrai qu'il pût être éternel. S'il crut qu'il périssoit avec le corps, ce fut beaucoup plus par prévention que par une conviction parfaite.

LES

rum. Diog. Laert. de Vita Philosoph. in vita Epicuri. Lib. X. pag. 413.

LES Philosophes Epicuriens prétendent que si l'immortalité étoit le partage de notre ame, bien loin qu'elle soupirât de douleur dans le tems de sa dissolution, elle devroit au contraire regarder son départ comme un bonheur qui lui fournit le moyen de quitter, ainsi que le serpent, une dépouille vieille & incommode *. La crainte, sage & savant Abukibak, que l'ame fait paroître en quittant le corps, est un sentiment intérieur qui marque clairement son immortalité. Elle craint alors un passage, qu'elle regardoit autrefois comme sa fin; une idée de son éternité, innée & attachée à son essence, se fait sentir. Tel, qui pendant sa vie se figuroit d'être convaincu que la nature de son ame étoit dans son sang, & par conséquent périssable, tremble à l'heure de la mort, & reconnoît combien il étoit peu assuré de son opinion. Les faux raisonnemens, les illusions, les apparences fortes si l'on veut, s'évanouissent; il ne reste que le souvenir des crimes & la crainte de la punition.

JE suis assuré, sage & savant Abukibak, qu'il

* - - *Quod si immortalis nostra foret mens,
Non jam se moriens dissolvi conquereretur,
Sed magis ire foras, vestemque relinquere ut
anguis,
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.*
Lucret. de Rer. Nat. Lib. III.

qu'il n'est aucun Epicurien qui meure parfaitement convaincu de ses opinions. Spinoza prouve cette vérité, il étoit en mourant si peu assuré dans ses sentimens, qu'il refusa de voir aucun Ministre, par l'appréhension de montrer quelque foiblesse, & quelque incertitude sur le systême qu'il avoit établi; mais il prenoit en vain ces précautions. Il sentoît malgré lui des preuves de cette immortalité qu'il avoit combattue, & son doute étoit la première peine de ses opinions.

EVITONS donc soigneusement, sage & savant Abukibak, de donner quelque croiance à un systême qui ne peut nous rendre heureux, ni dans ce Monde-ci, ni dans l'autre. Quand il seroit vrai que nous serions dans l'erreur, nous serons après la mort dans le même état que les Epicuriens, & nous aurons pendant la vie jouï d'une félicité & d'une satisfaction qui leur est inconnue.

Je te salue, sage & savant Abukibak.



LETTRE SOIXANTE-DEUXIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE ne saurois approuver, sage & savant Abukibak, la délicatesse outrée de certaines gens qui condamnent les Historiens qui ont rapporté avec naïveté les débauches & les crimes de plusieurs Princes, dont les vices ont étonné l'Univers. Je pense que la description des infamies les plus criantes devient utile au bien de la Société, & qu'elle sert de frein aux mauvais Souverains; il n'est point de Tyran qui ne craigne les reproches que lui fera la postérité, lorsqu'il voit les portraits odieux que Suétone & Tacite ont faits de quelques Empereurs Romains, & qui ne fremisse, en examinant jusqu'à quel point il sera détesté.

LES Princes ne sont pas les seuls à qui les descriptions vives & peu flattées servent utilement, les peuples peuvent en profiter beaucoup. Ils connoissent par-là combien grands ont été les maux de plusieurs Nations, gouvernées par des Souverains injustes, cruels, lascifs, impudiques,

ques , & ils rendent graces à Dieu de celui qu'il lui a plû leur donner. S'il est bon , s'il est équitable , ils le servent avec plus d'amour & de fidélité ; s'il n'a que des qualités médiocres , ou si les bonnes sont balancées par les mauvaises , ils supportent ses défauts avec patience , en songeant qu'il y en a eu qui ont été cent fois plus mauvais & plus méprisables.

EN soutenant , sage & savant Abukibak , que les Historiens rendent un grand service à la Société civile par les portraits odieux qu'ils font des vices & des débauches des Tyrans , je ne prétends point établir qu'il soit permis d'inventer des faits qui n'ont jamais eu aucune réalité , & qu'il soit équitable de surcharger ceux qui sont arrivés. Il s'en faut bien que ce soit-là mon sentiment , je soutiens au contraire , que lorsqu'on agit d'une manière aussi peu sensée , on nuit au Public , au lieu de le servir ; car en se laissant emporter à une passion aveugle , & en prêtant des actions fausses à des personnes qui ne les ont jamais commises , on diminue le crédit des Historiens sages & impartiaux , & bien des gens peuvent se figurer que puisqu'on a inventé des calomnies pour augmenter l'horreur qu'on avoit pour la mémoire d'un Prince , on peut agir de même pour flétrir celle d'un autre.

J E

Je ne saurois, par exemple, approuver bien des choses qu'ont dit d'Eligabale plusieurs Historiens. Je ne doute pas un seul instant que ce Prince n'ait été un monstre d'impudicité ; mais je ne puis croire qu'il ait fait toutes les extravagances que Lampride, Spartian, Aurele Victor, Eutrope & plusieurs autres en racontent.

DEUX raisons me font soupçonner que la moitié des actions qu'on lui attribue, sont outrées, & qu'en les rapportant, on a mêlé le faux avec le vrai. La première, c'est qu'il est impossible qu'un homme qui n'est pas entièrement fou, ait pû les commettre ; la seconde, c'est que s'il les avoit exécutées, le peuple n'eût pas souffert qu'il les eût réitérées plusieurs fois.

POUR sentir mieux la vérité de mon raisonnement, il ne faut que parcourir les folies qu'on attribue à Eligabale, & considérer en même tems que tous les Historiens qui les rapportent, ne disent point que ce Prince fût insensé. Ils rejettent toutes ses fautes sur son amour outré pour les femmes, & sur son caractère impudique. Comment auroient-ils pû faire passer cet Empereur pour un fou, puisqu'ils conviennent qu'il fut si bien ménager les troupes Romaines & acquérir leur amitié, soit par les manières généreuses, soit par le nom d'Antonin qui

leur étoit extrêmement cher, & qu'il s'étoit donné fort-à-propos, qu'elles l'éluèrent pour leur Prince? Est-il probable de vouloir qu'un homme qui n'obtient l'Empire que par sa politique, soit un homme privé du sens commun? Or, il faudroit qu'Eliogabale l'eût été, s'il avoit fait tout ce qu'on lui impute. Examinons quelques-unes de ses actions.

ON dit qu'il établit dans Rome un Sénat de femmes, qui décidoit de toutes les affaires qui concernoient le beau sexe. Ce prétendu Sénat, dont les Historiens ont fait tant de bruit, pourroit bien n'avoir été établi que comme un Tribunal, dont la juridiction ne s'étendoit que sur la galanterie. On en a vu un de cette espèce pendant long-tems en Provence, & la *Cour d'Amour* est connue de tous ceux qui ont une légère teinture de l'Histoire. Je croirois donc assez volontiers qu'Eliogabale avoit institué un Sénat de femmes, auquel les Ecrivains ont attribué bien des choses imaginaires. Si cet Empereur eût été moins adonné à ses plaisirs, peut-être n'eût-on jamais parlé de ce Parlement féminin, que comme d'un badinage & d'une plaisanterie. Voions un autre fait.

ON rapporte qu'Eliogabale se promenoit dans les rues de Rome dans un char, trainé par des lions privés. Cela me paroît très possible, & de nos jours, sans être

être Empereur, ni Souverain, on voit à Londres & à Paris beaucoup de gens qui prennent plaisir à se faire trainer par de gros dogues dans de petits chariots. Mais l'on ajoute qu'Elïogabale couroit souvent toute la ville dans un char, auquel quatre femmes toutes nues étoient attelées en guise de jumens, qu'il conduisoit lui-même dans un état aussi indécent. J'avoue que ce sont-là des histoires auxquelles je n'ajoute foi qu'avec peine. Si l'on disoit simplement qu'il a fait une fois dans sa vie une pareille extravagance, je penserois qu'étant yvre, il n'est pas impossible qu'il se soit porté jusqu'à cet excès ; mais l'on prétend qu'il étoit coutumier de faire ces sortes de promenades. Je demande ce que l'on diroit dans les païs de l'Europe où l'on a pour les Princes le plus profond respect, si l'on voioit un Monarque nud dans un phaëton, courant les rues de sa capitale, trainé par deux Italiennes à croupe maigre & dure, ou par deux Flamandes à gros tetons & fesses tremblantes ? Le peuple ne sortiroit-il pas de son aveuglement ? Ne reconnoîtroit-il pas combien un Prince qui fait de pareilles infamies, est indigne de le commander ? Ne se souleveroit-il pas ? Je veux que la première fois sa surprise ne fût mêlée que d'indignation, il est certain que la seconde seroit bientôt suivie par la fureur, & qu'il lapideroit peut-être un impudique fanatique.

LES

LES Turcs ont pour leur Empereur une soumission, qui tient plus de l'esclave que du simple sujet ; cependant qu'arriveroit-il à un Grand-Seigneur qui se promeneroit dans Constantinople, traîné par des Géorgiennes toutes nues ? Je suis bien assuré qu'à sa première sortie dans un pareil équipage, les Janissaires lui ôteroient non seulement l'envie, mais même le pouvoir d'en faire une seconde.

CONVENONS donc, mon cher Abukibak, qu'il est impossible qu'il n'y ait quelque chose d'outré dans le reproche que les Historiens ont fait à Eliogabale.

Celui d'avoir débauché une Vestale me paroît beaucoup plus vraisemblable. On a voulu cependant rendre cette action plus odieuse qu'elle ne l'étoit ; car enfin, quelque crime qu'il y ait à séduire une Vierge, combien n'y a-t-il pas eu de gens dans ces derniers tems qui ont abusé de jeunes Nonnains, auxquels on n'a point donné tous les noms injurieux qu'on a prodigués à Eliogabale. Si cet Empereur n'eût pas eu le sort de tous ceux dont on haït la mémoire, on eût peut-être plaisanté sur son crime, comme on a badiné sur celui de plusieurs Moines égrillards, qui ont fait servir maintes Religieuses à la propagation du genre humain. Il y auroit un nombre de gens qui traiteroient de bagatelle la séduction de la Vestale ;

tale; & le pis qui pût en arriver à Eliogabale, ce seroit de donner matière à quelque Poëte d'en faire un conte dans le goût de ceux de la Fontaine. Si l'on faisoit des déclamations contre tous ceux qui ont obtenu des faveurs d'une belle Recluse, on verroit autant d'*invectives* & de *Philippiques*, qu'on voit de Livres mystiques ennuieux, & de Romans mal écrits.

On reproche encore à Eliogabale la somptuosité & la profusion dans ses repas. Je conviens qu'il étoit extrêmement sensuel & voluptueux, je condamne sa gourmandise, je la déteste si l'on veut; mais je ne puis m'empêcher de rire des fables ridicules qu'on raconte à ce sujet. On veut qu'il fit servir ordinairement à sa table des pâtés de langues de paons & de rossignols; que ne disoit-on, pour rendre moins absurde un pareil conte, que du tems de ce Prince les rossignols étoient aussi communs que les poules, & que charmés de l'honneur d'être mangés par un Empereur Romain. ils venoient de toutes les parties de l'Univers se rendre à Rome? Cependant, quand on supposeroit qu'ils auroient eu cette attention, ils n'auroient pû long-tems fournir à la quantité qu'il en falloit: il ne reste d'autre ressource que d'assurer que les langues de rossignols croissoient de nouveau, comme les herbes & les salades, lorsqu'elles avoient

voient été coupées. *Des pâtés de langues de rossignols !* Grand Dieu ! Si quelqu'un écrivoit aujourd'hui une pareille fable, & qu'il ne prît pas la précaution d'avertir qu'il n'exige d'autre croiance de ses Lecteurs que celle qu'on donne à des Contes des Fées, que ne diroit-on point de lui ?

Je ne m'étonne point que quelques Auteurs aient voulu nourrir Eliogabale de langues de paons & de rossignols, puisqu'ils ont fait donner aux lions de ce Prince des geais & des phaisans pour unique nourriture. Il falloit que ces lions eussent peu d'appétit, ou il étoit aussi difficile de pourvoir à leur table, qu'à celle de leur maître.

LES libertés qu'Eliogabale prenoit avec des bouffons & des farceurs qu'il entretenoit, ont été justement condamnées. Rien n'est plus indigne de la majesté d'un Souverain, que de se faire une occupation journalière d'être le témoin des extravagances d'une troupe de faquins, qui n'ont que le talent d'avilir l'humanité & de la rendre méprisable. Une bête ne cherche point à faire rire une autre bête, en se rendant ridicule : jamais l'on ne vit un âne, pour gagner les bonnes grâces d'un cheval, faire quelque saut comique, ou quelque grimace risible. En blâmant les Souverains qui s'abaissent jusqu'au point de favoriser les bouffons & les

les baladins , je prétends qu'on n'a pas été en droit de reprocher avec tant d'aigreur à Eliogabale ce qu'on a pardonné & toléré dans tant d'autres Princes ; car il n'agissoit point avec ces farceurs d'une manière cruelle , telle que l'a été celle de Néron , & de quelques autres Tyrans. Il se contentoit de se divertir à leurs dépens par quelques plaisanteries : quelquefois il leur faisoit servir des mets très délicats , & peu de jours après , il les faisoit asseoir autour d'une table , où les mêmes mets étoient représentés en marbre. Il obligeoit les bouffons à boire aussi copieusement que s'ils eussent bien mangé , & qu'ils se fussent trouvés à un véritable festin. Je conviens qu'il y a dans ces actions peu de décence & de gravité , & qu'elles sont même extravagantes ; mais enfin le sont-elles assez pour avoir occasionné tout ce que l'on a dit d'Eliogabale ? Combien de Souverains n'y-a-t-il pas eu qui ont fait des choses aussi peu dignes de la majesté de leur rang , & auxquels on les a pardonnées comme des faillies enjouées ? On est même allé quelquefois jusqu'à leur accorder le nom d'aimable.

L'HISTOIRE la plus surprenante qu'on ait écrite d'Eliogabale , & qui à mon avis doit être regardée comme une fiction de Poète , plutôt que comme une chose arrivée réellement , c'est l'opération qu'on
veut

veut que ce Prince se soit fait faire pour devenir femme. On prétend qu'il fit assembler les plus habiles Médecins & Chirurgiens, & qu'il leur promit de grandes récompenses, s'ils pouvoient changer son sexe. Le miracle qu'il exigeoit des disciples d'Hipocrate, étoit assez considérable pour devoir les bien paier, s'ils pouvoient réussir. Faire une jeune pucelle d'un vieux débauché, c'est-là une métamorphose assez difficile : cependant quelques Auteurs assûrent qu'il y eut des Chirurgiens qui entreprirent de l'exécuter ; mais que ce fut au grand détriment d'Eliogabale, auquel on ôta bien le sexe masculin, mais à qui l'on ne put jamais former le féminin. L'ouverture qu'on lui fit à la place des parties qu'on avoit enlevées, aiant fort mal réussi, il fallut qu'il prît patience, & que ne pouvant être femme qu'à demi, il se contentât désormais de se donner le nom de Bassiane, au lieu de celui de Bassian qu'il portoit avant l'opération.

EN vérité ne faut-il pas être bien imbécille pour croire qu'un homme, qui, tout vicieux qu'il est, n'est point privé du sens commun, aille se figurer de vouloir devenir femme, & se fasse faire une blessure aussi infructueuse & aussi inutile que celle qu'on veut qu'Eliogabale ait ordonné qu'on lui fît ? Quoi ! un homme qui aimoit si fort les plaisirs de l'amour,

&

& qui se servoit si bien & si avantageusement du sexe masculin , aura livré à un rasoir tout le bonheur & la félicité de sa vie, uniquement par la fantaisie de ressembler à ces femmes qu'il chérissoit tant ? Cela est absurde, je ne saurois croire ce que disent les Auteurs d'un fait aussi opposé à la raison, & j'ose dire, à l'évidence. Eliogabale s'habilloit souvent en femme, il se fardoit, & il imitoit toutes leurs manières. Quelqu'un aura dit qu'il ne manquoit à cet Empereur pour être femme entièrement, que de se faire enlever les parties qui le faisoient homme. Un Ecrivain aura outré cette pensée, & d'un coup de plume il aura lui-même fait l'opération à Eliogabale. Dix autres Auteurs auront copié ce premier ; voilà comme les mensonges se perpétuent.

JE te salue , sage & savant Abukibak.



LETTRE SOIXANTE-TROISIEME.

Le Cabaliste Abukibak, au *studieux* ben
Kiber.

TU penses si sagement, mon cher ben Kiber, que tu n'as point besoin de mes avis pour te conduire. Souffres ce-

Tome II. A a pen-

pendant que je te communique, non pas en maître, mais en ami, quelques réflexions que j'ai faites sur les desirs frivoles que forment presque tous les hommes. Ils passent leur vie à souhaiter ce qu'ils n'ont point, & ne font aucun cas de ce qu'ils possèdent. Il arrive que lorsqu'ils meurent, au lieu de dire qu'ils ont vécu, ils doivent dire qu'ils ont souffert, puisque rien n'est plus dur que d'envier sans cesse un bien qu'on ne peut obtenir.

Si nous réfléchissons sur la plupart des choses que nous désirons, nous reconnossons que si nos souhaits étoient accomplis, peut-être nous arriveroit-il autant de mal que nous espérons de bien. Nous nous trompons souvent sur nos propres intérêts, celui qui gouverne l'Univers, les connoît bien mieux que nous-mêmes. Résigné, mon cher ben Kiber, à sa volonté toute puissante, je me soumets sans peine à tout ce qui m'arrive. Je fais que mes souhaits ne changeront point mon fort, j'évite, autant que je puis, d'en former d'inutiles. Pour me fortifier & m'entretenir dans ces principes sages, je repasse souvent dans mon esprit qu'il n'est aucun bien qui ne pût m'être très nuisible dans la suite.

Ce que je dis paroît d'abord absurde, ou semble pour le moins un paradoxe des plus outrés; rien n'est cependant plus véritable. Qu'y a-t-il, par exemple, qui soit

soit plus naturel que de regarder la santé du corps comme une chose essentielle à la durée de la vie ? Une constitution forte & vigoureuse est pourtant moins avantageuse qu'une médiocre, & sujette de tems en tems à quelques incommodités. Hipocrate assure qu'il n'est rien de si dangereux que de jouir d'une santé trop parfaite *, parce que la Nature étant atteinte le plus haut degré & ne pouvant aller plus loin, il faut nécessairement qu'elle s'affoiblisse, & qu'elle perde de ses forces; & c'est ce qui cause ces maladies promptes, dangereuses, & ordinairement mortelles. Rarement voit-on un homme d'un tempérament délicat mourir de mort subite, & être sujet à des apoplexies, ou à de pareilles incommodités. D'ailleurs, il semble que plus on a de la force & de la vigueur, moins on cherche à ménager sa santé. Presque toutes les personnes, qui pendant leurs premières années ont été d'un tempérament robuste, l'ont rendu plus foible que celui des gens qui n'avoient qu'une vigueur médiocre, parce que ces derniers sont attentifs à ne rien faire qui puisse leur nuire. Ils craignent de n'entreprendre quelque chose au-dessus de leurs forces, ils veillent à leur conservation, & vieillissent ordinairement da-

van-

* Αἱ ἐπὶ ἀκρον ἐνσῆαι σφαλεραί. *Habitus, qui ad summum bonitatis attingunt, periculosi*, Hipocrat. *Aphor. III. Sect. II.*

avantage que ceux qui par leur bonne constitution paroissent ne devoir jamais mourir. Platon me paroît très fondé, lorsqu'il a soutenu que les hommes les plus robustes n'étoient pas les plus estimables ; mais bien ceux qui possédoient les qualités de la beauté & de la force dans un degré de médiocrité.

P U I S Q U E nous ne pouvons desirer la santé, sans courir le risque que l'accomplissement de nos souhaits ne nous nuise, quel est le bien qui ne puisse nous devenir funeste ? Parcourons les choses que les hommes souhaitent avec le plus d'ardeur, & nous trouverons par-tout des risques & des revers.

U N amant amoureux d'une maîtresse, belle, aimable, spirituelle, est beaucoup moins tranquille & moins heureux qu'un autre qui n'est attaché qu'à une personne laide, ou d'une médiocre beauté. Il est accablé par le nombre de ses rivaux, qui tous envient son bonheur, & qui tâchent de le lui ravir, au lieu que l'autre jouit en paix de sa conquête.

U N mari est dans le même cas qu'un galant. Si son épouse est belle, chacun s'empresse d'en être écouté. La Fontaine a eu raison de dire que

Cocuage & beauté logent souvent ensemble.

Cependant chacun souhaite d'être aimé d'une belle femme. Un homme à marier
prie

prie tous les jours le Ciel de lui destiner une compagne remplie de charmes, ce-lui qui a épousé une femme laide, fait souvent des vœux pour qu'elle lui laisse par sa mort le moyen d'en prendre une jolie. Il ignore son bonheur, il envie un bien dangereux, pire que le mal qu'il se figure de souffrir.

UNE personne s'ensée, mon cher ben Kiber, ne sera jamais fâchée d'être le mari d'une femme qui ne soit pas jolie, pourvu qu'elle n'ait rien de dégoûtant. J'ai été le témoin à ce sujet de la sage répartie d'un Philosophe. Il avoit épousé une jeune personne assez laide, un homme, la voyant pour la première fois dans une assemblée, & ne la connoissant point, s'adressa à lui pour savoir qui elle étoit. *Quelle est cette femme si laide ?* lui demanda-t-il, *C'est mon épouse*, répondit avec beaucoup de sang froid le Philosophe. *Je suis charmé que vous ne la trouviez pas belle ; j'aurai un rival de moins. Je voudrois bien être assuré que tout le reste des hommes pensât comme vous.*

CONVENONS, mon cher ben Kiber, que ce mari raisonnoit très sensément, & que desirer d'avoir une belle femme, souvent c'est souhaiter mille peines & mille inquiétudes. Poursuivons l'examen des principaux souhaits des hommes.

PLUSIEURS demandent au Ciel avec instance de leur donner des enfans. S'ils connoissoient les obligations, les soins,

les chagrins d'un pere de famille, ils beniroient souvent leur stérilité & celle de leur épouse. Quel est le fort d'un pere, à qui le Ciel donne un enfant enclin à des vices honteux? Quelle douleur ne ressent-il pas des débauches & des crimes de son fils? Est-il d'état plus triste que celui d'un chef de famille, qui, après avoir travaillé pour acquérir du bien à ses enfans, voit qu'il n'a travaillé qu'à leur fournir les moïens pour être plus vicieux? Combien de peres n'y-t-il pas, qui demandent à Dieu la mort d'un enfant qui les deshonoré, ou qui cherche à les deshonoré?

JE voudrois bien que ceux qui souhaitent si ardemment d'avoir une nombreuse famille, me dissent quelle assurance ils ont que leurs enfans ne leur causeront pas un jour les plus mortelles douleurs? Tel homme fait des neuvaines à tous les Saints, & gagne toutes les Indulgences pour obtenir un fils, qui feroit trois pèlerinages à pieds nuds jusqu'à St. Jaques de Compostelle, pour n'en point avoir, s'il connoissoit le caractère, l'humeur & la méchanceté de celui qu'il aura.

IL est peu d'hommes dans l'Univers qui ne desirerent les richesses. Ce souhait est encore plus général que celui d'avoir des enfans, il est ordinairement cent fois plus pernicieux. Le présent le plus nuisible que le Ciel puisse nous faire, c'est de nous accorder de grands trésors, pref-

CABALISTIQUES, *Lettre LXIII.* 367
presque toujours suivis de toutes les passions.

Ce marchand étoit sensé, lorsqu'il n'étoit riche que médiocrement. Il étoit occupé du soin de son commerce, il n'avoit point perdu le souvenir de son état, il vivoit comme il étoit décent qu'il vécut. Depuis qu'il a fait une grande fortune, non seulement il ne connoît plus ses parens & ses anciens amis ; mais il se méconnoît lui-même. Il est occupé à se faire donner des ancêtres par quelque avide & affamé Généalogiste, il se rend ridicule aux yeux de tous les gens sensés par les airs de grandeur qu'il affecte, & qui lui siéent aussi peu qu'un harriois, garni d'or & de diamans, à un âne. Il est inutile, non seulement à sa famille qu'il réduira bientôt par ses folles dépenses dans une situation très triste ; mais encore à sa patrie qu'il servoit utilement lorsqu'il n'étoit que simple marchand, en travaillant à l'augmentation du commerce.

Ce Gentilhomme, qui vivoit il y a six mois dans une terre dont le revenu suffisoit à sa dépense & à son entretien, vient de recevoir un héritage considérable. Il a quitté sur le champ son ancienne & paisible demeure, où ses mœurs & sa probité n'avoient rien à appréhender. Il est arrivé à Paris, y a pris des équipages, des domestiques, un hôtel, & une maîtresse qui va lui aider à manger les biens dont il a hérité ; & lorsqu'ils se-

ront entièrement consumés, ceux qu'il avoit autrefois & qui lui suffisoient, auront le même sort : il sera réduit à l'aumône, pour avoir été trop riche. S'il avoit toujours eu un bien médiocre, il n'auroit jamais connu l'art & le moïen de se ruiner.

CE Prêtre vivoit pieusement, lorsqu'il n'avoit qu'un simple Bénéfice. Depuis qu'il a été nommé à une Abbaye, ses mœurs sont changées. Il a quitté le Bréviaire pour le vin de Champagne, & le Missel pour la fillette. Quand il n'avoit qu'un revenu médiocre, il ne songeoit point à des plaisirs qu'il n'eût pû goûter; actuellement il en est entièrement occupé. A peine se souvient-il de son état : il veut du moins en rendre aimables & gracieuses toutes les fonctions, il dit encore la Messe deux ou trois fois l'année pour s'amuser.

CET Evêque auroit été un excellent Prélat, s'il eût été nommé à un Evêché de huit mille livres de rente, éloigné de cent lieues de Paris. Il en a un de soixante ou de quatre-vingt, qui n'est qu'à une journée de la Cour; il fixe son séjour à Versailles. Le successeur des Apôtres se fait courtisan : au lieu de prêcher & de donner des bénédictions dans son diocèse, il fait des complimens & des révérences dans l'anti-chambre du Ministre.

Les honneurs, les dignités sont aussi dangereuses que les richesses, & ne changent

gent pas moins les inclinations & les mœurs. Voions un Seigneur qui n'est que simple particulier à Paris, nous le trouverons doux, poli & civil. Examinons-le à Versailles, où il devient esclave du Ministre, ainsi que tous ceux qui sont attachés à la Cour, il est souple, insinuant & affable. Suivons-le dans son gouvernement, où sa charge lui donne le droit de commander, il est fier, hautain, impérieux, & à peine daigne-t-il parler à ceux qui l'environnent. Il joue, à cinquante ou à cent lieues de Versailles, le personnage d'un Roi de Théâtre, aussi parfaitement que le rôle d'esclave lorsqu'il est sous les yeux du Monarque.

CET Officier étoit aimé des troupes lorsqu'il n'étoit que Lieutenant-général : il en est haï depuis qu'il est Maréchal. Quelle est donc la raison de l'inconstance des soldats ? Le changement d'humeur & de caractère du Général. Le Bâton l'a rendu dur, fier, insupportable à tous ceux qui sont obligés d'avoir affaire à lui ; il auroit toujours été aimé, s'il n'avoit jamais été Maréchal de France.

UN autre Lieutenant-général étoit estimé, on le regardoit comme un homme capable de remplir les premiers emplois militaires, on le citoit comme un des meilleurs Officiers de l'Europe ; le Prince, le Ministre, la Cour étoient également prévenus en sa faveur. Le Général en chef meurt, il lui succède. Sa réputation

tion tombe, son mérite s'évanouït; cet homme qu'on estimoit, perd la carte dans les moindres occasions. Il croit toujours avoir le Prince Eugene à ses trousses, une marche de quarante lieues est à peine capable de le rassurer. Lui parle-t-on, il ne repond point; lui demande-t-on ses ordres, il pleure. Le Souverain est instruit de ses pleurs, il en connoît tout le danger pour l'armée & pour le Roïaume, il rappelle le Général, & lui permet de vivre tranquille à Paris, & de s'y amuser à régler l'épaisseur & la hauteur des murailles des villes & des citadelles. Tandis que cet Officier avoit occupé le second rang, il avoit trompé l'Europe entière, le Bâton de Maréchal de France a fait connoître que son véritable talent étoit celui d'obéir, & de ne jamais commander.

Plus je fais attention, mon cher ben Kiber, aux biens que nous désirons ardemment, plus je me persuade que nous devons craindre que la Providence ne contente nos souhaits téméraires. Laïssons-la agir, sans la fatiguer par nos demandes; elle fait bien ce qu'il nous faut. Réfléchissons sans cesse, pour modérer nos faillies d'ambition, que le marchand, le Gentilhomme, le Prêtre, l'Evêque, le Courtisan & le Guerrier trouvent souvent leur malheur dans ce qu'ils pensoient devoir faire toute leur félicité.

Le Savant n'est pas exempt d'essuier le mé-

même sort, & la science, mon cher ben Kiber, est quelquefois un présent du Ciel aussi nuisible que les richesses. Spinoza, Berigard, Vanin, Pomponace, & tant d'autres Philosophes n'eussent jamais donné dans l'Athéisme, s'ils ne s'étoient appliqués à l'étude. Leurs connoissances ont été la cause de leur perte: *Evanuerunt in cogitationibus suis.* Combien d'autres Savans ont été malheureux par d'autres motifs? Les uns ont souffert toute leur vie, & ont été dans la misère. S'ils se fussent appliqués à toute autre chose qu'à la lecture, ils n'auroient point été à la veille de mourir vingt fois de faim. Les autres se sont attirés des ennemis redoutables; ils n'ont pu dire la vérité, sans révolter une foule de gens intéressés à soutenir le mensonge. Si de Thou eût écrit une Histoire aussi fautive, aussi pitoyable; & aussi menteuse que l'est la *Continuation de l'Histoire d'Angleterre* de Rapi-Thoiras, jamais Jéuite, Moine, ou Ultramontain ne se fût avisé de l'injurier. Si l'Auteur des *Lettres Juives* n'eût jamais fait qu'une insipide compilation de gazettes, telle que celle que donne tous les mois le compilateur de l'*Histoire de Danemarck*, jamais un tas de grimauds & de barbouilleurs ne l'eussent ennuyé de leurs fades & rampantes rhapsodies. La réputation de Voltaire fut la principale cause des ennemis qu'il eut.

Les talens sont accompagnés de plusieurs

siieurs choses qui en diminuent le prix, sur-tout aux yeux d'un homme qui aime la tranquillité. Il est quelquefois plus heureux d'être aussi ignorant que l'Auteur des *Anecdotes Historiques & Littéraires*, que d'être aussi savant que l'illustre Bayle. Ce dernier fut persécuté pendant toute sa vie ; l'autre ruine des Libraires, tue des malades, & accable le Public, & personne ne lui dit mot.

Je te salue, mon cher ben Kiber.



LETTRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

Le Cabaliste Abukibak, au sage ben Kiber.

LORSQUE je réfléchis, mon cher ben Kiber, sur la conduite de la plus grande partie des hommes, j'excuse, & même peu s'en faut que je n'approuve les actions & la façon de penser de quelques personnes, auxquelles on donne le nom de *Misanthropes*. Le reproche qu'on leur fait, est une espèce d'éloge de leur vertu. Quel est le mortel véritablement vertueux, que les vices dont ce siècle est souillé, ne révoltent & ne rendent sombre, chagrin & mélancholique ? C'est en vain qu'on prétend que dans tous les tems les hommes ont été à peu près les mêmes.

mêmes, & qu'on ne voit dans celui-ci que ce qu'on a vû dans les autres. Je soutiens que les foibles mortels n'ont jamais été aussi fous, aussi insensés, aussi vicieux, & aussi dignes de pitié qu'ils le sont aujourd'hui. Il seroit à souhaiter qu'il y eût dans toutes les Nations beaucoup de ces gens qu'on appelle *Misanthropes*, pour qu'elles pussent profiter des avis, des corrections, des plaisanteries & des invectives de ces Philosophes mélancholiques.

Ouï, mon cher ben Kiber, je suis fermement persuadé que rien n'est si utile dans la Société civile qu'une bonne & nombreuse quantité de *Misanthropes*; je les regarde comme les pédagogues & les précepteurs du genre humain. Une partie du monde étoit presque tombée dans l'enfance, & l'autre dans la phrénésie; il faut mener les hommes, ou comme des enfans, ou comme des phrénétiques. Les simples Philosophes, les Sages, les Savans ne sont plus propres à leur servir de conducteurs, & il est nécessaire qu'il y ait des gens d'un caractère plus singulier, plus vif & plus violent. Les précepteurs ordinaires n'étant plus de saison, il seroit bon qu'il y eût des censeurs & des correcteurs plus sévères, en un mot des *Misanthropes*.

A quoi serviroient toutes les leçons de Sénèque & d'Épictète auprès d'un Petit-maître? Pourroient-elles jamais le rendre sensé, & l'obliger à respecter le Public,
&

& à ne point affecter de se rendre ridicule par des manières aussi extraordinaires que bizarres ? Elles ne produiroient aucun effet sur lui. Ces Philosophes lui vanteroiient en vain l'amour de la vertu, & lui peindroient vainement l'horreur du vice, il se moqueroit de leurs discours, les tourneroit en ridicule, & y répondroit peut-être en sifflant, ou en chantant un air de quelque Opéra nouveau. Mais un *Misanthrope*, accoutumé à dire durement des vérités nécessaires, est l'homme qu'il faut à un fat pour le faire rentrer en lui-même. *Vous avez*, lui dira-t-il, *des manières qui m'amusez pendant un instant, & qui m'ennuient ensuite. Elles sont assez comiques pour exciter mes ris, mais trop fades pour pouvoir les faire durer. Vous n'êtes bon à voir qu'un moment ; encore faut-il que ce moment soit bien court. Voulez-vous, continuera-t-il, que je vous parle franchement ? Je m'étonne que vos pareils ne se soient pas encore avisés de demander qu'on établît dans le Roïaume des prix & des récompenses pour ceux qui sauroient se rendre les plus ridicules, comme on en a fondé pour ceux qui savent le mieux faire des complimens. A tout prendre, vos manières sont bien aussi ennuyeuses que les trois quarts des Discours Académiques. Si l'on établissoit une assemblée où l'on récompensât les airs affectés, les façons de penser singulières, je ne doute pas que vous ne fussiez un des premiers à ressentir les effets d'une Société aussi utile. On couronneroit sans doute*

en vous le mérite supérieur que vous avez de vous disloquer successivement tous les membres, de tordre la bouche, de rouler les yeux méthodiquement, de parler sans rien dire, de rire sans sujet, de vous affliger sans cause, & de mentir avec autant de confiance & de hardiesse, qu'un autre qui dit la vérité.

Ces plaisanteries sanglantes, mon cher ben Kiber, prononcées d'un ton moqueur, & tel qu'est celui d'un *Misanthrope*, font bien plus d'impression, touchent & remuent bien plus le cœur, que les plus beaux discours Philosophiques. Tous les Auteurs moraux, tous les Prédicateurs n'ont jamais guéri un Petit-maître de ses folies, & le *Misanthrope* de *Molière* a plus fait de bien à la France que les *Sermons* de *Bourdaloüe* & les *Caractères* de la *Bruyère*. Puisqu'une simple copie a produit tant de bien, que ne devoit-on pas espérer des originaux ?

Les hommes agissent presque toujours dans toutes leurs actions par cet amour propre qui est inné avec eux. La meilleure manière de les corriger, c'est de blesser leur vanité, de rendre ridicules leurs vices & leurs passions, de leur mettre nuement & hardiment devant les yeux les défauts qu'on leur trouve. Personne ne s'acquitte mieux de cela qu'un *Misanthrope*; personne n'est donc plus utile au bien de la Société.

LORSQUE je vois de ces gens, qui, sans
s'em-

s'embarrasser de ce qu'on dira d'eux, sans craindre la haine de leurs concitoyens, de leurs collègues, de leurs camarades, frondent, condamnent, méprisent hautement tout ce qui est réellement mauvais, je crois appercevoir des Médecins, qui, au milieu d'une foule de malades qui refusent de guérir par des moyens ordinaires, ont recours, pour les sauver, à la violence, & les forcent malgré eux de prendre des breuvages excessivement mauvais au goût, mais qui rétabliront leur santé.

QUE l'on condamne tant qu'on voudra le caractère des *Misanthropes*, je soutiendrai toujours qu'il est presque impossible d'être parfaitement honnête homme sans un peu de *Misanthropie*. Regarderai-je comme une vertu la servile complaisance d'un courtisan, toujours prêt à approuver, non seulement les sottises de son Prince, mais encore celles de tous ceux de qui il attend quelque bienfait? Donnerai-je des louanges à un jeune abbé avide d'obtenir quelque Bénéfice, qui élève jusques au Ciel les bêtises de son Evêque, qui loue en lui des vertus qu'il n'eut jamais, & qui nomme charité la prodigalité, simplicité l'ignorance, & zèle divin la colère & le fanatisme? Approuverai-je la fade adulation d'un Magistrat, qui, pour élever la fortune de ses enfans, n'ose condamner les injustes manœuvres des Jésuites, rend à la Société des honneurs dont elle
fait

fait qu'elle est indigne, flatte ses membres, & les appelle les défenseurs de la Religion, tandis qu'au fond du cœur sa conscience lui crie, *Que fais-tu, Malheureux ? Penses-tu à ta conduite ? Ignores-tu que tous les malheurs de la France ne sont venus que par ceux que tu dis lui être si utiles ?* Non, mon cher ben Kiber, je sens que ces différens caractères me révoltent. J'aime cent fois mieux celui d'un *Misanthrope*, d'un homme dur, sévère, impatient, impoli même, & brusque si l'on veut ; mais pourtant droit, sincère, vertueux, & incapable de mentir & de feindre.

Si dans les Cours des Princes il pouvoit s'y trouver un certain nombre de *Misanthropes*, quel bonheur ne seroit-ce pas pour tous les peuples ? Chaque Souverain auroit des organes certains, par lesquels il pourroit entendre parler la vérité. Un seul *Misanthrope* détruiroit dans un moment le mal qu'auroient pû faire dans un mois cinquante lâches flatteurs. Les Ministres, les Magistrats, les gens chargés des affaires trembleroient au nom du *Misanthrope* surveillant. Gardons-nous, diroient-ils, de malverser dans nos fonctions. Rien ne peut arrêter ce terrible Oracle de la vérité. Bientôt il fera retentir sa voix, & elle ira se faire entendre jusqu'au Trône ; le Souverain sera éclairci de nos manœuvres secrètes. Si nous ne craignons pas de violer les règles de la vertu & de la bienséance, craignons du moins la langue du *Misanthrope* ; & si nous ne pouvons

pas être réellement honnêtes gens, tâchons de ne rien faire qui lui fasse soupçonner que nous ne le sommes pas.

Quel malheur la France n'eût-elle pas évité, si lorsque des courtisans, intéressés à fomentier la guerre, persuaderent à François I. de passer dans le Milanais, un sage *Misanthrope*, peu soigneux de plaire par de basses flatteries, eût desabusé ce Prince de vouloir passer les Alpes, & lui eût montré sans ménagement toutes les suites que pouvoit avoir son entreprise ? Qu'un homme du caractère du feu Duc de Montausier eût été pour lors utile à sa patrie !

Les *Misanthropes* ne seroient pas moins utiles au bonheur des Princes qu'à celui des peuples : ils apprendroient aux courtisans & aux sujets qu'ils doivent être uniquement attachés à leurs Souverains, sans partager leur zèle & leur service entre eux & leurs ministres. Je me souviens à ce sujet d'avoir lu dans quelque endroit un trait bien beau & bien singulier d'un *Misanthrope* de la Cour de Louis XIII. Cet homme, qui avoit une charge assez considérable à la Cour, n'avoit jamais voulu marquer la moindre attention pour le Cardinal de Richelieu. *Je ne le crains, ni ne l'estime*, disoit-il en parlant de ce Ministre. *Je suis au Roi ; je tâche de le servir le mieux qu'il m'est possible ; je ne m'embarrasse pas de la haine, ou de l'amitié des autres.* Une façon de penser aussi singulière paraît

qua

qua le Cardinal, qui attiroit à lui le plus de personnes qu'il pouvoit, & qui n'épargnoit rien pour augmenter le nombre de ses créatures. Il fit proposer par un de ses favoris à ce *Misanthrope* que s'il vouloit lui dire une fois simplement, *Monseigneur le Cardinal, je suis votre serviteur, & je vous prie de m'accorder votre protection*, il auroit soin de sa fortune, & seroit véritablement de ses amis. A cette proposition le *Misanthrope* répondit qu'il étoit au Roi, & point à Mr. le Cardinal; qu'il n'avoit besoin d'autre protection que de celle de son maître, & que quant à l'amitié de ce Ministre, il en faisoit si peu de cas, eu égard à celle du Roi, que si ce Prince lui ordonnoit de tuer Mr. le Cardinal, il ne tarderoit pas un quart d'heure à l'expédier. La seule *Misanthropie* est peut-être capable d'inspirer des sentimens aussi fiers, aussi nobles & aussi désintéressés. Je le repete encore, mon cher ben Kiber, pour être parfaitement honnête homme, il faut être un peu *Misanthrope*.

Au reste, par le nom de *Misanthrope* je n'entends point un phrénétique insupportable à lui-même & à tout le genre humain, qui hait les hommes parce qu'ils sont hommes. Je veux que le sage mélancholique dont je parle, déteste les vices, plaigne les vicieux, & qu'en les reprenans, il ait pour but de les corriger. Entre un *Misanthrope*, tel que celui que nous dépeint Molière, & ce fanatique Athénien dont Plu-

tarque fait mention, il y a une différence bien grande. C'est à tort qu'on donna à Timon le nom de *Misanthrope*, on devoit le nommer *la Bête féroce*, ou *l'Ours enragé*. Doit-on encore regarder comme homme celui qui a plus de férocité que le lion le plus farouche, & de cruauté que le tygre le plus altéré de sang? Le monstre humain dont nous parlons, demeureroit seul dans une maison de campagne auprès d'Athènes; il n'alloit dans cette ville que pour parler à Alcibiade. Plusieurs personnes, s'étonnant de la préférence qu'il donnoit à ce jeune Grec sur tous les autres hommes, lui en demandèrent la raison. *Je parle*, leur répondit-il, *quelquefois à Alcibiade, prévoyant les grands maux qu'il causera un jour aux Athéniens. J'aime son caractère, parce qu'il produira des troubles dans la République: ce n'est pas Alcibiade que je chéris dans Alcibiade, c'est le boute-feu & l'incendiaire de la Grece.*

LA haine de Timon pour ses compatriotes lui faisoit goûter avec plaisir tout ce qui pouvoit leur être nuisible. On raconte que dans le jardin de sa maison de campagne il y avoit plusieurs fourches, auxquelles ceux que le désespoir forçoit à se donner la mort, alloient se pendre ordinairement. Aiant dessein de faire abattre ces fourches, & voulant faire élever un bâtiment au lieu où elles étoient, il alla auparavant à Athènes, & convoqua
le

le peuple dans la place publique. Les Grecs, surpris d'une pareille nouveauté, accoururent en foule; ils furent mal païés de leur curiosité. Timon leur annonça qu'ayant résolu d'abattre les fourches de son jardin dans quelque tems, il les en avertissoit, afin que si quelqu'un d'entre eux avoit envie de se pendre, il songeât à n'en perdre pas l'occasion. Après cette belle & pathétique harangue, il congédia ses auditeurs. S'ils eussent bien fait, ils l'auroient empêché de pouvoir en faire une seconde dans le même goût, & l'eussent lapidé dans le même instant.

IL est des monstres d'inhumanité, qu'il faut étouffer le plutôt qu'il est possible, dans la crainte qu'ils ne communiquent leur venin & leur caractère à des personnes qui ne sont déjà que trop enclins au mal par leur tempérament. L'esprit de la plupart des hommes se porte aisément à l'extrême, il ne seroit pas étonnant que l'on eut vu dans l'ancienne Grece une Secte de phrénetiques, tels que l'étoit Timon. Que ne devoit-on pas craindre, lorsqu'on faisoit attention à l'établissement de la Secte des Cyniques? Après qu'il s'étoit trouvé des gens assez fous, assez insensés pour pratiquer hautement, & à la vûe de tout le Public, les actions les plus infames, il n'étoit pas impossible qu'il ne se formât quelque Société, composée de gens qui

se feroient déclarés hautement ennemis mortels de tous les hommes, & qui ne leur auroient parlé que pour les exhorter à se pendre le plutôt qu'il leur seroit possible.

CONVENONS donc, mon cher ben Kiber, que si les Athéniens avoient agi sagement, ils eussent puni de mort la harangue impertinente de Timon. Avoüons aussi qu'entre un furieux tel que lui, & un *Misanthrope*, il y a une différence infinie. Il haïssoit les hommes; l'autre ne hait que leurs défauts. Nous serions très heureux, judicieux ben Kibér, si nous pouvions avoir pour ami quelque sage *Misanthrope*, qui sans aucune complaisance nous reprît de nos fautes, & nous forçât de nous en corriger.

Je te salue; porte-toi bien, & aimes toujours la probité & la sincérité.



LETTRE SOIXANTE-CINQUIEME.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

JE pense, sage & savant Abukibak, ainsi que toi, qu'il n'est rien de si utile au bien de la Société, au bonheur des peuples & à la fortune des Souverains que

que ces hommes rares & presque divins, dont rien ne peut ébranler la fermeté, & auxquels l'aveugle Public a donné mal à propos le nom de *Misanthropes*.

TEL est le sort des véritables Sages, leurs plus belles actions ne sont souvent approuvées d'aucun particulier; ils n'en doivent espérer d'autre récompense que la douce satisfaction de faire le bien, qui est le paiement des grandes âmes, & le prix que la vertu est toujours sûre d'obtenir. Il arrive même quelquefois que la vérité se fait jour, perce le nuage qui l'environne, & que le Public reconnoît enfin que ce qu'il appelloit dureté, férocité, entêtement, étoit fermeté d'âme, intrépidité, grandeur de courage, & mépris généreux des honneurs qu'on ne pouvoit conserver que par la perte de sa sincérité & de sa candeur. Quelle gloire ne fut-ce point à Guillaume du Vair de se voir rendre les sceaux qu'on lui avoit ôtés une année auparavant, pour n'avoir jamais voulu sceller des Lettres de Duc & Pair pour le Maréchal d'Ancre, ni une abolition pour un de ses Gentilshommes?

LES Courtisans, fermes, sincères & véridiques, sont d'autant plus respectables, qu'à la Cour les discours libres sont d'aussi grands crimes que les actions les plus énormes. Combien de favoris n'a-t-on pas vus, & ne voit-on pas encore tous les jours, disgraciés pour un seul mot?

Les Princes sont ordinairement plus sensibles aux paroles qu'aux actions, ils pardonneront qu'on les ait mal servis dans plusieurs occasions, & ils se souviendront éternellement qu'on ait ôsé une seule fois leur faire sentir leurs défauts.

IL seroit à souhaiter, sage & savant Abukibak, pour le bonheur du Public qu'il y eût de vertueux *Misanthropes*, non seulement parmi le peuple & parmi les Seigneurs; mais encore chez les Savans. Rien ne seroit aussi utile que quelques Historiens, qui, sans craindre la persécution qu'ils s'attireroient, ôseroient écrire conformément à la vérité, & peindre au naturel les actions des hommes vivans. Sans doute cette noble liberté produiroit un excellent effet. Les vicieux, se voyant si hideux dans leurs portraits, auroient honte d'eux-mêmes, changeroient de conduite, & prendroient d'autres sentimens. Quelle que soit la puissance des grands Seigneurs, pour éviter la douleur qu'ils sentiroient d'être démasqués aux yeux de l'Univers, ils n'auroient d'autre moïen que celui de se faire estimer; ce seroit vainement qu'ils voudroient recourir à la défense des Livres qui les flétriroient. Condamner un Ouvrage, c'est en augmenter le prix; il n'est pas de meilleur expédient pour en accroître le débit. Je vais encore plus loin, & je dis, sage & savant Abukibak, que les persécutions que souffre un Auteur pour avoir écrit la

vérité

vérité, ne servent qu'à le rendre plus illustre & plus estimable.

S'IL est facile aux Grands de faire périr ceux qui ôsent écrire contre eux, il n'est pas en leur pouvoir de traiter les Livres de la même manière que les Auteurs, & de les proscrire également. Se flatteroient-ils d'avoir plus de pouvoir & de bonheur que ceux qui mirent Rome dans les fers? Ce que dit Paterculus à Marc-Antoine s'adresse directement à eux; ils devroient avoir sans cesse présente à l'esprit l'apostrophe de ce fameux Historien. „ Tu n'as rien fait, dit-il à ce „ Triumvir; non, dis - je, tu n'as rien „ fait, en faisant le meurtrier qui a coupé la tête à Cicéron, & fermé pour „ toujours la bouche à ce divin Consul „ qui défendit pendant si long-tems le salut public, & celui des particuliers. „ Tu lui as ravi une vie pleine de charmes, une vieillesse languissante, des „ jours, qui sous ton empire lui eussent „ été aussi à charge, que sa mort est honorable sous ton Triumvirat. Mais bien „ loin de lui ravir la gloire de ses actions „ & de ses plaidoiers, tu l'as augmentée: „ cet illustre Consul vit, & vivra éternellement dans la mémoire de tous les „ siècles. La postérité admirera avec étonnement son éloquence, elle chérira „ les discours qu'il a faits contre toi, „ pendant qu'elle détestera le meurtre „ que tu as commis, & le genre humain

Bb 5

„ perira

„ perira plutôt que le nom & la réputation de ce grand homme * „

CONVENONS donc, sage & savant Abukihak, que s'il y avoit des Historiens intrépides & sincères, le seul moyen que les Grands auroient pour éviter de se voir peints aussi mauvais qu'ils le sont, seroit de devenir sages & vertueux. De quelle utilité par conséquent ne seroit-il pas qu'il y eût dans chaque pays trois ou quatre savans *Misanthropes* qui voulussent se charger du soin d'écrire l'Histoire? Les gens de bien jouïroient d'avance pendant leur vie, de la réputation qu'ils auroient dans

* *Nihil tamen egisti . . . : nihil, inquam, egisti, mercedem celestissimi oris & clarissimi capitis abscissi numerando, auctoramentoque funebri ad Conservatoris quondam Reipublicæ tantique Consulis invitando necem. Rapuisti tu M. Ciceroni lucem sollicitam, & ætatem senilem, & vitam miseriorem te Principe, quam sub te Triumviro mortem. Famam vero, gloriamque factorum atque dictorum adeo non abstulisti, ut auxeris. Vivit, vivetque per omnem sæculorum memoriam: dumque hoc, vel Sorte, vel Providentia, vel utrumque constitutum rerum naturæ corpus, quod ille pæne solus Romanorum animo vidit, ingenio complexus est, eloquentia illuminavit, manebit incolume: comitem ævi sui laudem Ciceronis trahet, omnisque posteritas illius in te scripta mirabitur, tuum in eum factum execrabitur, citiusque in Mundo gemas hominum quam ea cadet. A. Vell. Paterculi Historia Romana. Lib. II. Cap. LXXI. pag. 299.*

dans les siècles futurs, & les méchants, les fourbes & les tyrans seroient châtiés dès aujourd'hui de leurs forfaits & de leurs crimes, dont leur rang & leur naissance les assurent de l'impunité.

Je suis certain qu'il n'est personne, quelque endurci qu'il soit dans ses vices, qui ne fût au désespoir de connoître qu'il passeroit à la postérité pour être aussi fourbe & aussi cruel que Tibere, aussi scélérat que Néron, & aussi impudique qu'Éliogabale. Rien ne pourroit garantir de ce sort les Souverains, s'ils ressembloient à ces Princes, & qu'il y eût des Historiens du caractère que je demande. Car enfin comment feroit-on pour arrêter leur plume, & pour effacer ou obscurcir les portraits qu'ils traceroient?

Les Tyrans & les Monarques injustes se flattent en vain, s'ils espèrent que les édifices superbes, les Mausolées & les Epitaphes peuvent les mettre à l'abri des reproches qu'on est en droit de leur faire lorsque l'Histoire ne rend pas bon témoignage de leurs actions? Pour savoir si un Prince a aimé la justice, a protégé & chéri ses sujets, on ne va pas consulter les Vers qu'un Poëte, païé pour mentir, a composés à la louange de mille vertus imaginaires, & qu'un Courtisan, vil esclave des défauts de son maître, a fait graver sur la base ou le frontispice de quelque monument. Jamais personne ne s'avisa de prendre les informations de la
vie

vie & du regne d'un Souverain aux Epitaphes de son Mausolée. Les tombeaux superbes ne servent au contraire, qu'à augmenter le mépris qu'on a pour ceux qu'ils enferment, lorsqu'on vient à penser combien ils étoient peu dignes de recevoir un pareil honneur. On dit à-peu-près d'eux ce que disoit Charles-Quint au Prieur d'un Couvent, voiant le magnifique sépulcre d'une Dame, qui passoit pour n'avoir pas été assez dévote pendant sa vie. *C'est assez de la pénitence qu'elle a faite dans l'autre Monde. Changez-la de place, & mettez-la dans quelque endroit où elle ne soit point apperçue, afin que le Public oublie des choses dont ce tombeau le fait ressouvenir incessamment.*

SUPPOSONS pour un instant, sage & savant Abukibak, qu'il fût vrai, comme il ne l'est pas, que les édifices, les Mausolées, les Epitaphes, les Inscriptions, pussent servir à la gloire des Princes, ce secours seroit bien foible pour parvenir à l'immortalité, eu égard à celui qu'on peut retirer de l'Histoire. Combien de monumens n'ont point été détruits & renversés de fond en comble, ou pour mieux dire, combien peu en reste-t-il depuis les Tites-Lives, les Salustes, les Suétones, les Paterculus, &c.?

UN Prince, qui ne fonde sa réputation & qui ne met sa gloire à l'abri des reproches que par les statues & les bâtimens, établit ses esperances sur des choses bien fra-

fragiles & bien périssables. Souvent le même jour qui met un Souverain au tombeau, voit briser toutes ses statues. Plin, parlant de celles qu'on avoit dressées à Domitien, & qu'on renversa après sa mort, rapporte que le peuple prenoit plaisir à les mettre en pièces à coups de hache, comme si chaque coup leur eût fait de la douleur. Quelle étoit la folie du Pape Paul IV. qui regardoit comme une marque certaine de l'amour du peuple Romain la statue qu'il lui avoit élevée ! A peine fut-il mort, qu'il la renversa, la mit en pièces, & lui fit les plus sanglans outrages, pour se consoler de ne pouvoir en accabler l'Original qu'elle représentoit.

Qu'on examine attentivement, sage & savant Abukibak, ce qui apprécie véritablement les vices & les vertus des Grands, on verra que la seule Histoire jouit de ce droit ; elle est le juge souverain des actions des Rois, ainsi que de celles des simples particuliers. Je sais qu'on pourra objecter qu'un Prince trouveroit le moïen de rendre inutile, ou du moins de diminuer l'autorité des Historiens véridiques, en leur en opposant d'autres qu'il païeroit, & qui écriroient en sa faveur. A cela je répons qu'il seroit très aisé à la postérité de décider du mérite de ces différens Auteurs, & que ceux qui vivroient de leur tems, ne seroient point la dupe de ces Historiographes gagés. On n'est point actuellement, où ils le sont générale-

ralement tous ; que feroit-ce donc lorsqu'il y auroit des gens qui releveroient hardiment leurs mensonges & leurs beyûes ?
 „ Tous les hommes , dit Amelot de la Houssaie dans un Livre imprimé à Paris
 „ avec Permission * , tous les hommes ,
 „ particulièrement ceux de l'Europe , comme plus raffinés & plus versés dans les
 „ Sciences que les autres peuples , ont aujourd'hui une si méchante opinion de la
 „ conduite des Princes , qu'ils ne croient rien de tout ce que l'on dit , ou l'on écrit à leur louange ; & cette impression
 „ s'est si bien enracinée dans le cœur & dans l'esprit des peuples , que si St.
 „ Paul vivoit parmi nous , & qu'il s'avisât de parler ou d'écrire de la sainteté véritable de quelque Prince , il ne trouveroit pas un seul homme qui voulût
 „ l'en croire. Et pourquoi cela ? En voici la raison. Aujourd'hui , non seulement le monde civilisé , mais même le menu
 „ peuple sait & connoît par expérience qu'il est défendu d'écrire la vérité quant
 „ aux actions des Princes , & que ceux qui le font , en sont punis. Ainsi les
 „ peuples , persuadés de la rigueur de ces défenses , ne peuvent pas manquer de
 „ s'imaginer que toutes les louanges que les Historiens donnent aux Princes ,
 „ sont

* Tacite , avec des Notes Politiques & Historiques , par Amelot de la Houssaie , *Tome II.* pag. 284. de l'Édition de Paris , en 1724.

„ font des flatteries , *parce que* , disent-ils ,
 „ la crainte des peines ordonnées par les prin-
 „ ces , ôte la liberté d'écrire autrement : au
 „ lieu que s'il étoit permis de mêler les
 „ drogues , & de faire infuser deux onces
 „ de venin avec trois cens livres de su-
 „ cre , c'est-à-dire de publier parmi beau-
 „ coup de perfections quelques défauts
 „ qui sont publics , chacun ajouteroit foi
 „ à tout le reste , & croiroit le Prince
 „ doté de toutes les vertus dont le louë-
 „ roit un Historien , qui remarqueroit en
 „ lui quelque vice ordinaire. „

SELON ces sages & véritables maximes ,
 les Historiens sincères , & les savaus *Mi-
 santropes* seroient très utiles aux bons Prin-
 ces , que le Public aveugle ne distingue
 point assez des mauvais ; & puisque les
 louanges qu'on donne aux Grands , ne pas-
 sent pour véritables que lorsqu'elles sont
 mêlées de quelque blâme , il seroit a-
 vantageux pour ceux chez qui les vertus
 l'emportent de beaucoup sur les vices ,
 qu'on pût parler hardiment de leurs dé-
 fauts légers pour constater la réalité de
 leurs excellentes qualités , qui sans cela pas-
 sent pour imaginaires , ainsi que celles de
 tous les autres Princes , que des Ecrivains
 flatteurs ne manquent jamais d'élever jus-
 qu'au Ciel.

QUEL risque eût couru Henri IV. de
 permettre qu'on écrivît pendant sa vie son
 Histoire avec toute la sincérité possible ?
 Les petites fautes qu'on lui eût repro-
 chées ,

chées, n'eussent servi qu'à relever le lustre de ses éminentes vertus; elles auroient servi d'ombre au tableau, & eussent donné plus de brillant & plus de relief à la beauté de son caractère. Sans doute qu'il eût été charmé de voir comment la vérité le peignoit aux siècles futurs, & qu'il se fût applaudi du peu de prise que la critique la plus sévère avoit sur lui. Il n'eût point haï le sincère Historiographe de son regne, il auroit pensé que rien ne tourne plus à la gloire d'un Héros, que d'honorer le mérite par-tout où il se trouve, fût-ce même chez des ennemis.

Je te salue, sage & savant Abukibak,
& te souhaite une parfaite santé.



Fin du deuxième Tome.



